This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

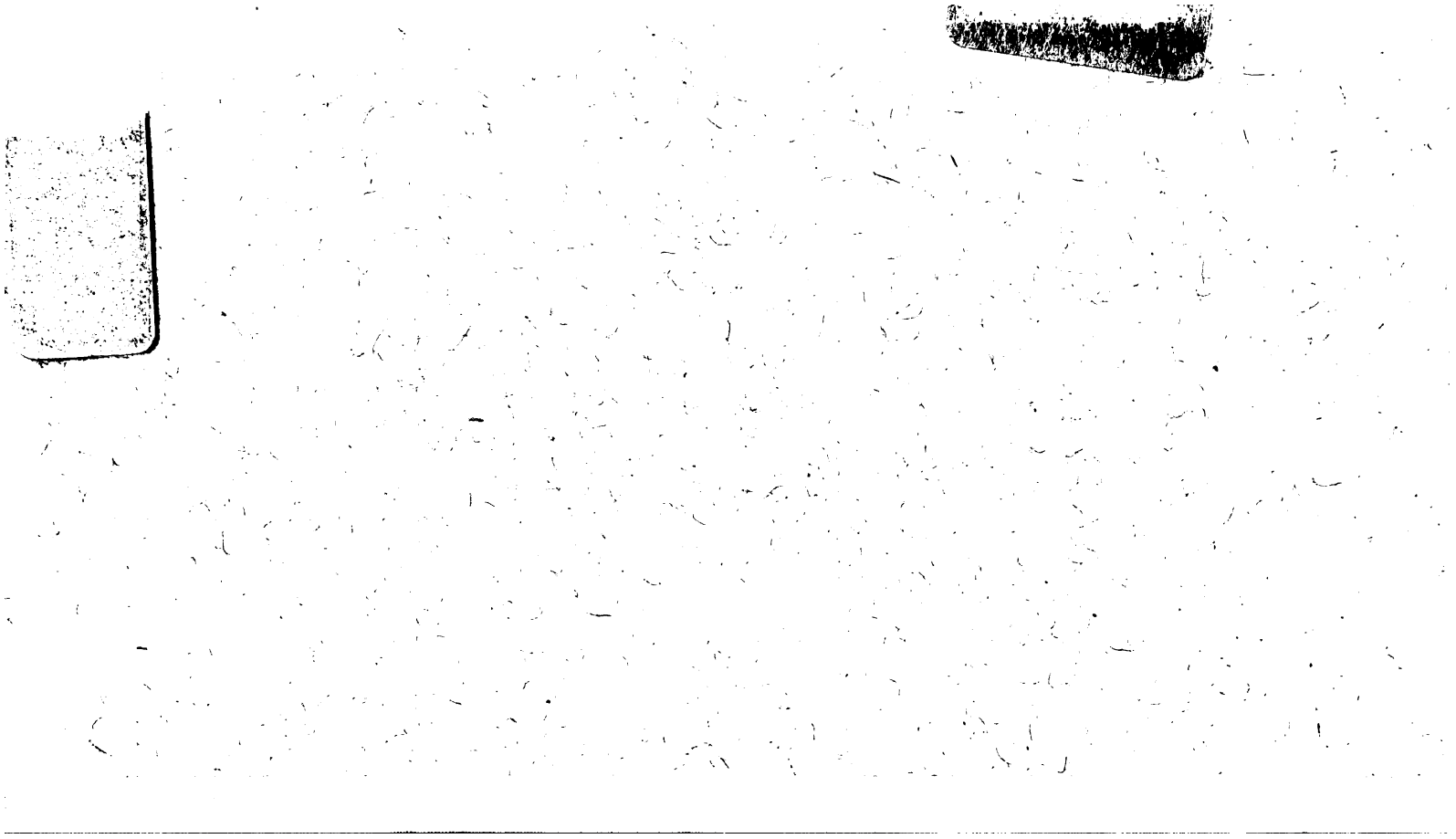
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

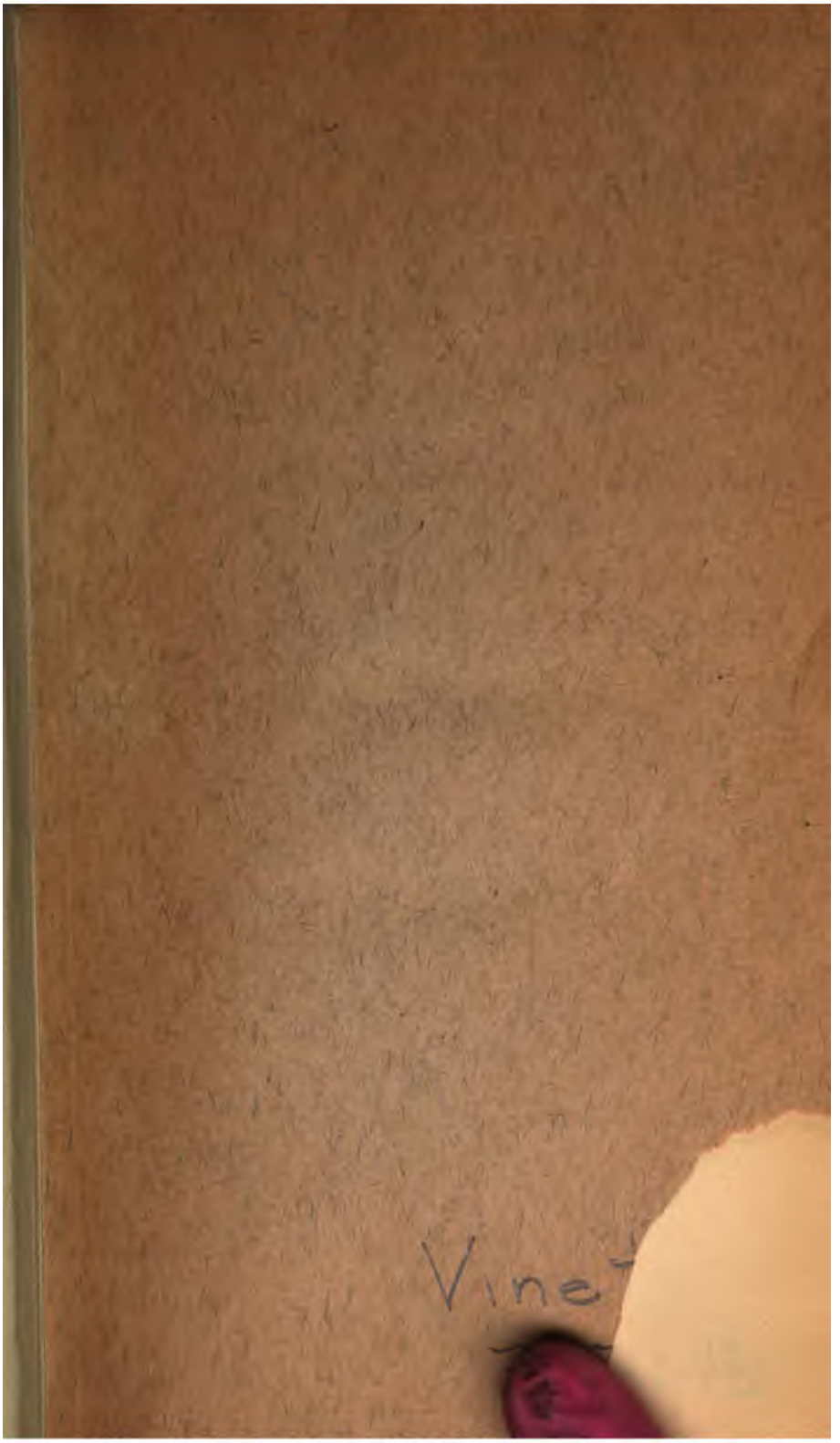
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

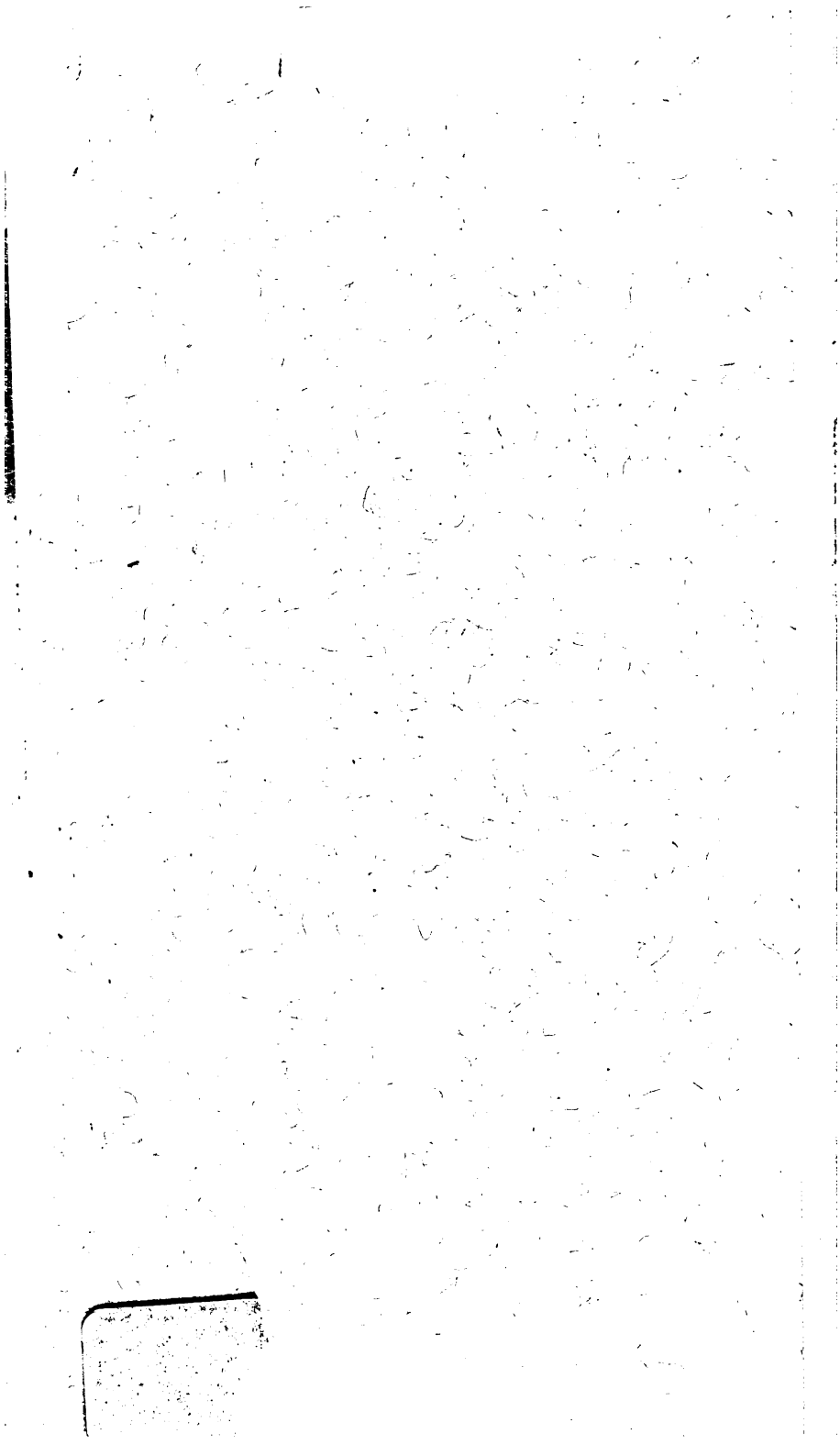
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06826998 8







(Vinet)

212

ÉTUDES

ÉVANGÉLIQUES.

IMPRIMERIE D'E. DUVERGER,

RUE DE VERNEUIL, N° 4.

ÉTUDES

ÉVANGÉLIQUES,

PAR

A. VINET.

PARIS

L.-R. DELAY, LIBRAIRE, RUE TRONCHET, N° 2.

1847.

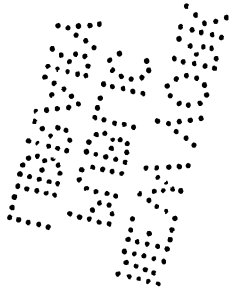


TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Préface	VII
Le Regard	1
L'Affection selon l'Esprit	65
Le Fidèle achevant les souffrances de Christ	112
La Philosophie et la Tradition	146
Les Précautions de la Foi	180
La Perfection fantastique	216
Les Pierres du Temple	265
Un Peuple et l'Humanité	297
L'Utilitarisme chrétien	333
Jésus Invisible	375
La Grâce et la Foi	409
La Colère et la Prière	436

ERRATA.

Page 29, ligne 11, mais Jésus, est le salut, *lisez :* mais : Jésus est le salut,

— 44, — 19, contents *lisez :* content

— 99, — 28, *où, conformément au manuscrit qu'on a suivi, on a imprimé :* l'adorent l'adorent *il faut évidemment lire :* l'aiment l'aiment

— 104, — 27, montait une *lisez :* montait dans une

— 117, — 1, pas non plus par *lisez :* pas par

— 129, — 2, raison. Toujours *lisez :* raison, toujours

— 192, — 23, anime *lisez :* amène

— 209, — 19, prier Dieu pour qu'il *lisez :* prier Dieu qu'il

— 293, — 4, ces monuments *lisez :* les monuments

— 373, — 5, Jean VXI, 7. *lisez :* Jean XVI, 7.

— 413, — 22, 23, d'effroi. — Voilà *lisez :* d'effroi, — voilà

PRÉFACE.

M. Vinet projetait depuis quelques années la publication d'un troisième volume de discours. Cette intention a été formellement exprimée par lui dans le passage suivant d'une lettre adressée à l'auteur de cet avertissement, le 2 mars 1843 :

« Que direz-vous de cet énorme manuscrit?.... « C'est un des discours dont se composera, si je la « publie, la troisième série de mes discours. J'ai « cru que vous pourriez découper dans cette com- « position un article pour le *Semeur*, et je vous « l'envoie tout entière. On pourrait intituler cet ar- « ticle: *La Philosophie et la Tradition, fragment d'un « ouvrage inédit intitulé :* ÉTUDES ÉVANGÉLIQUES. Un « discours suivant[1], que je vous soumettrai si vous « faites usage du premier, offre le côté pratique du « sujet; il développe le sens du mot : *Prenez garde;* « il montre ce que c'est que la vraie et légitime pré- « caution, mais d'abord ce que c'est que la fausse « et l'injuste. »

Le directeur du *Semeur* n'ayant pas voulu accepter la responsabilité de la découpure proposée par M. Vinet, celui-ci consentit à la faire lui-même. Dans

(1) *Les Précautions de la Foi.*

une lettre du 11 mars, il indiqua les suppressions qu'il autorisait ; il y satisfaisait en même temps la curiosité que le projet mentionné dans la lettre précédente n'avait pu manquer d'exciter chez son correspondant.

« Vous voulez savoir, lui disait-il, ce que sera le « volume auquel appartient le morceau que je vous « ai envoyé : il sera composé, en grande partie, de « discours sur les Colossiens ; mais il y en aura « d'autres aussi ; ce que j'ai fera un assez fort vo- « lume ; mais tout cela a besoin d'être revu. Quant « à la publication, nous n'en sommes pas là : je ne « veux pas être importun. Au reste, ce volume res- « semblera peu aux deux précédents. »

Les *Nouveaux Discours sur quelques sujets religieux* avaient paru en 1841 ; les lignes que nous venons de transcrire sont de 1843. Il semblait donc à M. Vinet que, pour ne pas être importun, comme il dit, il fallait un intervalle de plus de deux ans entre les diverses séries de ses discours.

Le projet d'en publier un troisième volume lui devenait cependant de plus en plus cher à mesure que la révision qu'il s'était proposé d'en faire avançait, et qu'il en composait de nouveaux. Quelquefois, après avoir donné à l'un d'eux sa forme définitive, il en insérait des fragments dans le *Semeur*. D'autres fois il le réservait tout entier pour le volume qu'il voulait faire paraître un jour. Vers le milieu de

l'année dernière, alors que s'apercevant déjà des graves altérations que sa santé avait subies, il écrivait à l'un de nos hommes de lettres les plus âgés : « J'ai de fortes raisons de croire que c'est vous « qui me survivrez, » il recommença à se préoccuper de ce projet qu'il affectionnait, mais cette fois avec la prévision qu'il ne pourrait pas le réaliser lui-même. Nous trouvons la trace de ces sentiments dans une lettre du 6 juin 1846, adressée à l'auteur de cette préface. L'abattement que la fièvre et la souffrance causaient alors à M. Vinet, peut-être aussi l'ordre de pensées dans lequel la nouvelle du deuil d'un ami l'avait fait entrer, paraissent l'avoir conduit, à cette époque, à considérer de plus près la possibilité de la prochaine cessation de ses travaux. Il reprit le 7 juin la lettre qu'il avait commencée la veille, et il y ajouta le post-scriptum suivant :

« Je vais profiter de cette page blanche pour vous « envoyer ce que je pourrais appeler un article de « mon testament. J'ai toujours nourri l'espérance « de publier sous le titre d'*Études Évangéliques* « quelques morceaux dont les uns ont paru dans le « *Semeur*, d'autres dans la *Feuille Religieuse*, d'au« tres à part, d'autres enfin sont inédits et *iné*« *crits*.... J'ai mis et je mets à mesure dans un on« glet, dans l'armoire de mon cabinet, ces différents « morceaux, les uns en manuscrit, les autres im« primés (avec des corrections à la main). On trou-

« vera là de quoi imprimer, si l'on veut imprimer.

« J'ai de plus dans la même armoire trois ou « quatre petits volumes, ou cahiers reliés, et un étui « couvert en veau portant les lettres J. B. : IV., ren- « fermant un grand nombre d'analyses sur des « textes. Je marque d'un signe uniforme en encre « bleue celles de ces analyses qui me semblent pou- « voir être utiles. Je vous prie, avec une extrême li- « berté, mais avec une liberté que vous avez enhar- « die jusqu'à ce point, de vouloir bien, le temps « venu, demander tout cela, voir ce qu'on en peut « faire, et en publier ce que vous croirez utile. Si « vous ne croyez pas devoir en faire cet usage, vous « renverrez le tout à la personne qui vous l'aura « envoyé.

« VINET. »

« Lausanne, 7 juin 1846. »

Le temps prévu dans cet article de testament n'est venu que trop tôt : onze mois après sa date, le devoir de l'exécuter commençait pour celui auquel ces lignes étaient adressées, et qui, en acceptant ce mandat avec une douloureuse émotion, le considéra dès lors comme un privilége dont il n'a cessé de sentir toujours plus le prix. Il s'en acquitte en partie aujourd'hui par la publication de ce volume.

M. Vinet avait joint à sa lettre la liste des discours qu'il avait en vue en l'écrivant. D'autres listes, évi-

demment postérieures, ont été trouvées parmi ses papiers. On les a comparées entre elles. Quelques-uns des titres qui y figurent sont accompagnés de cette mention : « Pas encore *écrits*, quoique plusieurs « fois *dits*. » On apprend par ces notes que deux des discours qu'il voulait encore écrire devaient être intitulés : *La Vie cachée* et *Les Cheveux blanchis;* il n'en existe de traces que dans le souvenir des personnes qui les ont entendus. Un troisième discours, *La Grâce et la Foi,* porté sur la dernière liste comme *non écrit*, a heureusement pu encore être rédigé par lui ; il figure dans le présent recueil.

Les discours destinés à l'impression par M. Vinet lui-même étant trop nombreux pour ne former qu'un seul volume, nous avons dû nous prescrire certaines règles pour le choix de ceux à comprendre de préférence dans celui-ci. Notre tâche à cet égard a été facile, la marche à suivre nous ayant été, en quelque sorte, toute tracée.

M. Vinet nous avait écrit dans sa lettre du 11 mars 1845, comme on l'a vu plus haut, que les *Études Évangéliques* « seraient composées en grande « partie de discours sur les Colossiens ; » nous avons donc admis tous les discours dont les textes sont tirés de cette Épître de saint Paul. Pour les autres, nous avons pris conseil, soit de la place qu'ils occupent sur les listes de la main de M. Vinet, soit du rapport qu'ils paraissent avoir avec l'intention géné-

rale du recueil, telle qu'elle ressort de son titre, soit aussi de quelques indications trouvées dans la correspondance de l'auteur. Ainsi nous avons dû accorder une préférence décidée au discours intitulé *l'Utilitarisme chrétien*, M. Vinet, qui avait d'abord voulu l'insérer dans ses *Nouveaux Discours*, ne nous paraissant l'en avoir écarté ensuite que parce que la manière dont ce sujet a été traité par lui est déjà celle des *Études Évangéliques*, dont il nous avait dit : « Ce volume ressemblera peu aux deux précé-« dents. » Le discours sur *la Colère et la Prière*, prononcé pour la première fois le 27 juin 1830, et dont les dernières additions et corrections sont datées du 15 juillet 1839, devait aussi faire partie des *Nouveaux discours* : M. Vinet le supprima pour ne pas trop grossir le volume de 1841 ; mais il l'a inscrit au nombre des discours qu'il avait l'intention de publier bientôt.

A ces renseignements que nous devions donner ici aux amis de l'auteur, on nous permettra d'en ajouter quelques-uns sur le dessein qu'il paraît avoir eu en traitant tel ou tel sujet. Ainsi l'on sera, dès l'entrée, sur la voie de sa pensée dans le discours qui a pour titre : *Les Pierres du Temple*, si l'on sait que ce discours devait d'abord être intitulé : *Ce qu'il ne faut pas regarder*. Ainsi encore on ne pourra manquer de lire avec plus d'attention et de profit la fin du discours sur l'*Utilitarisme chrétien*, si l'on connaît le senti-

ment dont M. Vinet était rempli en l'écrivant, et qu'il exprime ainsi : « Je tiens à désavouer de toute ma « force le christianisme utilitaire, autant que je défen- « drai l'utilitarisme chrétien. Ce que je vois, ce que « j'entends, m'avertit qu'il est temps de frapper de ce « côté-là. » Enfin, voici quelques lignes relatives au discours intitulé : *Jésus Invisible*, qui permettront à plusieurs de mieux fixer un de leurs beaux souvenirs, en même temps qu'elles nous autorisent nous-même à ranger l'idée qui domine dans ce discours parmi les idées de prédilection de M. Vinet. Avant de l'avoir écrit, il parlait ainsi de cette étude évangélique sur la déclaration de Jésus-Christ à ses disciples : *Il vous est avantageux que je m'en aille*[1] : « C'est un sujet « que j'ai traité dans une des réunions de l'Église « libre. Si demain dimanche j'avais un peu de « santé, j'en profiterais pour écrire cette étude, au « sujet de laquelle je suis très affectionné. »

On voit par ces mots et par quelques autres paroles que nous avons transcrites, qu'il arrivait à M. Vinet de prononcer ses discours, et même de les prononcer plusieurs fois, avant de les avoir écrits. C'est donc en les *disant* qu'il leur donnait souvent leur première forme. Il en est, cependant, qui n'ont jamais eu que la forme écrite. M. Vinet les a composés pour les besoins de son enseignement, et on peut leur appli-

(1) Jean, XVI, 7.

quer ce qu'il a dit dans l'avant-propos de ses *Nouveaux Discours* : « Quoique ces discours pré-« sentent çà et là quelques-unes des formes de la « prédication, ce ne sont pourtant pas des sermons ; « aucun d'eux n'a été *prêché*, parce qu'aucun n'a « été écrit en vue de la chaire ; mais tous ont été « destinés à une assemblée publique, devant la-« quelle aussi presque tous ont été lus. » Dans la note de la page 265 de ce volume, nous avons expliqué par cette destination première de quelques-unes des *Études Évangéliques* l'emploi qui y est fait de certaines formules étrangères aux habitudes de style de la prédication.

Les discours de M. Vinet qui n'ont pu trouver place ici paraîtront plus tard. Ses autres écrits, d'un intérêt si profond et si varié, inédits ou dispersés en divers recueils, d'où c'est un devoir impérieux de les tirer pour les réunir, seront également publiés par les soins de sa famille et de ses amis. Autant que possible, pour l'accomplissement de cette tâche pleine d'une responsabilité dont il serait impossible de méconnaître l'étendue, on se règlera sur ce que l'on sait des divers projets que M. Vinet avait formés. Sa correspondance contient heureusement sur ce sujet des indications assez nombreuses, du genre de celles auxquelles nous avons eu égard pour la composition de ce volume. Ceux de ses amis à qui la publication de ses OEuvres est confiée s'y confor-

meront scrupuleusement, aussi souvent que de telles directions leur viendront en aide ; se faisant une loi, dans tous les cas, d'envisager leurs devoirs d'éditeurs comme M. Vinet les leur a tracés en quelque sorte à l'avance dans ses remarques sur le travail des premiers éditeurs des *Pensées* de Pascal, à propos des réflexions de M. Cousin sur ce sujet : « Les de- « voirs d'un éditeur, dit-il en cet endroit[1], n'étaient « pas compris alors comme ils le sont aujourd'hui. « La forme extérieure d'un auteur passait si peu « pour sacrée qu'on modifiait sans scrupule, pour « les rapprocher du public, des écrivains chez qui « la forme était presque tout, était le fond même... « Il y a pour nous bien des raisons, heureuses et « malheureuses, d'y regarder de plus près ; mais « on peut être assuré que les contemporains de « Louis XIV n'auraient éprouvé que peu de scan- « dale et peu de surprise à la vue de la plupart de « ces altérations, sacriléges à notre sens, qu'a subies « l'ouvrage de Pascal. Il en est quelques-unes, pour- « tant, qu'ils n'eussent pu approuver. Pour nous, « toutes, ou peu s'en faut, sont des énormités ; et « je reconnais tout le premier qu'à part le petit « nombre de celles que M. Cousin lui-même a cru « pouvoir absoudre, il ne fallait s'en permettre au- « cune. » Les éditeurs des OEuvres de M. Vinet

(1) *Semeur*, 1843, tome XII, page 59.

auront toujours ces paroles présentes à l'esprit; ils ne sauraient mieux faire que de se laisser guider par elles.

Nous nous en sommes souvenu nous-même pendant l'impression de ce volume. S'il nous a été doux de savoir, en nous occupant de sa publication, que c'était par la volonté expresse de M. Vinet que nous en étions chargé, nous n'en avons que mieux senti qu'un soin scrupuleux à surveiller la reproduction fidèle de la pensée de notre ami était envers sa mémoire le premier besoin de notre profonde reconnaissance et de notre tendre respect.

H. L.

Novembre, 1847.

ÉTUDES

ÉVANGÉLIQUES

LE REGARD

Moïse donc fit un serpent d'airain, et il le mit sur une perche; et quand quelque serpent avait mordu un homme, cet homme regardait le serpent d'airain, et il était guéri.

NOMBRES, XXI, 9.

Bien que nous marchions par la foi, et non par la vue, c'est à un regard que notre salut est attaché, et la foi qui nous sauve n'est autre chose que ce regard. Il en est de l'homme dans le désert de la vie comme des Israélites dans cet autre désert; ceux-ci revivaient en levant les yeux vers le serpent d'airain, celui-là ressuscite à une nouvelle vie en levant les yeux vers la croix. C'est de ce regard, mes frères, que je voudrais vous entretenir. Dieu, qui a donné de quoi raconter, a donné de quoi regar-

der : c'est le commencement, c'est la base de son œuvre ; la nôtre (qui, dans un sens, est encore la sienne, puisque tout sans exception vient de lui), la nôtre est de regarder ; du moins c'est là aussi le commencement et la base de notre œuvre ; tout y revient, tout s'y appuie, tout en dépend. Nous voudrions répondre à ceux qui sous le nom de foi entendent quelque chose de moins ou imaginent quelque chose de plus. Nous voudrions leur faire comprendre qu'on ne croit point si l'on ne regarde, et que pour avoir la vie il suffit de regarder. Puisse notre discours, par la grâce de Dieu, être aussi simple que notre pensée !

Dire absolument que nous sommes sauvés par un regard, ce serait dire que nous nous sauvons nous-mêmes. Or, il est bien vrai que le salut se consomme en nous, et même, selon l'énergique expression de saint Paul, que nous l'accomplissons ; mais le salut a toutes ses racines hors de nous. Il y a d'abord un fait qui appartient tout entier à Dieu, un fait où nous ne sommes pour rien : c'est le pardon. Dieu a pardonné, Dieu a offert la main de la réconciliation, et Jésus-Christ, tout ensemble homme et Dieu, s'est porté caution de Dieu envers l'homme et otage de l'homme envers Dieu. Jésus-Christ est le médiateur d'une nouvelle alliance, où tout le

cœur de Dieu se manifeste, et qui porte pour sceau et pour devise cette parole toute nouvelle : Dieu est amour. C'est le pardon ; ce n'est pas encore le salut. Le salut commence hors de l'homme, et s'accomplit en lui. L'homme est sauvé par Jésus-Christ, mais en tant que Jésus-Christ le sanctifie. L'homme perdu dans le premier Adam ne serait pas sauvé par le second, si ce second Adam n'était pas un esprit vivifiant, et ne le faisait pas ressusciter en nouveauté de vie. C'est cette résurrection qui est proprement le salut. Or, cette résurrection est encore l'œuvre de Dieu, qui est le consommateur du salut comme il en est le principe ; l'homme ne *se* ressuscite pas ; mais enfin cette résurrection ne s'opère pas sans lui ; il y prend, sous le bon vouloir de Dieu, un rôle actif et important, mais ce rôle est bien simple : il s'agit de croire et de regarder, de regarder et de croire : celui qui contemple le Fils et qui croit en lui, c'est celui-là qui a la vie éternelle. Il faut avoir quelque chose à regarder, voilà qui tient uniquement à Dieu ; mais il faut regarder, voilà la part de l'homme. L'objet proposé à nos regards est d'une telle nature, a une telle vertu, que, regardé, il nous rend la vie, comme le serpent de Moïse rendait la vie à ceux qui le regardaient.

La vertu vivifiante du regard de la foi : tel est le sujet de nos réflexions.

Nous pourrions parler d'abord de la vertu ou de la puissance du regard en général. Nous pourrions dire que c'est une manière de connaître plus abrégée et plus vive; que la connaissance n'en est pas le seul résultat, que l'affection s'y joint promptement et presque irrésistiblement, quand l'objet est digne de l'inspirer; et enfin que la vue est le premier, le plus prompt, le plus sûr des enseignements. La vue exhorte, reprend, amende, réforme; elle nous rend peu à peu semblable à l'objet que nous considérons; l'exemple, quand il est uniforme et bien soutenu, dispense des leçons et constitue à lui seul une éducation complète; ne voir que le vrai, le bien voir, gagne insensiblement au vrai; nous avons pour garant de cette vérité Dieu lui-même, qui nous a fait promettre dans l'Évangile que, dans le ciel, nous deviendrons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est.

C'est sur ce principe que Dieu a édifié son œuvre de miséricorde et de restauration. Un regard nous avait perdus (Gen., III, 6), il a voulu qu'un regard nous sauvât.

Quel devait être l'objet de ce regard, destiné à ranimer dans le sein de l'homme la vie divine

éteinte par le péché ? Était-ce sur l'homme lui-même que devait s'arrêter le regard de l'homme ? Assurément il faut que l'homme se regarde, puisque à moins de se regarder il ne peut se connaître, et que sans la connaissance de soi-même, toute autre est ou inutile ou impossible. Mais que peut pour la restauration de l'homme un regard uniquement attaché sur lui-même ? S'il se voit tel qu'il n'est pas, voilà l'enflure ; s'il se voit tel qu'il est, voici le découragement ; or, la vie divine, qui est l'harmonie du cœur avec Dieu, ne peut naître au sein de l'orgueil ni ne peut se passer d'espérance. C'est donc ailleurs que dans cette vue ou perfide ou stérile que l'homme trouvera la vie, s'il est destiné à la trouver.

Ce sera donc, au moins il le semble, sur Dieu que s'arrêtera le regard de l'homme ? Quelle vue plus propre, ou plutôt quelle autre vue propre à instruire, à réprimander, à guérir, à relever le malheureux fils d'Adam ? Mais Dieu est voilé. Des nuages épais qui l'enveloppent il ne sort que des éclairs et que des foudres. Vastes ténèbres, lueurs effrayantes, c'est tout ce que rencontre, au-dessus de la sphère humaine, notre regard avide et angoissé.

Car il ne faut pas s'y tromper : l'image aussi douce que majestueuse, l'idée même de Celui

que les siècles modernes ont appris à appeler familièrement le bon Dieu, elle n'appartient pas naturellement à l'imagination et à la pensée de l'homme ; c'est par l'Évangile qu'elle a été apportée à l'esprit : le bon Dieu est un Dieu révélé.

Il est donc douloureux, mais nécessaire de l'avouer : ce n'est pas la vue de Dieu qui fera naître l'homme à une nouvelle vie, puisque cette vue est interdite à nos yeux ou nous oblige à les fermer d'effroi. Mais comment l'homme alors sera-t-il sauvé par un regard ?

Ce n'est aussi ni vers l'homme ni vers Dieu immédiatement que l'Évangile a appelé notre regard, et c'est pourtant vers l'homme et vers Dieu, mais vers l'un et vers l'autre représentés par Jésus-Christ, réunis en Jésus-Christ.

En Jésus-Christ, en effet, nous contemplons Dieu dans la plénitude de ses attributs et dans l'accomplissement de sa volonté, et (chose merveilleuse !) l'homme à la fois tel qu'il est et tel qu'il doit être. Dieu, ai-je dit, dans la plénitude de ses attributs, car il lui a plu que toute la plénitude de la divinité habitât substantiellement en Christ, et pour la première fois il a révélé au monde l'immensité de son amour. L'homme, ai-je dit, tel qu'il est et tel qu'il doit être : le premier, signifié par les op-

probres et les souffrances du Christ qui servent de mesure à la coulpe de l'homme; le second, réalisé dans la sainteté du Christ, qui, en actions, en paroles, en pensées, accomplissant parfaitement la loi, est remonté bien au delà de l'innocence du premier Adam. Voilà, mes frères, l'objet que l'Évangile offre à notre regard; mais il y a dans cet objet un point central, un moment suprême qui le résume, qui en fait toute la force sur notre âme, et qui fait du regard que nous attachons sur lui le principe et l'aliment d'une nouvelle vie morale. Ce point central, ce moment suprême, c'est le sacrifice. En allant avec vous droit à ce centre sanglant, nous entrons dans la pensée de saint Paul, qui ne voulait savoir au milieu de ses prosélytes que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

Jésus-Christ est comme une montagne, du sommet de laquelle le regard embrasse toute l'étendue d'un pays et en atteint les dernières limites. A mesure que vous montez, et dès le premier plateau, votre œil s'étend plus loin que du bas de la montagne. A chaque pas votre horizon s'agrandit; mais si vous voulez tout embrasser, il faut gravir jusqu'à la cime. De là vous voyez ce que vous aviez déjà vu de moins haut, et vous voyez de plus ce qui ne peut se voir que du sommet. Or, le dernier sommet de Jésus-

Christ, si l'on peut ainsi parler, c'est Jésus-Christ crucifié. De cette hauteur on voit tout ce qui se peut voir, on connaît tout ce qui se peut connaître; la vue dont on jouit de si haut réunit et résume tout. S'il s'agit de connaître ce qu'est l'homme, qui nous l'apprendra mieux que l'horreur inexprimable de cette mort, où l'excès de la souffrance s'aggrave encore de l'excès de l'ignominie, où dans le calice des douleurs l'ingratitude et la trahison expriment toute leur amertume, d'où la gloire et la pitié sont absentes, et dont Dieu lui-même détourne son regard et retire ses consolations? Si c'est à cause de l'homme qu'un être parfaitement juste souffre toutes ces choses, qu'est-ce que l'homme, combien son mal était-il désespéré, et en même temps combien sa dignité, son excellence primitive sont grandes ! Qu'est-ce, en effet, dans la pensée de Dieu, qu'un être pour qui Dieu lui-même a consenti à mourir? Regardez donc, et dites : Voilà l'homme ! — S'il faut connaître, non plus l'homme tel qu'il est, mais l'homme tel qu'il doit et tel qu'il peut être, qui vous l'apprendra mieux que cette croix où un homme juste, mais un homme, prenez-y garde, meurt pour les hommes injustes, où une âme humaine déploie tout ce que l'homme a jamais pu concevoir, et n'a jamais réalisé, d'abnégation, de ma-

gnanimité, de douceur, de puissance morale; que cette mort qui, rapprochée de toutes les morts les plus généreuses dont l'histoire nous fasse mention, laisse bien loin derrière elle tous ces glorieux trépas, et ceux mêmes qu'elle a inspirés? Regardez donc encore, et dites encore: Voilà l'homme! Est-ce assez? Non, c'est Dieu lui-même que vous avez besoin de voir et de connaître. La vue de la croix vous a humiliés, je le veux; elle a exalté votre sens moral et vous a rendu le sentiment de votre primitive destination et de votre service raisonnable, je le veux encore. Mais ces pierres d'attente seraient éternellement des pierres d'attente et ne supporteraient jamais rien, si Dieu restait pour vous le Dieu inconnu vers lequel votre respect et votre amour ne se dirigent qu'en hésitant, et loin duquel ils meurent en chemin. Mais dans la mort de son Fils, il vous dévoile son visage tout plein de miséricorde et de majesté, il se montre comme un Dieu vivant entre les bras duquel il n'est plus terrible mais il est doux de tomber, comme un père en un mot, qui fut toujours père, mais qui vous le déclare aujourd'hui. De même il fut toujours saint; mais l'avez-vous jamais su, vous êtes-vous fait au moins une idée de ce que c'est que la sainteté de Dieu, jusqu'au moment où Dieu a consenti que, pour arracher

les hommes au péché, son Fils très saint souffrît une telle contradiction et de telles indignités de la part des hommes pécheurs ? Aviez-vous compris jusque-là que la souffrance et le péché étaient étroitement unis, étaient inséparables, et, pour tout dire, ne faisaient qu'un ? Or, un regard, un seul regard vous dit tout cela, vous apprend tout ce que vous deviez apprendre, vous ôte toutes les frayeurs excepté la frayeur du mal, vous rend à la fois un maître et un père, vous assure dans le ciel un ami et un intercesseur, dissipe dans votre esprit les ténèbres du doute, donne un mot à l'énigme de la vie, et vous fait jeter l'ancre d'une joyeuse espérance au delà du voile de la mort.

Mais cette révolution intérieure atteint les dernières profondeurs de l'être ; elle tire l'homme de dessous cette montagne du remords et du désespoir dont le poids l'accablait et le suffoquait. L'Éternel a dit : « J'ébranlerai les cieux et la « terre, et alors les désirés d'entre toutes les na- « tions viendront. » (Aggée, II, 6, 7.) Oui, il ébranlera les cieux pour pouvoir ébranler la terre, c'est-à-dire le cœur de l'homme. Ce qui bouleverse l'ordre des cieux peut bien bouleverser le cœur de l'homme, et quand l'Éternel use de violence pour reconquérir sa créature, on peut concevoir qu'il se passe aussi en elle quel-

que chose de violent et de décisif, une crise terrible et bénie, qui a pour dénouement la guérison et la vie. Ou dites que la restauration de l'homme est au-dessus de la puissance, et l'essai même de cette restauration au-dessus de la charité de Dieu, ou dites que c'était là le moyen héroïque, l'infaillible moyen; en d'autres termes, que racheter l'homme était la sûre et probablement l'unique voie de le sauver, s'il est vrai, comme nous le répétons encore, qu'il ne puisse être sauvé qu'à condition d'être régénéré. Et maintenant, pour que cela s'accomplisse, qu'a-t-il à faire sinon à regarder? Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé. Et pourquoi donc élevé, sinon afin qu'on le regarde? C'est celui qui le contemple qui a la vie éternelle. (Jean, VI, 40.)

Tel est, aux termes de l'Écriture, et, pourrions-nous dire, tel est, selon le témoignage de l'expérience, le plan de Dieu pour votre salut. Car votre salut ne s'accomplit pas hors de vous ni sans vous; vous ne sauriez être sauvés si vous n'êtes changés, et vous ne pouvez être changés, c'est-à-dire régénérés, sans être par là même sauvés. Votre salut n'est pas votre œuvre, mais, fondé en Dieu, il s'achève en vous, et c'est en considérant ces deux grandes phases,

ces deux grands actes de la miséricorde, que l'Évangile appelle Jésus-Christ le chef et le consommateur de votre salut. Or, la consommation du salut est tout entière comprise dans les effets moraux que nous venons de retracer; car si vous observez qu'il faut tenir compte d'un autre élément, de la grâce intérieure, de cette puissance de l'Esprit qui agit sur l'esprit de l'homme, et qui est le principe actif de sa régénération, comme cette régénération elle-même est la condition, pour ne pas dire l'essence même du salut, — nous répondrons que nous le pensons comme vous; mais que la grâce, opération mystérieuse dont les procédés intimes nous échappent, n'atteint son but qu'en faisant éclore dans nos cœurs cette joie, cette gratitude, cette espérance, cet amour, qui composent ensemble le fond de la nouvelle créature, et qui, surnaturels dans un sens, sont naturels dans un autre, puisqu'ils se rapportent exactement aux faits que la croix nous révèle. Quelle que soit la nécessité de la grâce, il n'en est pas moins vrai qu'elle n'agit pas seule, qu'elle n'agit pas sans le concours de ces faits, et qu'il est également vrai de dire que ces faits nous régénèrent par elle et qu'elle nous régénère par eux. Quoi qu'il en soit de la grâce, il est constant que ce n'est que celui qui contem-

ple le Fils qui a la vie éternelle, et que cette contemplation, à laquelle la grâce de Dieu nous porte et nous détermine, suffit à nous sauver. Nous sommes donc, autant que la grâce de Dieu nous rend capables de regarder, sauvés par un regard dont la croix est l'objet.

Ici se présentent deux objections qui portent sur les deux termes principaux de l'affirmation précédente. La croix est-elle le seul objet de ce regard? Ce regard n'est-il en effet qu'un simple regard?

Nous ne voulons pas dire, mes frères, qu'il n'y ait en Jésus-Christ rien de considérable que sa croix, et que l'on doive la regarder seule et négliger tout le reste. Jésus-Christ n'est pas venu sur la terre uniquement pour mourir. Il a enseigné, il a fait des miracles, il a vécu dans les diverses relations de la vie humaine; et l'Evangile, en nous conservant d'autres souvenirs que celui de sa mort, a recommandé à notre étude, comme à notre vénération, Jésus-Christ tout entier. Nous savons, et nous n'avons garde d'oublier, qu'il a plu à son Père que toute plénitude habitât en lui, et qu'il nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption, et non point seulement rédemption. Mais Jésus-Christ n'a pu nous être fait

justice, sagesse et sanctification que parce qu'il nous a été fait rédemption. Et quel est le lien entre la rédemption et tout le reste? Par quel moyen la rédemption produit-elle ou rend-elle possible tout le reste, et devient-elle une rédemption effective et consommée? Ce lien, mes frères, ce moyen, c'est précisément ce regard qui s'arrête sur la rédemption, sur le Rédempteur, sur Jésus-Christ crucifié.

Conservez de Jésus-Christ tout hormis le sacrifice, laissez-lui toute sa pureté, toute sa sagesse, et même (autant que vous le pouvez en retranchant son sacrifice) toute sa charité : je dis que, même sous les autres rapports, la croix étant supprimée, toute plénitude n'aura pas habité en lui ; je dis qu'il ne vous aura été fait ni sagesse, ni justice, ni sanctification, et qu'il vous laissera essentiellement et dans le fond tels que vous êtes. Je dis que vous ne pouvez saisir toutes ces choses, et d'abord les discerner et les reconnaître, qu'à la lumière de sa croix, attendu que cette lumière seule rend lisibles les sacrés caractères avec lesquels toutes ces vérités ont été gravées dans l'Évangile. Je vais plus loin : je dis que cette sagesse, cette justice et cette sanctification, indispensables conditions de la vie éternelle, saintes arrhes de notre héritage (Eph., I, 14 ; 2 Cor., V, 5), se trouvent con-

tenues en germe, en principe, dans notre foi à l'œuvre rédemptrice, ou, si vous le voulez, dans le regard que nous attachons sur cette œuvre; je dis qu'elles en sortent comme d'elles-mêmes, ainsi que le blé pousse dehors son épi, ainsi que l'épi jette dehors son grain; je dis qu'il y a le commencement de la sagesse, le commencement de la justice, le commencement de la sanctification dans l'âme dont le regard s'est fixé sur la croix; je dis qu'à mesure qu'il s'y attache, la vie spirituelle, sous les trois formes que ces trois noms indiquent, croît et se développe silencieusement dans le sein du fidèle; je dis que, sans ce regard, il n'y a point de chrétien, et que ce même regard, à lui tout seul, fait le chrétien.

Celui qui ne regarde pas ce fait, Jésus-Christ crucifié, celui qui le néglige pour s'appliquer, du moins il se l'imagine, à l'essentiel et au principal, celui-là manque d'autant plus sûrement le but auquel il aspire. Il court à l'application, mais à l'application de quoi, je vous prie? Il s'attache à la vie; mais où est la vie, sinon de croire en celui que le Père a envoyé? Il ne veut pas s'arrêter, dit-il peut-être, à une spéculation vraie, mais oiseuse; il laissera le mystère pour s'attacher à la clarté, le dogme pour cultiver la morale : mais veut-il donc planter un arbre

sans racines, ou consent-il à ce que sa vigne, arrosée du plus pur sang de l'univers, ne produise pourtant que des grappes sauvages ? Quoi ! l'incarnation serait un fait indifférent ? Quoi ! ce fait étant supprimé (et c'est le supprimer que de ne pas le contempler), nous aurions pourtant la même morale, la morale évangélique, le même esprit, l'esprit de sanctification ? Il est évident, au contraire, que nous n'aurons dans l'Évangile qu'une nouvelle édition, à peine améliorée, des anciens systèmes de morale. Je dis, à peine améliorée ; car si, à certains égards, elle paraît plus correcte, à d'autres elle devra sembler obscure, exagérée, impraticable. Elle sera comme un livre tout composé d'allusions mystérieuses, pour l'intelligence desquelles on manquera d'une clef, qui n'est autre que la croix ; que faire dès lors que de jeter à l'écart tout ce qui est obscur, tout ce qui est spirituel, tout ce qui paraît excentrique parce qu'on n'en aperçoit pas le centre, ces commandements de porter sa croix, de ravir le royaume, de haïr son père et sa mère, de mourir à soi-même, de prier sans cesse ; que faire, en un mot, que de retomber au niveau de la morale naturelle, tout en proférant des noms sacrés, en invoquant d'augustes souvenirs, et en célébrant, sans intelligence, comme sans véritable assentiment

du cœur, par conséquent sans véritable foi, des rites dont notre morale et notre vie prouvent assez que le sens nous échappe?

Il ne faut point dire : Avec beaucoup d'autres vérités, il y a celle-là dans l'Évangile ; il ne faut pas même dire : Cette vérité est la plus importante de l'Évangile ; il faut dire : Cette vérité est l'Évangile même, et tout le surplus de l'Évangile, si je puis dire ainsi, en est ou la forme, ou la traduction, ou l'application. Cette vérité est partout présente dans l'Evangile, comme le sang est partout présent dans le corps humain. Tout la rappelle, tout la reproduit à celui qui a compris la vérité capitale ; même là où tout autre ne la soupçonne pas, il la voit, il la sent : de quelque côté qu'il regarde, à quelque détail qu'il descende, à quelque application qu'il étende son regard, il rencontre, il reconnaît la croix. Et comment ne la retrouverait-il pas partout dans un livre, dans une religion dont la croix est le propre sujet? Car Jésus-Christ n'est pas venu précisément nous enseigner la morale au péril de sa vie, au prix de son sang ; Jésus-Christ n'est pas venu précisément pour nous prêcher des vérités de pratique que nous n'aurions jamais oubliées si nous n'avions pas oublié Dieu, et que nous retrouverons bien dès que nous aurons retrouvé Dieu ; et ces vérités,

j'entends celles qui caractérisent la morale évangélique, sont d'une telle nature, que Jésus-Christ ne pouvait les publier utilement qu'en plaçant vis-à-vis de ces redoutables maximes l'image d'un Dieu miséricordieux et les gages de son pardon dans l'abaissement et le sacrifice du Fils de sa dilection. Ce n'est donc pas à la publication de ces maximes, ni à l'attention que nous pouvons leur donner en les isolant de la personne et de l'œuvre de celui qui les a promulguées, que notre salut est directement attaché; c'est avant tout à l'incarnation de Jésus-Christ, à son abaissement, à ses souffrances, à sa mort, et par conséquent au regard qui met toutes ces merveilles à notre portée, et pour ainsi dire nous les approprie.

Sans doute que quand une fois on a accepté cette grande dispensation de la divine clémence, il est à propos, il est utile d'étudier tous ces enseignements de Jésus-Christ et des apôtres, dont on est désormais certain d'avoir la clef. Mais toujours il faut, pour lire ces maximes, s'approcher de Jésus-Christ mourant comme d'un flambeau, qui, plus nous en sommes près, plus il rend notre lecture facile. C'est sous l'influence toujours agissante, c'est en présence, c'est du milieu de cette pensée, c'est tout entouré de sa lumière et tout réchauffé de sa cha-

leur qu'il faut étudier tout ce que l'Évangile renferme outre cette vérité-là. Dirai-je trop? il faut transcrire cette morale sur la croix même de Jésus-Christ, afin qu'en s'attachant à lire cette morale, nos yeux ne se détachent pas de cette croix. Mais n'y est-elle pas déjà écrite? le Calvaire n'est-il pas un nouveau Sinaï? la croix n'est-elle pas la table nouvelle d'un nouveau Moïse? et sans que nos regards se séparent de ce bois tout ensemble maudit et sanctifié, sans perdre des yeux un seul instant celui que nos crimes y ont attaché, ne pouvons-nous pas lire, comme un nouveau décalogue, un résumé, un sommaire de cette loi nouvelle, et les lois et la constitution de ce nouveau peuple qu'il est venu rassembler sur la terre de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation?

Non, la croix n'est pas seulement le flambeau à la lumière duquel nous lisons des enseignements déposés ailleurs, la croix elle-même est pleine d'enseignements. Parlons un moment des enseignements de la croix.

Le Sauveur n'avait pas attendu jusque-là pour enseigner de grandes choses. Quelles sublimes leçons n'avait pas déjà données, dans le cours de son ministère, celui en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance! (Col., II, 3.) Quelles leçons sur la sainteté et

l'inviolabilité de la loi divine, qui n'a pas un moindre objet que la perfection et dont pas un iota ne peut tomber ! Quelles leçons sur la misère de l'homme, dans toutes ces paroles solennelles qui déclarent que si l'homme ne naît de nouveau, il ne saurait entrer dans le royaume de Dieu, et que quiconque ne croit pas au Fils de Dieu, c'est-à-dire ne s'en remet pas de son sort à la pure miséricorde du Père, est d'avance, est déjà, est irrémissiblement condamné, et que la colère du Père demeure sur lui ! Quelle démonstration de cette divine miséricorde dans la seule vue du Médiateur attaché au bois maudit, et dont le sacrifice, pour profiter à ceux qui en sont les objets et les auteurs, ne demande d'eux que d'être cru et d'être accepté ! Que seraient même toutes ces leçons sans les faits auxquels elles se rapportent ? Il ne faut même pas dire que les faits sont la confirmation des paroles ; il faut dire que les paroles sont la confirmation des faits. L'enseignement est dans les faits et ne pouvait être ailleurs. Qui aurait jamais cru à la sainteté de la loi sans cette réparation sanglante, au mal profond de l'humanité sans l'application d'un si violent remède, à une telle clémence sans un tel sacrifice ? Qui aurait jamais compris sans cela à quel point nous sommes responsables à Dieu, à quel point nous

devons mourir à nous-mêmes pour vivre d'une vie véritable, à quel point nous sommes obligés envers les créatures de Dieu, jusqu'où doit aller envers tous les hommes notre dévouement et notre charité ? Comment, sur tous ces sujets, serons-nous éclairés ? Sera-ce par un rayon de soleil ou par un coup de foudre ? Ce sera par tous les deux à la fois ; car la croix est l'un et l'autre ; mais, redoutable et ravissante, la clarté ne vient point d'ailleurs. Sur toutes ces vérités, l'humanité attendait des faits, l'humanité avait besoin non d'entendre, mais de voir ; et même tout ce qu'on pouvait lui dire encore, elle ne pouvait l'entendre, elle ne pouvait y croire avant d'avoir vu. Jésus victime devait accréditer auprès des hommes Jésus docteur ; le sacrificateur devait introduire le prophète.

Quant aux exemples, la vie de Jésus en était pleine, et c'est ici l'occasion de dire que toute sa vie a été une passion, une mort prolongée, dont la croix n'a été que le point culminant et la consécration ; mais si la vie de Jésus, terminée par un trépas naturel et paisible, devrait encore nous paraître la plus belle des vies, quelle couronne ne reçoit-elle pas de ses dernières scènes ! Nous avons déjà dit combien la vue constante du bon et du juste peut contribuer, avec tous les arguments de la raison et tous les mo-

tifs sensibles, à nous rendre propre, peu à peu, le juste et le bon. Toutes les vertus de la sainte vie de Jésus sont là, mais portées au plus haut degré, et ramassées comme en un seul point sous un seul regard. Séparée de toutes les circonstances qui la rendent sublime, et qui manifestent avec éclat un Dieu dans un homme mourant, cette mort, solennellement annoncée, prévue avec toutes ses amertumes, tous ses opprobres et toutes ses désolations, et néanmoins tranquillement attendue et volontairement subie, est la dernière et la plus haute expression de l'obéissance, de la fidélité, du dévouement; l'humanité, qui de tout temps portait en soi l'idéal du pur amour, en attendait encore la réalité, et ne l'attend plus depuis le jour de la crucifixion; car, comme l'a dit un apôtre, en cela nous avons enfin connu ce que c'est que la charité, c'est que Christ a mis sa vie pour nous. Christ a mis sa vie pour nous! Que sera-ce si, au lieu de considérer dans une espèce de nudité cette mort généreuse, nous la revêtons de toutes les circonstances qui la rendent unique entre toutes les morts, si nous la contemplons dans ce caractère inimitable de majesté et de tendresse, de compassion et d'autorité, qui font de cette croix un trône, un tribunal, un refuge, et nous contraignent, après dix-huit siècles, à nous

écrier avec le centenier : « Certainement cet « homme était le Fils de Dieu ! » (Matth., XXVII, 54.) Laissons à ce divin Médiateur tout ce qu'il ne peut nous communiquer; sa divinité n'est qu'à lui, mais son humanité est à nous; les vertus qu'il fait éclater sur la croix sont, dans leur perfection, des vertus humaines; elles sont à notre usage; elles sont proposées à notre imitation; ces exemples font partie de notre héritage. Eh bien, toute sa vie a porté le même caractère que sa mort; fidèle, obéissant, patient, charitable, il l'a été sans relâche dès les premiers jours où son histoire le montre à nos yeux; mais cela ne nous suffisait pas; même à titre d'exemple, cette mort avec tous ses caractères était indispensable; sans cela les vertus de Jésus pouvaient passer pour avoir des limites; ses exemples, parfaits en eux-mêmes, restaient imparfaits par l'imperfection, si l'on peut dire ainsi, des situations; nous ne connaissions pas tout ce que l'âme humaine est appelée à déployer de vertus; nous le savons maintenant, et c'est Jésus-Christ qui nous l'apprend; mais sans la croix il ne nous l'eût pas appris.

Fallait-il enfin, outre l'enseignement et les exemples, recevoir quelque autre chose de Jésus-Christ, ou bien les exemples et l'enseignement suffisaient-ils ? Vous savez bien, mes

frères, qu'ils ne suffisaient pas, sinon à rendre notre condamnation plus inévitable si, en nous montrant en plein toute la vérité, ils ne nous avaient pas unis à la vérité. Et comment attendre cette réunion, ce changement de cœur et de nature, de la seule influence des exemples et de l'enseignement? Il faudrait se faire de la conversion du cœur une bien faible, une bien fausse idée, pour s'imaginer que les plus beaux exemples et les plus graves leçons puissent opérer la conversion de qui que ce soit. Si la conversion est à la fois une mort et une naissance, la mort de l'ancien homme et la naissance d'un homme nouveau, si la conversion est une victoire en principe et en action sur le monde, je veux dire sur les plaisirs, sur l'opinion, sur les préventions, sur la sagesse, sur les vertus du monde, sur ce qu'il a d'honorable et de spécieux comme sur ce qu'il a d'ignoble et sur ce qu'il désavoue lui-même; si la conversion, nous rendant aveugle pour les choses visibles, nous donnant des yeux pour voir les choses invisibles, nous fait user du monde comme n'en usant point, être du monde comme n'en étant point, nous rend en un mot aussi étranger sur la terre par l'esprit que nous le sommes par notre origine et par notre destination; si la conversion est tout cela et rien de moins, elle suppose

une abjuration si complète et si sérieuse de tous les principes de l'homme naturel, je ne dis pas seulement de ses vices, mais de ses vertus, elle suppose tellement un sacrifice général sans réserve et sans arrière-pensée, et n'attendant de Dieu d'autre indemnité que Dieu lui-même, qu'il serait absolument déraisonnable d'attribuer à l'exemple et à l'enseignement, quels qu'ils soient, la force de produire en nous une révolution si intime et si fondamentale. Or, cette révolution, nous n'en doutons pas, a eu lieu chez plusieurs individus, et même chez un grand nombre, si nous ajoutons à ceux qui nous sont personnellement connus, ceux dont le caractère et la vie ont été mis sous nos yeux par d'irrécusables témoignages. La société, d'ailleurs, à sa manière, a subi cette révolution; et pour supprimer tout autre détail, les nations les plus civilisées ont arboré les armes du Christ, en ont scellé leurs traités et leurs lois, les ont gravées sur leurs usages et sur leurs mœurs. De bonne foi, pensez-vous que celui en l'honneur et sous l'invocation duquel le monde a changé de lois, de mœurs et d'esprit, et suivi durant dix-huit siècles, à travers les obstacles que lui suscitaient les ennemis et les corrupteurs de cette œuvre, une même et invariable direction, pensez-vous qu'il ne fut aux yeux du

monde que le premier des sages et le premier des vertueux? Non, il était le Crucifié; non, il était le Rédempteur; ce n'était pas devant un moindre que lui que dix-huit siècles pouvaient, l'un après l'autre, venir incliner leur tête; et pour dessiner sur leurs étendards, pour élever sur leurs palais, pour graver sur les sceaux de leurs républiques l'image d'un supplice infâme, il fallait que celui qui l'avait subi fût plus à leurs yeux qu'un ami dévoué des hommes, il fallait qu'il fût un Rédempteur; plus qu'un martyr, il devait être un Dieu. Effacez de l'Évangile, je ne dis pas la croix, mais la signification évangélique de la croix, vous rendez ces dix-huit siècles absurdes ou impossibles. Mais vous ne le ferez pas; car qui de vous, même sans le comprendre, même sans y consentir, n'est pas contraint de reconnaître que ce qui seul a pu déterminer tant de générations successives à faire d'une croix le symbole de leur foi et de leur civilisation, c'est qu'elles y ont vu un Rédempteur, et dans ce Rédempteur, comme rédempteur, toute la vérité religieuse et le dernier mot de Dieu sur lui-même et sur l'humanité? Nous ne devons pas craindre de le dire: il y a longtemps, sans cela, qu'on ne parlerait plus de l'Évangile dans le monde, si même jamais on en avait parlé; ce

n'est pas tant l'Évangile qui nous a conservé la doctrine de la croix que ce n'est la doctrine de la croix qui nous a conservé l'Évangile.

Comme de la main seule d'un Dieu la terre, avec tous les corps célestes, pouvait recevoir la première et inépuisable impulsion qui lui fait, depuis des milliers d'années, décrire autour du soleil cette immense orbite dont le mouvement toujours égal mesure pour nous les ans et les siècles, de même c'était par le Christ, mais par le Christ mourant, que l'homme et l'humanité pouvaient être lancés dans ces orbites nouvelles qui leur font parcourir, par delà la sphère mondaine, une sphère spirituelle et divine. Toute la force, toute la réalité du christianisme en chaque chrétien est là, et seulement là. L'exemple même et les enseignements de Jésus-Christ attendent, pour être vivifiés et fécondés, un rayon parti de la croix. Jusque-là leur portée est contestable, leur sens est incertain ; ils ne signifient que ce que nous leur faisons signifier ; ils n'ont une valeur arrêtée, précise, absolue, que du moment que ce rayon, dirai-je, ce lumineux regard du Christ crucifié, en a fait ressortir distinctement, en a mis en relief toutes les lignes et tous les traits. Surtout ce n'est qu'alors que l'âme se porte avec résolution à observer ces leçons et à suivre ces exemples,

et que, pour ainsi parler, brûlant ses navires, elle s'interdit, en descendant sur le rivage de sa conquête, tout moyen de retraite vers le pays qu'elle a quitté. La détermination, la force, la vie ne sont que là, parce que de là seulement, et non d'aucune leçon ni d'aucuns exemples, jaillissent à flots intarissables la joie et l'amour.

J'ai dit la joie et l'amour, qui, comme deux souffles partis de deux points différents de l'horizon, se combinent et forment ensemble un seul vent, qui pousse l'âme du côté de Dieu. Mais si ce n'est pas l'amour sans la joie, ce n'est pas non plus la joie sans l'amour ; car si la joie est la condition de l'activité, l'amour est la condition d'une activité et d'une vie divines. Sans doute ce qui attire et ce qui retient notre regard sur Jésus crucifié, c'est la joie de trouver en lui notre salut ; mais ce qui nous y fait trouver réellement notre salut, ce qui, dans cette vue, accomplit notre salut, ce n'est pas la joie, c'est l'amour dont notre regard se pénètre en présence ou, pour mieux dire, aux pieds du divin amour. Nous ne venons pas ici, mes frères, pour vous prêcher la vie contemplative, nous avons mieux à faire ; mais nous avons le droit, après Jésus-Christ, de vous recommander la contemplation. La joie du salut est nécessaire, je l'avoue, pour mettre en liberté,

dans notre cœur, l'amour enchaîné ; mais une fois sa chaîne brisée, qu'avons-nous à faire que de lui laisser prendre son essor, et s'aller abreuver, se ranimer sans cesse dans la contemplation du plus parfait des amours ? Ah ! puisse l'homme savoir s'oublier une fois ! puisse-t-il, par moments du moins, trouver tout son bonheur dans l'admiration, dans l'enthousiasme et dans l'attendrissement ; puisse-t-il ne pas se dire seulement : Jésus m'a sauvé ! Jésus m'a aimé ! mais Jésus, est le salut, Jésus est l'amour ! Puisse-t-il quelquefois, dans cet amour, qui est le salut, oublier que cet amour est le salut, et dans l'amour ne voir que l'amour ! Après tout, qu'est-ce qui élève l'âme humaine à toute la hauteur qu'il lui est donné d'atteindre ? qu'est-ce qui la rend, selon un apôtre, (2 Pierre, I, 4.) « participante de la nature divine ? » Ce n'est pas la joie, c'est l'amour. La joie la ranime, la relève, la joie la conduit vers l'amour ; je dis plus (car ce serait une hérésie que de ne pas tenir compte de notre faiblesse) : la joie vient au secours de l'amour dans ses défaillances, qui autrement seraient mortelles ; mais c'est à cela, et à rien autre, que la joie est bonne ; l'amour est la fin, le but de la joie ; l'amour seul est la vie. Vous en pouvez juger par une analogie : quels sont dans la carrière de

tout homme les moments heureux ? Ce sont les moments sublimes ; par où j'entends les moments où l'âme s'unit vivement, par l'admiration ou par la sympathie, à ce qui est bon, grand et généreux ; elle sent que ces moments n'auraient qu'à se prolonger, cette admiration à se dégager de tout mélange, pour lui composer une suprême félicité. L'âme n'est pleinement heureuse que lorsque, dans l'union à son principe, elle s'oublie, lorsqu'elle ne voit plus que son principe, lorsqu'elle se perd en lui, et n'est plus, à l'égard du Dieu qu'elle aime, qu'un miroir, qu'un autel ou qu'un écho. Trop souvent les plus graves spéculations et les plus dignes d'un chrétien risquent de nous occuper trop de nous-mêmes ; ces méditations, ces discussions sur la liberté, sur l'assurance du salut, sur la combinaison de la foi avec les œuvres, sur les qualités mêmes de la foi, nous mêlent trop à notre sujet, et ne donnent que trop de prise à cette personnalité vivace qui se reprend et se cramponne à tout ; mais le regard vers Jésus, et ce regard seulement, a une vertu contraire. A mesure qu'il se prolonge, il excite dans notre âme un saint enthousiasme, un saint amour ; il rend ces dispositions habituelles ou dominantes dans notre cœur ; il devient la lumière en même temps que la chaleur de notre

vie; il facilite, il simplifie, il éclaircit tout; il fait mieux que réfuter les doutes, il les absorbe; il éteint dans ses clartés toutes les lueurs équivoques ou fausses; il écarte les questions frivoles, il jette au rebut les subtilités, il crée une évidence triomphante, et, nous transportant d'avance dans la lumière du ciel, il met sous nos pieds tous les nuages qui étaient sur nos têtes.

Et ce qui crée, ce qui entretient cette vie, la règle en même temps; le sentiment de la force, même imparfaite et caduque, inspire aisément l'orgueil et la témérité; mais tous les trésors de la sagesse sont compris dans cette lumière de la croix; elle ne nous donne pas la confiance en Dieu sans nous donner la défiance de nous-mêmes; elle fait même de cette défiance une des parties de notre foi, un des éléments de notre force, un des gages de notre sûreté; elle nous inspire, en un mot, l'humilité avec le courage, en concentrant sur le même objet nos regards et notre espérance, et en nous répétant sans cesse par la bouche du prophète : « Regardez au rocher dont vous avez été taillés et au « creux de la carrière dont vous avez été tirés. »

Il nous est impossible de tout dire, mes frères, et même de tout indiquer; mais cela n'est pas non plus nécessaire. Nous en avons

dit assez, ou plutôt vous vous en êtes dit, par notre bouche, assez à vous-mêmes, pour sentir que Jésus-Christ crucifié est le principal objet du chrétien ; que son regard, en se portant sur cet objet, y trouve infailliblement tous les autres objets de la vérité chrétienne ; que nous ne pouvons contempler utilement ces objets en eux-mêmes qu'en les tenant bien près de la croix, qui seule peut les faire bien voir et bien juger ; qu'en un mot, il y a d'autres objets dans la religion, mais que ce n'est qu'en lui et par lui que nous pouvons en avoir une connaissance réelle, exacte, approfondie, vivante, efficace. Jésus-Christ, nous le répétons, ne nous a été fait sagesse, justice et sanctification que parce qu'il nous a été fait rédemption.

Aussi, mes frères, est-ce vers ce dernier fait, vers le salut par grâce, vers la réconciliation par Jésus-Christ, vers la médiation accomplie par l'Homme-Dieu que les apôtres de Jésus-Christ, que Jésus-Christ lui-même, ont dirigé et fixé le regard de l'Église naissante, bien certains que, placée au centre de la vérité, la conscience du chrétien atteindrait aisément à la circonférence, tandis que, se plaçant à la circonférence, elle ne verrait point le centre, que dis-je ? elle ne pourrait pas même se placer à la circonférence, parce qu'on ne la voit que du

centre. Les Juifs se plaçaient par la pensée sur cette circonférence ou dans ce cercle, vraiment impénétrable et invisible de dehors, quand ils disaient à Jésus-Christ : « Que ferons-nous pour « faire les œuvres de Dieu ? » Et Jésus-Christ les portait d'un mot à ce centre méconnu lorsqu'il leur répondait : « L'œuvre de Dieu, c'est de « croire en Celui que Dieu vous a envoyé. » Et Jésus-Christ encore, quand il voulut résumer sa doctrine et la rendre visible dans un rite qui l'exprimât et la conservât tout entière, où personne ne pût la méconnaître, et où, dans l'absence même de l'enseignement et de la parole, elle se retrouvât intacte et pure, que fit-il, mes frères ? Il institua la Cène, qui représente évidemment le corps de Jésus-Christ livré pour nos péchés, son sang versé pour nos iniquités, et qui ne peut pas représenter autre chose, en sorte que, jusqu'à la fin des siècles, partout où elle sera célébrée, elle rappellera ce souvenir, elle réveillera cette idée dans tous les esprits, la Cène n'étant que l'Évangile lui-même abrégé, l'Évangile réduit, par une image, à son idée fondamentale. C'est vers ce centre également que les vrais réformateurs, dans tous les temps, ont ramené le regard de l'Église, et chaque église, en y reportant son regard, a retrouvé la vie qu'elle ne pouvait trouver ni même chercher ailleurs.

Les apôtres veulent-ils entretenir la vie dans leurs troupeaux, ils élèvent, comme Moïse dans le désert, le serpent d'airain et s'écrient : « Regardez à Jésus, le chef et le consommateur de « votre foi, qui a souffert la croix, méprisant « l'ignominie. » (Héb., XII, 2.) Voient-ils la vie, le zèle, l'amour languir dans leurs églises, ils prononcent le mot d'ordre du christianisme ; ils appellent au souvenir de Jésus-Christ crucifié ; ils le représentent, avec un accent d'étonnement douloureux et de reproche, à ces serviteurs distraits : « O Galates insensés ! qui est-ce qui vous a « enchantés pour n'obéir point à la vérité, vous « à qui Jésus-Christ a été si vivement portrait, « vous devant qui, pour ainsi dire, il a été crucifié ? » Il est inutile de multiplier les exemples et de faire surabonder la preuve qui se tire du passé. Le présent veut aussi qu'on parle de lui.

Qu'est-ce encore aujourd'hui que prêcher l'Évangile, sinon proposer au regard des hommes Jésus-Christ crucifié ? Où voyez-vous éclore et se développer une vie chrétienne, sinon là seulement où la prédication commence et finit par cette parole : « Regardez à celui que vous avez percé ? » Que dis-je ? la prédication qui fait les nouveaux chrétiens, n'est-elle pas tout entière dans ces mots, de même que la prédication qui les continue et les développe, y revient sans

cesse, les fait ressortir de tous ses enseignements, y ramène toutes ses leçons ? Oui, cette seule parole, ce seul objet, la croix, peut suffire à faire des chrétiens, et sans elle rien ne suffit. Le propre objet de l'apostolat du missionnaire comme de celui du pasteur, c'est d'annoncer Jésus-Christ ; c'est son premier enseignement, et c'est la force, la grâce, le sens, la clef de tous les autres. O merveille au-dessus de nos conceptions ! un regard, un simple regard (je ne dis donc pas un raisonnement, une étude, un travail), un simple regard convertit le monde ; et la tâche essentielle de l'apôtre est de déterminer les pécheurs, ces agonisants d'un autre désert, à soulever du sol leur tête appesantie, et à tourner leurs yeux vers le côté qu'on leur indique ? Et de quel côté ? Du côté d'une croix, objet hideux et sanglant, instrument de torture et symbole d'ignominie, et qui, si le supplicié n'avait pas glorifié le supplice, ferait sur notre imagination l'impression flétrissante d'un gibet ou d'un échafaud ! Eh bien, c'est la vue de cet objet qui réalise le salut du monde, dont le prix entier a été payé par la divine bonté ; et tout ce que nous avons à faire, non pas comme condition d'un salut inconditionnel, mais comme moyen de nous l'approprier, c'est de le regarder ; de le regarder, non point que ce regard soit tout,

mais dans ce sens que ce regard fécond et créateur renferme et produit tout.

Si les délicats de la terre, dont l'imagination a des dégoûts plus forts que les besoins et les instincts de leur âme; si les admirateurs des perfections de l'homme, que soulève la pensée d'une réparation sanglante et d'un salut que leur fierté ne veut point accepter *gratis*, détournent leurs yeux du spectacle à la fois horrible et humiliant que nous leur proposons; si ce qu'il a de triste leur cache ce qu'il a de sublime, nous avons l'espoir, fondé sur l'expérience des siècles, qu'il se trouvera des esprits moins superbes, eux-mêmes peut-être après que le marteau de Dieu aura brisé leur orgueil, des esprits, dis-je, qui ne détourneront pas obstinément leurs yeux, et qui consentiront à regarder, à contempler même celui qu'ils ont percé. Et tandis, ô notre céleste Frère ! que plusieurs s'étonnent à cause de toi, de ce que tu es ainsi défait de visage plus qu'aucun autre et sans apparence; pendant qu'ils s'écrient à ton sujet: « Quoi ! c'est là celui qu'on propose à notre foi comme son objet, son chef et son consommateur ! mais il n'y a en lui, à le bien regarder, ni forme, ni éclat, rien qui le fasse désirer ! » — il se trouvera dans tous les siècles, dans tous les pays et dans toutes les conditions, ô divin

Crucifié ! des admirateurs de ta beauté, qui ne leur aura jamais paru si grande et si divine que sous la sueur de Gethsémané, sous les crachats du prétoire, et sous le sang que la couronne d'épines fait ruisseler sur ton front sacré ! Tu es plus beau à leurs yeux qu'aucun des fils des hommes, et c'est sous ta croix, en face de tes opprobres, qu'ils te chantent d'un cœur ému :

Sous ton voile d'ignominie,
Sous ta couronne de douleur,
N'attends pas que je te renie,
Chef auguste de mon Sauveur !
Mon œil, sous le sanglant nuage
Qui me dérobe ta beauté,
A retrouvé de ton visage
L'ineffaçable majesté.

Jamais dans la sainte lumière,
Jamais dans le repos du ciel,
D'un plus céleste caractère
Ne brilla ton front immortel ;
Au séjour de la beauté même
Jamais ta beauté ne jeta
Tant de rayons qu'au jour suprême
Où tu gravis sur Golgotha [1].

Jésus-Christ sur la croix est beau, pour ces âmes humbles, beau comme le salut, comme l'amour, comme la vérité, comme l'espérance, parce que Jésus-Christ sur la croix est tout le

(1) *Chants chrétiens*. Cantique 192, v. 1 et 2.—M. Vinet est l'auteur de ce cantique.

salut, tout l'amour, toute la vérité, toute l'espérance; beau de la beauté de la grâce et de la beauté de la loi, parce que, sur la croix, où l'a attaché sa charité, il leur représente à la fois toute la grâce et toute la loi; en sorte qu'à la vue de cette ignominie ils parlent de gloire, de joie à la vue de ces douleurs, de vie à la vue de cette mort; et que cette croix, où Jésus est immobile, où Jésus, en apparence, n'agit plus, où Jésus n'enseigne plus, où il parle à peine, leur montre Jésus libre, actif, parlant, enseignant, marchant, venant à eux en triomphe et en gloire du sein de sa haute patrie; tellement que, ne voyant plus ce que voit l'œil de la chair, et voyant ce que cet œil ne voit pas, ils s'écrient, prosternés devant le bois infâme : « Oh! « qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds « de celui qui apporte de bonnes nouvelles et qui « publie la paix, de celui qui apporte de bonnes « nouvelles, qui publie le salut, et qui dit à Sion : « Ton Dieu règne! » (Esaïe, LII, 7.)

Vraiment, mes frères, quand on a réuni tous ces traits par la pensée, ce dont il faut s'étonner, ce n'est pas que quelques regards se portent et s'arrêtent sur Jésus en croix, mais qu'il ne réunisse pas sur lui, dans une commune et fervente contemplation, les regards de tous les hommes du monde. A ne voir ici que ce que

les hommes ont coutume d'appeler beau, jamais spectacle plus beau ne fut offert à leur admiration. C'est, disait la sagesse antique, un spectacle digne de Dieu même que celui de l'homme de bien opposant à la mauvaise fortune l'inaltérable sérénité de son front; le spectacle d'un Dieu, victime de la méchanceté des hommes, et ne trouvant dans chacun des outrages qu'il souffre de leur part qu'un droit de plus à exercer en leur faveur, ce spectacle, mes frères, si l'autre était digne de Dieu, ne serait-il point digne de l'homme? Une charité toute divine n'a-t-elle pas plus de droits qu'une vertu tout humaine? Dieu et l'homme mortel peuvent-ils sérieusement être mis en comparaison? et quand Dieu daigne abaisser ses yeux jusqu'à l'homme, sera-ce trop pour l'homme, je ne dis pas d'élever les siens jusqu'à Dieu, mais de le contempler éternellement, de le contempler à genoux, et de demander, pour premier bien, pour unique gloire, que cette vue, qui remue et qui transforme tout son être, ne lui soit jamais retirée?

Je dis remuer son être et le transformer; car que parlons-nous ici d'admiration? il s'agit de conversion; que parlons-nous de beau? il s'agit du salut! C'est comme salutaire, comme capable de faire passer de la vie à la mort, que

nous recommandons ce regard. Nous le recommandons d'abord à ceux qui ne croient pas, afin qu'ayant regardé, ils croient et vivent. Et qu'ils nous comprennent bien. Nous n'entendons pas ici, sous ce nom de regard, l'examen des preuves qui établissent la vérité de la religion chrétienne, quoique le témoignage rendu en sa faveur ait été confirmé par des prodiges, des miracles et plusieurs autres effets de la puissance divine (Héb., II, 4.); nous n'entendons point sous ce nom de regard, l'étude des Écritures, quoique la parole des prophètes, qui est très ferme, rende partout témoignage à Jésus. Tous ces soins sont recommandables, nécessaires, et nous n'avons garde de vous détourner d'une étude trop négligée aujourd'hui, et sans laquelle il est à craindre que plusieurs n'en viennent jamais à contempler Jésus-Christ; mais après tout, ces travaux ne valent pas tous ensemble et ne sauraient remplacer le regard que nous réclamons, et ce regard tout seul les a bien souvent remplacés. « La foi, » sans doute, « vient de l'ouïe, » c'est-à-dire que l'ouïe est l'origine de la foi, son point de départ; mais c'est au regard qu'il appartient d'achever l'œuvre incomplète de l'ouïe. Où en est, à votre avis, un homme qui a beaucoup ouï dire, beaucoup lu, et qui n'a pas regardé? un homme

qui s'est soigneusement informé des preuves de la divinité de Jésus, un homme qui les a reçues et qui n'a pas regardé Jésus? un homme que ces preuves ont convaincu, c'est-à-dire vaincu, forcé de croire, mais dont la foi, toute passive, reçoit, subit la vérité, mais ne l'embrasse point, ne s'y unit point par un mouvement propre, et pour qui, chose étrange, la vérité tout ensemble *est* et *n'est pas?* un homme qui, conduit par ses études jusqu'au pied de la croix, y reste les yeux baissés et ne les élève point vers cette croix, vers celui qu'elle porte, et dont le sang adorable découle le long de ce bois maudit? D'autres n'ont pas pu croire jusqu'à ce qu'ils aient levé les yeux et regardé Jésus-Christ : eux, je l'avoue, ont cru, mais d'une foi forcée, pour le compte de tout le monde, et non pour leur compte personnel, d'une foi qui n'est pour eux qu'un joug et un fardeau, d'une foi qu'ils portent et qui ne les porte pas, jusqu'à ce que, passant au delà d'un labeur terminé et d'une source épuisée, ils se soient mis simplement à regarder Jésus. Sommes-nous téméraires de parler de ce regard comme d'une condition de la vraie foi, lorsque Jésus-Christ lui-même nous dit : « Quiconque « contemple le Fils et croit en lui » (c'est-à-dire quiconque, ayant contemplé le Fils, a cru en lui),

a la vie éternelle? » Ces paroles, mes frères, attachent décidément la vie à un regard, non sans doute à toute espèce de regard, mais à un regard attentif, sérieux et prolongé; à ce regard plus simple que celui de l'observation, à un regard qui regarde et rien de plus : regard naïf, regard d'enfant, regard où toute l'âme se porte, regard de l'âme et non de l'esprit, et qui ne prétend pas décomposer son objet, mais le recevoir tout entier dans l'âme par les yeux.

Avez-vous ainsi regardé Jésus, vous qui niez Jésus, ou qui, sans le nier, faites pis peut-être, puisque vous le réduisez à rien? Oh! ne le niez pas, oh! ne l'annulez point, ce Dieu-homme et cet homme de douleurs, avant de l'avoir regardé! Un seul coup d'œil, simple, ingénu, libre de préoccupation, a quelquefois uni à lui ceux qui en entendaient parler pour la première fois; la même grâce vous sera peut-être accordée; mais ce qui est certain, c'est qu'elle ne sera pas refusée (et en effet, l'a-t-elle jamais été?) à un regard assidu et prolongé, tel que ce saint objet le réclame et tel qu'il en est digne. Quand Jésus, comme dit l'apôtre, aura été ou plutôt se sera lui-même *portrait* devant vos yeux; quand, par l'effet de ce regard profond, il aura été crucifié devant vous; quand vous aurez contemplé, pour la première fois, toute la gloire

de son martyre, toute la majesté de sa mort, toute l'autorité de ses paroles suprêmes, toute l'inconcevable charité qui se mêle à cette incomparable autorité; quand, pénétrant au delà du voile de ses souffrances, jusque dans le secret de son œuvre et dans le secret de son âme, vous aurez vu Dieu lui-même abaissé dans la personne de Jésus-Christ jusqu'au niveau de nos misères, et l'infini de l'amour se révélant pour la première fois dans l'infini de la puissance; quand vous aurez, en quelque sorte (en un sens, qui est bien réel), vu de vos yeux, touché de vos mains, ce que nous vous annonçons; alors, aussi simplement que la lumière entre dans les yeux et l'air dans la poitrine, sans que les yeux s'aperçoivent d'avoir vu, ni la poitrine d'avoir respiré, cette grande et insondable merveille d'une charité avec laquelle et sans laquelle nous ne pouvions nous représenter Dieu, entrera dans votre esprit, qui, la respirant pour ainsi dire, ne s'en sentira pas plus chargé que ne l'est votre poitrine de l'air qu'elle respire; tant cette vérité surnaturelle est naturelle en même temps, et tant, sans être prévue ni soupçonnée par l'âme humaine, elle en était, à notre propre insu, attendue, souhaitée, appelée!

Après avoir dit: Regardez! à ceux qui ne croient point encore, ne le dirons-nous point à

ceux qui ont cru, je dis même à ceux qui ont cru véritablement? Ce serait nous faire de la foi une bien superficielle et bien fausse idée. *Croire* n'est pas un état où l'on se place une fois pour toutes, en acceptant les preuves de la vérité religieuse; croire est une action, une action de l'âme, acceptant toujours de nouveau ce qu'elle a cru d'abord et s'y réunissant incessamment. S'il en est ainsi, et s'il est vrai qu'on ne puisse croire sans regarder, n'est-il pas clair qu'à dater de la conversion, qui a eu pour principe un regard, il faut regarder sans cesse? D'autres diront peut-être : Il ne faut pas regarder sans cesse, mais réfléchir sans cesse à ce qu'on a vu. Certes, mes frères, nous ne prétendons pas exclure la pensée; et même il y en a nécessairement beaucoup dans ce regard que nous recommandons; toutefois nous ne serions pas contents si cette pensée ne venait pas de ce regard, ou si ce regard ne revenait pas à la suite de cette pensée. Après tout, l'objet du christianisme n'est pas une vérité abstraite; c'est un fait, c'est une personne, c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Ce fait, cette personne s'offre naturellement au regard avant de s'offrir à la pensée; et ce qui agit sur notre âme, dans le sens heureux que Dieu a voulu, c'est cet objet lui-même. Nous ne croyons pas

au christianisme, nous croyons en Jésus-Christ. Ce qui se fait de chrétien dans le monde, ce n'est pas le christianisme qui le fait (car le christianisme n'est lui-même qu'un effet), c'est Jésus-Christ. Les rapports que nous entretenons comme chrétiens, ne sont pas des rapports intellectuels, des rapports de notre esprit avec une vérité, mais des rapports de personne à personne, des rapports de nous, hommes, avec Jésus-Christ homme et Dieu. L'objet de notre foi est invisible, mais non impersonnel; il ne se voit pas avec les yeux de la chair, mais néanmoins il se voit; et nous ne conversons pas avec lui comme avec une idée, c'est-à-dire au fond comme avec nous-mêmes, mais comme avec un Être qui est avec nous jusqu'à la fin du monde. Quiconque donc, étant chrétien, ne regarde point, ou regarde peu, manque à sa foi, manque à son titre même: sa première vocation, son premier intérêt est de regarder souvent et beaucoup.

Si ces réflexions, mes frères, vous paraissaient superflues, et si vous n'en conceviez pas d'abord l'opportunité, nous vous dirions que parmi les chrétiens convaincus et sincères, à côté de ceux qui regardent Jésus-Christ, j'en vois un grand nombre qui ne le regardent pas, ou qui ne le regardent point assez. J'en vois

et son progrès n'attestent point un redoublement de vie ni une communion resserrée avec celui au nom duquel on agit. Non, mes frères, sans recourir à aucune explication maligne ou dégradante, il est certain que fort souvent nous agissons parce que nous avons agi, nous continuons parce que nous avons commencé, nous nous attachons à notre œuvre parce qu'elle est nôtre ou parce que c'est une œuvre. Notre première impulsion est épuisée, mais l'habitude et la préoccupation nous en impriment une autre; nous n'imitons plus Jésus-Christ, mais nous nous imitons nous-mêmes, nous nous obéissons à nous-mêmes; l'habitude, sans le secours d'aucun principe, enchaîne notre présent à notre passé; et ces premières œuvres, d'abord si senties, deviennent enfin des œuvres machinales et presque involontaires. Le regard seul peut rendre à l'action, non pas cette vivacité fiévreuse que nos passions lui donneront toujours assez, mais cette force calme, cette mesure, cette justesse délicate, cette beauté, que nos passions ne lui donneront jamais.

Il en est enfin qui regardent, et même qui contemplent, mais qui se contemplent eux-mêmes. Nous avons déjà dit combien cette considération de nous-mêmes est nécessaire; nous n'avons pas besoin de le répéter. Mais s'il est

impossible ou de contempler sa misère sans être poussé vers Jésus-Christ, ou de contempler Jésus-Christ sans être reporté vers sa propre misère, cette misère pourtant n'est pas l'objet de la foi qui sauve, et ce n'est pas la vue de cette misère qui peut mettre dans notre cœur les éléments de la vie et les arrhes du salut. Il faut même l'avouer ; impuissante pour sauver, elle est efficace pour perdre. Elle décourage et elle aigrit tour à tour; elle fait même l'un et l'autre à la fois. Elle épuise, elle énerve dans de stériles regrets, l'âme, qui vit de joie et d'espérance, et qui meurt dans la tristesse; et la seule vie qui lui reste dans cette mort, la seule vie qui naisse de cette mort, c'est l'humeur, le dépit, le murmure et l'envie. La connaissance de la loi de Dieu ne fait qu'aggraver le mal, en nous enlevant, avec ce qui nous restait d'illusions et d'espérance, tout ce qui nous restait d'énergie et de force. Dès lors, chose étrange à dire, la position de celui qui ne connaît pas la loi de Dieu est plus avantageuse que la position de celui qui la connaît; la loi *fait mourir* dans tous les sens du mot; car, après qu'on a appris d'elle, non-seulement tout ce qu'elle renferme d'exigences, mais encore que « le droit de Dieu, « comme s'exprime l'apôtre, est que ceux qui « commettent de telles choses sont dignes de

« mort, » déjà par là même on est mort, puisqu'on a cessé ou de croire en soi ou d'espérer en Dieu. Mais, direz-vous, cela ne regarde point le chrétien, qui n'est pas réduit à la loi, et pour qui, au ministère de mort de Moïse, a succédé le ministère de justice de Jésus-Christ. — Oui, cela le regarde pourtant, lorsqu'il ne contemple pas assidûment Jésus-Christ. Cela le regarde, parce qu'il y a un principe de mort, une mort partielle, dans l'habitude de goûter, de savourer à longs traits sa misère, au lieu de goûter, de savourer la bonté de Dieu. On ne tombe pas jusqu'au désespoir, je le sais, parce que, arrivé sur le bord, on est retenu par le souvenir de Jésus-Christ, comme par une chaîne qui se fait sentir au moment précis où elle est toute déroulée, et où l'on ne pourrait plus faire un pas vers l'abîme à moins qu'elle ne se brisât; on n'arrive donc pas au désespoir, mais à un abattement profond. L'âme, malgré quelques lueurs qui de temps en temps lui arrivent du côté de la croix, est habituellement triste, et faible d'autant; elle a cru qu'il suffisait de regarder Jésus une fois pour toutes, mais il le faut regarder sans cesse, ou regarder sans cesse vers le péché. L'œil, à moins d'être aveuglé, n'a pas d'autre alternative; et s'il est bien prouvé qu'on ne perdra pas de vue sa misère en regardant Jésus-

Christ crucifié, parce que cette misère est comme gravée sur sa croix, il est bien prouvé aussi qu'en regardant à sa misère on peut perdre de vue Jésus-Christ, parce que la croix n'est pas naturellement gravée dans l'image de notre misère. Un apôtre fut blâmé d'avoir voulu mettre les mains dans les plaies de son maître ressuscité; nous nous associons tous à ce blâme, et nous disons : Que ne les mettait-il bien plutôt dans ses propres plaies, dans les plaies de son âme? Mais, dans un autre esprit, l'exemple de Thomas doit nous servir de règle; car ce n'est pas dans nos plaies, mais dans celles de Jésus que nous devons mettre les mains; et c'est dans cet esprit que nous disons à la classe de fidèles que nous avons en vue : Regardez, oui, regardez partout; regardez jusqu'au fond de votre misère; mais regardez davantage à Jésus-Christ; du moins ne consentez jamais à vous voir, avec votre péché, qu'à travers la croix de Jésus-Christ et sa charité triomphante.

Et pour ne plus parler seulement de notre misère, mais en général de l'observation de nos impressions et de nos états successifs, nous ne saurions trop nous garder, mes frères, de donner à cette vue le temps et l'intérêt que nous devons surtout à la contemplation de notre Sauveur. Ici, vous le comprenez, point d'ex-

clusion, point de système absolu. Nous défendons la cause sacrée de la contemplation de Jésus, sans condamner l'observation intérieure; car ce serait, tout d'un temps, condamner l'Évangile qui l'autorise et qui la recommande. Il faut bien, en effet, en reconnaître la sanction dans ces paroles de saint Paul: « Examinez-vous vous-mêmes pour savoir si « vous êtes dans la foi; ne reconnaissez-vous « point que Jésus-Christ est en vous? » (2 Cor. XIII, 4-5.) car ces paroles ne signifieraient rien si l'examen de soi-même était interdit. Il faut bien reconnaître encore que lorsque saint Jean nous déclare que « c'est à cela que nous connais- « sons que nous sommes dans la vérité si nous « aimons nos frères, » il nous autorise, il nous oblige même à cette observation de nous-mêmes contre laquelle nous avons l'air de vouloir vous prémunir. Mais, de fait, nous ne prétendons vous mettre en garde que contre son abus, et il en vaut la peine. Déjà le principe qui nous livre à cette pente est suspect; et, puisqu'il s'agit d'observation de soi-même, observons-nous d'abord là-dessus; nous verrons que la personnalité a presque toujours beaucoup de part dans cette habitude, qui d'ailleurs ne manque jamais de la nourrir et de la fortifier. A nous occuper de nous-mêmes, fût-ce pour

nous condamner, fût-ce pour nous haïr, nous trouvons un plaisir amer, une cuisante volupté; et ce plaisir est si dangereux qu'il faudrait nous en sevrer, quand même nous l'aurions acheté au prix d'une grande humiliation. Un autre danger, non moins grand, c'est d'évacuer peu à peu la croix de Jésus-Christ, de remplacer subtilement le pardon tout gratuit de Dieu par quelque chose qui d'abord ne paraît pas une œuvre, mais qui pourtant en est une; d'ôter à l'œuvre qui s'est faite hors de nous quelque chose de sa valeur absolue, pour en revêtir l'œuvre qui se fait en nous, et que si aisément nous croyons faite par nous parce qu'elle se fait en nous; de ne plus nous abandonner assez simplement à la divine miséricorde, et, pour tout dire en un mot, de faire de notre salut une affaire et une question de sentiment. Il ne l'est pas, il ne peut pas l'être; il n'y a pas de plus ou de moins dans ce qui est absolu, et comme Jésus-Christ n'est pas mort plus ou moins pour les uns ou pour les autres, il n'est pas mort plus ou moins pour chacun de nous selon l'état où nous nous trouvons dans un moment donné. Je ne voudrais pas, mes frères, à Dieu ne plaise, encourager la funeste idée qu'il ne faut pas prendre garde à ce que nous sommes, ni par conséquent à ce que nous faisons; idée dont

la conséquence extrême, mais inévitable, serait de nous complaire au contraste entre notre foi et notre état moral, de nous applaudir à mesure que ce contraste est plus marqué, et de mettre au-dessus de toute autre, comme plus simple et plus sincère, la foi qui se confie d'autant plus qu'elle a moins de raisons de confiance, si bien que nous finirions par nous croire plus proches de Dieu à mesure que par notre vie nous en serions plus éloignés. Quand l'apôtre parlait avec éloge de ceux « qui espèrent contre toute espé- « rance, » (*Rom.*, IV, 18.) ce n'est pas apparemment cette espèce de chrétiens qu'il avait en vue, quoiqu'ils espèrent, en effet, contre toute espérance. Que deviendrait le précepte de la vigilance, si le droit de l'observation de nous-mêmes ne nous était pas reconnu? Comment surveiller la vie à moins de surveiller le cœur, de qui procèdent les sources de la vie? Et enfin, comment ne pas juger, en dépit de tous les systèmes, que le salut est dans la communion du cœur et de la volonté avec le Père des esprits, et que cette communion, en diminuant, diminuerait le ciel et le salut? Saint Paul ne nous prête-t-il pas son autorité lorsqu'il nous dit que Dieu nous a donné dans son Esprit (et non dans sa parole) les arrhes ou l'à-compte de notre héritage, et que son Esprit (non sa pa-

role) rend témoignage à notre esprit que nous sommes ses enfants? Or l'action de l'Esprit n'a rien de magique; l'Esprit se donne à connaître par des fruits, qui sont des sentiments, des inclinations, des œuvres, toute une vie; c'est donc dans cette vie, découlant de l'Esprit, que nous trouvons les arrhes ou l'avant-goût du ciel. Mais, en convenant de tout ceci, et prêt à le défendre au besoin, nous disons, mes frères, en nous fondant sur nos observations précédentes, que cette contemplation de nous-mêmes, à moins qu'elle ne soit sans cesse épurée par la contemplation de Jésus-Christ, est facilement égoïste, et qu'à moins qu'elle ne soit dominée par la contemplation de Jésus-Christ, elle nous ramène à petits pas vers la propre justice, vers le salut par les œuvres, de là jusqu'à l'orgueil, si nous nous méconnaissons, ou jusqu'au découragement et au relâchement, si nous nous croyons tels que nous sommes; en sorte qu'à la fin ce principe généreux que le salut par grâce avait dû mettre dans notre cœur, ce principe que rien ne remplace, et hors duquel il n'y a que mensonge, déception et révolte, ce principe, disons-nous, lentement rongé par la personnalité et par la curiosité, s'affaisse, s'abîme au sein de notre croyance, dont l'extérieur seul est resté debout, comme l'écorce d'un vieil

arbre dont le temps a consumé le bois et la moelle. Encore une fois, regardez-vous vous-mêmes, je le veux, je le désire, mais en présence de la croix, mais à travers Jésus-Christ.

Quant à ceux, dont j'ai parlé aussi, qui, regardant à Jésus-Christ, ne regardent pas surtout, et ne reviennent pas constamment à Jésus-Christ crucifié, voici ce que nous avons à leur dire : Il n'y a qu'embarras, obscurité, angoisse, fatigue stérile dans tous les systèmes sur Jésus-Christ que l'on tire successivement de l'Évangile, quand ce ne sont que des systèmes; les spéculations sur Jésus-Christ les plus sublimes et les plus nécessaires sont desséchantes, sont meurtrières. Ce n'est pas que nous entrions dans la pensée de ceux qui vous disent : « Regardez la croix, et ne regardez plus rien. Parlez de la croix, et ne parlez que de la croix. Ne vous inquiétez pas de ce que saint Paul, saint Jean, Christ le premier, ont parlé d'autre chose : il est vrai qu'ils ont parlé de la régénération, sans laquelle on ne saurait voir le royaume de Dieu, et de la sanctification, sans laquelle personne ne verra le Seigneur; ils ont eu leurs raisons, qui nous sont inconnues; pour vous, ne le faites pas; car il est bien clair que si vous parlez de la nécessité d'une nouvelle naissance, c'est comme si vous ordonniez aux hommes de

naître de nouveau, et que si vous entrez dans le détail de la sanctification, vous rouvrez la porte à cette propre justice, espèce de trafiquant effronté, que Jésus-Christ avait chassé du sanctuaire. » Mes frères, nous ne vous dirons jamais rien de pareil. Il n'y a pas à choisir dans l'Évangile; tout est à prendre, rien à laisser; et si Paul a pu dire, en parlant des productions alimentaires du monde physique : « Tout ce que Dieu a créé « est bon, et rien n'est à rejeter pourvu qu'on « le prenne avec actions de grâces, » (1 Tim., IV, 4.) comment ne le dirions-nous pas de l'Évangile, cette autre création, cet autre monde, où certainement tout est bon? Nous ajoutons seulement avec l'apôtre : « Pourvu que vous en « usiez avec actions de grâces, » ce que, dans notre sujet, nous traduisons ainsi : Pourvu que votre reconnaissance envers Jésus-Christ, pourvu que votre abandon à la pure grâce de Dieu, pourvu que votre confiance dans votre Sauveur, dominent et pénètrent tout; pourvu que vous mêliez à chacune de vos idées cette idée pour les compléter et pour les éclairer; pourvu qu'après avoir appris bien des choses, vous puissiez dire en toute vérité : « Je ne sais « et ne veux savoir qu'une chose : Jésus- « Christ,et Jésus-Christ crucifié. »

Que ne pouvons-nous, mes frères, accoutu-

mer vos yeux, et d'abord les nôtres, à ce regard simple vers Jésus, qui a été la force et l'onction des fidèles de tous les âges! Que ne pouvons-nous imprimer dans votre âme, et dans la nôtre d'abord, cette salutaire persuasion : que toutes les complications, tous les nœuds, toutes les difficultés de la vie chrétienne, viennent, comme d'elles-mêmes, se dissoudre et se fondre dans cette bienheureuse unité du regard chrétien! Ce regard, dans sa simplicité, qui en rend capable le plus humble enfant, ce regard suffit à tout; il est l'instrument des effets les plus différents, le remède des maux les plus opposés; il est également victorieux des difficultés des systèmes et des angoisses du doute, des attaques de l'orgueil et de celles du désespoir, des tentations de la convoitise et de celles de la douleur, des amertumes de la haine et des faiblesses de l'affection naturelle; il sort de la croix, quand on la contemple, une lumière qui dévore toutes les ténèbres et un éclair de charité qui consume toutes les haines. « Qui pourra sub-« sister quand il paraîtra? » s'écriait le dernier des prophètes, les yeux tournés vers l'Orient d'en haut. Et nous disons aussi : Quelle angoisse, quelle douleur, quelle amertume, peuvent subsister quand Jésus-Christ paraît, quand la charité divine, la charité sans mesure, sans condi-

tion, sans terme, vient à éclater pour nous dans le mystère de la croix? Tous les raisonnements, toutes les combinaisons, tous les conseils, toutes les méthodes, ne valent pas pour le cœur, ni même pour l'intelligence, un regard adressé à Jésus; et quand tous ces moyens se trouvent utiles (et qui voudrait nier qu'ils puissent l'être?) il faut encore ce regard, il faut encore cette lumière pour tout vivifier et pour tout affermir. Qu'elle paraisse seulement, car il ne s'agit que de la voir. « L'a-t-on regardé, dit le « prophète, on en est tout illuminé; » (Ps. XXXIV, 6.) c'est-à-dire tout à la fois éclairé, réchauffé, vivifié, consolé.

Méditez, mes frères, sur cette idée, qui peut-être se présente trop rarement à votre esprit : c'est que la vue de la croix suffit à tout. On en comprend bien certains usages, on ne les comprend pas tous. On comprend qu'elle porte la consolation dans une âme courbée sous le fardeau du péché; mais comprend-on aussi bien qu'elle soit aussi bonne à contempler dans les afflictions de la chair? On comprend que cette vue donne une fois pour toutes une direction générale à notre vie : comprend-on assez qu'elle est pour chacune des questions de pratique qui peuvent se soulever devant nous un conseil direct et un moyen de solution, sa lumière, comme

celle du soleil, n'étant pas seulement vaste, immense, mais se subdivisant et se faisant petite pour pénétrer dans chaque repli, dans chacun des recoins que nous lui ouvrons dans notre vie? On comprend qu'offerte en remède à notre misère elle nous donne la connaissance et la mesure de notre misère; mais comprend-on aussi bien qu'elle soit propre à dissiper les doutes sur la vérité même de l'Évangile, et les perplexités que crée dans notre esprit la malheureuse complication des systèmes dont l'Évangile est l'objet? On comprend qu'elle est bonne à regarder dans les moments de trouble et d'obscurité : comprend-on aussi bien qu'elle est bonne à regarder dans les moments de clarté de l'esprit, de repos du cœur et de prospérité de la vie, étant non-seulement la clarté de la clarté, le repos dans le repos, la prospérité dans la prospérité, mais la vérité et la sainteté de toutes ces choses? Non, les usages de la croix ne sont pas tous également connus de tous; non, personne de nous n'en fait, il s'en faut bien, tout ce qu'il en pourrait faire, parce que personne ne se dit assez qu'elle est propre à tout, qu'elle suffit à tout, qu'elle renferme tout, qu'elle est tout, qu'elle donne tout sur la terre, qu'elle promet tout dans le ciel.

C'est, mes frères, une merveille propre à

l'Évangile que, quand on veut, à son point de vue, distinguer les moyens qu'il offre du but qu'il propose, les sacrifices de leur récompense, le présent de l'avenir, la terre du ciel, on le peut à peine, tant la destination de l'homme est une, tant la vérité est une, tant le devoir et le bonheur, séparés dans notre esprit par un effet de notre déchéance, ne sont au fond qu'une même chose. Dans l'Évangile, la récompense d'aimer est d'aimer davantage, la récompense de voir est de voir mieux encore. Nous vous avons exhortés, comme à un devoir de sagesse et de prudence chrétienne, à regarder ; eh bien, la gloire et le bonheur du ciel consisteront à voir. Qui ne sait que c'est là le nom que les écrivains sacrés donnent le plus volontiers à la céleste béatitude ? Qui ne sait que, dans leur langage, être sauvé, c'est voir Dieu : témoin celui d'entre eux qui nous déclare que sans la sanctification personne ne verra le Seigneur ; témoin Jésus-Christ lui-même, qui proclame heureux ceux dont le cœur est pur, parce que, dit-il, ils verront Dieu ; témoin saint Jean, qui encourage les chrétiens à la fidélité par l'espérance de voir un jour le Seigneur tel qu'il est. Mais ce n'est pas sans doute au Dieu de Sinaï, c'est à celui qui rejeta, en Golgotha, le dernier voile qui nous obscurcissait sa gloire, c'est à lui que pensait

Job, lorsque, consumé par tous les fléaux à la fois, il s'écriait : « Je sais que mon Rédempteur « est vivant, et qu'après que ceci, ce corps de « poudre, aura été rongé, je verrai Dieu de ma « chair, je le verrai moi-même, et mes yeux le « verront, et non un autre. » C'est au même Dieu-Sauveur que David disait dans son transport : « Je verrai ta face en justice, et je serai rassasié « de ta vue quand je serai réveillé. » (Ps., XVII, 15.) Et certes vous n'avez pas lieu d'être étonnés qu'on vous ait figuré sous ces traits le bonheur éternel, vous qui savez quelle joie, incomparable sur la terre, on goûte à contempler Jésus-Christ ; et de toutes les promesses dont on pourrait embellir pour vous la perspective du céleste avenir, aucune ne porte dans votre cœur plus de joie que celle-ci : « Vous verrez celui que « vous avez percé » Lorsque, par des paroles et par des actions, un de nos semblables nous a prouvé son amour ou sa sympathie, il nous semble que sa vue ne pourra rien nous apprendre, rien nous dire de plus. Que nous importent, pensons-nous, les traits de son visage et la forme de son être physique ? Et cependant nous désirons le voir ; et lorsque nous l'avons vu, il nous semble que de ce moment-là seulement nous savons quel il est, et qu'auparavant nous ne le connaissions point. Le son de sa voix, un

de ses regards nous le révèlent tout de nouveau et ce moment ouvre, dans nos rapports avec lui, une période toute nouvelle. Ceci, mes frères, ne donne qu'une idée, mais une idée pourtant de cette vue personnelle de Jésus, réservée aux fidèles dans une autre vie. Il aura sans doute été avec eux jusqu'à la fin de leur carrière, comme il est avec son Église jusqu'à la fin du monde; ils l'auront connu, ils auront conversé avec lui; quelques-uns même, les heureux contemporains de son ministère, l'auront vu des yeux de leur chair; mais le voir de cette vue profonde qui plonge jusqu'au centre de l'âme, et que saint Paul a si énergiquement caractérisée en disant : « Que nous connaîtrons « comme nous sommes connus; » pénétrer jusque dans le lieu très saint, je veux dire dans le dernier fond de cette ineffable charité; la sentir comme on sent ses propres affections; goûter incessamment, boire à longs traits cet incomparable amour; avoir part à toutes les pensées du Bien-Aimé; recueillir ses divines confidences; être un avec lui comme il est un avec son Père; s'inspirer à chaque instant de la mystérieuse vertu de son regard, et se dire : « Ce prince glorieux de l'éternité, c'est celui que j'ai percé; celui que mes yeux contemplent est à la fois ma victime et mon Dieu... » paroles vaines pour

exprimer ce qui est inexprimable, suffisantes néanmoins pour ouvrir au regard de l'espérance une perspective ravissante et infinie. Puisse-t-elle s'ouvrir devant chacun de nous ! Mais pour que notre regard affermi puisse traverser, non pas les nuages, mais la splendeur qui semble la lui fermer, qu'il se repose longtemps sur Jésus-Christ crucifié; qu'il se prépare ainsi à soutenir la vue de cet éblouissant lointain ; qu'il ait appris à voir le ciel sur la terre avant de voir le ciel dans le ciel !

L'AFFECTION

SELON L'ESPRIT.

I.

Épaphras... nous a fait connaître la charité dont vous êtes animés par le Saint-Esprit (ou selon l'Esprit).

COLOSSIENS, I, 8.

L'apôtre nous a dit lui-même, quelques lignes avant notre texte, qu'il s'était réjoui en apprenant quelle était la foi des Colossiens et leur charité envers tous les saints. Il revient ici sur ce que lui a dit Epaphras; mais il n'a nommé qu'un des deux objets qu'il a nommés la première fois; il ne fait mention cette fois et ne paraît se réjouir que de la *charité* des Colossiens; seulement il ajoute au mot de *charité* un autre mot qui la caractérise : « Votre charité, « dit-il, par l'Esprit ou selon l'Esprit. » La suite de cette méditation nous expliquera d'elle-même pourquoi l'apôtre, après avoir nommé d'abord la foi et l'amour, ne nomme en dernier lieu que l'amour. Mais notre texte nous invite (et c'est pour cela même que nous l'avons choisi) à nous informer exactement du sujet de

la joie de Paul, à rechercher ensemble ce que c'est que cet amour selon l'Esprit dont les Colossiens possédaient l'inestimable trésor. A mesure que nous le saurons mieux, nous comprendrons mieux la joie de saint Paul ; à mesure que nous le saurons mieux, nous aurons nous-mêmes peut-être un sujet de tristesse, mais en revanche nous nous connaîtrons : connaissance importante dont il faut toujours, quelque triste qu'elle soit, se féliciter.

De quoi se réjouit saint Paul dans les paroles de notre texte ? ou du moins quelle grande nouvelle a-t-il apprise ? Une grande certainement et très réjouissante : il a appris que les Colossiens *vivent*, ou, pour parler plus exactement, il a appris que par la puissance de l'Esprit ils sont passés de la mort à la vie. Voilà ce que nous affirmons dès l'abord ; voilà ce qu'il nous reste à justifier.

La *vie* est un profond mystère ; ce qu'elle est au fond, nul ne le sait que celui qui a la vie en lui-même ; mais si nous ne savons pas la définir, nous pouvons la reconnaître ; nous savons que c'est une manière supérieure d'exister, dont le principal caractère est celui-ci : l'être vivant est doué d'un mouvement qui lui est propre, ou dont les conditions sont en lui, soit que ce mouvement ait lieu seulement entre les dif-

férentes parties dont il est composé, et pour ainsi dire de lui-même à lui-même, soit que ce mouvement le transporte tout entier d'un lieu dans un autre. Si nous ajoutons que ce mouvement, dont nous faisons le caractère de la vie, n'a pas eu lieu une fois pour toutes pour la formation de l'objet, mais qu'il continue sans cesse, que la continuation même de ce mouvement est la vie, et que son interruption est la mort, nous avons un moyen suffisant de distinguer les êtres vivants des êtres qui ne vivent pas.

Toutes les vies ne sont pas d'ailleurs une même vie. Autre est la vie de la plante, autre celle de l'animal, autre celle de l'homme. Tel être, comme la plante, n'a qu'une seule manière de vivre; tel autre, comme l'animal, en a deux; l'homme est le plus richement pourvu. Il a plusieurs vies : il a celle de l'animal, puisqu'il a un corps; celle de l'intelligence, puisqu'il pense; celle du cœur, puisqu'il aime. Ce sont trois sortes de mouvement propre et d'activité intérieure, qui ne se trouvent, ici-bas du moins, réunis qu'en lui seul.

Arrêtons-nous ici un moment. Personne assurément ne nous contredira quand nous dirons que la vie de l'intelligence c'est la pensée. Ces deux choses, je veux dire la faculté qu'on appelle intelligence et l'acte qu'on appelle pensée,

sont si étroitement unies dans l'esprit de tout le monde, que le nom de l'acte remplace souvent dans nos discours le nom de la faculté qui le produit, en sorte que nous disons indifféremment que l'homme se distingue des animaux par l'intelligence ou qu'il s'en distingue par la pensée. Personne ne concevrait mieux une intelligence sans pensée qu'un corps sans étendue, c'est-à-dire un corps qui n'occuperait aucun lieu dans l'espace, et qui pourtant serait un corps. Tout le monde comprend que l'intelligence séparée de la pensée n'est rien; car, comme l'intelligence ne se voit point, il ne nous est pas donné de la saisir autre part que dans ses actes; nous ne connaîtrions pas l'intelligence si nous ne l'avions vue à l'œuvre; ce n'est pas pour nous une substance, une chose, un être, mais une activité; or, qu'est-ce qu'une activité qui n'agirait point? qu'est-ce donc qu'une intelligence qui ne penserait point?

Là-dessus point de contestation. Mais il n'en est pas de même du cœur. Si l'on a compris du premier coup que la vie de l'intelligence est de penser, il ne paraît pas si évident que la vie du cœur soit d'aimer. Et cependant il est certain que si l'on reconnaît la vie du cœur comme une vie à part, qu'on ne peut confondre ni avec la vie du corps ni avec celle de l'intelligence, aus-

sitôt qu'on voudra dire ce que c'est que cette vie du cœur, sans l'avoir prévu, sans le vouloir, on nommera l'amour. Chacun peut en faire l'essai. Chacun peut voir s'il lui est possible de donner de la vie du cœur une idée dans laquelle l'idée d'amour n'entre pas. Ce qu'on appelle le cœur ne se voit pas plus, ne peut pas plus être connu en soi que l'intelligence. Sans les actes que produit le cœur, nous n'aurions pas même l'idée d'une vie du cœur; nous n'en eussions jamais inventé le nom. Il faut donc s'y prendre, au sujet de la vie du cœur, comme nous l'avons fait au sujet de la vie de l'intelligence. Il faut nous demander, non pas: qu'est-ce que le cœur? à cela point de réponse; mais: qu'est-ce que fait le cœur? Eh bien, si le cœur fait quelque chose, il aime; c'est son propre d'aimer, comme c'est le propre de la plante de végéter, comme c'est le propre de l'intelligence de penser. Il aime, dira-t-on; mais il hait aussi. Certes, je le crois; comment aimer sans haïr? comment marcher vers l'orient sans tourner le dos à l'occident? comment aimer une chose sans haïr son contraire? Cette haine est le contre-coup nécessaire de l'amour; cette haine est l'amour lui-même retourné: à moins que vous ne disiez que c'est l'amour qui est le contre-coup nécessaire de la haine, à moins que vous ne disiez

que l'amour n'est que la haine retournée; ce qui mettrait la haine en première et l'amour en seconde ligne dans notre vie morale; ce qui reviendrait à dire que la vie du cœur consiste non pas, comme nous le disions, à aimer, mais qu'elle consiste à haïr. On n'aurait de choix qu'entre ces deux définitions; et comme personne n'oserait dire ni même ne pourrait penser que la vie du cœur consiste à haïr, chacun par là même sera forcé de reconnaître que la vie du cœur consiste à aimer.

Mais pourquoi ne disons-nous donc pas que vivre par le cœur c'est tout à la fois *aimer* et *haïr?* Nous ne le disons pas, parce que la haine n'est pas le véritable objet du cœur, parce que le cœur ne hait, ainsi que nous l'avons dit, que par contre-coup et parce qu'il aime. De ce qu'il est impossible à l'artiste qui recourt à la puissance du feu de faire du feu sans faire aussi des cendres, en conclurons-nous que cette cendre qui résulte de la combustion soit l'objet même et le but des travaux de l'artiste? La haine est la cendre de ce feu que l'amour allume dans notre cœur; mais ce n'est pas de cette cendre que vit notre cœur. La haine n'est qu'une forme de l'amour; l'amour seul est réel, l'amour seul est quelque chose. L'amour conduit à une sorte de haine, c'est vrai; mais

aucune sorte de haine ne peut conduire à l'amour ; et qui commencera par la haine finira par la haine. Il y a bien plus : celui qui commence par la haine ne hait pas ce qu'il faut haïr, on peut en être certain. Il s'imagine peut-être haïr le mal ; mais s'il n'aime pas le bien, il ne hait pas le mal comme mal, comme péché, comme inimitié avec Dieu ; il le hait par d'autres raisons, car il y a plusieurs raisons, et de très diverses, de haïr le mal. L'amour seul du bien produit une vraie haine du mal.

Nous le répétons donc, mes frères, pour le cœur, vivre n'est autre chose qu'aimer. La haine qui ne résulte pas de l'amour, la haine qui n'est pas une forme de l'amour, la haine en elle-même et pour elle-même n'est pas une vie, mais au contraire une mort du cœur. Elle n'est pas plus la vie du cœur que l'erreur n'est la vie de la raison. Si l'on veut que la raison qui erre et que le cœur qui hait vivent pourtant, il faut convenir que c'est d'une vie fausse, contraire au but de la vie ; il faut convenir qu'une vie dont le propre est de détruire ressemble beaucoup à une mort, et l'on peut dire des personnes qui emploient à haïr le cœur qui leur fut donné pour aimer, qu'elles sont mortes en vivant.

On conviendra, mes frères, que toute action,

pour avoir un sens, doit avoir un objet. Ainsi l'action de l'intelligence a un objet, et cet objet est la vérité; le cœur aussi doit avoir un objet, et si cet objet n'est pas l'unité de tous les êtres moraux et le bonheur de tous les êtres sensibles, cet objet quel est-il? C'est le contraire nécessairement: c'est, au lieu de l'unité, le désaccord; au lieu du bonheur, le malheur de tous les êtres. Nul moyen d'échapper à cette conclusion, quand on refuse l'autre, à moins de dire que la vie du cœur n'a point d'objet; et dire cela, c'est dire que cette vie n'existe pas, et que le cœur n'est qu'un mot.

La vie du cœur, s'il en a une, c'est donc l'amour. Et cette vie a deux contraires, ou, si vous voulez, elle est sujette à deux morts, dont l'une s'appelle l'égoïsme et l'autre la haine. Si la vie du cœur est d'aimer, le cœur est mort quand on n'aime que soi, le cœur est mort quand on hait. Mais ces deux morts, à le bien prendre, n'en font qu'une. Car, d'une part, la haine ne se conçoit pas sans l'égoïsme; il est impossible de se représenter un homme dont le cœur, livré à la haine, serait en même temps détaché de ses propres intérêts, et prêt à les sacrifier; il est même probable que ceux qu'il hait sont ceux qui lui font obstacle ou ombrage, ceux dans lesquels quelqu'une de ses convoi-

tises a rencontré des adversaires ; personne ne hait pour haïr. D'un autre côté, il est impossible que l'égoïste s'en tienne à l'égoïsme, c'est-à-dire à s'aimer exclusivement sans haïr les autres, ceux du moins dont les prétentions ou les droits vont à l'encontre des siens, ceux qui en actions ou en paroles l'ont blessé dans quelqu'un de ses intérêts. La haine n'est que la forme la plus positive de l'égoïsme, son développement nécessaire, le fruit empoisonné d'une racine empoisonnée ; si l'égoïsme est une mort, la haine est une mort vivante. Ne pourrait-on pas ajouter que le cœur ne peut pas être vide, et que l'égoïsme ne le remplit pas assez ; que la haine ressemble davantage à la vie ; que la haine, qui est une mauvaise action du cœur, est une action cependant ; qu'elle donne au cœur de l'occupation, dont il a toujours besoin ; et que, par cette raison encore, quand on n'aime pas, il faut qu'on haïsse ?

Revenons maintenant au point d'où nous sommes partis. Il y a dans le monde plusieurs sortes de vies ; celle de l'homme en est une. Dans l'homme même, il y a plusieurs sortes de vies : nous les avons distinguées. Remarquons maintenant qu'aucune vie, ni dans le monde, ni dans l'homme, n'est égale à une autre vie. La vie de la plante est inférieure à celle de l'ani-

mal; la vie de l'animal est inférieure à celle de l'homme, et dans l'homme lui-même, la vie du corps est au-dessous de celle de l'intelligence, la vie de l'intelligence au-dessous de la vie morale. C'est que ces trois vies qui, réparties entre les autres êtres, ne se trouvent réunies que dans l'homme, correspondent à trois mondes qui n'ont point la même valeur ni la même dignité à nos yeux : le monde matériel, le monde intellectuel et le monde moral. Interrogez le premier venu entre les plus simples des hommes, il vous dira, sans se faire presser, qu'il vaut bien mieux être intelligent que d'être beau, et qu'il vaut mieux aussi être bon que d'être intelligent. Là-dessus point d'hésitation, point de partage dans l'humanité. La matière et la forme sont fort au-dessous de la connaissance, et la connaissance ne saurait être mise en parallèle avec l'amour. Il y a plus : qu'est-ce qui fait la valeur de chacune de ces vies? C'est son rapport avec une vie supérieure; c'est la faculté qu'elle a d'y aboutir; la matière n'a son prix qu'autant qu'elle se subordonne, qu'elle rend des services à l'intelligence; l'intelligence se déshonore quand elle ne se termine pas à l'amour. Si l'amour, pour trouver des objets et de l'exercice, a besoin de l'intelligence et de la matière, l'amour en lui-même a de la dignité, de la

beauté; on ne peut pas, il est vrai, le concevoir séparé de l'intelligence; mais il n'existe pas pour elle, et elle existe pour lui. Or ne peut-on pas dire d'un être qui réunit en soi plusieurs vies, que si la principale, celle pour laquelle il a reçu toutes les autres, lui manque, il ne vit pas, bien qu'il possède les autres, parce que ces autres vies n'étaient pas son but, mais que son but doit être cherché dans la vie dont il est privé? Autre chose serait d'être privé d'une vie à laquelle on n'a point été destiné, et pour laquelle on n'a point été organisé. Ainsi la plante vit quoiqu'elle ne sente point, car elle n'a point été faite pour sentir; l'animal vit quoiqu'il ne pense point, parce qu'il n'a pas été fait pour penser; mais l'homme, fait pour aimer, l'homme, dont l'amour est la destination, aurait beau sentir, aurait beau penser : s'il n'aime pas, il ne vit pas. Ainsi la vie supérieure de chaque être est sa véritable vie, dans l'absence de laquelle il peut passer pour mort.

Chacune de nos vies subordonnées est donc quelque chose par son rapport avec la vie supérieure ou véritable; mais en elle-même et séparément, elle n'est rien. Quand la vie supérieure, qui est le but, manque, il ne faut pas dire qu'on vit moins; on ne vit pas à moitié, ni au tiers, ni aux deux tiers : on vit ou l'on ne

vit pas. Sans doute on peut aimer davantage ou aimer moins ; là les degrés se conçoivent bien ; là il peut y avoir des différences infinies ; mais entre l'être qui, dans un degré quelconque, aime et celui qui n'aime pas, la différence est du tout au tout, du oui au non, de la vie à la mort. Je ne dis pas seulement entre celui qui aime et celui qui végète, je dis entre celui qui aime et celui qui pense, quoiqu'il y ait aussi entre celui qui pense et celui qui végète une distance considérable ; mais toute considérable qu'elle est, elle disparaît auprès de l'intervalle qui s'étend entre l'être qui aime et l'être qui n'aime pas. La vérité, certes, est une grande chose ; mais si vous ne mettez pas la vérité au-dessus de l'amour, si par conséquent vous la mettez au-dessous, dites-vous bien que sans l'amour la vérité est inutile ; allez plus loin hardiment : dites que sans l'amour il n'y a point de vérité, puisqu'il n'y a point d'unité ni de bonheur. Ceci vous étonne ? mais pensez-y mieux : le mot de vérité ne désigne pas seulement une vue exacte de l'esprit ; le mot de vérité ne désigne pas uniquement une idée ; il a quelque chose de plus substantiel ; il désigne aussi une chose, un fait, un rapport. La vérité se trouve dans les actions avant de se trouver dans les idées ; elle est dans les choses avant

d'être dans les paroles. Une chose est vraie quand elle est ce qu'elle doit être, comme une parole est vraie quand elle dit ce qu'elle doit dire; une chose, pareillement, est fausse quand elle n'est pas ce qu'elle doit être. Si donc l'homme n'est pas ce qu'il doit être, ne fait pas ce qu'il doit faire, il aurait beau connaître la vérité, il ne serait pas dans la vérité, selon cette pensée de saint Jean qui dit qu'à cela nous connaissons que nous sommes dans la vérité si nous aimons nos frères. La vérité dans la création de Dieu consiste en ce que toutes choses s'entre-répondent; or, celui qui n'aime pas, portant atteinte à cette correspondance générale qui est la vérité, introduit, autant qu'il est en lui, le mensonge dans le sein de la vérité. Il n'y a donc pas lieu à distinguer et à dire : Cet homme n'a pas l'amour, mais il a la vérité; non, s'il n'aime pas, il n'a pas la vérité.

L'Évangile, sur ce point, ne montre pas la moindre indécision, n'a pas la moindre obscurité. Il donne partout la suprématie à la vie du cœur ou à l'amour; il fait tout tendre, dans l'homme, tout aspirer vers l'amour, comme vers le but et vers la vérité de la vie humaine. Jésus-Christ n'a jamais proposé à ses disciples la connaissance comme but, mais comme moyen : le but, c'est que tous soient consom-

més dans l'unité; (Jean, xvii, 23) or l'unité, c'est l'amour. Saint Paul déclare que la science enfle, mais que l'amour édifie; et pesez bien les mots : la science, dit-il, non la science erronée ou l'erreur, mais la science en général, par conséquent la vérité aussi bien que l'erreur. L'amour édifie; pesez encore ce mot : édifier, c'est-à-dire construire, bâtir, créer un monument solide ou une demeure habitable; en deux mots, produire un résultat positif; c'est là le vrai sens du mot *édifier;* ainsi donc, dans la vérité (si elle n'est que pensée), l'enflure, le vent, le néant; dans l'amour, le positif, le réel. Voilà la doctrine de saint Paul. C'est évidemment celle de saint Jean lorsqu'il dit que celui qui aime Dieu, le connaît. Ailleurs la connaissance est subordonnée à l'amour; ici l'amour est présenté comme le moyen et la condition de la connaissance; ce qui nous ramène à ce que nous vous disions tout à l'heure, que celui qui a la vérité, s'il n'a pas l'amour, n'a pas même la vérité. Et qui de vous, mes frères, n'a présent à la mémoire ce magnifique passage où saint Paul, humiliant la science humaine et même la science angélique aux pieds de l'amour, s'écrie : « Quand je parlerais toutes « les langues des hommes, et même des anges, « si je n'ai pas la charité, je ne suis rien...

« Quand j'aurais le don de prophétie, que je con-
« naîtrais tous les mystères et que j'aurais toute
« sorte de science, si je n'aime, je ne suis rien. »
(I Corinthiens, XIII, 1-2.)

Ce n'est pas même assez que d'opposer à toute une vie de pensée toute une vie d'amour. Les choses ne se mesurent point ainsi. La quantité, l'étendue, la durée ici ne sont rien : la nature est tout. Toutes les pensées les plus sublimes, de tous les philosophes les plus profonds, de tous les siècles du monde ne valent pas, ne pèsent pas un seul mouvement de charité. Et si l'on nous objectait que les grandes pensées viennent du cœur, qu'il est des choses qui ne peuvent arriver à l'esprit qu'en passant par l'âme, et qu'il y a peut-être quelque amour dans quelques-unes des spéculations de ces grands esprits, nous n'avons garde d'y contredire, et nous portons avec joie au compte de la vie supérieure et véritable tout ce qu'il peut y avoir eu d'amour dans leur pensée ; mais nous n'en disons pas moins que, dans ces belles pensées où il y a de l'amour, c'est l'amour qui fait la vie; que la pensée, comme pensée, n'est point la vie, que l'ignorant qui aime surpasse en dignité le savant qui n'aime pas, et qu'un seul acte, un seul mouvement de véritable amour l'emporte sur toute la masse des plus bril-

lantes découvertes et des plus sublimes pensées.

Maintenant, si nous avons dit vrai, dans ces développements, nous avons le droit d'affirmer de nouveau ce que nous avons affirmé en commençant : saint Paul, disions-nous, se réjouit de ce que les Colossiens vivent, ou de ce qu'ils sont passés de la mort à la vie. La véritable vie, c'est l'amour. Les Colossiens vivent puisqu'ils aiment.

Mais saint Paul ne dit pas simplement qu'ils aiment : il dit qu'ils aiment selon l'Esprit. Or s'il ajoute ces mots, s'il distingue entre plusieurs amours, ce n'est pas sans doute pour désigner la plus faible et la moins excellente, mais au contraire pour désigner la meilleure.

L'amour selon l'Esprit, dit l'apôtre. Quel est cet esprit? Est-ce l'esprit en général, l'esprit par opposition à la matière, l'esprit considéré comme la partie la plus excellente de nous-mêmes; de telle sorte qu'il eût pu dire également bien, au lieu de votre amour selon l'Esprit, votre amour spirituel? Nous sommes persuadé que saint Paul a voulu dire : l'amour selon l'Esprit de Dieu, l'amour que l'Esprit de Dieu enseigne et inspire; mais nous pourrions sans danger consentir à la première interprétation, bien certain qu'à l'insu de ceux qui la proposent, elle renferme celle que nous préfé-

rons, bien certain que dans la première nous retrouverons la seconde.

Que signifie, en effet, le mot d'esprit, sans l'addition du nom de Dieu, comme par exemple dans ce passage : « L'esprit est prompt, mais la « chair est faible? »

* Il signifie cette meilleure partie de nous-mêmes que saint Paul appelle (Romains, VII, 14, 15, 16) *moi*, et que l'Esprit de Dieu est venu remettre en liberté. C'est la partie de notre être par laquelle nous sommes en communion avec Dieu. Ce n'est ni le corps ni l'âme, c'est le sens du divin et de l'éternel. Aimer selon l'esprit, c'est donc en tout cas aimer selon ou par l'Esprit de Dieu, de même qu'aimer selon l'Esprit de Dieu, c'est, par là même, aimer spirituellement. Nous sommes donc certains de retrouver l'une des interprétations dans l'autre.

* Attachons-nous à la première. Aimer selon l'Esprit de Dieu? Ici encore on dira que l'original signifie : aimer par l'Esprit de Dieu. Peu nous importe encore : qui aimera par l'Esprit de Dieu, aimera sans doute selon l'Esprit de Dieu. Or, l'Esprit de Dieu est d'abord un esprit, et (ensuite) l'Esprit de Dieu.

* Les paragraphes précédés de ce signe sont de simples notes empruntées à un premier manuscrit, qui n'ont pu être rédigées définitivement par M. Vinet. On les intercale ici pour suppléer aux lacunes et indiquer la marche des idées de l'auteur, dont on ne pourrait sans cela comprendre l'enchaînement.

* L'amour selon l'Esprit est un amour spirituel ; c'est-à-dire que ce qui aime en nous, ce n'est aucune partie de notre être charnel, mais cet homme ancien et nouveau qui a pour objet le vrai, le juste, le divin, l'immortel.

* L'amour selon l'Esprit n'est donc pas cet amour grossier que produit ou que stimule la convoitise des sens, et dont il est dit que l'affection de la chair donne la mort. Et nous étendons le sens de ce mot (affection de la chair : Romains, VIII, 6) à tous les amours de simple goût, de préférence, de convenance, communauté d'esprit de parti, communauté de crainte ou de haine, habitude.

* L'amour selon l'Esprit n'est donc pas non plus une affection intéressée. Ces deux mots semblent se contredire et se contredisent au fond ; mais il est certain qu'on peut se faire illusion. On aime les gens (d'une certaine affection) pour le bonheur qu'ils apportent ou qu'ils promettent ; pour la considération dont ils nous entourent ; pour la douceur que nous trouvons dans leur commerce, et la complaisance qu'ils ont pour nos goûts. L'intérêt, l'égoïsme même se mêlent aux affections les plus pures : amour maternel.

* L'amour selon l'Esprit n'est donc pas non plus l'affection naturelle (même détachée des

sens et de l'égoïsme). Ce n'est pas que l'Esprit condamne les affections naturelles; au contraire, il les consacre, il les restaure. Leur absence prouve son absence ou sa retraite; mais leur présence ne prouve point sa présence. Ces instincts sont beaux, d'une beauté qui ne nous est pas personnelle, mais de la beauté de Dieu, comme l'azur du ciel, comme le parfum des fleurs, comme la mélodie des sons; c'est la beauté de Dieu dans le monde moral. Il faut qu'il y ait l'idée de devoirs, d'obéissance, de principe, une adhésion à l'ordre universel: cette obéissance n'est pas l'amour; mais l'amour sans ce principe n'est pas non plus l'amour selon l'Esprit.

Mais cet Esprit dont parle l'apôtre est l'Esprit de Dieu. Or vous n'imaginez pas que l'Esprit de Dieu puisse inspirer à l'homme une affection dans laquelle Dieu lui-même n'ait point sa part; car c'est l'Esprit du Dieu jaloux; c'est l'Esprit du Dieu qui n'a pu nous créer que pour lui; c'est l'Esprit du Dieu qui nous veut tout entiers; c'est l'Esprit du Dieu qui nous a commandé de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée, et de toutes nos forces. S'il en est ainsi, comment y aurait-il dans notre vie un seul moment, dans notre âme un seul point dont Dieu pût être absent, d'où Dieu pût

être exclu? S'il en est ainsi, quelle sera la part de Dieu dans nos affections? Fait-on à Dieu sa part? Dieu partage-t-il avec sa créature? Et s'il lui permet d'aimer un autre être que lui, sera-ce autrement qu'en lui et pour lui? Dieu ne sera-t-il pas présent dans tous nos amours? N'en sera-t-il pas la sanction, le lien, la beauté, la force, et aussi la limite? Certes, il n'interdit pas ces affections, il les commande au contraire: le second commandement, semblable au premier, est d'aimer nos frères, et remarquez que dans ce commandement même tout le droit de Dieu se retrouve; s'il a droit de nous commander d'aimer nos frères, c'est que d'abord il a droit lui-même d'être aimé. Mais quand il ne nous aurait pas commandé cet amour, quand il l'aurait permis seulement, ce ne pourrait être qu'à condition de dominer lui-même nos affections, de nous trouver toujours prêts à les lui sacrifier, à les arracher de notre cœur quand elles lui déplaisent, à les haïr enfin plutôt que de les lui préférer. Voilà la seule manière d'aimer selon l'Esprit de Dieu. Aimer autrement, c'est aimer selon l'esprit du monde et du diable, qui sont les ennemis de Dieu.

Qu'avons-nous dit d'ailleurs de l'objet de l'amour? Cet objet, c'est l'unité; mais sans doute une unité complète, une unité qui em-

brasse tout ce qui est fait pour être uni. Le véritable amour doit tendre vers cette complète unité, et ne se reposer qu'en elle. Croyez-vous donc qu'après avoir embrassé toutes les créatures, il puisse s'arrêter en deçà du Créateur? Croyez-vous que cet amour puisse tout embrasser, tout réunir, hormis celui qui est le principe même de tout amour, l'auteur de tout amour, et qui par conséquent doit être le premier, le suprême objet de l'amour? Quelle unité, mes frères, ou plutôt quelle rupture, quel déchirement, quelle contradiction! Le monde d'un côté, Dieu de l'autre! L'amour refusant de remonter à la source de l'amour! L'homme ne voulant pas appliquer à Dieu la force d'aimer qu'il a reçue de Dieu même! L'homme retirant son amour au seul être parfaitement aimable, et le prodiguant à des êtres qui ne sont aimables que par lui, qui ne sont aimables qu'en lui! Ou bien, l'homme, avec une dérision plus insultante encore, consentant à aimer Dieu, mais après tout le reste, mais moins que tout le reste, comme si l'aimer ainsi c'était l'aimer! comme si lui jeter les restes de notre cœur, ce n'était pas lui offrir (je tremble devant la vérité de ce langage) notre haine et notre mépris! Encore une fois, que parlez-vous d'unité? Non, l'unité qui n'est pas complète, n'est pas l'unité!

Non, vous ne paraissez vous unir à l'ordre particulier que pour vous séparer de l'ordre général; non, votre attachement aux créatures ne sert qu'à montrer votre séparation d'avec le Créateur, et à mieux constater que vous êtes en dehors de l'ordre et de l'unité.

Et quelle sera encore cette unité inférieure sur laquelle vous vous rabattez, et que vous prétendez réaliser dans vos affections humaines? Comment serait-elle vraie? Comment la vérité pourrait-elle habiter avec le mensonge? Comment, incapables que vous êtes d'aimer le seul être parfaitement aimable, le seriez-vous d'aimer véritablement vos frères? Comment, après une si effroyable injustice, pourriez-vous être justes? Comment des cœurs aussi dénaturés pourraient-ils se flatter d'aimer? Convenez que tout amour d'une nature supérieure est impossible à ceux qui n'aiment pas Dieu, et que tout amour qui n'est pas selon l'Esprit de Dieu ne saurait être un amour selon l'Esprit.

L'Évangile ne nous autorise point à concevoir l'idée de deux unités indépendantes, dont chacune pourtant serait une unité. Ce ne sont des unités qu'en vertu de leur rapport et de leur correspondance mutuelle. L'unité entre les hommes n'est qu'un écoulement, une continuation de l'unité entre les hommes et Dieu. Jésus-

Christ a demandé à son Père que ses disciples fussent un entre eux, mais il n'a point séparé cette demande d'une autre demande : savoir que ses disciples fussent un avec lui et avec son Père. Il ne dit pas seulement à son Père : Je te prie qu'ils soient un, mais : Je te prie qu'ils soient un en nous; c'est alors seulement, suivant la déclaration de ce divin Maître, qu'ils seront consommés dans l'unité. (Jean, XVII, 23.)

Nous savons maintenant ce que c'est que l'affection ou l'amour selon l'Esprit; elle est au-dessus, elle est en dehors de tous les attachements selon les sens, selon l'intérêt et selon la nature, que nous avons énumérés : c'est une affection dont Dieu est le centre, qui renferme en soi le devoir, qui s'attache à l'âme, qui aspire à l'éternité.

Pour savoir ce qu'elle est, nous n'avons eu, pour ainsi dire, qu'à la nommer. Ce nom seul nous a tout appris. Mais aurions-nous défini ce qui n'est point et ne peut être? N'aurions-nous développé que le contenu d'une simple idée? N'aurions-nous décrit qu'un objet imaginaire? Et n'avons-nous pas, pour définir l'affection selon l'Esprit, quelque autre et meilleur moyen que cette froide analyse? Devons-nous, en un mot, terminer cette exposition par ces mots : Voilà ce que serait l'amour selon l'Esprit, si cet

amour existait, si cet amour était possible? En vérité, nous aurions grandement avancé, et nous aurions bien employé notre temps et le vôtre! Que vous servirait de connaître exactement ce qui n'est pas, ce qui ne fut jamais, ce qui ne sera jamais? Mais il est impossible qu'il en soit ainsi. Si cet amour n'était pas dans la nature des choses, s'il n'avait pas une base en Dieu et en nous, soyez sûrs que nous n'en aurions pas même l'idée. Nous n'aurions pu vous décrire une chose qui ne serait pas. Cet amour selon l'Esprit est possible, il est réel : j'en atteste son nom [1].

II.

Cherchons-le donc sur la terre dans des cœurs humains, si la terre peut nous en offrir des exemples. Interrogeons l'histoire, nos souve-

(1) Ici s'arrête le manuscrit de la partie de ce discours de M. Vinet trouvée parmi les discours qu'il destinait à faire partie de ce volume d'*Etudes évangéliques*. On avait essayé de le compléter au moyen de notes fort courtes qui y étaient jointes. Ce travail était achevé, quand on a retrouvé parmi d'autres papiers laissés par l'auteur, sous le titre de l'*Affection selon l'Esprit, second discours*, un manuscrit aussi étendu que celui dont nous venons de faire usage, et qu'on prit d'abord pour un autre discours sur le même sujet, auquel il n'aurait manqué que l'exorde. On avait déjà imprimé le premier, en le distinguant de celui qui devait suivre par le chiffre I, lorsqu'on a reconnu, par une comparaison très attentive des premières notes et du texte définitif, que M. Vinet, après avoir d'abord traité le sujet en deux discours, s'était décidé à fondre ces deux discours en un seul. Les deux fragments ont alors dû être rapprochés au lieu d'être isolés l'un de l'autre; la soudure se trouve, à l'entrée du second, dans le mot *donc*, qui le rattache étroitement au premier.

nirs, les faits qui nous environnent. Demandons au passé, au présent, à nous-mêmes des images où nous puissions le contempler, non plus comme une idée, mais comme une réalité. Mais nos regards pourraient-ils longtemps hésiter, et avant de s'arrêter sur aucun homme, ne s'élèveront-ils pas d'abord au prince de notre salut? Aima-t-il selon l'Esprit ou selon le monde, celui à qui l'Esprit ne fut pas donné avec mesure, celui qui, vivant dans le monde, ne fut pas du monde et ne voulut pas prier pour le monde? Certes, tous les caractères qui distinguent, entre toutes les autres, l'affection selon l'Esprit, se sont manifestés dans chacune des affections de Jésus, et nous eussions plus tôt fait, pour les connaître, de les chercher en lui que dans la nature même de l'affection spirituelle; car qui ne reconnaîtrait que la gloire de son Père a été son premier objet, et qu'il enferma tout le but de sa vie terrestre dans cette œuvre suprême : manifester le nom de Dieu aux hommes que Dieu lui avait donnés du monde?

Quel a été le plus noble et le premier des liens d'un homme avec un autre homme aux yeux de celui dont toute la vie réalisa cette mémorable déclaration : « Quiconque fera la volonté de « mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon « frère et ma sœur et ma mère »? Sans doute il

connut les affections naturelles et par conséquent les attachements particuliers, celui qui pleura sur le tombeau fermé de Lazare et sur le sépulcre ouvert de Jérusalem; mais à quelle hauteur n'éleva-t-il pas ces affections particulières au-dessus de leur caractère de particularité? et dans la sphère où il les transporte avec lui, qui les reconnaîtrait encore? Qui pourrait ne voir en elles que des affections privées? Qui pourrait le soupçonner de s'être cherché lui-même un seul instant dans les objets de son affection? Qui pourrait nous montrer dans aucun de ces attachements le simple cachet de l'instinct ou de l'habitude? Qui n'est, au contraire, forcé d'avouer que si l'habitude et l'instinct furent pour quelque chose dans les liens qu'il forma sur la terre, ils disparaissent l'un et l'autre dans l'idée de sainteté; que l'amour chez lui fut une vertu, et qu'il ajouta, si l'on peut parler ainsi, la charité à chacun de ses attachements? C'est à lui qu'il appartenait de nous apprendre, selon l'expression de saint Jean, ce que c'est que la charité. C'est lui qui a apporté dans le monde le mot avec la chose, en y consacrant, par sa vie et par sa mort, le principe d'un amour, non obscur comme l'instinct, mais lumineux comme la volonté; d'un amour où ni le péché, ni l'intérêt propre, ni la nature, ni aucun

accident, n'ont aucune part; d'un amour où l'esprit immortel cherche l'esprit immortel; d'un amour tout uni, tout fondu avec l'amour de Dieu, et qui, venu de Dieu, remonte à Dieu; d'un amour enfin qui n'est plus une production de la nature, mais un fruit de la grâce. C'est lui qui de son enfance à Nazareth jusqu'à son dernier soupir en Golgotha, a tenu si haut élevée la barrière de la charité, qu'il a été à jamais impossible de la confondre avec aucun autre étendard, et de ne pas reconnaître que l'amour qui fut conspué au prétoire, maudit sur le chemin du Calvaire, crucifié entre deux brigands, est un amour différent de tous les amours.

Toutefois, si c'est en Jésus-Christ que nous avons connu ce que c'est que la charité, ce n'est pas en lui seul qu'elle s'est manifestée, si ce n'est pour qu'elle se répandît; et à quoi servirait qu'elle se fût manifestée, si elle ne s'était répandue? Elle fit école, cette charité divine; l'Esprit Saint l'enseigna à tous ceux à qui il enseigna que Jésus-Christ était le salut du monde; ils firent plus que d'annoncer, ils réfléchirent ses vertus; et dans ces vivants miroirs, ce qui parut le plus clairement, ce qui, avant tout, frappa tous les regards, ce fut l'amour selon l'Esprit. Ils ne furent pas du monde comme lui-même n'était pas du monde; ainsi, leurs affections ne

furent pas du monde, ou du moins ce qu'il y avait en elles de mortel fut absorbé par la vie. Saint Paul, saint Pierre, saint Jean, des milliers d'autres avec eux, des milliers d'autres après eux, aimèrent selon l'Esprit. On peut, à travers le voile de leur humanité, reconnaître en eux, entière et distincte, cette même céleste affection : la vie de chacun d'eux, non pas en vertu de quelque charge ou de quelque distinction particulière, mais simplement en tant qu'ils furent chrétiens, la reproduit fidèlement ; leur vie, comme celle de leur maître, définit mieux que toutes les paroles l'amour selon l'Esprit ; leur charité, en traversant l'océan du monde, a laissé derrière elle un lumineux sillage que rien ne peut effacer, et qui signalera à tous les siècles leur passage dans la route du sacrifice. Il suffirait d'un seul d'entre eux pour nous révéler ce sens nouveau et cette force nouvelle, communiqués à la nature humaine ; nous pourrions nous en tenir à saint Paul ; nous pourrions nous en tenir au peu de lignes qui précèdent notre texte ; l'affection selon l'Esprit s'y montre tout entière. Chaque mot en fait jaillir quelque trait ; chaque mot nous apprend que saint Paul aime ceux à qui il écrit, et que ce n'est pas selon le monde, mais selon l'Esprit qu'il les aime. Dès lors, mes frères, l'héritage de la charité du Fils de l'homme n'a pas plus été

répudié que l'héritage de ses douleurs; c'est-à-dire que le peuple de Dieu a toujours souffert, a toujours aimé; et ce qui se perpétue dans l'Église vivante, à travers toutes les vicissitudes et tous les renouvellements, ce qui, de siècle en siècle, constate pour ainsi dire son identité, c'est l'affection selon l'Esprit.

Les faits donc se joignent au raisonnement pour nous apprendre ce que c'est que l'amour selon l'Esprit. Après tout ce que nous avons dit, ne serait-il pas étrange que nous fussions appelé à prouver que cet amour est l'amour véritable, et par conséquent la véritable vie? Nous avons reconnu que toute autre affection, depuis la plus coupable jusqu'à la plus innocente, est une affection selon le monde, transitoire par conséquent et périssable comme le monde, et dont le souvenir même, dont la trace doivent s'évanouir dans les splendeurs de l'éternité, comme les étoiles de la nuit s'éteignent dans les feux de l'aurore. Je demande seulement ceci maintenant : Est-ce une véritable vie que celle qui peut finir? ce qui meurt a-t-il jamais vécu? ce qui n'est plus a-t-il jamais été? et si nous convenons que tout ce qui est vrai est éternel, ne sommes-nous pas entraînés à convenir que ce qui n'est pas éternel n'est pas vrai? Ces affections étaient belles, dites-vous; oui, nous l'a-

vons reconnu, belles de la beauté de Dieu ; mais le ciel aussi est beau sans doute, mais la terre aussi est belle : ce qui n'empêchera pas la main qui fit les cieux de rouler et d'emporter les cieux comme une tente ; ce qui n'empêchera pas ce globe, avec toutes ses magnificences et toutes ses richesses, de disparaître dans une tempête. De ce qui est selon la nature rien ne demeurera, car la nature n'est qu'une forme de la pensée de Dieu ; de ce qui est selon l'Esprit rien ne passera, car l'Esprit c'est Dieu lui-même : « L'amour, dit « l'apôtre, ne périra jamais ; » mais il parle de l'amour selon l'Esprit. On pourrait concevoir que la charité conservât nos autres amours comme l'ambre conserve le brin d'algue autour duquel il s'est formé ; mais on ne pourrait concevoir comment ce brin d'algue, comment l'amour selon le monde se conserverait de lui-même.

Ce qui nous jette à cet égard dans l'illusion, c'est que nous voyons des nuances où il n'y en a point ; c'est que nous supposons entre la chair et l'esprit des intermédiaires que la vérité ne connaît point. Quelque chose qui n'étant point l'esprit, ne serait pourtant pas la chair, l'Evangile n'en parle nulle part. Pour lui, tout ce qui n'appartient pas à l'esprit, ou tout ce que l'Esprit n'a point sanctifié, ressortit à la chair : non pas pourtant qu'il ne distingue, ainsi que nous

l'avons fait, entre les affections coupables et les attachements purement naturels; mais les unes et les autres, malgré leur différence, si vous les mettez en face des affections de l'Esprit, sont réunies en une seule classe par un même caractère. Étant de l'ordre de la nature ou du monde, et non de l'ordre de l'Esprit, elles sont périssables comme le monde : elles périssent avec lui, c'est-à-dire avec chacun de nous, à mesure que le monde finit pour chacun de nous; en sorte que si l'affection selon l'Esprit n'est pas entrée dans notre cœur ou pour les remplacer ou pour les immortaliser, il ne nous reste, au moment de notre départ de ce monde, rien que nous puissions remporter avec nous. Ainsi donc, sans ramasser ici les paroles les plus sévères de l'Écriture contre la chair et contre les choses de la chair, sans attaquer les affections de la chair dans leur nature et dans leur principe, et sans y voir pour le moment un autre caractère que celui que nous venons de signaler, la mortalité, nous transportons de droit à tout attachement qui n'est pas selon l'Esprit toutes les déclarations de nos saints livres sur la caducité de la chair; en sorte que quand nous lisons : « Toute chair est comme l'herbe et toute sa grâce « est comme la fleur d'un champ », nous croyons lire en même temps : Tout amour que Dieu n'a

pas sanctifié par son Esprit est comme l'herbe; et toute sa grâce, tout ce qu'il eut d'aimable, tout le charme qu'il répandit sur notre vie et dont il enchanta notre imagination, est comme la fleur d'un champ; le vent de l'Éternel qui souffle sur cette herbe et sur cette fleur peut tout aussi bien souffler sur cet amour, et le flétrir comme elles. Quand nous lisons que celui qui sème pour la chair moissonnera de la chair la corruption, cela signifie pour nous : que celui qui cherche la vie dans les affections naturelles se trompe cruellement; qu'après une délectation de quelques années, c'est-à-dire de quelques instants, il n'y trouvera que la mort, et que quand les objets lui en auront été ravis, il se trouvera vis-à-vis du néant. Après cela, je ne cherche pas si Dieu n'est pas le vrai milieu de la vraie amitié; si des amitiés qu'il n'a pas marquées de son sceau peuvent être bien vraies et bien douces [1]; si, même avant la mort qui fait disparaître les objets, elles ne sont pas déjà exposées à une mort tragique; si elles ne portent pas en elles un germe de corruption qui les fait mourir longtemps avant nous; si les meilleures ne sont pas troublées par des orages et des déceptions; si nous ne mourons pas, après notre

(1) Sine me non valet nec durabit amicitia, nec est vera et munda dilectio quam non copulo. (*L'Imitation.*)

mort même, dans le cœur de nos plus chers amis. Quand je me serais fait de la pureté et de la constance de ces affections l'idée la plus romanesque et la plus exagérée, je n'aurais fait qu'ajouter à l'amertume de cette pensée : Il n'y a point de place dans l'éternité pour les attachements les plus doux et les plus purs, si la grâce de Dieu ne les a pas fait devenir, d'affections terrestres qu'elles étaient, des affections spirituelles et célestes.

C'est peut-être en avoir dit assez pour vous épouvanter; car l'enfer est déjà tout entier dans ce vide d'un cœur qui se trouve violemment séparé de ses affections et de leur souvenir même, sans être uni à Dieu, d'un cœur qui ne vit plus que pour sentir qu'il ne vit pas, d'un cœur qui a besoin d'amour comme la poitrine a besoin d'air, comme le corps a besoin d'aliments, et qui ne trouve aucun objet à ce besoin, ni les êtres périssables dont il a perdu jusqu'au souvenir, ni Dieu qu'il ne peut aimer.

Mais comme il est trop peu de personnes qui comprennent qu'en effet l'enfer est là, il a bien fallu que l'Écriture parlât un autre langage et prononçât contre la chair des malédictions plus formelles. Aussi l'a-t-elle fait; et ici encore tout ce qu'elle dit contre la chair elle le dit contre les affections purement mondaines. Et ainsi

quand elle déclare que la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, nous comprenons qu'un cœur rempli uniquement des affections de la terre, fussent-elles même sans autre péché que d'être de la terre, est par là même indigne et incapable du bonheur céleste ; et quand elle nous déclare que l'affection de la chair donne la mort, au lieu de restreindre cette malédiction aux passions impures que la corruption humaine a décorées du nom d'amour, nous l'étendons à tous les attachements où Dieu n'a point été admis en tiers, et nous traduisons : toute amitié selon le monde donne la mort. Oui, la mort, parce que toute affection de ce genre a enlevé notre cœur à Dieu, crime digne de mort s'il en fut jamais.

On doit bien comprendre maintenant que si saint Paul se réjouit de l'affection spirituelle des Colossiens, ce n'est pas comme d'une perfection au-dessous de laquelle il y a encore quelque chose de bon dont il pourrait aussi se réjouir. Non, il ne se réjouit pas de l'amour des Colossiens comme d'une vie meilleure, mais comme de la vie : au-dessous de cette vie, il n'y a que la mort. Sa joie sur l'état des Colossiens qui aiment selon l'Esprit suppose donc une grande tristesse au sujet de ceux qui ne sont point dans le même état ; s'il les félicite de quelque chose,

c'est d'être échappés à la mort : aurait-il donc des félicitations encore, et seulement moins vives, pour ceux qui n'aiment point comme eux? Des félicitations! oh! non sans doute; mais de charitables menaces; mais des supplications pour qu'ils aiment Dieu avant tout, pour qu'ils aiment en lui tout ce qu'il leur permet d'aimer; des exhortations à mettre enfin leur cœur où se trouve leur seul trésor, et à ne pas se priver du seul bonheur qui soit possible après l'éternelle disparition de tout ce qui compose ici-bas un bonheur mondain. Saint Paul ne leur dira donc pas, et il ne nous dit point à nous-mêmes : Aimez davantage ce qui mérite d'être davantage aimé; aspirez à un amour supérieur afin de vivre d'une vie supérieure; ambitionnez les douceurs plus exquises d'une affection plus pure; non, il leur parle et à nous-mêmes un langage plus absolu. L'amour selon l'Esprit et l'amour selon la vérité ne sont pour lui qu'une même chose; là où est l'Esprit de Dieu, là seulement est la vérité, et par conséquent la vie; et de même que le Maître avait déclaré que Dieu est Esprit et qu'il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité, le disciple, suivant la même pensée, déclare à son tour que Dieu est Esprit, et qu'il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité,

qu'ils aiment en esprit pour aimer en vérité.

Mais plus nous le trouverons absolu dans cette vérité absolue, inflexible sur cette inflexible nécessité, et ne voyant d'un côté que la vie et de l'autre côté que la mort, plus nous comprendrons avec quels sentiments, c'est-à-dire avec quelle plénitude, quelle surabondance de joie, il écrivait à une Église, à toute une Église : «J'ai appris... » quoi, mes frères? que l'Église s'étend, qu'elle a gagné les puissants du monde, qu'elle domine les affaires publiques, que la science y fait des progrès, qu'elle a trouvé des défenseurs parmi les plus grands génies? Rien de tout cela; il s'agit de bien moins pour le monde, de beaucoup plus au regard de Dieu : «J'ai «appris, dit-il, que vous aimez selon l'Esprit. » Un auteur chrétien a comparé la joie du paradis au saisissement de cœur d'une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort, et il ajoute que cette joie qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur des élus. La joie de saint Paul ressemble à celle du paradis, car cette joie est celle d'une mère qui a retrouvé son cher fils qu'elle avait cru mort.

Tel était l'amour de saint Paul pour ceux qu'il avait enfantés à Dieu par sa parole, et pour ceux au sujet desquels il nous dit lui-même qu'il était en travail jusqu'à ce que

Christ fût formé en eux. Moins encore père de ses disciples qu'il n'en était la mère, il était juste sans doute qu'il eût toutes les joies de la maternité dont il avait eu toutes les douleurs, et dix-huit siècles, après qu'il a quitté ce monde, nous jouissons avec lui, lorsque nous le voyons oublier toutes les souffrances de son long martyre dans la joie qu'il a, comme la mère, de ce qu'un homme est né dans le monde. Oh! que celui qui a si bien connu l'amour selon l'Esprit était bien digne d'en parler!

Mais nous-mêmes, en parlant après lui, et trop indignement, parlons-nous d'un simple accident, d'un effet sans cause, d'un arbre sans racines? Vous pourriez le croire, mes frères, à notre silence sur le principe de cet amour selon l'Esprit, vous pourriez le croire si sur ce sujet nous ne nous entendions pas d'avance. Mais supposez qu'il y ait dans cet auditoire des gens à qui l'Évangile soit inconnu, que diront-ils après nous avoir entendu si longtemps discourir de l'affection selon l'Esprit? Ils ne diront pas peut-être que nous avons parlé d'une chimère, puisque nous avons rappelé des faits et cité des noms. Mais ils n'en seront pas plus avancés ni moins étonnés; ils n'en demanderont pas moins comment un tel amour est possible; et, en dépit de tous les raisonnements et de tous les faits,

ils n'en persisteront pas moins à le regarder, malgré eux, comme une chimère.

Saint Paul n'a pas répandu dans les cœurs de ses disciples l'affection spirituelle, par cela seul qu'il en décrit la beauté et qu'il en prouve la nécessité. Avant de répandre le grain, il fallait ouvrir le sillon; mais il l'avait ouvert. Il avait publié à la fois l'année de la bienveillance de l'Eternel et le jour de la vengeance de notre Dieu. Il avait montré la justice et la miséricorde s'entrebaisant dans le ministère, dans les enseignements et dans les souffrances du Fils de Dieu. Il avait nommé le Dieu inconnu. Il avait annoncé le Père. Il avait fait tressaillir tous les cœurs d'une joie profonde à la vue d'un Dieu réconcilié. Il avait montré le Dieu du ciel sous des traits à la fois si doux qu'on ne pouvait plus le craindre sans l'aimer, et si saints qu'on ne pouvait point l'aimer sans le craindre. Il avait rendu à l'âme son essor naturel vers le ciel. Ne voyant plus le bonheur d'un côté et le devoir de l'autre, elle n'avait plus à démentir un de ses buts dans la poursuite de l'autre, et pouvait se jeter tout entière du même côté avec ses insatiables désirs de félicité et son besoin inexorable de perfection. Elle trouvait tout sur ce même autel où on lui avait dit qu'il faudrait tout abandonner. Elle pouvait dès lors se donner à Dieu,

se donner à lui sans réserve, se donner à lui de bon cœur. Il devenait le but de sa vie, le centre de ses affections, la règle de ses sentiments comme de sa conduite. Se substituant peu à peu à l'ancien, un nouvel homme naissait, créé à l'image de Dieu dans une justice et une sainteté véritable. (Éph., IV, 24.) Comme ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit. (Jean, III.) Ce nouvel homme était l'homme de l'Esprit. Il aimait, il agissait, il vivait selon l'Esprit. Il ne sentait pas se rompre ni se relâcher les liens naturels qui l'avaient uni à ses frères; au contraire, il les aimait davantage, mais il les aimait mieux; la charité, qui est l'amour selon l'Esprit, était venue s'ajouter à chacun de ses amours. Il ne choisissait plus entre ses frères et son Père; car plus il aimait son Père, plus il aimait ses frères, les deux affections étant de la même nature et découlant de la même source. Hors de lui, en lui-même il retrouvait l'unité si longtemps perdue; et il voyait avec une indicible joie tous ses attachements les plus chers, marqués par la main de Dieu même d'un sceau d'immortalité.

L'affection selon l'Esprit n'est donc pas un accident sans raison, un effet sans cause; ce n'est pas non plus un effet dont la cause nous échappe; ce n'est pas un effet dont la cause ne

soit pas en notre pouvoir. Il n'en est pas de cette cause comme d'un remède ou d'un parfum qui s'évente, et qui se trouve, au bout de quelque temps et par le seul effet du temps, avoir perdu sa vertu. Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement; et l'Esprit de Dieu ne s'est pas épuisé à créer la foi et les vertus des premiers chrétiens. Celui qui porte notre guérison dans ses meurtrissures a promis d'être avec nous jusqu'à la fin du monde. La vérité ne peut pas cesser d'être la vérité : l'homme aurait-il cessé d'être homme? et ce qui produisit sur les Colossiens des impressions si puissantes et si décisives nous trouverait-il insensibles?

Paul n'est plus là, sans doute; mais Christ est toujours là; et, du temps même de l'Eglise de Colosses, ce n'était point Paul, c'est Christ qui convertissait. Paul faisait des miracles; mais depuis Paul, que de miracles que les Colossiens n'ont point vus et que nous connaissons, que d'encouragements à croire et à aimer qu'ils n'ont pas eus et que nous avons! Pourquoi donc aujourd'hui les hommes qui ont succédé à Paul n'auraient-ils pas les mêmes sujets de joie que Paul? Et cependant, mes frères, si quelqu'un de vos pasteurs montait une de ces chaires pour vous dire, comme Paul aux fidèles de Co-

losses : « Je rends grâces au sujet de votre foi et « de votre charité envers tous les saints; j'ai ap- « pris que vous avez l'amour selon l'Esprit ; » s'il le disait à une Eglise prise dans son ensemble, dans sa généralité, quel étonnement n'exciterait-il pas, parmi ceux du moins qui savent ce que c'est que la charité, ce que c'est que l'affection selon l'Esprit ! Et qu'il aurait peine à se sauver du reproche ou de grossière illusion ou de basse flatterie ! Il l'essuierait même de la part des hommes les plus étrangers à la vie spirituelle, pour peu qu'on leur eût mis sous les yeux, comme nous l'avons fait dans ce discours, les caractères de l'affection selon l'Esprit. Non, mes frères, une Église, une communauté tant soit peu nombreuse, à laquelle ses conducteurs aient le droit de dire : « Vous aimez selon l'Esprit; la vraie charité, celle qui prend son point de départ en Dieu pour se répandre sur les hommes, celle qui a Dieu pour premier objet et pour règle suprême, celle qui est humble, désintéressée, indépendante des sens, supérieure à l'instinct, spirituelle en un mot, cette charité règne parmi vous, elle vous distingue comme communauté, elle vous caractérise ; » une Eglise à qui l'on puisse parler ainsi est quelque chose de prodigieux et d'inouï. Ce qu'on peut dire à une Eglise, quelle qu'elle soit, c'est à peu près

ceci : « Ce qui règne au milieu de vous, c'est l'affection selon la chair, ce sont les instincts, bons ou mauvais, les convenances, les habitudes ; ce ne sont pas les principes ; or la charité est un principe. La charité comme principe, comme élément de sainteté, la charité comme vertu, l'amour selon l'Esprit, est le partage d'un très petit nombre, et combien chez ceux-là mêmes n'a-t-il pas de peine à l'emporter sur l'affection de la chair ! Vous êtes civilisés, voilà le plus clair ; et la religion du plus grand nombre est la civilisation ; mais entre une communauté qui ne professerait d'autre culte que la sociabilité, et vous qui confessez Jésus-Christ venu en chair pour arracher le monde à la condamnation, il n'y a pas de différence appréciable. Entre les honnêtes gens du monde et des chrétiens tels que vous, nous ne saurions dire où le christianisme est plus manifeste. Ce qu'ils ont reçu malgré eux du christianisme, vous l'avez reçu sans doute comme eux ; mais quoi de plus ? et à quoi, sinon à quelques habitudes extérieures, à quoi, sinon à des formes, pouvons-nous vous distinguer d'eux ? »

O étrange différence des temps, et différence que rien ne justifie ! Lorsque, dans quelqu'une des cités du monde antique, à Rome, à Ephèse, à Colosses, quelques hommes et

quelques femmes avaient embrassé la doctrine de la croix, c'était comme l'apparition d'une humanité nouvelle; et comme leur parfum trahit d'humbles fleurs ensevelies sous le gazon, je ne sais quel parfum de vie et d'éternité, je ne sais quelle émanation spirituelle attirait forcément les regards vers cette société nouvelle, qui ne faisait d'ailleurs point de bruit, et qui, sans ce parfum pur et subtil, serait longtemps restée inconnue. A quelles marques éclatantes la reconnaissait-on au dehors? Par quoi forçait-elle l'attention? par ceci entre autres : elle aimait selon l'Esprit. O étrange différence des lieux, et différence que rien ne justifie! Lorsque, de nos jours, l'Evangile est porté à quelque peuplade sauvage, si elle l'accueille, elle est soudain transformée, et les délicatesses les plus exquises du sentiment chrétien, celles qu'on admire comme des beautés littéraires dans les ouvrages des génies évangéliques, se substituent, d'un jour à l'autre pour ainsi dire, à la grossièreté de la veille; la spiritualité naît avec l'honnêteté des mœurs; il y a des Marthe, il y a aussi des Marie; et du rocher à peine fendu coule déjà le miel des délices chrétiennes; chez les moins avancés, la haine a fait place à l'amour, l'amour selon l'Esprit à l'amour d'instinct et d'habitude. Allez demander ces mer-

veilles à nos Églises, riches de tant de liberté, de tant de ressources ! hélas ! faut-il dire de trop de ressources et de trop de liberté ! Ces Églises sont le monde, avec tout son bien et tout son mal ; le monde sous le nom d'Église ; le monde avec des temples, des rites et des noms sacrés ; on ne dit plus, comme autrefois : Voyez comme ils adorent, voyez comme ils pardonnent, voyez comme ils aiment ; car s'il y avait lieu de le dire, il n'y aurait plus personne pour le dire, tout le monde étant dans l'enceinte, personne dehors ; hélas ! et si quelque communauté particulière tranche sur cette vaste communauté, si quelques caractères particuliers s'en distinguent, quels sont-ils ? et que dira-t-on ? Dira-t-on : Voyez comme ils s'aiment ? ou bien, à la vue d'un esprit de parti qui se décore du nom d'amour fraternel, sera-t-on forcé de dire : Voyez comme ils se flattent ? Certes, il y a des chrétiens spirituels ; mais où sont les communautés spirituelles ? où sont ces Colossiens à qui nous puissions dire, sinon à tous, du moins à l'ensemble : Vous marchez selon l'Esprit, vous aimez selon l'Esprit ? Que d'autres répondent à cette question. Pour nous, ce dont nous nous sentons pressés, c'est de crier avec le prophète : « La main de l'Eternel est-elle en quelque sorte « raccourcie, tellement qu'il ne puisse pas rache-

« ter? ou n'y aurait-il plus en Dieu de force pour « délivrer? » (Esaïe, L, 2.)

Il sert de peu d'arrêter trop longtemps, et pour ainsi dire d'emprisonner nos regards dans la contemplation de notre misère. Notre force, comme notre devoir, c'est d'espérer. Dieu veut que nous croyions tout possible, et même, dans notre monde vieilli, la gloire et la force des anciens jours. Dieu veut que, dans le trop juste regret de ce que nous avons perdu, nous ne méconnaissions pas ce que nous avons encore. Il ne convient pas plus à notre faiblesse qu'il n'est naturel à sa miséricorde de briser le roseau froissé et d'éteindre le lumignon qui fume encore. Reconnaissons, rassemblons nos débris. Concentrons tous les éléments de vie dispersés au milieu de nous. Unissons nos efforts, unissons nos prières, unissons nos repentirs; demandons, non plus chacun pour soi, mais chacun pour tous, notre patrimoine dissipé; demandons la vie pour la communauté, cette vie de communauté qui nous manque, cette vie qui ne vient sans doute que par les individus à la communauté, mais qui retourne de la communauté aux individus. La vie selon l'Esprit, l'amour selon l'Esprit, l'Esprit lui-même, c'est-à-dire la vérité dans la vérité même, la vie dans la

vie, l'éternité dans l'amour, l'Esprit, c'est-à-dire Jésus-Christ, au dedans de nous, voilà ce qu'il faut conquérir à genoux, voilà ce qu'il faut mendier avec violence, voilà ce qu'il faut vouloir avec énergie.

L'Esprit, c'est la réalité de notre christianisme, c'est la réalité du pardon et du salut, c'est l'âme rentrant dans son corps, c'est Dieu rendu à son temple désert. — Tant que nous ne trouverons dans nos cœurs (je ne veux pas dire de la haine, quoique je pusse le dire, car la haine et l'amour selon le monde se souffrent volontiers au même foyer), mais tant que nous ne trouverons dans nos cœurs que de bons instincts, de bonnes habitudes, mais toujours des instincts et des habitudes; tant que nous ne reconnaissons pas distinctement l'Esprit dans nos affections, disons-nous bien qu'avec des mœurs douces, un caractère facile, des inclinations bienveillantes, une sensibilité délicate, une générosité naturelle, une disposition à l'attendrissement, nous n'avons qu'un simulacre trompeur et dérisoire de la vie, nous n'avons pas la vie; car la vie éternelle mérite seule le nom de vie, et rien de tout cela n'est éternel; car la vie en Dieu mérite seule le nom de vie, et rien de tout cela ne nous unit à Dieu. Donne-nous donc, ô Dieu! l'esprit et la vie; ne permets pas

que nous possédions vainement l'Évangile, et que nous restions éternellement penchés, sans y boire, au bord de cette eau vivante; ne nous réduis pas à une vaine connaissance de la vérité; donne-nous l'amour, qui est toute la vérité, la seule vérité; chef de notre foi, sois-en le consommateur; achève ton œuvre, achève notre salut, prends-nous, retiens-nous et réchauffe-nous à jamais sur ton cœur de père; car tu es notre père en Jésus-Christ ton bien-aimé. AMEN.

LE FIDÈLE

ACHEVANT LES SOUFFRANCES DE CHRIST.

Ce qui manque aux afflictions de Christ, j'achève de le souffrir en ma chair pour son corps qui est l'Église.
COLOSSIENS, I, 24.

Nous ne craignons pas, mes frères, de vous présenter sous la forme la plus exacte, mais aussi la plus étrange, la pensée de l'apôtre Paul. Après tout, les prédicateurs de l'Évangile sont accoutumés à scandaliser ; et il serait bien étonnant que ce qui fait le caractère du christianisme en général, l'inattendu, l'extraordinaire, ne se retrouvât point dans ses détails. Nous devons l'avouer, ce qui étonne dans notre texte, c'est quelque chose qui semble moins dériver des principes du christianisme que les contredire et les démentir. Le vrai scandale, ici, c'est de ne pas retrouver le scandale primitif ; c'est de ne pas sentir dans toute son amertume l'amère saveur du dogme de la croix ; c'est de voir l'homme reprendre, dans l'œuvre de son salut, un rôle et un rang que la croix de Jésus-

Christ paraissait lui avoir enlevés d'avance et pour jamais ; c'est surtout d'entendre dire que cette œuvre du rocher, qu'on prétendait parfaite, ne l'est pourtant pas, qu'il y manque quelque chose, qu'elle présente des lacunes, et que c'est à nous de les combler. Il est évident, mes frères, qu'il faut non-seulement que ce scandale soit levé, mais que cette honte passagère de Jésus-Christ disparaisse dans une gloire plus grande. Notre dessein, pour cela, n'est pas d'effacer ou d'affaiblir les paroles de saint Paul, mais, au contraire, de les presser et d'en faire sortir la pensée entière de l'apôtre. Et nous sentons avec joie que, plus nous les presserons, plus nous rendrons gloire à l'Évangile.

Certes, si vous considérez les afflictions de Jésus-Christ, soit dans la dignité de celui qui les a souffertes, soit en elles-mêmes, soit dans leur vertu rédemptrice, rien ne vous paraîtra leur avoir manqué, et vous jugerez que ni les hommes, ni les anges, osons dire ni Dieu même, n'y peuvent rien ajouter.

Quand celui qui est l'innocence et la sainteté même n'aurait souffert qu'une seule et la moindre des afflictions auxquelles l'humanité est assujettie, on ne pourrait pas dire que quelque chose manque à ses afflictions, puisque la seule qu'il aurait subie, il ne l'avait point méritée.

Quand celui dont la demeure, dès l'éternité, était dans le sein du Père, n'aurait fait que revêtir un instant la nature humaine sans en épouser, s'il était possible, les humiliations et les souffrances, même alors on ne pourrait dire qu'il y a quelque chose à ajouter à ces souffrances, mais au contraire, puisque cet abaissement est la première des souffrances, il faudrait dire que Jésus-Christ a souffert infiniment au delà de ce qui était juste; et s'il accepte de notre corps de péché tout jusqu'à la nécessité de mourir, s'il choisit entre toutes les morts celle de la croix, que dirons-nous, quels termes nous restera-t-il pour exprimer ce qui est inexprimable, la sainteté attachée au bois infâme, et Dieu même subissant le supplice du plus criminel d'entre les hommes?

Voulez-vous considérer en elles-mêmes les souffrances du Fils de l'homme? Il n'a pas souffert tout ce que peut souffrir un fils d'homme, puisque la haine, l'envie, la confusion, le remords, sont restés étrangers à son âme sainte; mais il a souffert ce qu'aucun fils d'homme ne peut souffrir, du moins au même degré, puisque la vue du mal ne saurait faire sur personne la même impression que sur celui qui a les yeux trop purs pour le voir, puisque personne aussi n'a essuyé ni ne peut essuyer une aussi révol-

tante injustice, puisque personne n'a pu ni ne peut être l'objet d'une ingratitude aussi odieuse. Que voulez-vous donc faire pour ajouter quelque chose aux douleurs de Jésus? Lui faire subir celles du péché? Cela ne se peut. Augmenter par la pensée les douleurs qui lui sont propres? Vous ne le pouvez pas davantage. Il peut y avoir eu des tortures physiques encore plus cruelles; mais outre qu'on ne serait jamais sûr, après les avoir indéfiniment augmentées, qu'il n'y en eût pas de plus cruelles encore, c'est dans l'âme de Jésus-Christ qu'il faut chercher la véritable passion de cet Homme-Dieu. Et quelle âme humaine a jamais pu souffrir ce qu'il a souffert?

Toutefois, ce n'est pas par ce côté que nous devons aborder la question, et ce n'est pas même la question. Nul doute que la capacité de souffrir n'ait été aussi complète en Jésus-Christ que toutes les autres, et qu'à cet égard encore toute plénitude n'ait habité en lui; nul doute que celui dont le dévouement devait contrepeser toutes nos offenses n'ait souffert avec une intensité, une profondeur, une intimité incomparables; ses souffrances, comme sa charité, sont un abîme au fond duquel les anges eux-mêmes plongent vainement leur regard. La question, si c'en est une encore, est de savoir s'il y a, dans cette même sphère de la souf-

france, quelque chose à faire après Jésus-Christ, et si nous pouvons accepter dans leur sens propre et naturel ces paroles de saint Paul : « Ce « qui manque aux afflictions de Jésus-Christ, « j'achève de le souffrir en ma chair pour son « corps qui est l'Église. »

Que ceux qui en auront le courage disputent tant qu'ils voudront sur la question de savoir à quel degré Jésus-Christ a souffert, et s'il est possible absolument de souffrir davantage. Qu'ils refusent, tant qu'ils voudront, de comprendre que l'affliction par laquelle a été consacré l'auteur de notre salut a dû être ineffable comme son amour, ineffable comme son œuvre. Nous ne disputons point avec eux. Qu'il ait ou non manqué quelque chose à l'affliction de Jésus Christ pour être la plus grande des afflictions imaginables, ce n'est pas ce qui nous occupe. Ce que nous disons, mes frères, avec l'Évangile tout entier, c'est que rien n'a manqué aux afflictions de Jésus-Christ quant au but auquel elles étaient destinées. Ce n'est pas que la mort de Jésus-Christ ait seule accompli notre salut. L'auteur de notre salut est Jésus-Christ tout entier, et c'est avec raison que saint Paul, dans un des versets qui précèdent mon texte, après avoir dit que nous sommes sauvés *par le sang de la croix*, ajoute encore : *par lui*. Ce n'est

pas non plus par les seules souffrances comprises entre Gethsémané et le Calvaire, ou par la passion proprement dite, que Jésus-Christ nous sauve, mais par toutes les souffrances de sa vie, qui fut tout entière une passion ; car il fut livré pour nos offenses dès qu'il ouvrit les yeux à la pâle lumière de notre soleil, et longtemps avant d'être en butte à la contradiction, en portant notre chair de péché, il portait sa croix. Ce n'est pas même par les souffrances de toute sa vie, mais par toute sa vie. Son œuvre forme un tout indivisible ; il ne pouvait nous sauver sans souffrir et sans mourir, mais il n'a pas accompli cette œuvre par ses seules souffrances et par sa mort : il l'a accomplie par tout ce qu'il a été, par tout ce qu'il a opéré, par ses actions et par ses paroles, par ce qu'il a fait et par ce qu'il a souffert, par sa vie comme par sa mort. Mais enfin ses souffrances, et la mort douloureuse qui en a été le terme et le couronnement, étaient la condition sans laquelle il ne pouvait, selon l'expression d'un prophète, convertir aux enfants le cœur de leur père, au père le cœur de ses enfants, et la question que soulève le passage de saint Paul est celle-ci : Lorsque rien n'a manqué, comme on en convient, aux exemples et aux enseignements de Jésus-Christ, nécessaires les uns et les autres

ble, il n'y en aurait pas de plus triste, et c'est sans doute une chose étonnante, bien qu'elle se puisse expliquer, que l'empressement avec lequel tant de personnes se font un titre de leurs souffrances. Mais savent-elles, peuvent-elles savoir combien il faudra de ces souffrances pour compléter celles de Jésus-Christ? Mais pourront-elles, si elles y réfléchissent, compter sur la vertu de leurs afflictions personnelles, et trouver dans le souvenir de leurs infortunes le moindre élément de rassurance et de paix? Ou, si elles y parviennent, ne sera-ce pas pour trouver un peu plus loin le trouble intérieur dont elles ont cru se débarrasser, puisqu'elles ne pourront manquer, pour peu qu'elles soient sérieuses, de sentir s'affaiblir au dedans d'elles, avec la confiance absolue aux souffrances de Jésus-Christ, leur affection pour ce même Jésus-Christ, et le principe d'une généreuse obéissance? Je dis leur affection pour Jésus-Christ; car, bien qu'il n'ait ni plus ni moins souffert dans l'une des suppositions que dans l'autre, il n'est pourtant pas leur bienfaiteur au même degré, il n'est pas leur sauveur aussi absolument, il n'est même point leur sauveur. Je dis encore le principe d'une généreuse obéissance, parce que ce principe n'est autre chose que la reconnaissance, et que leur reconnaissance partagée

entre Jésus-Christ et eux-mêmes les ramène à petits pas vers le principe glacial et mortel de la propre justice. Une vie généreuse ne peut avoir qu'un principe généreux, et quiconque se croit à moitié l'auteur de son salut s'en croira bientôt le principal et finalement l'unique auteur; la pente est irrésistible. Jésus-Christ ne paraîtra plus qu'en seconde ligne, et ses souffrances ne seront plus qu'un fonds de réserve où l'on ne touchera qu'au pis aller, pour combler les lacunes qu'on est forcé de voir, et celles qu'on pourrait n'avoir pas vues; et dès lors, ou plutôt dès le premier pas dans cette route, ne subissons-nous pas l'influence mortelle de cette idée, qui, nous faisant la cause ou le moyen de notre salut, détourne notre reconnaissance de son véritable objet, et rend impossible l'élan de cet amour désintéressé qui est la seule vie de l'âme?

Quant à ceux qui, importunés, pour ainsi dire, de ce qu'il y a de mystérieux dans le salut par l'intervention du Fils de Dieu, se seraient flattés de rendre ce mystère plus transparent et le joug de la foi plus léger, en partageant le mérite de la Rédemption entre les souffrances de Jésus-Christ et celles de l'homme, ils seraient, vous en conviendrez, dans une étrange illusion. Le nœud en sera-t-il moins serré, le

mystère moins impénétrable? Et qu'importe, sous ce rapport, que les souffrances de Jésus-Christ soient tout, ou qu'elles n'aient qu'une part dans l'œuvre excellente à laquelle, dans tous les cas, nous voulons bien qu'elles s'appliquent? Cette part, si petite qu'elle soit, n'est-elle pas inconcevable? L'homme comprendra-t-il jamais que l'Être saint et juste ait dû, ait pu souffrir? Et ne faut-il pas, pour enlever le mystère, enlever aux afflictions de Jésus-Christ toute espèce de part, je dis même la plus minime, à l'accomplissement des desseins de la divine clémence? Il n'y a donc rien, absolument rien, à gagner à ce partage; et s'il ne s'agit ici que de mystère, autant vaut conserver le mystère tout entier.

Comment donc, encore une fois, quelque chose peut-il manquer aux souffrances de Christ? Le voici, mes frères. Christ est encore ici-bas. Christ est encore détenu dans une chair mortelle. Sa glorieuse résurrection l'a arraché à la puissance du sépulcre; sa glorieuse ascension l'a ravi aux regards de la terre; tout est accompli, car ce qu'il a fait suffit à tout. Mais Christ se succède à lui-même dans la personne de l'Église. L'Église est un corps dont la tête est dans les cieux. L'Église militante a hérité de la condition du Christ humilié et souffrant.

Elle représente ici-bas son divin chef, comme Fils de l'homme, et le représentera comme tel jusqu'à la fin des siècles. Elle n'est sans doute à Jésus-Christ que ce que le corps est à la tête, qui lui communique le mouvement et détermine tous ses actes; mais elle n'est pas liée moins étroitement à Jésus-Christ que la tête l'est au corps; elle ne fait rien par elle-même, mais elle fait par lui tout ce qu'il a fait sur la terre; elle continue son œuvre, mais par lui et pour lui; elle est tout le corps, elle n'est pas la tête. Et tandis que la tête ou le chef, Jésus-Christ, règne dans la paix et dans la gloire du ciel, le corps, qui est l'Église, resté sur la terre, souffre sur la terre tout ce que souffrirait Jésus-Christ s'il était encore sur la terre; car ayant le même esprit, car invoquant son nom, car livrant à l'erreur et au péché le même combat, elle doit avoir les mêmes ennemis, rencontrer les mêmes obstacles, exciter les mêmes inimitiés, subir la même passion. Elle doit subir tout cela, ou bien elle n'est pas l'Église; l'agonie de Jésus-Christ doit continuer dans la personne de l'Église[1], ou bien il n'y a pas d'Église; la tête étant vivante, le corps doit vivre, et,

(1) Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde, il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. (PASCAL, *Pensées*. Édition de M. FAUGÈRE, t. II, p. 339.)

vivant sur la terre, vivre d'une vie terrestre, c'est-à-dire souffrir; voilà ce qui *manque* ou voilà ce qui *reste* à souffrir après que Jésus-Christ a souffert; voilà le signe que son œuvre se fait sur la terre; voilà le sceau brûlant, mais glorieux que le Maître imprime à ceux qui sont siens; voilà pour l'Église le moyen de correspondre à son Chef; et c'est ici le lieu d'observer que le terme dont saint Paul fait usage ne signifie pas simplement *achever*, mais aussi *correspondre;* c'est en continuant Jésus-Christ, lui rendre ce qu'on a reçu de lui. Christ est la victime de l'Église, et l'Église est la victime de Jésus-Christ. L'Église, d'ailleurs, est la servante de Jésus-Christ; si elle ne souffrait pas, c'est qu'elle n'agirait pas, car elle ne peut agir sans souffrir; et si elle n'agissait pas, elle ne correspondrait pas à son Chef, elle ne servirait pas son Maître qui, de son côté, paraîtrait l'oublier ou la désavouer. Sous tous ces rapports, il manque, et, jusqu'à la fin des siècles, il manquera, il y aura quelque chose à ajouter aux afflictions de Jésus-Christ, non pas sans doute à ses afflictions personnelles qui sont complètes dans tous les sens, mais à celles qu'il a résolu, si l'on peut parler ainsi, d'endurer jusqu'à la fin des siècles dans la personne des fidèles.

N'attribuez au corps rien de ce qui n'appar-

tient qu'à la tête ; n'imputez pas aux afflictions du corps le mérite et la vertu rédemptrice qui n'appartient qu'aux souffrances de la tête; c'est bien : mais laissez le corps, qui est l'Église, entrer dans une communauté d'amour et de souffrances avec la tête qui est Jésus-Christ.

Il n'est guère besoin de vous prouver, mes frères, que tout ce que nous venons de dire de l'Église s'applique nécessairement au fidèle, c'est-à-dire que le fidèle est appelé à souffrir comme l'Église. Membre d'une Église souffrante, comment ne souffrirait-il pas? Qu'est-ce au fond que les souffrances de l'Église, sinon les souffrances de ses membres? Où peut-elle souffrir, si ce n'est dans ses membres? Et comment concevoir une douleur de l'Église dont ses vrais membres ne seraient pas participants? Ne nous arrêtons pas à prouver ce qui est évident; passons plus loin. Le fidèle, par rapport à Jésus-Christ, porte en soi tous les caractères de l'Église; il la résume tout entière; tellement que si, par un décret de Dieu, l'humanité se trouvait tout à coup réduite à deux individus, l'un fidèle et l'autre infidèle, rien ne serait changé que le nombre; et ces deux individus représenteraient complétement, vis-à-vis de Jésus-Christ, le monde et l'Église; car si l'Église, dans son état actuel, est aux yeux de Jésus-Christ une seule

personne, qu'il appelle son épouse, rien, à cet égard, ne serait changé; ce serait encore une personne, en qui Jésus-Christ ferait sa demeure, et qu'il continuerait à appeler son épouse. Ce qui aurait disparu, ce serait l'association, la communauté; mais tout le reste demeurerait. Eh bien, ce qui se manifesterait alors, ce qui alors serait évident, existe dès à présent, mais enveloppé; dès à présent le fidèle est, avec Jésus-Christ, dans les mêmes rapports que l'Église; dès à présent l'âme fidèle est, aussi bien que l'Église entière, l'épouse de Jésus-Christ. Et tout ce qui est imposé à l'Église par sa qualité d'Église, toute sa destinée, toute sa vocation, nous le transportons à chaque chrétien. Nous disons de lui, comme de l'Église, qu'il est le corps de cette tête qui est dans le ciel; nous disons de lui, comme de l'Église, qu'il succède à Jésus-Christ humilié et le représente sur la terre; nous disons de lui, comme de l'Église, qu'il a, sauf les mérites et la puissance propre, la même œuvre à faire que Jésus-Christ; nous disons de lui, comme de l'Église, qu'il a les mêmes ennemis à combattre que son Maître et les mêmes obstacles à surmonter; nous disons que si l'Église dont Jésus-Christ s'est fait la victime est, à son tour, la victime de Jésus-Christ, le fidèle ne l'est pas moins; car,

encore une fois, cette continuation, ce complément dont parle notre texte, n'est pas une simple continuation, un simple complément, mais une correspondance; c'est l'humanité s'immolant pour Jésus-Christ comme Jésus-Christ s'est immolé pour elle; et cette immolation, ce sacrifice perpétuel qui se consomme en grand et d'une manière éclatante dans le corps de l'Église, s'accomplit en particulier et obscurément en chacun des membres dont se compose ce grand corps.

Nous avons tout à l'heure, mes frères, fait une supposition qui vous a paru extrême; nous avons supposé l'humanité réduite à deux individus, dont l'un représenterait l'Église et l'autre le monde; il ne semblait pas en effet qu'il fallût moins de deux individus pour représenter deux mondes. Nous n'avons pourtant pas été assez loin, et nous pouvons, sans rien changer d'essentiel, réduire les deux individus à un seul; l'Église et le monde seront encore là; et l'occasion, le sujet du combat n'auront pas disparu. Cet homme resté seul après la disparition du genre humain, cet homme que je suppose chrétien (car s'il ne l'était pas, il n'y aurait plus lieu à la continuation des souffrances de Christ), cet homme porte un monde dans sa chair. Cet homme qui s'écrie à tout moment : « Qui me « délivrera de ce corps de mort? Quand donc

« ce qu'il y a de mortel en moi sera-t-il absorbé « par la vie?» cet homme n'est un seul homme qu'en apparence; ce n'est qu'en apparence qu'il est délivré de tout adversaire et de tout ennemi; il en a un toujours, il l'a sous ses pieds, je l'avoue, puisqu'il est chrétien; il est toujours de nouveau victorieux, mais la victoire la plus complète et la moins disputée suppose un adversaire et un combat. Je ne vous parle pas de cet invisible ennemi, qui fut visible à Jésus-Christ dans le désert, et dont la haine inépuisable s'acharne le plus sur les plus fidèles; je ne veux parler que du monde.

Le monde est tout entier dans cette chair infectée par le premier péché, et dont le plus sanctifié d'entre les chrétiens est obligé, non de suivre, mais de réprimer l'impulsion. Ainsi donc, de même que l'Église dans le monde, cet homme aussi, dans sa chair, continue, achève, pour sa part, les afflictions de Jésus-Christ; car les ennemis que Jésus-Christ n'a trouvés qu'autour de lui, cet homme les trouve en soi.

On s'étonne d'être appelé à compléter les souffrances de Jésus-Christ; mais on pourrait s'étonner d'abord que ceux qu'il est venu sauver n'aient pas été immédiatement dispensés de toute souffrance, et que leur félicité soit ajournée. Car enfin, que les fidèles souffrent pour com-

pléter les afflictions de leur Sauveur, ou qu'ils souffrent pour toute autre raison. Toujours est-il qu'ils souffrent; on ne le peut nier; et on ne le peut expliquer, à moins d'entrer pleinement dans la pensée de saint Paul. Pourquoi, en effet, souffriraient-ils, si rien ne manquait, dans aucun sens, aux afflictions de leur Sauveur? Or voici, là-dessus, ce que nous enseigne la sagesse évangélique.

Christ n'est pas venu, par ses souffrances, nous dispenser de souffrir, ni par sa mort nous dispenser de mourir. Nous n'avons pas pu, nous n'avons pas dû le prétendre. Que pèse, si d'ailleurs elle nous est nécessaire, la légère affliction du temps présent auprès du poids éternel d'une gloire infiniment excellente? Non, Christ n'est pas venu pour nous délivrer de la souffrance et de la mort, mais pour nous apprendre à souffrir et à mourir. Il a mieux fait que de supprimer la souffrance et la mort; il les a rendues utiles, d'inutiles qu'elles étaient. Que dis-je utiles? Que ce mot est faible! Il les a rendues si précieuses, que leur conservation, quant au fidèle, est un des bienfaits de Dieu. Que Jésus-Christ fût venu ou qu'il ne fût point venu en la chair, une chose est certaine, c'est que, à moins de nous dépouiller de notre volonté propre, c'est que, à moins de mourir à

nous-mêmes, nous ne pouvions revivre, nous ne pouvions, tels que nous avait faits le péché, arriver à la joie que par la souffrance, à la vie que par la mort. Celui qui en doute se méconnaît profondément, et ne méconnaît pas moins les lois du monde moral. L'homme ne serait point déchu, l'homme ne serait point séparé de Dieu, l'homme ne serait point incorporé avec le monde, par sa seconde nature, s'il pouvait sans déchirement revenir à ses anciens rapports avec Dieu. La souffrance et la mort, introduites dans le monde comme signe et comme conséquence de notre déchéance, aboutissaient à deux fins; elles étaient destinées à servir entre les mains de Jésus-Christ, mais entre ses seules mains, à la purification de l'homme déchu. Jésus-Christ, par conséquent, n'a eu garde de les supprimer; il s'est emparé de ce mal pour en faire un bien; impuissantes, infécondes sans lui, les souffrances et la mort sont devenues par lui une semence de vie. Et en effet, mes frères, après avoir accepté Jésus-Christ, supprimez par la pensée toutes les souffrances; faites, avec Jésus-Christ, mourir la mort elle-même; introduisez sans transition le fidèle dans la paix et dans la sécurité : n'est-ce pas enlever à sa foi tout exercice, tout moyen de se constater et de se développer, et n'est-ce pas vouloir que la

semence ne devienne jamais un arbre? Comment ferez-vous pour qu'il ne soit pas nécessaire, après comme avant Jésus-Christ, que l'homme traverse la souffrance pour arriver à la joie, et la mort pour arriver à la vie? Rien ne pouvait être changé à cette nécessité, aussi inviolable que la justice même qui a attaché le Sauveur à la croix; non, rien ne pouvait être changé à cette nécessité; Jésus-Christ ne l'a donc point abolie; mais il a donné un sens à nos souffrances et à notre mortalité, et il en a fait, ce qu'elles n'eussent jamais été sans lui, une rosée amère qui développe et mûrit dans nos âmes le germe béni de la foi.

Ceux qui n'ont pas accepté l'espérance de l'Evangile, n'en souffrent pas moins, mais ils souffrent inutilement et servilement, comme des esclaves et non comme des enfants. Ceux qui espèrent et qui se fondent en Jésus-Christ, nous offrent au contraire un étrange et merveilleux spectacle, celui d'hommes infirmes, caducs et mortels, pour qui la souffrance et la mort ne sont plus une nécessité involontairement subie, mais en quelque sorte un acte de volonté, parce que, consentant à ces châtiments, ils les transforment en sacrifices. Le chrétien ne souffre ni ne meurt malgré lui; il veut d'avance tout ce que veut son Maître, et la néces-

sité pour lui se change en liberté. Il sait qu'il doit être dépouillé : eh bien, il lui plaît que Dieu l'aide à se dépouiller; il sait qu'il doit mourir : eh bien, il prend les devants sur la mort, en mourant tous les jours à lui-même, en se séparant tous les jours de lui-même. Membre de Jésus-Christ souffrant et humilié, il sait que, si un est mort, tous donc sont morts, que pour être uni à Jésus-Christ vivant, il faut être uni à Jésus-Christ mourant; il reçoit donc comme un gage de communion et d'adoption, l'humiliation et la souffrance; et il n'a jamais un sentiment plus vif de cette communion et de cette adoption, que lorsqu'il est affligé et humilié. Il comprend, il fait plus, il voit qu'à mesure que les coups de l'adversité se fatiguent sur lui, le vieil homme, qu'il doit faire mourir, meurt en lui de plus en plus; et il finit par discerner le sens de ces étonnantes paroles d'un apôtre, « que « celui qui a souffert en la chair a cessé de pé- « cher.» Ainsi les afflictions et la mort ne sont à ses yeux que la conséquence naturelle et le complément nécessaire des afflictions et de la mort de Jésus-Christ.

Que la carrière du fidèle soit semée d'autant d'épines, qu'elle soit même souvent plus rude que celle de l'infidèle, il n'y a donc pas lieu de s'en étonner. Et quand il plairait à Dieu d'a-

planir son sentier, toujours est-il qu'il lui faudrait trouver au bout de la route cette mort qui, de l'aveu des philosophes sincères, est la plus amère de nos afflictions, cette mort dont l'ombre sinistre se projette pour ainsi dire en arrière et s'étend sur nos plus beaux jours. « Quelque belle que soit la comédie en tout le « reste, a dit un sage chrétien, le dernier acte est « toujours sanglant. » Heureux encore, heureux celui que l'aiguillon divin avertit souvent de la présence du Maître ! Et, en revanche, qu'elle est rude dans son apparence unie, qu'elle est redoutable dans son aménité, la vie du chrétien que des calamités n'avertissent pas! C'est l'effet des prospérités temporelles d'endormir et d'aveugler. Quel effort dans la paix extérieure pour se tenir éveillé ! Quels élans pour avancer sur cette mer dont un calme funeste a rendu les eaux pesantes comme du plomb ! Et si l'on ne dort point, et si l'on avance néanmoins, savez-vous à quel prix? Savez-vous par quels combats intérieurs il faut suppléer à ces combats extérieurs que Dieu nous refuse? Savez-vous quels châtiments s'imposera cette âme que Dieu, à ce qu'il semble, s'obstine à ne point châtier? Savez-vous de combien de sueur et de sang on baigne, en y passant, cette route fleurie? Car il faut les souffrances pour que Jésus-Christ nous profite,

comme il faut Jésus-Christ pour que les souffrances nous profitent. Et si la paix arrive, si le jour vient où l'on peut impunément être heureux, c'est après que l'épreuve accomplie n'a plus laissé dans l'âme du fidèle assez de levain pour corrompre la masse.

Ainsi, mes chers frères, l'Église pâtit, et le chrétien, enveloppé dans la destinée de l'Église, le chrétien soumis à la même loi, pâtit avec l'Église et comme l'Église.

Mais saint Paul, remarquerez-vous peut-être, ne dit pas : Je souffre *avec* son corps, qui est l'Église; il dit : Je souffre *pour* son corps, qui est l'Église. C'est que chaque fidèle, et surtout chaque ministre, est à l'Église ce que l'Église elle-même est à Jésus-Christ; c'est qu'il correspond comme membre au corps entier, comme le corps entier correspond à la tête; non pas que lui-même ne soit immédiatement en rapport avec la tête, non pas que le fidèle ne puisse recevoir que des mains de l'Église la nourriture que Dieu lui destine. Cette erreur fondamentale d'une communion dont nous nous sommes séparés à cause de cette erreur même, nous la repoussons de toute notre force, comme pernicieuse en elle-même et comme mère de toutes les erreurs. Mais il n'en reste pas moins vrai que, tout en demeurant attaché au chef qui est

Jésus-Christ, le fidèle ressortit à l'Église, et que tout de même qu'il reçoit d'elle mille biens, il lui est serviteur sans cesser de l'être de Jésus-Christ; car, à proprement parler, c'est Jésus-Christ qu'il sert en servant l'Église. Qu'est-ce, en effet, que servir l'Église? c'est l'*édifier*, dans tous les sens du mot, soit en lui communiquant ce qu'on a de force et de lumière, soit en lui amenant de nouveaux membres, et en aidant, autant que Dieu en donne la force, à l'assemblage des saints, ou, comme le dit formellement notre apôtre, à l'édification, à la construction du corps de Christ. Or, de tels services, est-ce l'Église qui les reçoit ou est-ce Jésus-Christ? C'est l'Église et c'est Jésus-Christ; mais c'est Jésus-Christ qui en est le suprême et dernier objet; car il s'agit, en dernier résultat, de se dévouer à une Église qui se dévoue elle-même à Jésus-Christ. Il s'agit d'amener des âmes captives à l'obéissance de Jésus-Christ; c'est donc aider l'Église à aider Jésus-Christ.

Et nous avons ici, mes frères, à signaler deux erreurs : l'une serait de croire que le simple fidèle ne peut, hormis des cas très particuliers, servir directement l'Église comme Église; l'autre, qu'on ne la sert réellement que quand on la sert en sa qualité d'Église. Deux opinions également dénuées de fondement, quoique non

pas peut-être également dangereuses. Rien, dans l'Évangile, ne nous autorise à croire qu'aucun fidèle soit plus déshérité du droit de veiller aux intérêts de l'Église comme telle, que ne l'est le citoyen, dans un pays libre, de veiller aux intérêts de la république ; toute l'histoire des plus beaux temps de l'Eglise abonde en exemples contraires à cette opinion, et conformes au principe qui fait de l'Église chrétienne un peuple de ministres et d'apôtres : les dons sont divers, les aptitudes inégales; mais tout chrétien, comme tel, en est pourvu dans une certaine mesure. D'un autre côté, on s'abuserait fort sur les intérêts de l'Église et sur sa nature même, si l'on comptait pour rien les services indirects, qui sont également à la portée de tout le monde et qui sont les plus importants. Ces services indirects, qu'est-ce, mes chers frères? pas autre chose qu'une conduite innocente, une vie de renoncement, et l'habitude de la charité. A défaut, ou plutôt au-dessus de tout autre moyen, il faut compter celui-là. Et comme on ne peut en faire usage, c'est-à-dire en un seul mot, comme on ne peut être chrétien sans accepter, par delà les douleurs communes à tout le genre humain, des douleurs d'une nature supérieure, les douleurs de cet enfantement spirituel qui forme Christ en nous, ces dou-

leurs, endurées dans le simple exercice de la vertu chrétienne, comptent au nombre de celles qui profitent à l'Église. Et sans doute saint Paul avait aussi ces douleurs en vue, aussi bien que les contradictions et les résistances du dehors, lorsqu'il disait dans notre texte : « Ce qui man-« que aux afflictions de Jésus-Christ, j'achève « de le souffrir en ma chair pour son corps qui « est l'Église. »

Oui, c'est au prix de toutes ces souffrances, générales et individuelles, involontaires ou volontaires, du corps ou de l'âme, que l'Église reste unie à son Chef, que l'Église est le corps de Christ. Elle se fortifie de toutes ces souffrances, elle tire son honneur de toute cette honte, elle vit de toutes ces morts. Cela lui est si essentiel, que quand elle aura cessé de combattre et de souffrir, elle aura cessé de vivre, à moins que la plénitude de l'humanité ne soit déjà entrée dans son sein, et que le monde ne soit devenu l'Église. Mais tant que, dans la chrétienté elle-même (je laisse de côté les païens), les vrais fidèles seront en minorité, il y aura lutte et souffrance. L'Église n'a pas jeté ses racines dans le terrain des intérêts de ce monde. Elle leur est, il est vrai, très favorable, elle les sert à leur insu ; mais elle procède de l'Esprit, non de la chair; du ciel, non de la terre; de

Dieu, non de l'homme. Elle ne se présente pas comme l'alliée et la complice, mais comme l'ennemie des passions humaines ; et le premier dessein qu'elle annonce n'est pas de nous revêtir, mais de nous dépouiller. Il y a inimitié entre elle et les vices du monde, entre elle et les vertus du monde. Les sages, qui ne sont pas sages de sa sagesse, ne la haïssent pas moins que les insensés ; ils la haïssent comme insensée. Éternellement étrangère dans ce monde, malgré les apparences (car ce n'est pas elle, mais son fantôme qui reçoit les hommages de la multitude), elle est sans cesse obligée de conquérir la place qu'elle y occupe ; elle vit, si l'on ose ainsi parler, non d'un revenu assuré, mais du butin qu'elle fait au jour le jour ; elle n'est pas établie dans le monde, elle y est campée ; son existence est toujours en question ; et tandis que tout homme, en venant au monde, appartient à la société, aucun n'appartient d'avance à l'Église ; elle n'a de citoyens que ceux qu'elle arrache au monde ; à peine peut-on dire qu'elle vit : sa vie est une perpétuelle résurrection ; elle sort incessamment du tombeau. A force de vérité, et par conséquent à force de convenance avec la nature des choses et la nature de l'homme, elle a imposé aux nations modernes plusieurs de ses maximes, une civilisation nou-

velle, et jusqu'à son nom ; les peuples qui se disent chrétiens forment réellement une seule nation en face de ceux qui ne le sont pas ; et le temps peut-être n'est pas éloigné où, dans un certain sens, le monde entier sera chrétien ; mais alors même ce ne seront pas les principes fondamentaux, mais les idées secondaires, les applications du christianisme, que le monde aura adoptées ; ce ne sera pas le monde qui affermira dans le sol les racines de l'arbre dont il est bien aise de cueillir les fruits ; ces racines, je veux dire les vérités qui sont à la base de la foi de l'Église, n'en seront pas moins contraires et odieuses à l'homme naturel, et tant que cet homme naturel, dont le chrétien même trouve si longtemps des restes au dedans de lui, formera la majorité dans le monde, il est clair que l'Église devra combattre, disputer sa vie, souffrir par conséquent comme son Chef a souffert.

Quelle idée se font-ils de la condition de l'Église, quelle intelligence ont-ils de ses principes, comment se représentent-ils les rapports du corps avec la tête et des membres avec le corps, ceux qui, de leur pleine autorité, relèguent dans les premiers temps du christianisme, comme dans un âge héroïque et presque fabuleux, tout ce qu'il y a de tragique dans le christianisme et dans sa profession? Veulent-ils,

puisqu'enfin il n'y a pas d'autre alternative, veulent-ils qu'on dise que le christianisme a commencé par la tragédie et continue par la comédie? Car, hélas! ne serait-ce pas une triste comédie qu'un christianisme qui, ne voulant pas continuer Jésus-Christ dans ses souffrances, ne voudrait donc pas le continuer dans ses vertus, et qui ne comprendrait pas qu'aujourd'hui comme toujours, être chrétien, c'est partager avec Jésus-Christ, à l'exemple de Simon le Cyrénéen, le dur fardeau de la croix? En vérité, ce serait en savoir moins sur le christianisme que n'en ont su, touchant la vie humaine, ces sages de tous les temps qui ont déclaré que la vie est un combat. Et en effet, ce n'est que pour l'homme absolument vendu à la chair que la vie n'en est pas un; toute vie qui a cherché son principe ailleurs que dans les intérêts matériels ne peut être qu'un combat; et qu'est-ce que le christianisme sinon la vie par excellence, et ainsi donc le combat par excellence, le combat avec toute sa gravité, tout son danger, toutes ses angoisses, tout son acharnement, toute sa sanglante horreur? Disons-le franchement: vous n'êtes chrétiens qu'autant et à mesure que le christianisme est pour vous tout ce que je viens de dire, autant et à mesure que vous pouvez dire avec la même vérité que saint Paul, quoique dans des

circonstances différentes : « Ce qui manque aux « afflictions de Christ, j'achève de le souffrir « en ma chair pour son corps qui est l'Église. »

C'est par où je finis, mes frères ; car mon but n'a pu être uniquement d'expliquer le sens des paroles de Paul, et de lever le scandale qu'elles peuvent d'abord donner. Si vous avez compris que, dans un sens, il ne manque rien aux afflictions de Jésus-Christ, et que, dans un autre sens, il y manquera toujours, il y aura toujours un reste à souffrir jusqu'à la fin des siècles qui sont réservés sur la terre à l'Église et à l'humanité ; si vous avez compris que l'Église n'est autre chose que l'homme de douleurs perpétué dans la personne de ceux qui lui sont unis, il faut absolument que vous vous demandiez si, comme saint Paul, vous achevez en votre chair pour l'Église de Jésus-Christ le reste des souffrances de Jésus-Christ. Car je ne présume pas que vous connaissiez si peu votre propre religion que de venir nous dire : Saint Paul était apôtre, et je ne le suis pas ; saint Paul fut mis à part, et l'on m'a laissé dans la masse : dans quelle masse, je vous prie ? cette masse elle-même n'a-t-elle pas été mise à part ? cette masse n'est-elle pas l'Église ? l'Église n'est-elle pas une société d'apôtres ? y en a-t-il quelques-uns dans son sein qui aient seuls le privilége de souffrir

pour elle? quelqu'un en est-il exclus? tout le monde n'a-t-il pas le droit et le devoir de combattre et de mourir pour elle, ne fût-ce que dans la lutte obscure et concentrée de l'esprit contre la chair, et de la volonté régénérée contre la volonté criminelle? Non, non, vous avez tous été mis à part; et en conséquence il n'est aucun de vous qui ne doive se demander: Qu'ai-je, volontairement, souffert pour Jésus-Christ et pour son corps qui est l'Église? quels combats ai-je livrés pour la tête et pour le corps? et de quels lambeaux de ce vieil homme, que je dois faire mourir, ai-je ensanglanté le chemin de ma vie?

Que si cette face du christianisme paraît, au premier coup d'œil, mélancolique et même affreuse, n'avez-vous pas de quoi combattre en vous cette impression naturelle? Ah! si l'objection vous paraît sans réponse, vous n'avez pas compris les éléments mêmes de la religion que vous professez, et vous ne possédez Jésus-Christ d'aucune manière. Si vous aimiez Jésus-Christ, l'objection tomberait d'elle-même, en supposant qu'elle eût pu s'élever; si vous ne l'aimez pas, elle subsiste, et nous n'avons rien à répondre. Car avec cet amour, vous comprendrez que ces souffrances sont à la fois une nécessité, une bénédiction, une gloire, et sans

l'amour vous ne concevrez rien de tout cela. Avec l'amour, vous comprendrez qu'on sacrifie son sang et sa vie à l'Église, de même que l'amour de la patrie vous a fait comprendre peut-être qu'on abandonne joyeusement toutes choses pour le salut de la république ; mais sans l'amour, vous ne pouvez le comprendre. Avec l'amour, vous verrez d'avance toutes ces afflictions se convertir en joie, parce que, si, à mesure que l'homme extérieur tombe, l'homme intérieur se renouvelle, à mesure aussi que le bonheur extérieur diminue, le bonheur intérieur se fortifie et grandit, poussant d'un même élan ses racines en bas et ses branches en haut ; sans l'amour, tout cela n'est pour vous que chimère. Avec l'amour, vous trouverez que Dieu vous laisse encore du bonheur de reste, et que, tout bien considéré, la piété a les promesses de la vie présente aussi bien que celles de la vie à venir ; sans l'amour, vous trouverez petite et mesquine la plus large part qu'il pourrait vous faire des biens de ce monde. Le tout est d'aimer : si vous aimez, vous comprendrez ; si vous aimez, vous direz avec saint Paul : « Je me réjouis « dans les souffrances que j'endure. » Et n'avez-vous pas, par delà les ineffables consolations qui se trouvent dans l'amour, la vue de ce repos et de cette gloire du ciel, dont la promesse

assurée est la racine même de votre amour?

L'Église a besoin de vos souffrances, parce qu'elle a besoin de vos services. L'Église n'a pas trop de tous ses enfants et de tout leur amour. Vous devez voir avec quel effort douloureux elle lutte contre les ennemis du dehors et contre ceux du dedans. Vous devez voir de quelles larmes amères et de quelle sueur de sang elle inonde son Gethsémané. Vous avez dû entendre le bruit de sa flagellation, et ces hommes qui, insultant à ses yeux bandés (car à peine sait-elle aujourd'hui où sont ses ennemis, où sont ses amis), lui crient avec dérision: « Devine qui t'a frappée! » Vous n'entendez pas peut-être cette ancienne clameur : « Ote, ôte, crucifie! » Sa crucifixion, en certains lieux, c'est le mépris des uns, leur dédaigneuse tolérance, et l'hommage dérisoire des autres. Ailleurs, bien loin d'être clouée à une croix, elle est sur un trône; mais regardez de près, regardez bien : vous verrez qu'elle y est enchaînée. Sous toutes les formes, y compris celle du respect, elle subit son irrévocable destinée; et si vos yeux vous la montraient tranquille, honorée, consolidée dans les institutions publiques, le danger n'en serait que plus grand et votre zèle n'en serait que plus nécessaire : vous auriez moins à craindre pour elle, si elle invoquait à grands cris le

secours. Ne dites donc pas en vous-mêmes : Profitons, pour prendre un peu de repos, de cette trève momentanée. Il n'y a pas de trève, il n'y en aura jamais; vous vous reposerez dans le ciel. Tour à tour, ou plutôt tout ensemble, l'Église attaque et se défend, l'Église se porte à ses frontières pour les protéger et au delà de ses frontières pour conquérir. Allez avec elle partout où elle va. Fortifiez-la sur le terrain qu'elle occupe; ajoutez à son empire des provinces nouvelles; accomplissez avec elle l'ordre que lui a donné Jésus-Christ, d'annoncer l'Évangile à toute créature. Architectes de la maison divine, constructeurs d'une autre Jérusalem, prenez d'une main la truelle et de l'autre l'épée; détruisez l'erreur, répandez la vérité; répandez surtout le parfum, l'odeur vivifiante de l'Évangile par une conduite pure, sainte, honorable devant Dieu et devant les hommes, et toute pleine de charité et de bonnes œuvres à la gloire de Jésus-Christ. — Ainsi soit-il.

LA PHILOSOPHIE

ET LA TRADITION.

Prenez garde que personne ne vous emmène en esclavage par une philosophie pleine de vains prestiges et par une tradition humaine, suivant les éléments du monde, et non pas selon Christ.

COLOSSIENS, II, 8.

Saint Paul, dans les versets qui précèdent notre texte, a célébré le mystère de la triple plénitude de notre Seigneur Jésus-Christ, lequel est pleinement Dieu, pleinement Sauveur, et, par la foi, se communique pleinement à l'âme du chrétien; et il a terminé par dire que dans ce mystère de la plénitude de Jésus-Christ sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance.

Saint Paul, dans ces derniers mots, vient d'affronter la sagesse humaine, qui veut tout devoir à elle-même, et rien, ou le moins possible, au grand mystère évangélique. Il vient de porter un défi à l'hérésie qui, depuis un certain temps, s'efforçait de miner, au sein de l'Église de Colosses, la doctrine de Paul, qu'Épaphras

y avait apportée. Ou plutôt (car ces termes de *défi* et d'*affront* conviennent trop peu à l'humilité de saint Paul) il vient de protester, au nom de la vérité, contre tous ceux qui, à Colosses ou ailleurs, prétendent savoir quelque chose de mieux que le mystère de Christ et de la plénitude de Christ.

Ici, mes frères, l'émotion de saint Paul se trahit; ici nous reconnaissons que ce qui le préoccupe, ce n'est pas l'intérêt d'une idée, mais un intérêt plus touchant, celui des âmes. Ici, la joie d'avoir vu ce grand mystère annoncé au monde, et d'en être lui-même le porteur parmi les nations, fait place, pour un moment, à une vive et tendre sollicitude; on dirait que la joie a réveillé la crainte, et qu'à mesure que saint Paul a mieux approfondi la gloire, la beauté, le prix de ce mystère, il sent mieux tout ce qu'il y aurait de douloureux à le voir enlevé aux fidèles de Colosses, et qu'il regrette de n'avoir pas en son pouvoir tous les moyens imaginables de les affermir dans la foi qu'ils ont embrassée.

Un moyen très important lui manque : c'est d'être au milieu d'eux; c'est de leur parler au lieu d'être réduit à leur écrire. Qu'une simple lettre, et même la plus éloquente, est peu de chose auprès d'un entretien, qui se prolonge, qui

se répète, qui ajoute à la force des pensées cette force inexplicable attachée à la parole vivante, à la voix, au regard, en un mot à la présence personnelle; qui permet enfin à celui qui écoute d'interroger celui qui parle, de le diriger par ses questions mêmes, de rendre tout son discours plus propre et plus applicable aux besoins de son auditoire! Et quand bien même celui qui écrit ne serait éloquent et disert que par écrit, quand sa parole, pour parler avec saint Paul, serait méprisable, n'a-t-il pas des moyens de rendre puissante cette présence méprisable, de rendre éloquente cette présence muette? Les actions n'ont-elles pas un langage? Les exemples ne sont-ils pas des arguments? Saint Paul ne se piquait pas, à ce qu'il semble, d'être grand orateur; et quand il répète, avec une touchante humilité, les propos de ses adversaires qui disaient de lui : « Ses lettres sont graves et fortes; « mais la présence de son corps est faible et sa « parole est méprisable; » il ne prend pas puérilement la défense de son éloquence méprisée, et peut-être injustement méprisée; il répond simplement : « Que celui qui parle ainsi consi- « dère que tels que nous sommes en parole « dans nos lettres, étant absents, tels aussi « nous sommes *par nos actions* étant présents. » (2 Cor., x, 10.)

Ce qu'étaient les *actions* de saint Paul, son énergie, sa décision, la sagesse de ses mesures, son talent, s'il est permis de parler ainsi, pour le gouvernement de l'Église, enfin son zèle ardent et doux pour le bien de ses disciples, c'est, mes frères, ce que je n'ai pas à vous rappeler. Il était permis à saint Paul, dans le danger dont il voyait menacée la foi des Colossiens, de déplorer sa captivité qui l'empêchait d'aller à leur secours, et de communiquer avec eux de vive voix. Mais ne faisait-il point tort à ses lettres, si graves et si fortes, comme ses adversaires en convenaient? Ne sont-ce pas ces mêmes lettres qui, transmises par les premiers fidèles à leurs voisins et puis à leurs descendants, ont, de siècle en siècle et de pays en pays, converti le monde? N'en sommes-nous pas nous-mêmes la vivante preuve, nous qui, après tant de générations disparues, nous rassemblons encore comme les premiers fidèles, pour lire et méditer les écrits de Paul? Pourtant, mes frères, Paul avait raison, et l'immense succès de ses épîtres ne prouve rien contre la justice du regret qu'il laisse entrevoir. Ce n'est pas par ses épîtres seules que le monde a été converti, mais par les hommes qui les ont, en quelque sorte, sans cesse adressées de nouveau à l'Église universelle; par les hommes qui nous ont *parlé* de ce que saint Paul

nous avait *écrit ;* par des hommes qui ont produit leurs œuvres et leur caractère personnel à l'appui des vérités contenues dans ces immortels écrits. On peut dire, à la lettre (du moins en prenant l'ensemble de ceux qui ont cru), que « la foi vient de l'ouïe, » et non de la lecture seulement, et que si, par un moyen que nous ne concevons pas trop bien, les messagers de l'Évangile se fussent bornés à répandre dans le monde les épîtres de saint Paul et la Bible entière, sans mêler à cette parole écrite leur parole vivante, et si ensuite ceux que cette lecture aurait convertis (car nous admettons qu'elle en aurait converti plusieurs) s'étaient interdit, comme les premiers, de prêcher autrement que par cette communication silencieuse du volume sacré, la flamme, un instant allumée, aurait bientôt pâli, et n'aurait pas tardé à s'éteindre ; tant, en général, importe la présence de l'homme et sa parole vivante, tant Dieu a particulièrement lié à la puissance des communications immédiates de l'homme avec l'homme l'action et les bienfaits de l'Esprit qui vivifie.

Ne pouvant se transporter chez les Colossiens et se présenter à eux comme une épître vivante de Jésus-Christ, saint Paul cherche à remplacer cet avantage par l'instance et la cordialité de sa parole. Il se rend, autant qu'il peut, pour ainsi

dire présent à Colosses par la force de son amour; les élans de son cœur anéantissent les distances; il rapproche de lui les Colossiens par l'expression même de son regret; il les attire sur son sein, il les embrasse par des pensées pleines de tendresse; il ne veut pas être absent, il est, dit-il, avec eux en esprit; il n'a pas seulement entendu parler de ce bon ordre imposant, de ce front de bataille (car c'est bien là sa pensée) que les Colossiens opposent à l'ennemi de leur foi; il voit tout cela, et se réjouit à cette vue; il est à leur tête, ou plutôt dans leurs rangs, et s'ils ont engagé une lutte, un combat, lui, invisible compagnon d'armes, il combat, il lutte avec eux.

Quel amer chagrin pour un guerrier patriote de ne pouvoir prendre part à une bataille qui va décider du sort de sa patrie! Moïse, pendant que les Israélites combattaient, était loin d'eux sur la montagne, et là il combattait avec eux. Mais saint Paul sait le secret d'être présent partout. Il ne dépend pas absolument de saint Paul que les Colossiens s'aperçoivent de sa présence au milieu d'eux; mais il dépend de lui d'être en réalité présent au milieu d'eux. Il y est en effet, il y est pleinement par la charité; et ce n'est pas de loin, c'est de près qu'il leur crie : « Je vous « dis ceci, je vous parle de ce grand mystère,

« afin que nul ne vous abuse par des discours « spécieux; » car ces discours, je les entends; ces séducteurs, je les vois; ce danger, je le touche. Soldats de Jésus-Christ! dont j'admire le bon ordre et la masse compacte, « prenez « garde, » voici l'ennemi!

L'ennemi dont parle saint Paul est le grand ennemi, l'ennemi de Jésus-Christ, l'ennemi des âmes. C'est le monde, et c'est le prince de ce monde.

Son but, l'objet de son effort constant, est de détruire Jésus-Christ, afin de n'être pas détruit; car non-seulement il n'y a pas de communion, mais pas de compatibilité entre Christ et Bélial. La guerre impie, la guerre insensée que l'esprit du monde a déclarée à Jésus-Christ est une guerre à mort. Mais le monde n'a garde d'annoncer son dessein tout entier. Il n'est pas toujours d'une bonne politique de se poser ouvertement comme ennemi de Jésus-Christ. Bien que les vrais amis de Jésus-Christ n'aient formé la majorité dans aucun siècle ni dans aucun pays, il y a, dans tous les pays de la chrétienté, une prévention en faveur de Jésus-Christ, dirai-je une espèce de foi, qui n'est pas la foi véritable, qui ne suppose point l'amour, mais qui ne laisse pas de s'épouvanter au premier bruit et à la seule pensée d'une guerre à mort contre

Jésus-Christ. On sent en général et confusément qu'on a besoin de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ de moins dans le monde y ferait, on ne sait comment, mais on en est sûr, une profonde, une horrible lacune. La pensée a ses aventuriers comme elle a ses héros; et jamais peut-être n'en eut-elle autant qu'aujourd'hui. L'avez-vous remarqué toutefois? Ils n'osent, tout en renversant le christianisme par leurs raisonnements, se séparer absolument du christianisme, et c'est au nom de Jésus-Christ qu'ils font la guerre à Jésus-Christ. La cynique incrédulité du dernier siècle n'est plus de saison; le christianisme, on le croit, n'est plus qu'un fantôme, un vain nom; mais il faut compter avec ce nom, avec ce fantôme. Et ce n'est pas seulement aujourd'hui, c'est de tout temps que l'adversaire de Jésus-Christ a trouvé mieux son compte à essayer de le diminuer qu'à tenter de l'anéantir. La première de ces entreprises effarouche moins que la seconde; et c'est un grand point; elle n'effarouche même pas du tout le grand nombre; et l'on peut, pourvu qu'on ne parle jamais de détruire Jésus-Christ, pourvu qu'on ne le nie jamais absolument, l'amoindrir, l'exténuer, le réduire à son seul nom, sans exciter aucun scandale parmi la multitude, à qui le nom de Jésus-Christ, son seul nom suffit. Et en

attendant, on l'aura, non pas seulement diminué, mais détruit; car Jésus-Christ n'est pas tel qu'on puisse ni le diminuer ni l'agrandir; diminuer Jésus-Christ, c'est l'anéantir; et s'il n'est Dieu qu'à moitié, Sauveur qu'à moitié, s'il ne se communique à nous qu'à moitié, ou si cette communication n'est certaine qu'à moitié, il n'est Dieu, il n'est Sauveur, il n'est enfin en nous l'espérance de la gloire, en aucune mesure et d'aucune façon. Tel homme, il est vrai, qui croit plus en Jésus-Christ qu'il ne se l'imagine, peut diminuer Jésus-Christ en parole, sans le diminuer dans son cœur; mais la loi inflexible qui veut que Jésus-Christ soit anéanti lorsqu'il est diminué, cette loi qui semble se démentir dans tel ou tel cas particulier et qui ne se dément réellement jamais, reparaît avec évidence dans la multitude. Jésus-Christ et la plénitude de Jésus-Christ sont un seul et même mystère, une seule et même vérité; et partout où l'on est parvenu à ôter à Jésus-Christ un seul rayon de sa gloire, ce seul rayon disparu produit une obscurité parfaite, au sein de laquelle vous entendez comme une voix lugubre de l'humanité qui s'écrie : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne « sais où on l'a mis. »

Quelle joie pour l'ennemi de notre salut d'avoir découvert un moyen de faire la guerre

à Jésus-Christ, sans en avoir l'air, sans en exciter le soupçon, et même en paraissant rendre hommage à Jésus-Christ! Il est donc bien simple qu'il ait, de tout temps, donné la préférence à *l'hérésie* qui diminue Jésus-Christ sur *l'incrédulité* qui le nie. Je dis, mes frères, à l'hérésie qui diminue Jésus-Christ, parce que, malgré la différence infinie des formes et des formules, toutes les hérésies ont cette tendance. Toutes, sans exception, vont à diminuer Jésus-Christ; et où donc iraient-elles, je vous prie, puisqu'elles ne peuvent l'augmenter? Et ne vous y trompez pas, elles ne naissent pas du dehors, excepté dans ce sens que le prince de l'erreur les éveille dans notre cœur; elles avaient leur germe dans notre cœur; le cœur humain est le grand hérésiarque; et de même qu'il a été dit qu'il n'y a aucune tentation qui ne soit humaine, il n'y a non plus aucune erreur qui ne soit humaine; un ange de ténèbres vient de son doigt remuer le limon, mais le limon était au fond de notre cœur. Nous sommes donc les premiers complices de notre ennemi, ses premiers auxiliaires, si même vous ne trouvez plus vrai de dire qu'il est le premier complice, le premier auxiliaire d'un cœur toujours prêt à la rébellion. Car le grand intérêt, la grande passion du cœur humain, jusqu'à ce que la vérité l'ait entièrement vaincu, c'est de

réduire Jésus-Christ à n'être qu'un nom ; et à l'inverse de Jean-Baptiste, qui trouvait tant de joie à dire : « Il faut qu'il croisse et que je di-« minue, » notre cœur, même après avoir confessé Jésus-Christ, se répète sans cesse à demi-voix : « Faisons tout pour qu'il diminue, et tout « pour que je croisse. »

Mais, quoi qu'il en soit, que l'initiative appartienne à notre cœur ou au grand adversaire, toujours est-il que cette complicité ne s'avoue de part ni d'autre; et ce n'est ni notre cœur avec ses passions, ni l'adversaire avec sa malice, qui paraissent ouvertement dans l'arène. Ils ne se mesurent pas, corps à corps, avec le grand mystère de piété, avec l'Évangile ; ils envoient à leur place d'autres adversaires, désintéressés à ce qu'il semble, libres, du moins ils le prétendent, de tout autre intérêt que celui de la vérité, et c'est en leur nom que le combat s'engage. Il en est deux, au visage candide, au front imperturbable, au maintien grave, portant pour devise sur leur bouclier les noms sacrés de vérité et de devoir. L'un de ces ennemis, Paul l'appelle *la philosophie ;* il nomme l'autre *la tradition :* « Prenez « garde que personne ne vous emmène en escla-« vage par la philosophie et de vains prestiges « selon la tradition des hommes, » ou bien : par une philosophie pleine de vains prestiges et par

une tradition humaine. Tels sont les auxiliaires du monde dans cette guerre impie; auxiliaires qui ne seraient pas assez forts sans nos passions, et sans qui nos passions ne seraient pas assez fortes. Car d'un côté, personne ne veut se livrer au mal contre toute apparence, et d'un autre côté, il serait difficile de trouver des raisons pour le mal si l'on n'avait pas d'avance un grand désir d'en trouver. Ainsi nous les aidons tour à tour et ils nous aident; nous recevons leurs inspirations et ils reçoivent les nôtres; ils sont nos auxiliaires et nous devenons les leurs; et leurs efforts réunis aux nôtres sont dirigés vers un but commun, qui est d'affaiblir Jésus-Christ, de retrancher quelque chose à sa plénitude, de nous persuader que le mystère de cette plénitude ne renferme pas, comme le prétend saint Paul, tous les trésors de la sagesse et de la connaissance, c'est-à-dire que ce mystère n'est pas parfaitement sage, n'est pas parfaitement vrai.

La philosophie, mes frères, prise dans sa plus grande simplicité, n'est qu'un bon sens élevé, qui, ne prétendant pas connaître toutes choses, veut connaître bien les objets dont la connaissance ne lui a pas été refusée. Les noms et les apparences ne sont rien pour elle, le préjugé n'est la base d'aucun de ses jugements, le nombre et le temps ne transforment pas pour elle

une erreur en vérité; elle ne croit, ne nie, n'affirme rien au hasard ni à la légère. Ne se fiant pas à un premier regard, elle cherche les différences sous les ressemblances, et les ressemblances sous les différences; unissant tour à tour ce que le vulgaire sépare, et séparant ce qu'il unit. Tandis que tous les faits sont isolés pour le regard inattentif, ils se lient et s'enchaînent sous le sien, et elle poursuit aussi loin qu'elle peut la chaîne qui les unit. S'attachant dans chaque chose à ce qui est essentiel, et jetant à l'écart ce qui est purement accidentel, elle finit par reconnaître une même nature, un même principe, une même origine en des objets qui semblaient d'abord n'avoir rien de commun entre eux; elle ramène ainsi les innombrables faits du monde moral et du monde physique à un petit nombre de pensées, et ces pensées elles-mêmes à un plus petit nombre encore, gravissant ainsi vers l'unité, qu'elle n'atteindra jamais, mais à laquelle une force mystérieuse la contraint d'aspirer toujours. Pour dire tout en un mot, la philosophie diffère de la raison vulgaire en ce qu'elle s'applique à pénétrer de l'extérieur des choses, ou de leur enveloppe, jusqu'à leur principe, du moins jusqu'à l'idée qui explique à elle seule le plus grand nombre de faits possibles, et devant laquelle, manquant d'haleine, elle est

contrainte de s'arrêter. Où s'arrêtera-t-elle? quelle est sa sphère légitime? Cette question lui importe plus que toute autre. La philosophie ne s'honore pas plus en étendant son regard qu'en reconnaissant ses limites. Elle règne dans cette apparente abdication; c'est sa gloire de savoir se borner, aussi bien que dans le domaine de la morale c'est la gloire de la volonté de s'arrêter à propos et de s'exercer contre elle-même. Mais pour connaître ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas, elle fait le compte de ses procédés et de ses instruments; elle mesure ses moyens à son but, et ne pouvant mettre toute sa grandeur à constater sa connaissance, elle en met une partie à constater son ignorance, et, pour ainsi dire, à savoir certainement qu'elle ne sait pas.

Saint Paul n'avait pas répudié cette philosophie, et n'avait pu songer à la répudier; il savait aussi bien que nous que, dans des matières de religion, et même de religion révélée, on fait de la bonne ou de la mauvaise philosophie, mais, en tout cas, de la philosophie. Il ne faut pas condamner la philosophie, ou bien il faut se taire sur la religion qui la suppose, qui y conduit, qui la créerait si elle n'existait pas. Aussi saint Paul ne l'a-t-il pas condamnée, et lorsqu'il prémunit ses disciples contre « une science fausse-

« ment ainsi nommée, » il suppose par là même une science vraie. Or, la philosophie est une partie de la science, ou plutôt la science même de la science. Comment, d'ailleurs, l'eût-il condamnée sans se condamner lui-même, lui qui en a fait un si heureux et si fréquent usage? Nous voudrions en vain le nier; les écrits de saint Paul, ceux de saint Jean sont pleins de la plus haute philosophie; et qu'on nous entende bien : nous ne voulons pas seulement dire pleins d'une vérité sublime, mais pleins de cette philosophie que nous avons tâché de caractériser, qui s'élève des apparences à la réalité, de l'accident à l'essence, du particulier au général, des faits changeants aux principes immuables.

Saint Paul ne méprisait pas non plus la tradition, par où il faut entendre la communication d'un fait ou d'une vérité de la part d'une personne qui a le droit d'être crue. La philosophie nous apprend à quel titre une personne a droit d'être crue; mais les conditions qu'elle pose étant remplies, il est philosophique de croire, et la tradition vient, au gré de la philosophie, combler le vide laissé par la philosophie, qui peut raisonner sur les faits, mais qui n'a pu les inventer. La révélation dans ce sens est la tradition par excellence, c'est la tradition de Dieu

même. Mais c'est encore la tradition de Dieu, ou une tradition divine, que la succession des vies saintes dans l'histoire de l'humanité : ces vies sont le christianisme lui-même, car le christianisme, bien qu'il découle d'une doctrine et qu'il soit écrit dans un livre, n'est pourtant essentiellement ni une doctrine ni un livre, mais une vie jaillissant éternellement du sein même de Dieu. Or, cette vie, perpétuée de fidèle en fidèle, est encore une révélation, une tradition, un témoignage divin. C'est aussi une tradition divine que la parfaite similitude du christianisme avec lui-même à travers les extrêmes différences des temps et des lieux ; et le philosophe, frappé lui-même de ce merveilleux accord des siècles, des nations et des races, ne pourra s'empêcher de voir dans cet accord si intime et si involontaire du sauvage avec l'homme civilisé, et des chrétiens du premier siècle avec ceux du dix-neuvième, un fait bien digne de peser dans la balance en faveur de la religion chrétienne. Dans un sens encore, la tradition est considérable ; c'est lorsque, remontant à la source même de nos croyances, elle nous les montre dans un état de pureté et de simplicité qu'elles n'ont pas tardé à perdre dans les discours et dans les écrits des âges suivants. Car bien que le diamant de la vérité soit toujours aussi pur en lui-même, et

quoique aussitôt qu'on le débarrasse de son enveloppe, il jette les mêmes feux que jadis, encore faut-il que cette enveloppe, cette croûte soit enlevée, tandis que, dans les mains du maître et de ses disciples immédiats, rien ne l'enveloppe, rien ne le ternit; il est tout entier diamant. C'est à ce retour si nécessaire vers nos origines que s'appliquent bien ces paroles du prophète Jérémie : « Enquérez-vous touchant les « sentiers des siècles passés, quel est le bon che« min, et marchez-y. » (Jérémie, VI, 16.)

Ce n'est ni contre cette tradition ni contre cette philosophie que saint Paul veut mettre en garde les Colossiens. Il parle d'une philosophie prestigieuse et d'une tradition humaine. La première est la raison naturelle, procédant sans règle et opérant sur des données incomplètes ou fausses; la seconde est une prévention stupide qui ajoute à une opinion quelconque le poids brutal du nombre et de la durée. Saint Paul veut donc prémunir les Colossiens et nous-mêmes contre le sophisme érigé en philosophie et contre la coutume érigée en preuve.

Il appelle cette philosophie prestigieuse ou pleine de vains prestiges. C'est ainsi, mes frères, que nous croyons devoir rendre les expressions de l'original; et c'est en effet par des prestiges, ou par des apparences, que cette philosophie

nous séduit. Elle ne pose rien en principe que nous ne soyons obligés d'admettre et que nous n'admettions volontiers; ce qu'elle oppose à la vérité qu'elle veut détruire, ce sont des vérités, mais ce sont des vérités partielles, qui, séparées de celles qui sont destinées à les compléter, ne sont désormais que de graves erreurs. Le monde en use à l'égard de la vérité comme à l'égard de Jésus-Christ : il ne la nie pas absolument, il la diminue. C'est là son prestige; c'est par là qu'il éblouit la plupart des hommes, et surtout, sans doute, ceux qui veulent être éblouis. Il n'a donc pas besoin d'évoquer des fantômes et de créer, si l'on peut dire ainsi, des erreurs factices: la vérité lui suffit; il la déchire, et d'un de ses lambeaux il fait une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle ressemble davantage à une vérité. Ses mensonges sont des réticences, et seraient bien moins dangereux, ou seraient absolument sans danger, si c'étaient de purs mensonges.

C'est ainsi, par exemple, qu'il en appelle au sens commun, ce myope dont l'œil voit bien ce qu'il voit, mais ne voit qu'à deux pas, et lui demande en ricanant s'il voit donc à l'horizon ces merveilleux objets que d'autres ont prétendu y voir, mais qu'à vrai dire ils ont rêvés. Il n'a garde de lui dire que cet œil si faible,

armé d'un télescope, verrait tout ce que d'autres ont vu. Il l'accoutume à juger des choses du ciel par les analogies de la terre. Il lui enseigne à ne considérer comme réel que ce qui se touche, et comme vrai que ce qui se comprend. Il ne lui commande pas de nier l'invisible, l'infini, la providence, la grâce, la communication de l'homme avec Dieu par la prière; mais au fond il ruine à petit bruit toutes ces vérités dont aucune n'est à la portée du sens commun, et sur chacune desquelles le sens commun, si on l'interroge, ne manquera pas de répondre : Non. Voyez-vous cet homme qui, chargé d'allumer au sommet d'une tour le fanal qui doit, au milieu de la tempête et de la nuit, guider vers le rivage de malheureux navigateurs, y place dérisoirement, au lieu d'une flamme aux jets larges et étincelants, la petite lampe qui tout à l'heure éclairait à peine un coin de son étroite demeure; telle est la philosophie du sens commun. Ne faut-il pas qu'un homme soit tombé bien bas, que son âme soit bien engourdie ou tout à fait morte pour qu'il applique sérieusement aux questions religieuses les principes étroits du sens commun? Eh bien! tout un siècle, nous l'avons vu, en peut venir là; et que devient Jésus-Christ pour un siècle pareil? Nous l'avons vu aussi. Les uns le renient et le blas-

phèment; les autres, plus timides, ou moins conséquents, ou plus habiles, le diminuent, retranchent de sa plénitude; mais pour les derniers comme pour les autres, il n'y a plus de Jésus-Christ, car ce Jésus-Christ n'est pas selon le sens commun.

Un autre prestige, tout opposé, nous séparant du sens commun (dont il ne faut pas sans doute se contenter, mais dont il ne faut jamais se séparer), enlève notre pensée dans des régions sans bornes, où rien n'arrête le regard, où l'œil ne peut rien comparer ni mesurer, parce qu'il n'y a rien dans cet espace que l'espace même, où les idées ne représentent pas des choses, où les mots ne représentent pas des idées, où l'existence de l'être pensant se confond avec celle de l'objet pensé, où le dernier point d'appui ou d'arrêt de la pensée, la certitude de notre propre existence, le droit de dire *moi*, a commencé par s'abîmer dans une substance qui n'est pas plus que nous en état de dire *moi*. Persuader à l'esprit que s'ébattre ainsi dans le vide, c'est réellement penser; que lier des formules à des formules c'est réellement connaître, n'est pas si difficile qu'on serait porté à le croire, et surtout que ne veut le croire la philosophie du sens commun. Et quand on a sacrifié à cette autre idole, plus grande, mais plus creuse que la première, que reste-t-il de

Jésus-Christ? Son nom peut-être; car ces systèmes, qui se piquent d'être assez vastes pour offrir une place dans leur sein à tous les systèmes, en ont une aussi pour Jésus-Christ. Mais quelle est cette place? ou plutôt quel est ce Jésus-Christ? Vous attendez-vous à rencontrer le Jésus-Christ de Bethléem et du Calvaire? ce Jésus-Christ vivant, personnel, qui pleura sur Lazare, qui regarda Pierre, qui aima saint Jean? Quelle pauvreté! quelle bassesse! Tout cela n'est qu'une image grossière! La croix elle-même n'est qu'un symbole dont vous êtes loin d'avoir le sens! Et quant au Fils éternel unissant sa divinité à notre humanité, et quant à cet Avocat que nous avons auprès du Père et qui est vivant pour intercéder sans cesse, et quant à cet Ami céleste qui est au milieu de nous lorsque nous sommes assemblés en son nom, il n'y faut plus songer. Jésus-Christ n'est pas une personne, mais un fait. La personne qui a paru sous le nom de Jésus-Christ n'a fait que revêtir, au moment précis, une idée qui était dans le monde; c'est cette idée qu'on a crucifiée, c'est cette idée qui est ressuscitée et montée au ciel; il n'y a point d'autre Jésus-Christ; le vôtre, celui aux pieds duquel vous avez tant prié, tant souffert, tant aimé, ce sont plusieurs personnes dont aucune n'était le Christ ni ne pensait à l'être, mais

dont l'une, sans le vouloir, a pris à son compte tout ce que les autres ont été, et a facilement absorbé leur souvenir dans le sien. Allez maintenant, priez et pleurez sur ce Calvaire désert; cherchez-y une croix qui n'y fut jamais plantée; cherchez dans les cieux un Christ qui n'y est pas, et au lieu d'un Dieu adorez un système. Votre Christ s'est perdu dans un Christ beaucoup plus grand; n'allez donc pas dire qu'on vous l'a diminué, quand, au contraire, on vous l'a agrandi; mais non, mes frères, dites hardiment qu'on vous l'a diminué en effet, diminué de toute sa personnalité, qui était le point d'appui de votre espérance, le principe de votre vie religieuse et le charme de vos douleurs.

La philosophie dont parle saint Paul a d'autres prestiges encore. Toujours fidèle à son principe, elle diminue l'homme, pour diminuer Jésus-Christ. Elle oublie à dessein tel ou tel des éléments principaux de la nature humaine, et fait si bien que l'homme n'étant plus l'homme tout entier, n'a plus besoin aussi de Jésus-Christ tout entier. Tantôt elle fait de la religion un raisonnement, un système, dont elle balance savamment toutes les parties, et elle applique si bien à cette étude toutes les forces de notre intelligence, que ce qu'elle nous a donné comme système reste en effet système pour nous; que

nous pensons notre religion sans la sentir; que nous raisonnons de l'amour sans aimer, du salut sans être sauvés; que nous savons en un mot, à merveille, comment doivent se passer en nous toutes ces choses, sans qu'aucune se passe en nous. Tantôt elle retranche à la fois un des dogmes de l'Évangile et un des besoins de notre nature; car il n'est pas dans l'Évangile un dogme qui ne corresponde à un de nos besoins, ni dans notre nature un besoin qui ne corresponde à une doctrine de l'Évangile. Il lui suffira, par exemple, je ne dis pas de nier, mais de dissimuler, mais de taire et ce besoin de notre nature et ces paroles de l'Évangile qui donnent, de concert, la perfection pour terme à nos efforts et pour but à notre vie. De là, je veux dire d'une morale sans héroïsme, jusqu'à une morale parfaitement triviale, il n'y a pas même un pas; on tombe, sans transition, de l'une dans l'autre; on est trivial quand on n'est pas sublime. Or, si au point de vue de la croix de l'Homme-Dieu une morale vulgaire est absurde, la croix de l'Homme-Dieu est également absurde au point de vue d'une morale vulgaire. Qu'avons-nous affaire de Jésus-Christ, et comment sa croix ne serait-elle pas un hors-d'œuvre dès qu'il est entendu que nous ne sommes point appelés à la perfection? Jésus-Christ est donc diminué! De com-

bien? Je ne sais; mais ce que vous devez savoir, c'est que, si Jésus-Christ ne vous est plus nécessaire, il ne vous est plus même utile.

Autre prestige, autre vérité transformée en erreur. La philosophie invoque l'idée de progrès; et, comme cette idée est profondément vraie, comme le progrès, de quelque façon qu'on l'entende, est l'instinct de tout homme, elle trouve aisément un écho dans notre cœur. Il faudrait, pour être vrai, dire à l'homme que l'immutabilité, comme le progrès, est le caractère et la beauté de la religion vraie, ouvrage d'un Dieu en qui il n'y a ni variation ni aucune ombre de changement, et que c'est avec plein droit que saint Paul a dit de son Maître qu'il est le même hier, aujourd'hui et éternellement; il faudrait lui dire que cette immutabilité qui fait la gloire de l'Évangile, puisqu'en restant le même, il a suffi à tous les siècles et répondu à tous les besoins que le progrès a fait surgir, est en même temps et surtout la consolation et la joie du croyant, qui ne craint plus de se voir ballotté à tout vent de doctrine; il faudrait lui dire que, sans cette immutabilité, l'Évangile, qui ne serait pour lui qu'une pensée humaine se modifiant sans cesse elle-même, ne pourrait lui suffire ni dans la vie ni dans la mort; enfin il faudrait lui dire que le progrès qu'il aime et

qu'il veut se trouve dans l'Évangile, qui, sans rien changer à sa base éternelle, se prête à tous les mouvements les plus divers de l'humanité, se dilate pour ainsi dire avec elle, se montre, après chaque révolution de la société, proportionné à l'état qu'a amené cette révolution; que dis-je, porte caché dans son sein le germe de toutes les révolutions heureuses, et les a toutes provoquées ou facilitées. Oui, il faudrait dire tout cela; mais en ne le disant pas, on rend l'homme impatient de cette religion immobile, toujours en arrière, lui semble-t-il, de ses pensées et de ses espérances; et ainsi encore on diminue Jésus-Christ en lui ôtant, si j'ose parler de la sorte, une partie de son humanité, puisque, en qualité d'homme, il doit souscrire et concourir à tous les développements et à tous les progrès véritables.

Telles sont quelques-unes des ruses d'une fausse philosophie. Que d'autres nous pourrions citer encore! Bornons-nous à vous avoir mis sur la voie, et signalons maintenant avec saint Paul cet autre complice ou cet autre allié du monde, la *tradition humaine*. Ne faut-il pas que le monde soit bien décidé à réussir, et en même temps bien peu certain du succès, pour associer dans un même dessein deux ennemies aussi déclarées que le sont l'une de l'autre, la philoso-

phie et la tradition? J'entends la philosophie trompeuse et la tradition humaine; car la philosophie dont parle saint Paul se rit de toute tradition. La philosophie s'appelle elle-même l'indépendance, la souveraineté de l'esprit humain, et la tradition, à ses yeux, en est la servitude et l'avilissement. Mais il ne leur semble pas que ce soit trop de leur force réunie pour venir à bout d'une tâche aussi forte que celle de déraciner ce grand arbre, ou même seulement de l'émonder; et dès lors il leur en coûte peu de vaincre leurs répugnances mutuelles; la philosophie dès lors s'appuie volontiers sur la tradition, la tradition s'en réfère volontiers à la philosophie; je veux dire que la philosophie ne dédaigne pas d'entrer dans les préjugés de la multitude, et que la multitude ne refuse pas d'emprunter quelques arguments à la philosophie. A Colosses, l'hérésie avait ce double caractère; c'était un composé de raisonnements subtils et de citations sans autorité; on alléguait à la fois contre la plénitude de Jésus-Christ une prétendue nature des choses et les opinions des docteurs.

L'effort de la tradition, dans cette discussion, ne portait pas tant sur la nature divine de Jésus-Christ que sur la vertu toute suffisante et parfaite de son œuvre comme Rédempteur.

La tradition s'efforçait de ramener les Colossiens vers la loi, non pas certes vers cette loi spirituelle qui, telle qu'un sage précepteur, eût ramené les âmes à Jésus-Christ, mais vers cette loi des œuvres et des observances, bien plus propre que toute autre chose à replacer sur son piédestal l'idole de la propre justice. Nous n'avons pas les mêmes traditions, mes frères; peut-être n'en avons-nous point, à moins que ce n'en soit une en quelque sorte que de n'en point avoir, et de pouvoir se dire : Ce qu'on nous propose de croire, nos pères ne l'ont point cru; ce qu'on nous propose de croire, on ne le croit pas ailleurs. Cette tradition de l'incrédulité et de l'indifférence n'est pas, assurément, moins puissante que l'autre, et nous savons, à la honte de la multitude, quel parti on en a tiré pour affaiblir l'Évangile et pour diminuer Jésus-Christ. On peut à la vérité tirer de la tradition un parti tout opposé; cela s'est vu aussi, et jusqu'à un certain point nous pouvons nous en réjouir; mais puisqu'il faut dire ici toute la vérité, nous ne serions pas étonné que le grand ennemi ne se réjouît de voir, fût-ce même dans le sens de la vérité, la tradition des hommes mise à la place du témoignage de Dieu, et les hommes continuant ou commençant à croire à Jésus-Christ, non parce qu'ils ont reconnu en lui le chemin,

la vérité et la vie; non parce qu'en le contemplant ils ont été intérieurement contraints de lui rendre gloire, mais principalement parce que leurs pères ont cru. C'est un piége que le prince des ténèbres tend aux plus fidèles; peut-être il aimerait mieux que le nom de Jésus-Christ ne fût pas prononcé du tout, ce nom tout seul étant une puissance; mais après tout, il ne lui importe pas trop que la foi ait un objet ou qu'elle en ait un autre, pourvu que cette foi, pétrifiée en quelque sorte, n'ait plus de la foi que la forme et le nom, et que Jésus-Christ soit diminué ou restreint, sinon dans la plénitude de sa nature, ou dans celle de son œuvre, du moins dans notre cœur même et dans les sentiments que nous lui devons. Ainsi, dans tous les temps, et quel que soit le sens de la tradition, l'ennemi se sert de la tradition au préjudice de Jésus-Christ, ou bien plutôt à notre préjudice, et l'exhortation de l'apôtre arrive à nous, pleine de justesse et d'à-propos, à travers dix-huit siècles qui nous séparent de lui.

Et gardons-nous de l'oublier, ces deux adversaires de Jésus-Christ dans l'église de Colosses se réclamaient de Jésus-Christ l'un et l'autre; ils osaient prononcer son nom, et s'ériger même en hérauts de sa gloire et en prédicateurs de sa doctrine; il faut bien s'en souvenir

pour comprendre que saint Paul ait dit aux Colossiens que leurs nouveaux docteurs les enseignaient « selon les éléments du monde et non « selon Christ. » Aurait-il valu la peine de dire que ces docteurs n'enseignaient pas selon Christ, s'ils n'avaient pas affecté d'enseigner selon Christ? Mais non, ils étaient loin d'enseigner selon Christ, non-seulement parce qu'ils portaient atteinte à la plénitude de Christ, doctrine fondamentale de l'Évangile, mais encore parce qu'ils n'enseignaient pas, cela va sans dire, selon l'esprit de Christ, qui est céleste ; mais, dit saint Paul, selon les éléments du monde. C'était le monde, en effet, le monde qui a le cœur partagé, le monde qui n'aspire point à la perfection, le monde qui se contente d'un juste-milieu insipide, le monde qui n'a pas faim et soif de la justice, le monde à qui tout ce qui est divin dans la vie humaine apparaît comme une folie, c'était le monde qui fournissait à ces docteurs les éléments de leurs argumentations, toujours assez spécieuses pour l'homme naturel. Partant du monde, ils arrivaient au monde ; il faut partir de Dieu pour arriver à Dieu. Ils se condamnaient eux-mêmes dans leurs efforts pour diminuer Jésus-Christ ; car, quel que fût leur dessein, ils n'avaient pas annoncé celui de diminuer les obligations de l'homme, de diminuer sa

destination, de diminuer sa nature, de diminuer la religion ; ils auraient été bien fâchés qu'on le crût ; ils auraient protesté contre cette inculpation ; ils la méritaient pourtant, et ne pouvaient guère ne pas la mériter ; car c'est une loi éternelle, et confirmée par l'expérience de tous les âges, qu'on ne peut retrancher quelque chose à la plénitude de Christ sans amoindrir d'autant l'idée de la loi chrétienne, et pareillement, qu'on ne peut essayer d'entamer cette loi parfaite sans être poussé impérieusement à faire descendre Jésus-Christ de ce trône où l'avait placé notre foi.

Chose prodigieuse et véritable ! la tradition de la vérité a pu quelquefois convoyer la tradition du mensonge. A l'abri d'un dogme important, mis en évidence, hautement arboré, dominant toute la doctrine, une foule d'inventions humaines, calculées pour la consolation de l'homme naturel, ont formé une colonne serrée, et grossi le courant de la tradition. Dans ce cortége impur de la vérité, il n'est erreur qui n'ait trouvé sa place ; il n'est superstition grossière, idolâtrie dégradante, honteux paganisme qui n'ait marché tête levée, fier d'être vu en compagnie avec une vérité universellement honorée : ainsi le pavillon du royaume couvre le vaisseau du pirate. Celui qui, trop vivement

touché de l'espace, du temps et de la coutume, ne va pas toujours de nouveau puiser la vérité à sa source, est en grand danger, selon l'expression de saint Paul, d'être emmené en esclavage par cette fausse tradition. Si jamais une communauté s'érige de son chef en dépositaire de la vérité, si elle fait de cette prétention même, et du devoir de la soutenir, un dogme ou plutôt toute la religion de ses adhérents, elle pourra un jour, au nom de la tradition qui est la raison du grand nombre, avoir le grand nombre pour elle; elle aura même beaucoup plus de sectateurs de ses principes qu'elle n'aura de membres de son corps; car un grand nombre de ceux qui se vantent de lui être opposés sont, ainsi que ses propres adhérents, les esclaves d'une tradition, en sorte que s'il ne s'agissait pour elle que du principe abstrait de la tradition, elle pourrait hardiment les réclamer comme siens. Qui est-ce qui croit à la vérité pour la vérité même? Qui est-ce qui n'est pas, jusqu'à un certain point, esclave de la tradition? Il n'est pas nécessaire toujours que les siècles et les générations y conspirent; un seul homme suffit; l'autorité d'un seul est la tradition de plusieurs; tant de paresse et de servilité trouve moyen de s'accorder avec tant d'insolence; et l'attrait, l'empire de la tradition est si grand, que la re-

ligion qui a rompu d'un seul coup avec la tradition et avec la philosophie (j'ai dit avec quelle philosophie) est par là même une religion héroïque, l'appel le plus énergique à tout ce que l'esprit humain peut avoir de puissance et de valeur propre, la tâche la plus effrayante qu'on ait pu jamais imposer à l'orgueil et à l'indolence, mais en même temps la plus honorable perspective qu'on ait pu jamais ouvrir à la dignité de notre nature. Ce qu'on propose à notre espérance, c'est l'avantage, c'est la gloire si rare de pouvoir dire en toute vérité : « Je sais en qui « j'ai cru. » Mais ce n'est pas notre gloire, c'est celle de l'Évangile, et c'est notre salut. C'est au nom de notre salut, de notre éternelle communion avec Dieu, que saint Paul cherche à nous mettre en garde contre une fausse philosophie et une vaine tradition.

Paul a vu ces deux dangers à la fois, ces deux maux l'un dans l'autre, et c'est à cette vue qu'il s'écrie avec angoisse mais avec énergie : Prenez garde! prenez garde que ces ennemis ne vous emmènent en esclavage ! car c'est bien là le sens et la force de ses expressions. Elles sont vives, elles sont touchantes. Ne croyez-vous pas voir les habitants d'une île fortunée, errant sans crainte sur le rivage de leur terre natale, trop près sans doute de cet océan qui est le

chemin de leurs ennemis? Leur regard qui, de ce rivage bas et uni, ne peut s'étendre assez loin sur la mer, n'y aperçoit pas les funestes vaisseaux qui leur apportent des chaînes. Mais, debout sur le sommet d'un rocher (c'est le rocher du salut), une sentinelle vigilante (c'est Paul) signale à ses compagnons le danger qui s'approche. A peine a-t-il vu ces navires à l'horizon, déjà, par un juste pressentiment, il voit sur ces bords heureux la servitude et la désolation, et du haut de ce rocher voisin du ciel il fait entendre ce cri sauveur : L'ennemi, voici l'ennemi! Prenez garde, hommes trop imprudents, qu'on ne vous emmène en esclavage! Prenez garde, chrétiens encore novices, qu'on ne s'empare de vous par de spécieux discours, et qu'on ne vous dérobe, à peine conquise, à peine goûtée, cette glorieuse liberté des enfants de Dieu! Prenez garde qu'on ne vous enlève celui qui est pour vous la liberté même, ce Jésus sous les regards duquel vous aviez vu tomber toutes les chaînes dont vous chargeaient à la fois votre conscience alarmée, l'habitude du péché, la puissance de la chair, la crainte de la douleur, la crainte de la mort. Prenez garde, car bientôt, et sans vous en être aperçus, il ne vous restera rien du Christ vivant et fort, à la place duquel on vous aura laissé un Jésus-

Christ mort et inutile. Prenez garde, d'autres qui l'avaient reçu comme vous errent maintenant sans lumière et sans guide, sans Dieu et sans espérance, dans la ténébreuse vallée de cette vie mortelle. Prenez garde, car les plus grands maux ont souvent été l'œuvre d'un imperceptible moment; et, dans la vie spirituelle aussi bien que dans la vie temporelle, « la pau-« vreté vient comme un passant, et la disette « comme un homme armé. » (Proverbes, VI, 11.)

LES PRÉCAUTIONS

DE LA FOI.

Prenez garde que personne ne vous emmène en esclavage par une philosophie pleine de vains prestiges et par une tradition humaine, suivant les éléments du monde, et non pas selon Christ; car toute la plénitude de la divinité habite corporellement en lui.

COLOSSIENS, II, 8, 9.

L'apôtre a signalé deux ennemis du mystère de Jésus-Christ, la philosophie et la tradition. Il est permis de croire qu'il ne les rencontrait pas pour la première fois, et qu'il avait été personnellement aux prises avec elles. Il savait peut-être par expérience combien leurs approches sont dangereuses, combien leurs étreintes sont serrées; c'étaient elles peut-être qui avaient érigé en persécuteur de l'Évangile celui qui, plus tard, en devait être l'apôtre; c'étaient elles qui lui avaient fait prendre au supplice d'Étienne une part presque aussi odieuse que celle des bourreaux de ce martyr. Car la tradition et la philosophie ont leurs fanatiques; elles savent persécuter, car elles savent haïr; la foi chrétienne elle-même, jusqu'à ce qu'elle soit deve-

nue amour, n'étant qu'un système ou une tradition, ne met point à l'abri de ces honteux excès. Combien le souvenir d'avoir subi lui-même un tel esclavage ne devait-il pas augmenter l'anxiété de Paul à la vue du péril des Colossiens, et combien, dans un entretien personnel, son accent aurait été pénétrant et expressif en prononçant ces simples mots : «Prenez « garde ! » Quoi qu'il en soit, il parle du danger comme un homme qui le connaît et qui l'a mesuré; il n'y a, dans le morceau que nous étudions, presque pas un mot qui n'en rende témoignage. Voyez cet effort touchant pour contre-balancer autant qu'il peut le désavantage de son absence; voyez cette exhortation pressante à rester ferme dans la foi, à s'enraciner, à se fonder, à abonder dans cette foi, à en remercier Dieu toujours de nouveau. Tout ceci devait engager les Colossiens, et nous engager nous-mêmes à *prendre garde,* selon l'exhortation de l'apôtre. Mais qu'est-ce que *prendre garde?* C'est ce qu'il nous reste à apprendre.

Prenez garde veut-il dire simplement : Défiez-vous, craignez, tremblez? Evidemment non, mes chers frères. Ces mots ne signifieraient rien s'ils ne signifiaient que cela. C'est prendre garde fort inutilement, ou plutôt ce n'est point prendre garde, que de se défier et de craindre.

Prendre garde signifie littéralement se garder, et l'on ne se garde pas si l'on n'en a les moyens. Prendre garde est donc s'entourer de certaines précautions, de certains préservatifs, de certains moyens de défense. Quels sont-ils dans le cas dont il est question?

Bien des gens penseront que prendre garde, c'est fuir, ou, en d'autres termes, puisqu'il s'agit de doctrines, refuser d'entendre, se boucher les oreilles. Il faudrait d'abord que cela fût possible, et cela ne l'est pas. Les sources des objections sont trop nombreuses, les formes qu'elles peuvent revêtir sont trop diverses, les chemins et les occasions dont elles disposent se renouvellent trop aisément, leur adresse à s'introduire est trop subtile, elles entretiennent dans la place trop de secrètes intelligences, pour qu'on se puisse flatter de les rencontrer rarement, moins encore de ne les rencontrer jamais. Il faudrait d'abord les connaître à leur visage; mais quoi! elles sont quelquefois longtemps à nos côtés, que nous les croyons bien loin. Qui peut se répondre, même dans la classe la plus obscure, même dans la retraite la plus profonde, de n'en être jamais abordé? Et que ferez-vous, je vous prie, si elles vous viennent de vous-mêmes, si elles se forment au dedans de vous? D'ailleurs, vinssent-elles toutes du dehors, rien

n'est plus subtil que les miasmes de l'incrédulité et du doute ; quand le doute et l'incrédulité sont quelque part, ils se répandent dans l'air ; on les respire sans les voir ; à peine les objections ont-elles besoin d'articuler pour être entendues ; elles s'attachent à tous les sujets ; elles imprègnent tous les discours ; elles entrent par tous les pores : on est envahi avant de se croire atteint.

Les mêmes personnes qui croient ces rencontres si faciles à éviter, assimilent entièrement les objections de l'erreur aux tentations du péché, auxquelles certainement on doit fermer la porte de son cœur : ne demandons-nous pas à Dieu tous les jours de ne pas nous conduire en présence de la tentation? Mais il est facile de se convaincre, mes frères, que cette assimilation n'est pas fondée, ou, tout au moins, que si la loi qui nous ordonne de fuir les tentations est absolue, celle de fermer l'oreille aux objections de l'incrédulité ou de l'hérésie est sujette à des exceptions. Comme il est impossible qu'il ne se trouve pas des personnes ou disposées ou condamnées à entendre ces objections, et néanmoins incapables de les réfuter, il faut bien que quelques-uns, du moins, se fassent une loi d'écouter afin de répondre pour tous. C'est ce que les apologistes du christianisme ont fait dans

tous les temps; c'est ce que fait saint Paul lui-même avec une force tout ensemble et une prudence que personne n'a surpassées. D'ailleurs, nous ne voyons pas qu'il y ait pour les croyants une sûreté absolue à refuser obstinément le combat, et à s'enfermer dans leur croyance comme dans une place forte : elle ne sera pas forte bien longtemps. Car de même que quand le pays est envahi et tous les passages occupés par l'ennemi, il faut bien que les citadelles se rendent; de même cette foi, qui n'a pas osé se présenter dans la plaine, qui a refusé la discussion, enveloppée de tous côtés par l'incrédulité, et ne recevant pas miraculeusement sa subsistance d'en haut, est bien obligée à la fin de capituler; car elle ne vivait que du consentement général, et vient-il à lui manquer, elle succombe. Avant même qu'elle succombât, bien du mal était déjà fait dans les esprits incertains et flottants; car en la voyant se retirer derrière les gros murs de sa tradition (que fait-elle en effet que d'opposer une tradition à une autre tradition?) on a pu lui dire, et on lui a dit : Si vos raisons de croire sont si faibles qu'elles ne puissent tenir tête aux raisons de ne pas croire, pourquoi donc croyez-vous? et si elles sont fortes, d'où vient que vous craignez de vous mesurer avec vos adversaires? Il est certain, mes frères,

qu'une incrédulité que le moindre bruit réveille n'était pas morte, et qu'une religion pour qui le moindre choc est mortel, est à peine vivante. Les adversaires du christianisme auraient du moins l'apparence de la raison et une excuse suffisante à leur incrédulité s'ils voyaient la religion se mettre au régime d'un malade qui ne doit qu'à des précautions infinies la prolongation de sa triste existence, et qui renonce à vivre pour s'empêcher de mourir. Les chrétiens, dans ce cas, auraient calomnié le christianisme, mais ils ne l'auraient pas, je le crains, calomnié vainement.

On convient que le chrétien est appelé à rendre compte de sa foi, et que c'est une des manières de rendre gloire à l'Évangile que de montrer que « cette parole est certaine et digne « d'être parfaitement reçue. » N'est-ce pas convenir en même temps que le chrétien ne doit pas absolument éviter la rencontre des objections ? car répondre aux objections de l'incrédulité, c'est rendre compte de sa foi. Ceux qui les adressent à un chrétien ne doivent pas se séparer de lui avec la malheureuse pensée qu'il croit sans preuves, et que sa foi n'est qu'une prévention stupide. Et ceci ne veut pas dire qu'il doive se faire une loi de démêler le faible ou le faux de chacun de leurs arguments ; c'est assez

si aux raisons sur lesquelles repose leur incrédulité il oppose avec respect et douceur les raisons sur lesquelles repose sa foi. On peut de quelques-uns prétendre davantage; on ne peut demander moins de personne; car le plus ignorant, comme le plus savant, a des raisons de croire, non pas peut-être d'une nature pareille, mais d'une valeur égale aux raisons du savant et du philosophe.

Arrêtons-nous ici, mes frères; le cas que nous venons de supposer, celui du chrétien peu instruit vis-à-vis de l'incrédule ou de l'hérétique savant, mérite toute notre attention, non-seulement parce qu'il y a dans le monde, et par conséquent parmi les chrétiens, plus d'ignorants que de savants, mais encore parce que ce que nous avons à dire pour les ignorants intéresse tous les chrétiens. J'ai dit les ignorants : ai-je entendu par là ceux qui ne savent absolument rien? Si cette ignorance absolue, qui ne se conçoit que dans une stupidité complète, pouvait exister chez des êtres intelligents; s'il était des êtres intelligents qui ne sussent rien et qui ne pussent rien apprendre, il est trop clair qu'ils n'auraient rien à dire, et que nous n'aurions par conséquent, sur la conduite à tenir avec des incrédules savants, aucun conseil à leur donner. Il faut donc, sous le nom d'ignorants, en-

tendre en général celui qui, sur un sujet quelconque ou sur plusieurs sujets, en sait moins qu'un autre; il faut encore, pour embrasser tous les cas qui appartiennent à la même position, joindre aux ignorants les simples, c'est-à-dire non pas ceux qui n'ont absolument aucune intelligence, mais ceux qui en ont moins que tels autres. De cette manière, chacun, et même le savant, est ignorant à l'égard de quelque autre; chacun, et même l'habile, est simple à l'égard d'un plus habile; le plus habile ou le plus savant dans une partie redevient un simple ou un ignorant dans une autre partie, en sorte que tel, qui lui était inférieur sous certain rapport, lui devient supérieur à quelque autre égard. Le rang suprême, en savoir et en intelligence, n'est probablement occupé par personne; personne du moins n'a sur tout le reste des humains une supériorité universelle et absolue; et si ce prodigieux mortel existait, il serait un ignorant et un simple à l'égard des anges, et sûrement du moins à l'égard de Dieu, devant qui s'évanouissent toute sagesse et tout savoir.

Que résulte-t-il de ce que nous venons de dire? Rien autre, ou rien du moins plus clairement que ceci : c'est que si la certitude de la foi, si le droit d'être chrétien dépendaient du savoir et

de l'intelligence; si l'on n'était chrétien qu'autant qu'on serait en état de répondre à toutes les objections que la science peut créer ou que peut formuler l'intelligence, il y aurait infiniment peu de chrétiens, et même, à la rigueur, il n'y aurait ni chrétiens ni christianisme. Car, lorsque vous auriez résolu toutes les objections qui se sont posées devant vous, que savez-vous s'il n'en est pas d'autres, et de plus spécieuses, que vous n'avez pas eu l'occasion d'entendre, et auxquelles, par vous-même, vous êtes hors d'état de répondre? Et quand vous connaîtriez et auriez réfuté toutes celles que votre temps a vues naître, est-ce assez? ne faudrait-il pas avoir réfuté toutes celles qui viendront encore, et vous savez qu'il en viendra jusqu'à la fin des temps? ne pourrait-on pas dire plus tard que vous êtes heureux d'être venu avant ces objections-là, attendu que vous n'en auriez pas fait façon aussi aisément que de celles de votre temps? Vous vous étonnez de ce que je dis; mais vous ne vous étonnez guère lorsque vous entendez dire de vos ancêtres, ou des chrétiens des premiers âges, qu'ils ont cru à bon marché, et qu'ils auraient cru moins aisément, ou que même ils auraient été incrédules dans un siècle de critique et d'examen comme le nôtre; et si vous dites cela de vos aïeux, pourquoi vos

petits-fils ne diraient-ils pas la même chose de vous? Quand est-ce donc, sur ce pied, qu'il sera permis de croire? Quand il n'y aura plus d'objections, plus d'opposants? quand le dernier chrétien aura eu le dernier mot dans sa discussion avec le dernier incrédule? En vérité, c'est tout au plus; car on pourra supposer que si un nouvel incrédule surgissait, il proposerait peut-être quelque difficulté dont personne jusqu'alors ne s'était avisé.

Mais, sans pousser les choses à cette extrémité, bornons-nous, mes frères, aux faits actuels et à ce qui se passe sous nos yeux. Il est certain que si, pour ne pouvoir faire façon d'une objection, on cesse par là même d'être chrétien, il y a peu, très peu de chrétiens. Il n'y en aurait pas beaucoup plus à ce compte, quand tous les chrétiens deviendraient des savants et des érudits consommés; car rien n'empêche les incrédules d'acquérir les mêmes avantages; et sur tel ou tel point donné, le plus savant peut trouver son maître. Et comment voulez-vous faire de tous les chrétiens des savants et des érudits consommés? Comment leur donnerez-vous à tous les facultés, le loisir, les dispositions nécessaires? La supposition est chimérique. Vous pouvez, j'aime à le croire, mettre à la portée du plus grand nombre les preuves si simples et si lumi-

neuses de la vérité du christianisme, en sorte que chacun ait par devers soi les titres de la grande famille dont sa profession le fait membre; mais il ne s'agit pas de cela; il s'agit de pouvoir éventer le piége d'un raisonnement subtil, ou de pouvoir, avec connaissance de cause, nier un fait qu'on nous affirme ou affirmer un fait qu'on nous nie. Quand est-ce que, par votre secours, les simples, les ignorants, le grand nombre en seront venus là?

J'ignore les conseils de Dieu; je doute qu'il entre dans les desseins de sa sagesse de fermer tout à fait la bouche à l'incrédulité, et que sa religion devienne, dans toutes ses parties, évidente à la façon d'une vérité arithmétique, tellement que dès lors le bon vouloir, le sérieux, la méditation ne soient plus pour rien dans l'acceptation d'une vérité, dont la recherche a, jusqu'à nos jours, exercé si utilement toutes ces différentes forces de notre âme.

Je veux toutefois, mes frères, que ce miracle se fasse, ou que, par le cours naturel des choses et par le progrès de la science humaine, l'incrédulité se taise devant Jésus-Christ. Toujours est-il qu'elle ne se tait pas encore; toujours est-il qu'elle ne s'est pas tue à l'époque de nos pères, en sorte qu'il serait vrai de nous et d'eux que nous avons cru par anticipation, et sans droit

suffisant de croire, puisque les difficultés n'étaient point encore épuisées, et que le silence de l'incrédulité n'avait pas encore proclamé sa défaite. Encore une fois, si ce que saint Paul nous demande en nous disant : « Prenez-garde ! » signifie que nous devons nous tenir prêts à répondre d'une manière péremptoire à toutes les objections, aucun chrétien n'a le droit d'être chrétien, et le christianisme lui-même n'a pas le droit d'exister.

Ni le bon sens ni la conviction que nous avons de la sagesse de Dieu ne peuvent admettre que notre foi, fondée sur des preuves qui ont satisfait notre raison, puisse être continuellement tenue en suspens ou sans cesse remise en question par toutes les chicanes qu'il pourra plaire à l'incrédulité, jusqu'à la fin des temps, de susciter à nos croyances. Et de ce que ces objections auront été prises dans un ordre de choses où notre esprit n'a pas pénétré, dans une science qui nous est étrangère, et de ce que, fort capables de dire en général pourquoi nous croyons, nous ne le sommes pas de résoudre la difficulté inattendue qu'on nous oppose, il ne s'ensuit pas que nous devions ajourner notre foi et notre espérance. Quoi ! disputer toujours et ne vivre jamais ! Quoi ! bâtir éternellement notre demeure et ne l'habiter jamais ! Il faut absolu-

ment ou que nous puissions croire, quoique nous ne soyons pas en état de résoudre toutes les objections, ou que Dieu donne à sa révélation une évidence instantanée, accablante; et alors, on peut dire que la foi s'ensevelirait dans ce triomphe apparent; ce ne serait plus la foi, ce serait la vue, et toute cette activité généreuse qui se termine à croire, ou qui se développe à la suite de la foi, serait absolument supprimée. Le chrétien saurait, il ne croirait pas; serait-ce encore le chrétien?

Nous ne sommes donc point obligés, comme chrétiens et pour être chrétiens, de réfuter toutes les objections dont pourra s'aviser la tradition ou la philosophie. A ce compte nous ne le serions jamais; car l'incrédulité n'arrivera jamais au fond de sa provision de raisonnements spécieux et d'allégations plausibles. Les anciennes veines sont épuisées, d'autres filons seront découverts; pour trouver ce poison elle creuserait jusque dans l'enfer. Elle ne le voudrait même pas, qu'il n'en serait pas autrement : la science, dans ses évolutions infinies, anime tour à tour et fait disparaître des difficultés que les plus persuadés ne peuvent s'empêcher de remarquer, et que quelquefois ils sont les premiers à découvrir.

Et maintenant, mes frères, veuillez observer

que, dans cette discussion, nous n'avons pas pris tous nos avantages; nous vous avons mis en face de l'incrédulité proprement dite et non de l'hérésie. Or, de siècle en siècle, l'incrédulité a trouvé son maître, et peut-être que, si elle faisait le compte des batailles qu'elle a perdues, ou si elle s'arrêtait à ce seul fait d'une religion, la plus combattue qui fut jamais, et néanmoins encore debout, vivante et pleine d'espérance, elle estimerait que ce qu'elle a de mieux à faire est de garder le silence. Si elle ne se tait pas, c'est qu'elle ne saurait se taire, et l'on peut s'attendre qu'elle parlera jusqu'à la fin du monde; mais, quoi qu'il en soit, il est certain que l'incrédulité, qui nie la religion, est bien moins forte contre elle que l'hérésie, qui l'altère. Nous ne vous dirons pas, mes frères, qu'elle a affaire à bien plus d'adversaires, puisqu'elle a affaire non-seulement aux partisans de la pure doctrine chrétienne, mais à plusieurs des adversaires de cette pureté, à des sectateurs de l'hérésie; mais nous vous dirons que de tout temps on a eu meilleur marché des arguments de l'incrédulité que des subtilités de l'hérésie, et qu'il a toujours été plus facile de défendre la vérité de la religion chrétienne prise en masse que chacune des vérités dont elle se compose. L'hérésie a des discours plus spécieux, des prestiges

plus sûrs que l'incrédulité, et le premier de ses prestiges c'est de n'être pas l'incrédulité. Elle l'est pourtant, mais d'une autre manière, sur un autre terrain; c'est l'incrédulité sous les livrées de la foi, avec les apparences et même avec la réalité de l'amour et du zèle, puisqu'on a vu souvent l'hérésie aussi ardente à défendre le christianisme qu'elle est empressée à l'altérer, ou, comme nous avons dit, à le diminuer. Oui, l'hérésie est incrédulité; les apôtres n'ont jamais hésité ni varié là-dessus; et ce n'est pas sans doute à des incrédules proprement dits, mais à des hérétiques audacieux, qu'il faut appliquer ces paroles de saint Jean: « Ils sont sor-« tis d'entre nous, mais ils n'étaient pas des nô-« tres; car s'ils eussent été des nôtres, ils seraient « demeurés avec nous. » (I. Jean, II, 19.) Mais l'hérésie ne se présente pas ainsi; elle arbore, et souvent de très bonne foi, l'étendard de Jésus-Christ; elle peut d'autant plus paraître chrétienne, qu'elle croit l'être, et qu'elle n'annonce d'autre intention que d'épurer, de simplifier la dogmatique traditionnelle, ou de découvrir dans les paroles de l'Écriture un sens plus intime et plus exquis que celui que le vulgaire a coutume d'y trouver. Cela déjà, mes frères, est un grand avantage; mais un plus grand encore, c'est que la matière dont il s'agit est plus déli-

cate, moins palpable; c'est que les faits dont elle réclame la discussion sont moins matériels, moins précis; c'est qu'ici les apparences décevantes se multiplient; c'est qu'ici le prestige est plus facile; c'est qu'ici, pour ne pas être ébloui, il faut une vue plus acérée, une connaissance plus intérieure de la religion, un tact spirituel assez rare, et surtout un œil simple, cet œil qui voit les objets tels qu'ils sont, non pas à force de pénétration, mais à force de candeur. Voilà le grand avantage dont notre légèreté, ou notre manque de simplicité, ou la connivence secrète de notre cœur, investit l'hérésie; voilà ce qui rend plus difficiles à dénouer les nœuds qu'elle serre; voilà ce qui fait que ses objections, jusqu'à la fin des siècles, étonneront la foi naissante; en sorte que s'il arrivait un temps où l'incrédulité, confondue ou même détruite, ne ferait plus entendre sa voix, cette autre incrédulité que nous appelons l'hérésie ferait encore entendre la sienne, et trouverait toujours dans la philosophie ou dans la tradition de spécieux arguments et des objections embarrassantes.

Et si nous ne pouvons, mes frères, empêcher sobjections de naître, nous ne pouvons pas davantage les empêcher d'être embarrassantes; nous ne pouvons ni calculer d'avance ni limiter leur influence sur l'esprit de tel ou tel croyant;

nous ne pouvons nous répondre, tout convaincu qu'il peut être, qu'elles ne l'ébranleront pas ; nous ne pouvons pas être sûrs qu'en se répétant, en se combinant les unes avec les autres, en formant une alliance secrète avec les intérêts de l'homme naturel, elles n'obscurciront pas la clarté de cet esprit et n'affaibliront pas son espérance. Il peut y avoir aussi dans un même homme un esprit peu juste à côté d'un cœur bien fait, une disposition au doute à côté d'une grande droiture morale, et enfin trop peu d'instruction pour n'être pas troublé et comme abasourdi par un étalage spécieux d'érudition. A quoi tiendra-t-il, dans ce cas-là, qu'on soit ou qu'on ne soit pas entamé ? Aux rencontres. Ah ! tout cela doit nous faire désirer que la foi ait encore un autre fondement, qu'elle soit fondée, comme dit l'apôtre aux Corinthiens, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. Or, ce désir n'est pas vain, Dieu l'a satisfait d'avance, et il était, nous osons le dire, impossible qu'il ne le satisfît pas.

Il est évident, mes frères, que Dieu a voulu que sa religion, qui est une histoire, eût des preuves pareilles à celles de toute autre histoire. Il faudrait, pour méconnaître ce dessein, n'avoir pas ouvert la Bible, et pour le mépriser, mépriser Dieu lui-même. Aussi ne le mépri-

sons-nous pas. Aussi bénissons-nous Dieu d'avoir donné cet appui à notre infirmité, et nourri chacun de nous du pain des faibles avant qu'il pût être nourri du pain des forts. Nous disons de cette démonstration ce que saint Paul a dit de la parole des prophètes : qu'elle est très ferme ; que l'étude de ces preuves a contribué pour beaucoup à la propagation et à la conservation du christianisme sur la terre, et qu'elle a conduit beaucoup d'âmes jusqu'au seuil de la maison du Père céleste. Nous souhaitons qu'on étudie ces preuves, injustement méprisées par les uns, témérairement négligées par les autres ; nous désirons même qu'en les réduisant à leurs éléments, on les mette à la portée d'un très grand nombre de personnes. Mais après tout, mes frères, trois choses demeurent certaines : la première, que ces preuves n'ont pas encore imposé silence et de longtemps encore ne l'imposeront à l'incrédulité, qui ne paraît pas plus dénuée que du temps de saint Paul d'arguments spécieux pour affaiblir la foi dans notre esprit ; une seconde chose, également certaine, c'est qu'après qu'on a cru sur ces preuves-là, il reste encore une œuvre plus importante que la première, c'est de s'identifier par l'âme avec les vérités que l'on a reçues par l'esprit, et cela c'est proprement la foi ; la troisième enfin, c'est que

très heureusement cette dernière œuvre, non-seulement complète la première pour beaucoup de personnes, mais suffit à elle seule, et remplace toute autre démonstration.

Ne vous en étonnez pas, mes frères; cette œuvre est la principale; l'autre n'en est que le préliminaire.

Oui, mes chers frères, la vérité a ses preuves en elle-même, et quand nous nous munissons de preuves extérieures pour croire cette vérité, c'est dans le fond comme si nous allumions une chandelle pour voir le soleil. Il en est ainsi pourtant, et puisqu'il en est ainsi, sans doute il le fallait. Compatissant à notre faiblesse, Dieu a mis à notre disposition cet ensemble de preuves historiques dont la combinaison offre dans ses détails les mêmes sujets d'admiration que les particularités les plus exquises du monde organique. Au moyen de ces preuves, il nous conduit jusqu'à la porte du sanctuaire : à nous maintenant de rester dehors ou d'entrer. Nous pouvons rester sur le seuil et y rester éternellement, ayant dans la main les titres qui nous donnent le droit d'entrer; mais si un dernier pas (et ce pas décisif vaut mille fois la route que nous venons de faire), si une dernière impulsion qui est divine nous fait entrer, je veux dire, mes frères, si nous nous met-

tons dans un rapport personnel et intime avec la vérité, qui vient de nous être certifiée, alors nous croyons d'une foi nouvelle et sur des preuves nouvelles ; alors, pour mieux dire, nous croyons véritablement, et, pour ce qui nous concerne, nous n'avons plus besoin des témoignages extérieurs qui ont préparé notre foi, comme aussi nous n'avons plus souci des difficultés extérieures par lesquelles on chercherait à l'ébranler. Notre foi jusqu'alors avait été fondée en quelque sorte sur la sagesse des hommes ; car, bien que Dieu lui-même eût préparé les éléments sur lesquels nous avons raisonné, la démonstration qui en est résultée n'est pas d'une autre nature que celle de toute démonstration par laquelle nous nous certifions à nous-mêmes un fait de l'ordre naturel : notre foi donc était fondée sur la sagesse des hommes ; mais maintenant elle est fondée sur la puissance de Dieu.

Dieu l'a voulu, mes frères ; Jésus-Christ l'a expressément prétendu. Il n'a point exclu, sans doute, la démonstration extérieure ou par les faits du dehors, qui environnent l'objet de la foi sans être cet objet lui-même ; mais il a mis en première ligne la démonstration intérieure, par laquelle il faudrait commencer, par laquelle du moins il faut absolument finir. « Croyez-

« moi, disait-il aux Juifs, à cause de ce que je « vous dis ; sinon » (c'est-à-dire si vous ne pouvez encore croire de cette foi qui s'attache, sans le secours des preuves du dehors, à l'objet même de la foi), « sinon, croyez à cause des œuvres que « je fais. » La vérité, selon Jésus-Christ, a donc droit à être crue pour elle-même; elle est la lumière même au moyen de laquelle on voit toutes choses : faut-il encore un moyen pour voir la lumière ? Toutefois cette marche n'est pas imposée à tous les hommes également, quoique à la rigueur elle pût l'être ; mais on ne devient réellement chrétien qu'en tant qu'on finit du moins par où il eût fallu commencer. Il faut que, pour chacun, le moment arrive, où sa foi ne sera plus fondée sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu, et où elle se sépare sans regrets des arguments dont elle s'est d'abord contentée, comme un conquérant qui, assuré de sa conquête, congédie sans crainte, aux rives d'où il est parti, les navires qui l'ont amené au port.

C'est cette foi que l'apôtre caractérise en disant qu'elle est fondée sur la puissance de Dieu, parce qu'en effet ce n'est par aucun moyen ordinaire dont nous puissions nous rendre compte, mais par la puissance de Dieu que se consomme cette évidence. La vérité vient à

nous toute seule ; elle n'allègue aucun témoignage étranger ; elle n'invoque aucune autorité que la sienne : elle se montre, et nous croyons en elle, comme nous croyons à la lumière du jour, comme nous croyons à nous-mêmes. Ceci d'ailleurs n'a rien de mystique et d'inconcevable que son principe ; le fait est tout ensemble surnaturel et naturel. La vérité doit faire cette impression sur un cœur qui l'aime d'avance, et qui, quand elle s'offre à lui, ne fait que la reconnaître. Elle doit avoir pour lui une évidence dont ne peut se faire aucune idée celui à qui elle se présente aussi, mais qui tout simplement n'a pas des yeux pour la voir. Et il en est d'elle comme de ces moitiés d'âmes, qui, suivant la pensée d'un ancien sage, cherchent leur autre moitié dans la vie, la reconnaissent à peine rencontrée, et s'unissent à elle, aussitôt reconnue, de manière qu'on ne les distingue plus l'une de l'autre. La vérité peut bien n'avoir pas produit tout d'abord cet effet, même sur les âmes les mieux disposées : mais après que dans l'union graduelle du cœur avec cette vérité on a dépouillé le vieil homme et ses convoitises ; lorsqu'on est né une seconde fois ; lorsqu'on a revêtu une autre nature, des affections d'un autre ordre ; lorsqu'on se sent attiré vers l'invisible aussi instinctivement qu'on l'était na-

guère vers le visible ; lorsqu'on se repent, lorsqu'on obéit, lorsqu'on aime, lorsqu'on voit de jour en jour se serrer le nœud qui attache au bien ; lorsqu'en un mot on sent les contradictions de la nature conciliées, toutes ses énigmes résolues, tous ses discords apaisés ; lorsque la vérité est miraculeusement rétablie dans l'âme, comment ne pas appeler vérité ce qui a produit ce miracle? comment se nier à soi-même la réalité des rapports qu'on a formés? comment douter de ce qu'on sent et blasphémer ce qu'on aime?

Une croyance ainsi formée, on ne la perd plus, on ne peut plus la perdre, pas plus qu'un être animé ne perd son instinct ; car cette croyance est devenue un des instincts de l'âme.

Mes frères, si tous ceux qui professent sincèrement le mystère de la plénitude de Christ y croyaient de cette foi intérieure et vivante, de cette foi pour ainsi dire changée en vue, dont nous avons tâché de donner une idée, il serait peu nécessaire (au moins pour ce qui les concerne) de les prémunir contre les objections de la philosophie et de la tradition, et de leur crier avec saint Paul : « Prenez garde ! » Mais cette foi, à laquelle il faut aspirer, n'est pas dès le début le partage de tous ; il en est plusieurs à qui l'appui des preuves extérieures sera longtemps nécessaire, et à qui, autant que possible,

il faut conserver cet appui ; il en est même peu qui aient goûté à tel point le don céleste et les puissances du siècle à venir, qu'ils soient placés trop haut pour être atteints par les flèches de l'incrédulité ; celles du péché ne les atteignent-elles jamais ? Il y avait sans doute, proportion gardée, autant de chrétiens vivants dans l'Église de Colosses que dans la nôtre, et cependant c'est à cette Église, et à tous ses membres sans exception, que saint Paul crie dans notre texte : « Prenez garde que personne ne vous emmène « en esclavage par une philosophie pleine de « vains prestiges et par la tradition des hommes. » Ce que saint Paul écrivait aux Colossiens, mes frères, ne pouvons-nous pas vous le dire ?

Nous vous disons donc à tous : « Prenez garde ! » Et cela signifie d'abord : Mettez-vous au-dessus de la nécessité et bien au-dessus des périls du combat, en acquérant cette foi de grand prix dont nous venons de vous entretenir, ou, ce qui revient au même, en retenant le mystère de la foi dans une conscience pure. (I. Tim., III, 9.) Car cette foi s'acquiert, et s'acquiert par le fait de la volonté. On ne se commande pas de croire, non ; mais on se commande de faire les œuvres de la foi, ou plutôt la foi que l'on a déjà commande de faire des œuvres. Faites-les donc ces œuvres : non-seu-

lement des œuvres du dehors, mais des œuvres intérieures; non-seulement des œuvres qui ont les autres pour objets, mais des œuvres de mortification, de renoncement, de vigilance, de discipline spirituelle, dont vous soyez les objets vous-mêmes. Faites les œuvres de la foi que vous avez; faites, si j'ose le dire, les œuvres de la foi que vous n'avez pas. Vous n'avez pas encore peut-être cette foi intime qui est l'union de tout l'être avec la vérité; vous n'avez peut-être encore que cette foi préliminaire qui a son point d'appui en dehors de votre âme. N'importe; quant à l'objet, je veux dire quant à ce que vous croyez, sinon quant à la manière dont vous croyez, c'est une même foi. Dans l'un comme dans l'autre cas, vous croyez que Dieu est un Dieu jaloux, vous croyez que Dieu vous a aimés d'un amour éternel, vous croyez que son Fils est venu sur la terre chercher et sauver ce qui était perdu, vous par conséquent; vous croyez que ce charitable ami intercède sans cesse pour vous auprès du Père. Cela suffit. Votre devoir est dicté; votre carrière est tracée : entrez-y et marchez. S'il faut croire pour agir, il est également vrai qu'il faut agir pour croire. Un commencement de foi produit l'action, et l'action produit une foi meilleure. Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le crai-

gnent ; et ceux, dit Jésus-Christ, qui voudront faire la volonté de mon Père connaîtront (et ceux qui le connaissent déjà connaîtront toujours mieux) si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de mon chef. C'est la vertu de la vie chrétienne de river, de sceller profondément dans l'âme la foi chrétienne. La vérité devient plus évidente et plus chère à mesure qu'on lui sacrifie davantage. Ce que nous faisons pour elle nous la rend plus propre, l'unit toujours plus étroitement à notre âme. Nous nous la prouvons à nous-mêmes à mesure que nous l'appliquons à notre vie, parce qu'une vie d'obéissance, de sainteté et d'amour est une vie d'ordre et de vérité, et qu'il n'est pas en notre puissance d'appeler trompeuse la foi où nous sentons germer, comme sur leur unique tige, tous les fruits de la vérité. Il est bien difficile à l'erreur d'ébranler une foi qui a déjà tant de monuments dans notre vie, et à laquelle des grâces qui sont évidemment des grâces sont étroitement attachées. La certitude qui résulte d'une pareille expérience doit être au-dessus de toutes les atteintes. Répondez donc ainsi, mes frères, au cri d'alarme de l'apôtre ; retenez le mystère de la foi dans une conscience pure, d'où la philosophie ni la tradition ne pourront plus l'arracher.

Nous attachons encore un sens à ce mot : « Prenez garde ! » en l'appliquant à une grande partie des croyants. Il n'appartient pas à tous de hasarder ou de chercher de telles rencontres. Sans doute chacun doit savoir en qui et pourquoi il croit ; et nous venons de vous indiquer la meilleure manière de le savoir. Chacun doit être prêt à donner les raisons de sa foi, soit qu'on les comprenne, soit qu'on ne les comprenne pas ; et sans doute que, si ces raisons sont d'expérience et intimes, on ne peut pas prétendre que l'homme animal les comprenne, car elles sont spirituelles. Mais il n'appartient pas à chacun de s'engager dans toutes les discussions. A moins qu'on ne prétende que le devoir de chacun est de ne rien ignorer, il faut bien convenir que le devoir de chacun n'est pas non plus d'accepter tous les défis. Un chrétien peut se dire qu'avec plus de connaissances qu'il ne lui a été permis d'en acquérir, telle objection qui lui paraît embarrassante lui paraîtrait bien frivole. Il peut se dire : Je serai troublé peut-être par une objection qui au fond n'est rien, dont un plus habile se rirait, et qu'on se garderait bien de proposer à un moins ignorant que moi. Est-il juste que je me laisse terrasser par un fantôme, et que je joue ma paix, ma force, ma vie spirituelle contre un ad-

versaire qui ne risque rien avec moi et qui joue à coup sûr ? Non, mes frères, non ; mais je me hâte d'ajouter qu'il ne doit y avoir ici ni lâcheté ni paresse. On ne peut refuser un combat que pour en accepter un autre. Celui qui fait volte-face devant un ennemi doit faire front à un autre. Il faut qu'il se justifie à lui-même ce manque apparent de courage. Il faut qu'il se mette en état d'opposer aux objections du dehors l'évidence intérieure. Il faut que sa vie, à défaut de ses paroles, devienne une réfutation de l'hérésie ; que l'hérésie, en le voyant agir, se prenne à douter d'elle-même, et qu'elle se demande si ce Jésus-Christ de qui cet homme reçoit évidemment grâce sur grâce, ne possède pas la glorieuse plénitude que jusqu'alors elle lui a refusée.

Mais enfin, soit que vous ayez ou n'ayez pas vocation à discuter les objections qui tendent à diminuer Jésus-Christ, elles sont arrivées jusqu'à vous, et vous avez été forcés de les entendre. Vous les avez comprises, vous les avez jugées dignes d'examen, vous vous sentez capables de cet examen, vous vous y croyez obligés peut-être pour vous-mêmes et pour vos frères. C'est bien ; mais à ce moment critique, examinez-vous. Voyez si la rencontre d'une objection qui tend à diminuer Jésus-Christ, et

avec lui le christianisme, a fait palpiter votre cœur d'effroi ou de sympathie. Voyez si rien en vous, secrètement d'intelligence avec l'adversaire, ne vous fait souhaiter que Jésus-Christ soit diminué ; car la diminution de Jésus-Christ est celle de vos obligations, de vos sacrifices, de votre religion. Je ne dis pas que, quand vous auriez découvert en vous ce secret principe de connivence, vous devriez refuser le combat qui vous est offert, ou vous soustraire à l'examen qu'on vous propose. Non ; mais il faut, en tout cas, que vous vous connaissiez.

Il faut, au moment de cette rencontre, mettre en sûreté votre cœur. Il faut réserver dans votre intérieur certains principes qu'aucune discussion n'a le droit d'entamer ni même de mettre en question. Quoi qu'il en soit de tout le reste, et quoi qu'il advienne de cette discussion, ceci reste irrévocablement acquis à votre conscience : Dieu est Dieu, je dois vivre pour lui, l'aimer par-dessus tout, faire sa volonté, rien que sa volonté, toute sa volonté. Vous êtes arrivés à ces convictions, je le veux, par le chemin même où l'on prétend que vous ne deviez point passer ; ces convictions ont pris racine pour vous dans le mystère même qu'on vous oblige de discuter : cela ne fait rien, absolument rien ; elles sont vraies en elles-mêmes, elles sont dé-

sormais évidentes pour vous; la diminution ou la destruction du mystère de votre foi leur porterait sans doute un mortel dommage en les déracinant de votre cœur, mais on ne peut plus les déraciner de votre esprit; après tout, malgré tout, ce sont des vérités. Vous le savez. Eh bien, dites-vous à vous-mêmes : Avant comme après toute discussion, ceci est vrai, ceci est nécessaire; tout ce qui le contredit, tout ce qui l'affaiblit est nécessairement faux; je n'accepterai rien que sauf ces immuables vérités; si elles ne sont pas ma pierre de touche pour reconnaître la vérité, elles seront ma pierre de touche pour discerner l'erreur. Et comme il est encore vrai que Dieu est le protecteur naturel de toute vérité, ceci ajoute à toutes vos convictions une conviction de plus : c'est que vous pouvez avec confiance et que vous devez même prier Dieu pour qu'il défende dans votre cœur la foi à ces vérités. Eh bien, si, par sa protection, cette foi est mise en sûreté, nous vous disons, comme on disait aux chevaliers dans les joutes du moyen âge : Laissez aller les bons combattants! Nous sommes tranquilles : cette foi gardera l'autre.

Prenez garde néanmoins, continue à vous dire l'apôtre : le terrain est semé de piéges. Il faut les connaître, il faut les voir. Si vous n'a-

viez affaire qu'à l'incrédulité, son nom même vous avertirait, et peut-être faudrait-il tout le sentiment d'un devoir pour vous engager à risquer sa rencontre. Elle insulte à vos croyances, du moins elle les nie; et si peu que vous ayez de foi, vous éprouvez à son approche une vive répugnance. Mais l'hérésie n'insulte pas, elle ne nie point, ou si elle nie, c'est en affirmant. Elle honore la religion, elle ne veut que la perfectionner, ou plutôt elle veut la ramener à sa pureté primitive. C'est une respectueuse incrédulité. Que ces hommages ne vous abusent pas. Ne soyez pas assez simples pour vous laisser rassurer. Favorables aux intentions, qu'il faut toujours supposer bonnes, et qui le sont souvent bien plus qu'on ne pense, ne le soyez pas à l'erreur même, et regardez à ses actes, non à ses démonstrations. Surtout ne vous laissez pas trop frapper de ce qui se montre de vrai, au premier aspect, dans chacune des erreurs qui vont à diminuer la plénitude de Christ, ou la plénitude de sa grâce, ou la plénitude de sa sagesse. Si, pour un côté vrai d'une erreur, vous acceptez cette erreur, vous accepterez toutes les erreurs; car elles ont toutes de la vérité, et même toutes ne sont que des vérités hors de place. Ne voyez donc pas seulement s'il y a de la vérité dans l'opinion qu'on vous pro-

pose : il y en a nécessairement ; il y en a toujours ; mais la question est de savoir si quelque autre vérité, qui devait servir de complément ou de contre-poids à celle que vous remarquez, n'a point été supprimée. Demandez à votre adversaire ce qu'il fait de cette vérité-là dans le système qu'il vous propose ; exigez qu'il lui fasse une place, et voyez avec lui ce qui résulte, quant au mystère de Jésus-Christ, de la restitution de cette vérité égarée. Tenez ferme ce principe, si légitime, si incontestable, et vous verrez se dissiper bien des fantômes.

Nous n'avons pas tout dit, mes frères, sur cet important sujet, et comment tout dire? Mais au lieu d'en dire trop peu, nous en aurions dit beaucoup trop, si le but auquel aboutissent toutes ces précautions, et auquel se rapporte l'exhortation de saint Paul, vous était indifférent, et si, au lieu de nous adresser, comme nous le pensions, à des gens qui croient à la plénitude de Jésus-Christ et qui sentent le prix de ce mystère, nous avions devant nous des hommes qui n'ont pas reçu cette vérité, ou qui, l'ayant reçue par complaisance humaine, n'y tiennent pas autant qu'à beaucoup de vérités, moins certaines, de l'ordre temporel ou social. Nous ne l'avons point supposé, nous ne le supposons pas. Sans pouvoir affirmer que nous tous

qui composons cette assemblée, nous croyons d'une foi personnelle et vivante au mystère dont saint Paul nous a entretenus, nous sommes en droit de présumer que la plupart seraient sincèrement alarmés à la pensée de voir Jésus-Christ détruit ou diminué. Même alors qu'on ne se rend pas un compte bien clair des raisons de sa croyance, on peut avoir quelque chose de plus qu'une foi de préjugé. On peut savoir, on peut sentir que Jésus-Christ est la clef de toutes les énigmes qui désolaient l'humanité, l'unique espoir de la conscience troublée, le seul nom par lequel, non-seulement nous puissions être sauvés, mais par lequel cette existence terrestre ait un sens et ne soit pas une cruelle dérision. Qui de nous, même en se séparant de Jésus-Christ tous les jours, voudrait se voir enlever Jésus-Christ? Qui de nous, selon l'expression de l'apôtre dans notre texte, n'a pas, dans un sens ou dans un autre, reçu Jésus-Christ; reçu avec plus ou moins de respect, traité avec plus ou moins d'égards, cultivé avec plus ou moins d'assiduité, mais enfin reçu Jésus-Christ? Quoi qu'il en soit, c'est à ceux-là que je parle, à mes compagnons de péché, de misère et d'exil, qui, hors de Jésus-Christ, n'ont rien vu qui répondît à leur destination, qui remplît le vide immense de leur cœur, qui pût consoler tous les deuils

de leur âme, dissiper toutes ses terreurs; à ceux qui, ayant rencontré Jésus-Christ et l'ayant considéré, se sont écriés : Certainement celui-ci est le Désiré des nations; certainement celui-ci est le chemin, la vérité et la vie! et qui, après avoir ainsi trouvé Jésus-Christ, s'ils venaient à le perdre, ne trouveraient plus rien, ne chercheraient même plus rien, profondément et justement convaincus que quiconque ne l'a pas embrassé par la foi, reste sans Dieu et sans espérance dans le monde. C'est à ceux-là que je parle, et je leur dis : Vous repentez-vous d'avoir embrassé Jésus-Christ, ou bien vous félicitez-vous de l'avoir rencontré? Êtes-vous heureux de le connaître? Sentez-vous du moins que vous seriez malheureux de ne le connaître pas? Eh bien! prenez garde qu'on ne vous le ravisse; car si peu que vous jouissiez aujourd'hui de sa possession, demain vous seriez horriblement malheureux de sa perte; et c'est le perdre, n'en doutez pas, que de le laisser diminuer. Après avoir reçu Jésus-Christ, vous voulez sans doute marcher en lui; après avoir cru, vous voulez non-seulement continuer à croire, mais croire toujours mieux. Hélas! tant de choses s'y opposent dans votre cœur; vous êtes incrédules par tant de côtés, de tant de manières; les tentations ordinaires

de la vie font déjà tant de brèches à votre pauvre foi ! Faudra-t-il encore que quelques sophismes adroits, quelques paroles sonores, peut-être même vides de sens, se jouent de vos convictions et dissipent ce trésor si péniblement gardé ? Cela n'est que trop facile, cela n'est que trop vraisemblable. Puisse-t-elle, cette foi, grandir au dedans de vous par l'exercice que vous lui donnerez, et gagner dans les larmes et dans la joie cette triomphante clarté qui engloutit toutes les ténèbres ! Puissiez-vous ainsi gagner de vitesse cette fausse philosophie et cette tradition humaine dont tôt ou tard vous devez subir la rencontre ! Mais, en attendant l'heureux jour qui vous mettra pour toujours à l'abri, veillez sur ce trésor encore mal assuré ; gardez votre cœur, gardez votre esprit ; employez pour vous défendre tous les moyens généreux dont Dieu vous permet et vous commande l'usage, ces armes nobles et loyales, ces armes diverses, que l'on porte, comme dit saint Paul, de la main droite et de la main gauche, mais qui, de quelque main qu'on les porte, doivent, comme il le dit encore, être des armes de justice. (2 Cor., VI, 7.) Or, le combat dont il s'agit n'est pas un de ces combats dont l'issue équivoque laisse à chacune des parties le droit de chanter victoire. Vous n'en sortirez que vaincus ou triomphants,

plus faibles qu'auparavant ou plus forts; si vous n'en ressortez pas avec une foi meilleure, vous en sortirez avec une foi moindre; si votre foi ne s'est pas amoindrie, elle en sera meilleure; il faut qu'à l'issue il en soit ainsi; il faut que vous soyez plus que jamais enracinés en Jésus-Christ dans la foi; il faut que, si naguère vous étiez pauvres dans la foi, maintenant vous abondiez en elle; il faut que, si naguère vous vous saviez bon gré à vous-mêmes de croire, aujourd'hui avec transport vous en rendiez grâces. « Comme donc vous avez reçu le Seigneur Jé-« sus-Christ, marchez selon lui, étant enracinés « et fondés en lui, et affermis dans la foi, selon « qu'elle vous a été enseignée, y faisant des pro-« grès, avec des actions de grâces.» (Colossiens, II, 6, 7.) Telle est l'exhortation de l'apôtre, et en quelque sorte la sommation qu'il vous adresse; tel est le vœu que nous formons pour vous et pour nous-mêmes, demandant au Père céleste d'avoir pitié de ses enfants, de les guider dans ce monde ténébreux, et de les faire marcher parmi ces rochers et ces ronces comme par un chemin uni, à la gloire de sa bonté. Ainsi soit-il.

LA PERFECTION

FANTASTIQUE.

Pourquoi vous charge-t-on d'ordonnances... établies suivant les commandements et les doctrines des hommes, lesquelles ont à la vérité quelque apparence de sagesse dans un culte volontaire et dans une certaine humilité, en ce qu'elles n'épargnent point le corps, et qu'elles n'ont aucun égard à ce qui peut satisfaire la chair ?

Colossiens, II, 20, 22, 23.

La loi de l'Évangile, mes chers auditeurs, est une loi de perfection. Elle l'est par son principe même ; car en donnant pour objet à notre foi l'union personnelle et intime de Dieu avec l'humanité, l'anéantissement et la mort volontaire de celui en qui, par qui et pour qui sont toutes choses dans les cieux et sur la terre, elle a demandé pour ce Dieu manifesté en chair tout notre cœur et toute notre vie ; Dieu s'étant fait un avec nous, nous devons être un avec lui ; or, avouer ceci, n'est-ce pas avouer que nous sommes appelés à la perfection ? Il est vrai que la loi de l'Evangile est une loi de liberté ; il est vrai que devant elle ont disparu, comme les étoiles devant le soleil, les minutieux et innombrables préceptes de l'ancienne loi ; mais c'est précisément

parce qu'elle est parfaite ; tous ces commandements particuliers, qui paraissent étendre la sphère de l'obéissance, lui imposent réellement des limites; par cela seul qu'une chose particulière est commandée, une autre ne l'est pas; quelque nombreux que soient les préceptes, ils se laissent compter; quelque reculée que soit la borne, elle est quelque part : cette loi peut être accablante sans être infinie. Eh bien, il est une autre loi qui est infinie sans être accablante : c'est la loi de la liberté, c'est-à-dire la loi de l'amour, qui est la liberté de l'âme; l'amour ne connaît point, n'accepte point, ne connaît point de limites. « L'amour de Jé-« sus, dit l'auteur de l'*Imitation*, excite tou-« jours à ce qu'il y a de plus parfait. Celui qui « aime, court, vole; il est dans la joie, il est li-« bre, et rien ne l'arrête : il donne tout pour tout. « L'amour souvent ne connaît point de mesure ; « sa ferveur le fait déborder par delà toute mesu-« re. Jamais il ne prétexte l'impossibilité, parce « qu'il se croit tout possible et tout permis [1]. »

Aussi, mes frères, c'est à ceux qui ont accepté la loi de l'Évangile comme une loi de liberté ou d'amour que s'adressent des paroles comme

(1) Amor Jesu ad desideranda semper perfectiora excitat. Amor liber est et non tenetur. Dat omnia pro omnibus. Amor modum sæpe nescit, sed super omnem modum fervescit; de impossibilitate non causatur, quia cuncta sibi posse et licere arbitratur. (*Imit.*, l. III, ch. 5.)

celles-ci : « Tendez à la perfection. » (2 Corinthiens, XIII, 11.) « Soyez parfaits comme votre « Père est parfait. » (Matthieu, V, 48.) Du moins, c'est pour eux seulement que ces préceptes ont un sens évident ; c'est à eux que le sacrifice entier de leurs personnes paraît simplement leur raisonnable service. (Romains, XII, 1.) Et quant à ceux qui ne sont pas encore sous le régime de cette sainte liberté de l'amour, des préceptes comme ceux-là les avertissent en les étonnant. De même que les premiers sont descendus du principe vers la conséquence, c'est-à-dire de la perfection de la charité en Dieu vers la perfection de l'obéissance dans l'homme, les autres, en rencontrant ce précepte, sont comme forcés de remonter de la conséquence jusqu'au principe, c'est-à-dire de la perfection de l'obéissance dans l'homme à la perfection de la charité en Dieu ; en se demandant compte du précepte, ils sont conduits à se demander compte du motif ; ils vont de la loi au législateur, de l'homme à Dieu, et, si l'on peut dire ainsi, de la croix du chrétien à la croix de Jésus-Christ. Et pour tout dire, la loi de la perfection trouvée dans l'Évangile leur a fait retrouver cette même loi au dedans d'eux-mêmes ; quelque étonnement qu'elle leur ait causé, ils découvrent que leur conscience y consent, que leur meilleur

moi y souscrivait d'avance; ils sentent que, même indépendamment de l'Évangile, ils sont appelés à la perfection; que le commandement, suivant l'expression de saint Jean, est tout ensemble ancien et nouveau, et que la loi nouvelle n'a fait autre chose que regraver, à l'aide d'un ciseau divin, une loi primitive, une loi éternelle.

Cette loi de la perfection, que l'Évangile appelle aussi la loi de l'esprit (parce que l'esprit tend naturellement à la perfection), a pour adversaire la loi de nos membres ou la loi de la chair, qu'on pourrait appeler *la loi de l'imperfection*, parce que, incapable de nier absolument la loi, il faut bien qu'elle se contente de l'affaiblir ou de la dénaturer. Elle fait plus que de nous retenir, dans la pratique, au-dessous de nos devoirs et de notre destination; elle nous fournit des raisonnements, elle nous enseigne un système à l'usage de notre infidélité; elle trace des limites idéales là où l'amour n'en voit point; elle distingue arbitrairement entre les préceptes et les conseils; elle marque, tantôt plus loin, tantôt plus près, un point où il faut bien que chacun arrive, mais où il est loisible à chacun de s'arrêter; il y a, pour elle, dans la morale chrétienne, du nécessaire et du superflu; et la perfection n'est à ses yeux qu'une *spécialité*,

à laquelle on est déterminé par une vocation particulière, et que l'on cultive par goût plutôt que par devoir. Elle veut bien ne pas juger ceux qui la cultivent; au besoin, elle les admire; à eux, dit-elle, le beau; son objet, à elle, c'est le bon; or, on sait bien que le beau n'est que l'ornement du bon, et que nul n'est tenu d'être sublime. Mais ses jugements ne sont pas toujours si modérés; et il ne faudra que la contredire sur ce point, insister sur la nécessité de ce qui lui paraît surérogatoire, pour lui arracher un aveu, qui est son dernier mot et le fond de sa pensée, c'est qu'au delà des limites qu'elle a tracées, tout n'est que fantaisie et chimère.

Il est vrai qu'il lui serait malaisé de nous montrer l'endroit où le grand fleuve de la vérité chrétienne se divise et commence à couler dans deux lits : l'un dont les flots continuent à marcher vers l'océan de Dieu, l'autre dont les ondes endormies croupissent et se perdent dans le sable, loin du but qui les appelait. Il lui serait bien difficile de trouver deux christianismes dans le christianisme, deux races distinctes dans la postérité spirituelle du second Adam, deux degrés d'obligation dans une grâce égale, deux esprits dans une même œuvre. Il lui serait difficile d'établir, contre les déclarations de Jésus-Christ lui-même, que quelques-uns peuvent

venir après lui, sans renoncer à eux-mêmes et sans se charger de leur croix; que le royaume de Dieu doit être emporté de vive force par les uns, mais que par les autres il peut être conquis sans coup férir, et que, en faveur d'un certain nombre de chrétiens, l'Évangile déroge à cette sentence d'une teneur si absolue : « Que « celui qui aime sa vie la perdra. » Aussi est-ce, mes frères, sans avoir rien prouvé de tout cela, et en mettant sous ses pieds l'Évangile lui-même, que la loi de la chair établit son système, qui manque également de base et de limites. De limites, ai-je dit; car pour avoir supposé que l'obéissance a des limites, on en vient involontairement à établir que la désobéissance n'en a point; et l'on a d'avance accordé tout à la chair en refusant quelque chose à l'esprit.

Mais la loi de la chair (et je vous crois, mes frères, trop familiers avec le langage de l'Évangile pour ignorer que ce qu'il appelle la *chair* c'est l'homme naturel tout entier, y compris son intelligence et sa moralité), la loi de la chair a suscité à la loi de la perfection un autre adversaire.

Remarquez qu'il ne s'agit pas pour l'homme naturel d'échapper d'une manière plutôt que d'une autre au juste empire de Dieu : il s'agit de lui échapper. Lorsque l'enfant prodigue se

sépara de son père, après avoir réclamé sa part des biens paternels, il n'avait pas peut-être formé le dessein de dépenser son héritage dans la débauche, à laquelle il se peut même qu'il ne fût pas particulièrement incliné. Ce qui le décida, ce fut son goût pour l'indépendance, ce fut l'impatience du joug paternel, et peut-être ne se livra-t-il à tant d'excès que pour se prouver à lui-même et mieux goûter sa liberté. Nous aussi, nous tous, nous voulons être libres, mais d'une autre liberté que celle de l'amour. C'est le désir de cette fausse et injuste liberté qui nous a fait sortir de la maison paternelle ; céder à ce désir a été le premier péché de l'homme, le péché dont tous les autres ne sont que les diverses formes ou les diverses conséquences. Mais, chose étonnante, et qui montre quelles profondes racines a jetées dans notre nature ce penchant à séparer notre volonté de celle de Dieu, c'est que, bien souvent, après avoir accepté l'Évangile, et par conséquent après nous être offerts à Dieu en holocauste vivant et perpétuel, sans rien réserver pour nous-mêmes, nous avons le secret de lui reprendre ce que nous lui avons donné, et de nous retrouver nous-mêmes dans le sacrifice que nous lui faisons, et au moyen même de ce sacrifice. Et ce n'est pas tout encore : c'est en affectant de mieux nous sacri-

fier, de mieux nous séparer de nous-mêmes, c'est en enchérissant en apparence sur la ferveur des plus zélés et sur la soumission des plus obéissants que nous assurons le succès de notre résistance à l'empire absolu de Dieu. Telle est la forme la plus subtile et la plus raffinée de la rébellion. Le succès en serait moins sûr si cette entreprise était préméditée; ou plutôt, c'est une entreprise qui n'aurait jamais lieu si elle était préméditée. On ne peut se proposer sérieusement un acte d'hypocrisie aussi détestable, ni peut-être un aussi pénible, un aussi long détour pour se remettre en possession de sa volonté. Cela ne se calcule point, c'est impossible; car, dès que ce serait affaire de calcul, on calculerait tout différemment, on préférerait la voie la plus commune à cette voie extraordinaire, et l'on irait du premier coup au facile et au médiocre. Aucune tromperie n'est plus sûre que celle qui commence par tromper le trompeur lui-même; aucun piége n'est plus infaillible que le piége où s'est laissé prendre celui même qui l'a tendu. Et c'est pour cela que l'insubordination du cœur sous la forme d'une soumission plus absolue et plus parfaite exerce une si grande séduction et a tant d'involontaires sectateurs. Ceux qui en donnent l'exemple sont, en quelque sorte, des imposteurs de bonne foi;

avant de tromper les autres, ils ont été trompés eux-mêmes ; mais par qui ? par leur propre cœur. Notre cœur est notre premier séducteur ; le cœur est trompeur, dit le prophète, et désespérément malin par dessus toutes choses : qui le connaîtra ? personne ; non pas même chacun le sien.

Et c'est parce que notre cœur, livré à lui-même, nous trompe continuellement, qu'il a fallu que Dieu plaçât auprès de nous un moniteur, un censeur, qui ne se trompe jamais. Ce censeur, ce moniteur, c'est sa parole. Ce n'était pas même assez que cette parole une fois pour toutes ouvrît les yeux à l'homme naturel, espèce de sauvage, à qui il faut enseigner la vraie dépendance, et dans cette dépendance la vraie liberté. Même dans l'homme arraché à sa nature sauvage, et discipliné par l'Évangile, il reste à vaincre un principe de révolte plus intérieur et plus caché ; il reste à extirper une racine d'amertume qui, si l'on n'y prend garde, ira chercher un terrain et puiser des sucs nourriciers dans le sein de la religion même ; il reste à signaler une infidélité qui ose accuser la fidélité même d'être infidèle, et dont le langage, dont les dehors, empreints d'une extraordinaire sainteté, séduiraient les élus eux-mêmes, s'ils pouvaient être séduits. (Matthieu, xxiv, 24.) Les apôtres ne tardèrent point à dénoncer à l'Église

chrétienne un ennemi qui n'avait pas tardé à semer sa dangereuse ivraie au sein de cette Église, et les renseignements précis que saint Paul nous a laissés serviront dans tous les temps à reconnaître sous ses déguisements les plus divers ce faux ami de l'Évangile, qui, en nous présentant l'image d'une perfection fantastique, n'a d'autre but que de nous faire mépriser et par conséquent négliger la vraie perfection de la vie chrétienne.

Saint Paul, mes frères, ne s'engage pas pour cela dans de longs discours, et c'est à peine s'il attaque par des raisonnements les partisans de cette fausse perfection. Il ne fait guère qu'une chose : il annonce de quels prétextes et de quels faux semblants ce subtil ennemi de la perfection chrétienne saura couvrir son pernicieux dessein. Il nous avertit, comme saint Jean, de ne pas croire à tout esprit, et de ne pas nous engager dans une voie nouvelle sur la foi de quelques mots, qui sont également à l'usage de la vérité et de l'erreur. Il nous fait observer qu'il y a une fausse obéissance, une fausse humilité, une fausse mortification, comme il y a une obéissance, une humilité, une mortification véritables. Il nous apprend que l'imperfection peut facilement attacher à son front le masque d'une perfection plus grande, et que l'infidélité

peut aisément se faire prendre, non-seulement pour la fidélité, mais pour la fidélité par excellence. Il nous conduit par là même à rechercher dans l'Évangile et dans notre conscience quels sont donc les caractères de la vraie fidélité. Cela suffit à saint Paul, et cela nous suffit; car s'il ne nous dit pas quels sont ces caractères, tout ce qu'il a écrit, tout ce qu'il a dit, tout ce que ses compagnons d'œuvre, tout ce que Jésus-Christ lui-même ont enseigné, toute la teneur, tout l'ensemble de l'Évangile, nous expose amplement et clairement ce qu'il ne dit pas en cet endroit, ou ce qu'il ne fait qu'indiquer.

Quelles sont les séduisantes apparences dont l'erreur se revêtira pour nous faire négliger la perfection vraie et nous faire embrasser, à sa place, le fantôme de la perfection? Les voici. C'est l'apparence d'un culte volontaire, c'est l'apparence de l'humilité, c'est l'apparence d'un saint mépris pour les besoins du corps.

La *réalité* de chacune de ces choses est essentielle au christianisme. S'agit-il d'un culte volontaire? Dieu a déclaré, dès les jours anciens, qu'il se préparait un peuple de franche volonté, et ce peuple n'est autre que l'Église chrétienne. S'agit-il de l'humilité? Dieu n'a-t-il pas dit qu'il enseignerait sa voie aux humbles? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit aux hommes : « Laissez-vous en-

« seigner par moi, parce que je suis doux et « humble de cœur? » Saint Paul lui-même ne nous dit-il pas : « N'aspirez point aux choses « élevées, mais marchez avec les humbles? » S'agit-il enfin de la mortification de la chair? Il est écrit : « Que celui qui sèmera pour la chair mois- « sonnera de la chair la corruption ; » il est écrit : « N'ayez pas soin de la chair pour satisfaire ses « convoitises. » Saint Paul, joignant l'exemple au précepte, se conduit de manière à pouvoir dire : « Je traite durement mon corps, et je le « tiens assujetti ; » et Jésus-Christ avant lui, à qui appartenaient de droit toutes les richesses de la terre, Jésus-Christ, se refusant ce que la libéralité du Créateur n'a pas refusé aux renards et aux oiseaux de l'air, Jésus-Christ n'avait pas voulu avoir un lieu où reposer sa tête. Mais vous ne prétendez pas, mes frères, que nous allions tirer de l'Évangile tous les passages qui prouvent directement ou indirectement que la franche volonté, l'humilité de cœur, le sacrifice des convoitises charnelles sont essentielles au chrétien? Il faudrait, dans ce cas, vous réciter tout l'Évangile ; et à quoi bon, puisque d'avance vous êtes convaincus de cette vérité, que nous avons seulement voulu rappeler avant d'aller plus loin?

Oui, sans doute, l'obéissance du chrétien est une obéissance volontaire, puisque c'est l'obéis-

sance de l'amour; et à nul autre titre elle ne pourrait l'être. Soit qu'on aime, soit qu'on n'aime pas, l'obligation est la même, il faut obéir; et si l'on n'aime pas, l'obéissance est pénible, parce que la loi n'est pas aimable à celui aux yeux de qui le législateur ne l'est pas. Le choix n'est pas entre obéir et ne pas obéir, et saint Paul l'a bien exprimé en parlant de lui : « Car encore, dit-il, que j'évangélise » (et le simple chrétien dira : encore que je serve Dieu), « je n'ai pas de quoi m'en glorifier, parce que « la nécessité m'en est imposée; et malheur à « moi si je n'évangélise pas! Si je le fais de bon « cœur, j'en aurai la récompense » (sans doute! et la récompense est déjà dans son cœur); « mais « si c'est à contre-cœur, je n'ai fait que m'ac- « quitter de la charge qui m'a été donnée. » (1 Corinthiens, IX, 16-17.) Vous le voyez : le choix n'est pas entre obéir et n'obéir pas, mais entre obéir de bonne ou de mauvaise grâce, de bon cœur ou à contre-cœur, par force ou par amour. Or, ce qui caractérise le chrétien, ce n'est pas seulement d'obéir, mais d'obéir de bon cœur, à moins pourtant qu'on ne dise (et nous y souscrivons) qu'on n'obéit vraiment que quand on aime, ou, en d'autres termes, que l'obéissance n'est accomplie que dans l'amour. Mais je vous supplie, mes frères, de vous rappeler que l'a-

mour accomplit l'obéissance et ne l'abolit pas, non, pas plus que la foi n'abolit la loi; que celui qui aime obéit avec joie, mais qu'il obéit; qu'il obéit mieux, mais qu'il obéit; que si le bien qu'il fait est devenu pour lui un plaisir, ce bien n'a pas, pour cela, cessé d'être un devoir; ce dont certes il s'apercevra trop aisément dans les intermittences ou dans les défaillances de son amour; car alors il s'avouera que le bien qu'il faisait hier avec joie, il faut qu'il le fasse aujourd'hui sans joie. Rien, rien dans le progrès le plus sublime de la vie spirituelle ne peut abolir l'obéissance, et la vie spirituelle ne saurait être en progrès là où l'obéissance est en déclin : la marque du progrès est de mieux obéir. La franche volonté est un caractère du chrétien; l'obéissance en est un autre; ils marchent ensemble, ils concourent, ils croissent d'une même croissance; la franche volonté augmente avec l'obéissance, l'obéissance avec la franche volonté, car elles ont un même principe, et ne sont que deux formes d'une même vie.

C'est cette union intime, cette solidarité, pour ainsi dire, de la franche volonté et de l'obéissance que voudrait rompre le prince du mal. Il cherche à nous persuader que l'un des éléments exclut l'autre, ou qu'ils ne peuvent, du moins, que s'affaiblir l'un l'autre. Votre volonté, sem-

ble-t-il nous dire, ne sera franche que lorsque vous oublierez que vous obéissez, ou plutôt lorsque vous aurez le sentiment de ne pas obéir. Étrange idée! comme si celui qui suit volontairement sa chaîne n'avait plus de chaîne! (Eh! ne la sentira-t-il pas dès qu'il s'arrêtera?) Comme si l'amour, dont on veut faire l'ennemi de l'obéissance, était autre chose qu'un médiateur, un moyen de conciliation entre l'obéissance et la liberté! Mais enfin, c'est ainsi que nous sommes séduits; on nous enlève, au nom de l'amour, le principe de l'obéissance, et pour nous apprendre, dit-on, à rendre à Dieu un service plus digne de lui, on nous enseigne à n'obéir qu'à nous-mêmes. Autant vaudrait nous dire encore une fois : « Vous serez des dieux! » car, si nous n'obéissons pas ou si nous n'obéissons qu'à nous-mêmes, que sommes-nous? Au moins est-il certain que nous ne sommes plus des hommes; et puisque les anges obéissent, nous ne sommes plus, comme il est écrit, un peu inférieurs aux anges : nous leur sommes supérieurs de beaucoup. Après cela, qu'on parle, tant qu'on voudra, de service et de culte : il n'y a pas de culte sans obéissance; la profusion des actes, la diversité des pratiques, la plénitude des sacrifices, n'y font rien : nous n'employons pas notre volonté à obéir, nous nous retrouvons

tout entiers où il fallait nous perdre, nous protestons à genoux contre notre dépendance, et nous nous élevons si haut, non point pour nous approcher de notre principe, mais pour être hors de la portée de la loi; nous faisons plus qu'elle ne demande pour ne pas faire ce qu'elle demande. Tout nous est bon, tout nous est facile, plutôt que d'obéir.

Je sais bien, mes frères, qu'on peut, dans un dessein tout opposé, dans la pensée de mieux obéir à Dieu, s'imposer des devoirs imaginaires, qui prennent la place et le temps réclamés par des devoirs plus réels. Mais, outre qu'une telle erreur n'est pas commune puisque celui qui est pressé d'obéir ne s'égare point si aisément, une telle erreur est de celles pour lesquelles Dieu lui-même est indulgent. C'est ce chaume ou ce bois que le feu pourra consumer, mais sans atteindre le fondement sur lequel on a élevé ces constructions éphémères. Le vœu des fils de Récab, qui s'étaient interdit à eux-mêmes et à leurs descendants l'usage du vin, ne correspondait à aucun commandement et même à aucun principe de la loi de Dieu; peut-être était-il peu judicieux; peut-être y avait-il peu de sagesse à engager, avec les vivants, ceux qui n'étaient pas nés encore : toutefois les enfants de Récab furent bénis, et l'Éternel protesta « qu'il ne man-

querait jamais d'y avoir quelqu'un des descendants de Récab qui assisterait toujours devant lui. » (Jérémie, xxxv, 19.) Ce que Dieu bénit dans cette occasion, c'est ce qu'il bénit toujours, et sans quoi rien ne peut être béni : l'obéissance. Les Récabites avaient cru remplir un devoir; les Récabites avaient obéi. Il semble que Dieu ne voulut pas voir autre chose; le principe de l'obéissance est trop précieux, trop fondamental, trop facilement négligé, pour que Dieu, quand il le rencontre, s'enquière trop sévèrement de la forme dans laquelle il a été réalisé; il ne chicane pas, si j'ose parler ainsi, sur le vêtement du principe, car, à ses yeux comme aux yeux du bon sens, « le corps est plus que « le vêtement, » et parce que l'abstinence que les Récabites se prescrivaient n'avait rien en soi de mauvais, il la bénit, jugeant dans sa divine sagesse que l'obéissance ne saurait être trop encouragée, ni les scrupules de l'obéissance trop tendrement ménagés.

Mais faire ce que Dieu ne demande pas, précisément parce qu'il ne le demande pas, entrer dans une certaine voie parce qu'il ne l'a pas indiquée, aller au delà de ses commandements pour n'être plus, s'il est possible, dans sa juridiction, se prescrire à soi-même des devoirs difficiles pour avoir le plaisir de s'obéir à soi-

même, ce culte tout volontaire, comme saint Paul le désigne, n'est pas le culte de Dieu, mais celui d'une idole. Cette idole, c'est le *moi* humain, qui, brisé dans la conscience par la croix de Jésus-Christ, s'obstine, tout brisé qu'il est, à se relever, et se relève d'autant plus haut qu'on l'avait fait descendre plus bas. Perfides suggestions de l'indestructible ennemi! combien d'âmes n'avez-vous pas ramenées au monde par le chemin d'une dévotion extraordinaire et d'une piété raffinée! ramenées au monde par cela seul que vous les avez soumises à l'empire illégitime du *moi!* mais ramenées au monde dans tous les sens, sachons-le bien, parce qu'il est impossible de remettre le *moi* sur le trône sans subir toutes les conséquences de cette malheureuse restauration; parce qu'il est impossible que celui qui n'en veut faire qu'à sa volonté, ne fasse jamais d'autre mal que celui-là même; parce qu'il est impossible que l'homme naturel, réintégré, se contente de l'aliment que lui offre une dévotion arbitraire et fantastique; parce qu'il est impossible que les passions ordinaires de l'homme animal soient vaincues dans une âme qui n'est pas soumise; parce qu'enfin les intérêts de la spiritualité, qui peuvent suffire à une âme unie à Dieu par une obéissance pleine d'amour ou par un amour plein d'obéissance, ne sauraient suffire

à une âme irrégénérée, qui, dans ces pratiques sévères de dévotion et dans ce service assidu de Dieu, n'a réellement cherché qu'elle-même. Cette âme, quoi qu'il en semble, n'est point sortie du monde; et peut-être y a-t-il entre elle et les âmes franchement mondaines cette seule différence, qu'étant aussi près du danger qu'aucune d'elles, elle s'en croit plus éloignée : cette erreur même fait qu'elle en est plus près.

Et pour passer maintenant au second mot d'ordre des partisans d'une perfection imaginaire, l'*humilité*, il y en a une vraie, il y en a une fausse. Par cette dernière nous n'entendons point une humilité hypocrite ou un déguisement volontaire de l'orgueil, non, mais une humilité qui se trompe elle-même en choisissant mal son objet. Car, s'il est vrai qu'on ne peut trop s'abaisser, cela n'est pas vrai de tout abaissement, et celui qui s'abaisse, mais non devant Dieu ou au nom de Dieu, s'abaisse mal à propos. Je dis plus, nous devons à Dieu même, nous devons au principe qui nous porte à nous humilier devant lui, de ne point nous humilier devant un autre. Si tout chrétien est prêt à reconnaître en soi « le premier des pécheurs, » si tout chrétien, regardant chacun de ses frères comme plus excellent que lui-même, brigue plus volontiers la dernière place que la première, aucun chrétien

ne prosternera sa dignité d'homme et de chrétien devant un titre, ou une fortune, ou un nom. Au contraire, on reconnaîtra le chrétien à la noblesse modeste de son maintien et à la douce liberté de sa parole en présence des riches et des puissants de la terre; celui qu'intimide l'appareil de la grandeur, l'éclat de la gloire humaine, ou même la supériorité du talent et du savoir, celui qui, dans un homme, verrait, sans pouvoir dire quoi, autre chose qu'un homme, celui qui, devant un des privilégiés de la fortune ou de la nature, s'annulerait dans les démonstrations d'une obséquiosité servile, celui-là, s'il est chrétien, il le cache bien soigneusement, ou plutôt, à vrai dire, ce qu'il cache si bien n'est rien. Vous en convenez sans peine, mes frères; mais vous dites peut-être en vous-mêmes qu'il ne s'agit pas de cela, car jamais on ne songera à faire passer pour de la religion, encore moins pour un perfectionnement de la religion, l'abaissement volontaire d'un homme devant un homme. Non, certainement; mais le principe qui met un homme aux pieds d'un homme peut mettre un homme aux pieds d'un ange, d'un saint, d'un martyr, ou de celle « que tous les « âges appelleront bienheureuse. » Il y a moyen, par une humilité mal entendue, de faire passer à d'autres qu'à Dieu la gloire dont Dieu lui-même

a déclaré qu'il ne la donnerait point à un autre. Parce que tel ou tel parmi les enfants des hommes nous paraît beaucoup plus excellent que nous-mêmes, et l'a été peut-être en effet, nous le plaçons, par nos hommages, à côté de ce Dieu jaloux à côté de qui il ne faut placer personne. Est-ce une simple erreur? Ne gagnons-nous rien (du moins selon l'homme naturel) à nous humilier ainsi? Ces prétendus intermédiaires que nous plaçons entre Dieu et nous sont-ils des moyens de communiquer avec lui, ou des moyens de nous passer de lui? Est-ce dans l'intérêt de l'esprit ou dans l'intérêt de la chair que, non contents de l'unique médiateur qui nous a été donné, nous plaçons entre nous et lui d'autres médiateurs, moins puissants, nous le savons bien, mais aussi moins saints, qui, s'ils ne nous représentent pas toute la grâce, ne nous représentent pas non plus toute la loi, et en diminuant Jésus-Christ comme sauveur, le diminuent comme législateur et comme roi? Mais je crois vous entendre, mes frères : Allez, nous dites-vous, allez dire ceci à nos frères de l'Église romaine; cela ne nous regarde pas, et nous prenons en pitié comme vous toute cette mythologie qu'ils ont greffée sur l'arbre de l'Évangile. Quand cela ne regarderait qu'eux directement, cela vous regarderait indirectement comme

hommes ; car cette erreur est une erreur humaine, que vos pères ont partagée, que vous partageriez vous-mêmes si vous étiez nés dans le sein de cette Église, et qu'elle a tirée du même fonds d'où vous tirez toutes les vôtres. Mais est-il vrai que cette humilité fausse ou mal entendue vous soit complétement étrangère? Il faut que vous en jugiez.

Comme nous ne parlons aujourd'hui que de ceux qui affectent une perfection supérieure à celle dont l'Évangile nous a tracé l'image, et non pas de ceux qui cherchent des prétextes pour rester au-dessous de ce modèle, nous n'avons pas à vous entretenir de cette perfide et funeste humilité qui les porte à refuser les grâces de l'Évangile parce que, disent-ils, ils en sont indignes, comme si l'on pouvait être digne d'une grâce, et comme si l'idée de grâce ne supposait pas celle d'indignité! Nous parlons ici, avec saint Paul, de ceux qui veulent enchérir sur le christianisme, et qui, comme si le christianisme ne les humiliait pas assez, cherchent curieusement autour d'eux quelque autre sujet de confusion ou quelque autre moyen d'abaissement. En vérité, s'il a été permis à saint Paul de dire aux Athéniens qu'il les trouvait dévots à l'excès, nous pourrions dire de ceux-ci qu'ils sont excessivement humbles; car le der-

nier degré de l'abaissement ne leur suffit pas, et l'on dirait qu'ils cherchent une place au-dessous du néant. Mais savent-ils, ou ne savent-ils pas qu'au delà de tout il n'y a rien, qu'on ne peut faire un vide dans le vide, et que ce qu'il y a au delà de l'humilité chrétienne, n'est plus de l'humilité, mais du mensonge ou de la bassesse? Écartons cette dernière idée, tenons-nous-en à celle de mensonge, et que ce soit, je le veux bien, un mensonge tout involontaire. Si c'est de l'humilité que de confesser « qu'on est conçu et « né dans le péché, enclin au mal, incapable par « soi-même d'aucun bien, » est-ce encore de l'humilité que de se persuader qu'on est un pur néant devant Dieu, non-seulement en œuvres et en sentiments, mais en nature même, et que ce Dieu nous absorbe incessamment comme nous absorbons, à chacune de nos aspirations, l'air qui nous environne? Si c'est de l'humilité, en même temps que de la raison, que d'avouer que les voies de Dieu ne sont pas nos voies, que ses pensées ne sont pas nos pensées, est-ce encore de l'humilité que de nous interdire d'apprécier ses dispensations d'après l'idée du bon et du juste qu'il a mise en nous, et après cela, néanmoins, de nous exhorter les uns les autres à admirer ces mêmes dispensations, comme si nous pouvions les admirer sans les mesurer

à quelque chose? Si c'est de l'humilité que de déclarer que nous sommes sauvés par grâce, absolument par grâce, et que Dieu met en nous tout ce qu'il y trouve de bon, est-ce encore de l'humilité que de regarder comme indifférent tout ce qui se passe en nous, et tout ce que nous faisons, afin, disons-nous, de maintenir intacte la doctrine du salut gratuit? Si c'est de l'humilité que de compter uniquement sur la force de Dieu et d'avouer « que c'est quand nous « sommes faibles que nous sommes forts, » est-ce encore de l'humilité que de s'interdire tout acte de volonté, de se perdre dans une contemplation passive et béante, et d'attendre que Dieu nous pousse à faire sa volonté, quand la première impulsion de Dieu, nous devons l'avouer, est celle qui nous pousse à *chercher* sa volonté? Si c'est de l'humilité que de se croire aussi aveugle que faible, et d'attendre de Dieu le conseil ainsi que la force, est-ce encore de l'humilité que de renoncer à faire usage de sa raison, d'interroger des signes dans les cieux et sur la terre, comme si la conscience n'était pas le premier des signes, ou enfin de faire, si j'ose m'exprimer ainsi, de la Parole de Dieu une devineresse? Si c'est de l'humilité que de reconnaître que ce même esprit humain appelé par l'Écriture « une lampe divine qui sonde les plus

« grandes profondeurs, » est en même temps, pour ce qui concerne le salut, un aveugle incapable de trouver sa route, est-ce encore de l'humilité que de le mépriser là même où il n'est point méprisable, et de négliger, sous prétexte des abus qu'on en a pu faire, des talents dont il nous sera demandé compte ainsi que de tous les autres, et dont nous devions seulement user avec actions de grâces? Si c'est de l'humilité que de reconnaître que « ce qui est grand « devant le monde est abominable devant Dieu, » si c'est de l'humilité que d'avouer que dans le royaume de Dieu les premiers seront les derniers, est-ce encore de l'humilité que de confier sans discernement à des ignorants ou à des esprits faibles, uniquement parce qu'ils ont la foi, les intérêts spirituels les plus délicats et le gouvernement de l'Église de Christ? C'est en nous faisant passer, en toutes ces choses, au delà de l'humilité, que l'ennemi introduit dans notre champ, pour le dévaster, mille autres ennemis, et même l'orgueil. Et même l'orgueil! Ne devrions-nous pas dire : et surtout l'orgueil? car rien ne se touche de plus près que la fausse humilité et l'orgueil; ajoutez-y l'indolence spirituelle, l'esprit de secte, le fanatisme; vous n'aurez encore qu'une liste incomplète des maux qu'amène à sa suite cette dangereuse illusion.

L'absence de tout ménagement envers la chair est le dernier des traits qui donnent à la fausse perfection une apparence de sagesse. Aucun prétexte, il faut l'avouer, n'eut plus d'apparence. Cet instrument dont notre âme fut pourvue, afin de se manifester aux autres et peut-être à elle-même, et afin de correspondre au monde sensible, objet tout ensemble et théâtre de son activité, cet instrument, dis-je, car le corps n'est pas autre chose, a failli à sa destination. Et tandis que, dans tous les autres êtres, la matière obéissante et docile reproduit exactement l'idée dont elle est la forme, le corps semble avoir violé les clauses du contrat qui l'associait à l'âme. Il semble, ai-je dit, car il n'est en lui-même ni docile ni indocile; mais l'âme, lorsqu'elle cessa d'être unie au Père des esprits, glissa rapidement sur une pente au sommet de laquelle nul autre que Dieu ne la retenait; elle glissa, si l'on peut parler ainsi, du monde de l'esprit vers celui de la matière, de la sphère des principes ou de la raison vers la sphère des instincts, et elle sentit d'autant plus par les sens extérieurs qu'elle sentait moins ou plus confusément par le sens intérieur, qu'on peut appeler le sens des choses divines. Et nul, mes frères, nul ne sait jusqu'où il descendrait si la pitié de Dieu, hélas! ou si l'orgueil ne le retenait sur cette pente;

car, il ne faut pas l'oublier, le premier péché fut un péché d'orgueil, et l'orgueil, tout ennemi qu'il est de Dieu, ne consent pas à toute espèce d'abaissement : souvent même il nous en inspire l'horreur. Mais enfin, l'équilibre a été rompu ; le corps, notre ancien serviteur, n'est plus qu'un ennemi, vainqueur ou subjugué, mais un ennemi ; ou plutôt le corps a changé de maître : il sert toujours, mais au lieu de servir l'esprit, il sert la chair, oui, le *corps* sert la *chair ;* car la chair et le corps ne sont pas une même chose : ils sont souvent distingués l'un de l'autre dans l'Évangile; ils le sont dans notre texte même, où saint Paul nous montre les partisans d'une sainteté factice durs envers le *corps,* de peur de flatter la *chair ;* le corps ou les membres, que nous devrions, selon l'expression de saint Paul, faire servir à la justice et à la sainteté (Romains, VI, 19), servent, sous les ordres de la chair ou du principe animal, à l'impureté et à l'injustice. Le corps est donc un serviteur qu'il faut rendre à son véritable maître, qui est l'esprit : mais le véritable ennemi de l'esprit, c'est la chair; et aussi, dans l'Évangile, ce n'est pas le corps, c'est la chair qui est condamnée; car c'est de la chair et non du corps que nous servons, dit saint Paul, à la loi du péché. (Rom., VII, 25.) Jésus-Christ, revêtu mystérieusement

de cette chair profondément et universellement infectée, a condamné le péché dans sa chair (Rom., VIII, 3), quoiqu'il l'eût vaincue, ou quoique, ainsi qu'il le dit lui-même, le prince du monde n'eût rien en lui. (Jean, XIV, 30.) Il a solennisé sur la croix la malédiction de la chair, en livrant à la destruction son corps innocent et pur uni à cette même chair ou à ce principe animal, auquel il n'accorda jamais rien. C'est qu'il représentait l'humanité tout entière, dont la chair a été maudite, et qui n'aurait jamais su et n'aurait jamais voulu croire que, pour vivre à l'esprit, il faut mourir à la chair, si la mort de Jésus-Christ homme n'avait proclamé l'universelle et irrévocable malédiction de la chair.

Après cela, tout était clair; on savait que la chair devait mourir; on n'était chrétien qu'à ce prix : on savait que ceux qui sont à Christ ont crucifié (d'avance et en principe) la chair avec ses convoitises (Gal., V, 24), et qu'ils s'engagent à la sacrifier toujours de nouveau. Mais il vint des hommes qui, voulant être plus chrétiens que Jésus-Christ, étendirent au corps ce qui ne devait s'entendre que de la chair, et conclurent de la destruction de la chair à la destruction du corps. Ici, mes frères, la méprise était facile; la chair est unie au corps, et il est impossible, dans certains cas, d'atteindre la chair sans bles-

ser le corps. On les confondit, et parce que Jésus-Christ avait condamné la chair, on condamna le corps. Cette méprise n'était pas nouvelle, et elle n'est pas même particulière à l'Église chrétienne. Elle est, au contraire, de tous les temps et universelle. La voix de la conscience, l'expérience, avaient dénoncé la chair comme un grand ennemi; mais on ne vit pas derrière elle un ennemi plus grand dont il fallait avoir raison; on ne vit pas que l'âme était le vrai coupable, et on accusa, chose inique, le corps, cet organisme attaché au service de l'esprit, d'être le principe et l'auteur du mal. Bien des sectes lui déclarèrent une guerre acharnée, et ne surent voir que dans un suicide plus ou moins prolongé le remède du grand mal qu'on était forcé de s'avouer. Quoique le christianisme ait été infecté de cette erreur, il en est si peu le principe que, si vous le comparez aux autres religions, vous trouverez qu'il a réhabilité le corps. Le christianisme ne nous a jamais représenté le corps comme un appendice arbitraire et importun de l'esprit, mais comme une partie essentielle de l'homme; le christianisme a honoré le corps en l'appelant à être « le temple du « Saint-Esprit; » le christianisme a honoré nos membres en les destinant, comme nous l'avons déjà rappelé, à être des instruments et, pour

ainsi dire, des armes de justice et de sainteté; le christianisme, enfin, admet le corps glorifié à partager la destinée de l'esprit glorifié. Ce n'est donc pas au corps qu'il a déclaré la guerre.

Voici ce qu'il a fait. Il a condamné la chair comme principe de péché. Mais ne pouvant séparer l'un de l'autre la chair et le corps, qui sont deux et qui sont un, il a bien fallu qu'il consentît à ce que le corps souffrît, dans certains cas, de ce que souffrirait la chair. Le glaive des bourreaux qui mutilait les martyrs condamnait le péché dans leur chair, mais en même temps détruisait leur corps. Le zèle de la foi, autre glaive, autre flamme, use prématurément, chez l'apôtre, les forces du corps, qu'une activité plus modérée et de plus longs intervalles de repos auraient maintenu quelques années de plus. Mais dans ces cas la destruction du corps n'est point cherchée pour elle-même, n'est point le but; et réellement elle ne l'est jamais pour le chrétien. Le chrétien conserve son corps pour l'employer, et combien souvent même il le conserve en l'employant! Si le chrétien ne l'épargne pas, c'est quand le service de Dieu le veut ainsi; si même, à l'ordinaire, il le traite durement, s'il le tient assujetti, c'est que, dans ce corps, il y a une chair de péché qu'il faut traiter durement et tenir assujettie; mais il ne va pas au

delà de ce but, car il ne lui est pas permis de détruire le temple du Saint-Esprit; et la dureté, ou plutôt la sévérité plus ou moins grande avec laquelle il traite son corps, ne va jamais, sauf les cas extraordinaires dont nous avons parlé, jusqu'à détruire ou seulement à diminuer les forces d'un corps dont il doit compte au Seigneur. A prendre l'ensemble des faits, ce sont les mondains qui détruisent leurs corps, et les chrétiens qui conservent les leurs.

C'est cette distinction que ne savent ou ne veulent pas faire ceux dont saint Paul reprend l'erreur dans mon texte. Et il est vrai que, s'ils ont voulu enchérir sur l'esprit de mortification de l'Évangile, c'était la seule manière. En se tenant exactement dans les termes du principe évangélique, qui est la mortification de la chair et non la destruction du corps, il leur était impossible d'aller, dans l'application, plus loin que l'Évangile. Ils ne pouvaient rien dire qu'il n'eût dit, rien pratiquer qu'il n'eût au moins suggéré. Si aucun chrétien n'est appelé, selon l'Évangile, à quelque chose de moins qu'à crucifier sa chair, que veulent de plus ces chrétiens? On ne saurait le concevoir. Mais en sortant de ces limites, ils ont la campagne ouverte devant eux. Il n'y a ni fin ni trêve aux supplices du corps et de l'âme; on peut, selon le degré

d'exaltation dont on est atteint, s'élever jusqu'à l'horrible, ou, dans le sens de ces chrétiens, jusqu'au sublime; et comme la perfection est la règle de tous, il est clair que, si cette perfection est la vraie, l'Église ne sera, dans son état régulier, qu'un établissement de tortures sans mesure comme sans but, un véritable champ de carnage, et pour le coup l'infidèle aura raison de reprocher au chrétien sa religion de sang. Mais qu'importe? dans cette perpétuelle et générale immolation, une seule victime aura été oubliée; la volonté de l'homme naturel, le *moi* lui seul aura été épargné; seul il vivra parmi cette mort; seul il triomphera dans ce champ de destruction; et cette grande bataille, engagée, ce semble, contre lui seul, n'aura laissé debout que lui seul.

Vous ne viendrez pas nous alléguer votre Maître livrant aux bourreaux sa chair innocente. Vous laisserez ce sophisme aux adversaires de l'Évangile. Mais prenez garde, quand ils disent que la religion de Jésus-Christ est une religion ennemie de la vie, de la société et de la nature, de ne pas leur donner raison par vos actes. Ils auraient tort encore, mais vous en seriez responsables; car c'est vous qui auriez attaché au fait capital de l'Évangile cette déplorable conséquence. Ou bien, est-ce qu'en

effet vous raisonneriez ainsi? est-ce que vous penseriez que, parce que Jésus a laissé sa vie entre les mains des méchants, ou parce que Jésus a scellé de son sang les lettres de grâce qu'il est venu vous apporter, vous devez, sans but (car n'ayant pas le sien, vous n'en avez point), multiplier dans votre vie d'oiseuses privations et de stériles douleurs? N'est-ce pas le contraire que vous devez penser? Ne devez-vous pas penser que ce qui regarde Jésus-Christ ne vous regarde pas, et que votre tâche à vous se réduit à ces deux choses : crucifier en vous la chair de péché, et offrir vos corps à Dieu en sacrifice vivant et saint, c'est-à-dire les dévouer à son service pour tout ce qu'exigera l'intérêt de son règne et le bien de vos frères? C'est là, dit l'apôtre, « votre service raisonnable » ; mais, au delà, qu'y a-t-il de raisonnable? qu'y a-t-il d'évangélique? qu'y a-t-il d'utile? qu'y a-t-il de saint? Que pouvez-vous dire en faveur de vos pratiques, à moins que vous ne disiez que vous voulez expier vos péchés? A la bonne heure; mais si vous voulez les expier, sachez qu'après tous les supplices dont votre chair peut être le théâtre, vous serez encore loin de compte.

Quand on vous voit multiplier les œuvres surérogatoires, on est tenté de croire que vous avez traversé, sans vous y arrêter beaucoup, le

champ des obligations les plus immédiates. Souffrirez-vous que je vous le dise? Si vous n'aviez voulu entrer dans cette seconde carrière qu'après vous être bien assurés de l'étendue de la première, vous n'y seriez jamais entrés. Si vous aviez su que la première tâche est infinie, vous n'auriez pas même songé à la seconde; or, sachez qu'en effet la première est infinie. Le principe de votre erreur, ou ce qui vous y retient, c'est d'ignorer cela. Et si vous l'ignorez, c'est que vous n'avez pas encore compris cet Évangile que vous voulez perfectionner. Oui, la crucifixion de la chair et de ses convoitises (sans y ajouter cette destruction du corps qui n'est qu'un suicide) est à elle seule une tâche infinie; et comme il n'y a que l'amour qui puisse la mesurer, il n'y a non plus que l'amour qui ose l'entreprendre. Elle est belle pour lui, elle l'attire, elle le fait palpiter d'un saint enthousiasme; car les sacrifices dont elle se compose ont pour résultat la gloire du Père et l'amour du prochain; mais elle n'en est pas moins infinie. Si vous le saviez, vous n'en seriez jamais sortis. On ne vous aurait pas vus courir après ces douloureuses délicatesses, après ces recherches cruelles d'une prétendue perfection, et négliger grossièrement des devoirs à hauteur d'appui et des sacrifices à votre portée. Car voici ce

qu'on a remarqué cent fois : c'est que des hommes simples, qui n'entendent pas même les termes techniques de votre spiritualité, s'acquittent plus régulièrement et plus complétement que vous des devoirs les plus prochains et les plus essentiels. Vous pouvez le plus, et ne pouvez pas le moins; vous savez voler, et ne savez pas marcher,

Qui vous inspire de courir si loin pour chercher votre croix? Elle est plantée à votre porte. Pourquoi poursuivre l'innocent quand le coupable est sous votre main? Cet innocent c'est votre corps, ce coupable c'est votre chair, je veux dire le vieil homme avec toutes ses passions. Voilà la victime qui vous est livrée et que vous devez sans cesse immoler. Personne ne vous a dit de chercher des supplices ; ce n'est pas l'esprit de l'Évangile, où vous lisez que le Fils de l'homme n'est pas venu pour détruire la vie des hommes, mais pour la conserver. (Luc, IX, 56.) Mais sans chercher les supplices, vous les trouverez dans la tâche qui vous est imposée. Soumettre dans un seul cas une seule de vos passions favorites, déraciner une seule des habitudes qui vous sont chères, renoncer par humilité ou par désintéressement à l'emploi d'une seule de vos forces, laisser passer devant vous, laisser intercepter par d'autres des occa-

sions que votre naturel vous porte à saisir avidement, en un mot refouler le péché à mesure qu'il prend l'essor, peser de toute votre vigueur, de tout votre poids sur les portes que ce prisonnier s'efforce de rompre, avoir incessamment les yeux, les bras, l'esprit tendus vers ce but unique, je vous le demande, cette seule action toute négative, toute de silence, toute de refus, cette immobile énergie d'un esclave enveloppant dans ses propres chaînes, étouffant dans une longue étreinte son propre esclave incessamment révolté, cette action, dirai-je, ou cette passion, a-t-elle des bornes connues, a-t-elle une autre fin que celle de la vie? Votre part est la meilleure au point de vue de la nature; car, à supposer que vous souffriez autant et même plus que les chrétiens plus simples, vous avez des souffrances de votre choix; souffrir de la sorte, c'est agir; et qui ne sait tout ce qu'il y a de jouissance cachée dans l'action et dans la liberté? Ceux, au contraire, dont je vous propose l'exemple acceptent toujours et ne choisissent jamais; ils ne vont au-devant d'aucune douleur inutile, mais ils se soumettent à toutes les douleurs utiles; ils ne commandent jamais, ils obéissent toujours; et lorsque le monde, qui ne les comprend pas, s'imagine, à la vue de leurs combats, qu'ils cherchent la souffrance, il est

dans l'erreur; non, ils n'ont cherché que le devoir, et n'ont trouvé la souffrance qu'à l'occasion du devoir. Ce n'est donc pas action que leurs souffrances, c'est passion toute pure, et combien cette seule circonstance élève leurs souffrances au-dessus des vôtres! Encore une fois, cherchez-vous des supplices? essayez de ceux-ci. Cherchez-vous votre croix? elle est à votre porte.

Vous me direz que l'amour transforme tout, rend tout supportable. J'allais vous le dire Dieu me garde en effet de voir toute la vérité dans le lugubre tableau que je viens de tracer! A Dieu ne plaise que j'oublie que la joie du chrétien se retrempe sans cesse et reverdit comme la palme, au sein de ces eaux d'amertume! Oui, l'amour transforme tout; mais n'oubliez pas que, loin de retrancher un seul de ces sacrifices, il les multiplie. L'amour transforme tout, c'est vrai; mais l'orgueil aussi transforme tout, pensez-y bien, et craignez que l'orgueil ne soit le vrai charme de vos douleurs. Que cette crainte est légitime, quand il s'agit de douleurs cherchées, de douleurs choisies, où le *moi* triomphe en s'anéantissant, et ne meurt, pour ainsi dire, que pour ressusciter plus vivant et plus fort! Voulez-vous, par un seul exemple, comprendre toute notre pensée? Lequel, à votre avis, souffre le plus dans

son orgueil, de celui qui fait en public, en détail, à plusieurs reprises, une confession humiliante qu'on ne lui demandait pas, ou de celui qui, en particulier, en tête à tête, se laisse reprendre par un de ses égaux, par un de ses inférieurs, par un homme peut-être dont il se croyait lui-même le guide et le censeur naturel? Lequel jugez-vous plus humble, de celui qui prévient la critique en se l'infligeant, ou de celui qui la subit sans la prévenir? Eh bien! dans ces deux hommes vous avez l'idée de ces deux classes de chrétiens dont les uns acceptent toutes les épreuves sans en chercher aucune, et dont les autres cherchent mille et mille épreuves sans en accepter aucune? Les uns ont la juste idée de la perfection chrétienne, les autres poursuivent une perfection imaginaire; les uns sont dans les termes de l'Évangile, les autres n'y sont pas; du reste, ils ont tous leur récompense et leur consolation : les uns l'orgueil, les autres l'amour. *Omnes acceperunt mercedem suam : vani vanam.*

Après tout ce que nous avons dit, pourriez-vous encore vous attendre (en supposant que vous n'eussiez point lu l'Évangile) à y trouver des préceptes dans le sens de cette prétendue et mensongère mortification? Nullement, mes frères; et afin que vous ne vous trompiez point

à ce silence, saint Paul l'accentue pour ainsi dire et l'articule en vous déclarant, dans les paroles qui précèdent mon texte, que de semblables ordonnances (il veut parler de l'interdiction de certaines viandes) *ne sont fondées que sur des doctrines et des commandements d'hommes*. Il y a plus encore : alors même que ces observances auraient eu un meilleur principe, saint Paul ne leur est pas favorable, les regardant, dit-il, « comme pernicieuses par leurs abus. » Ce n'est pas qu'il condamne, comme exercices ou comme moyen de mieux vaquer aux devoirs du culte, certaines abstinences que notre Seigneur lui-même semble avoir autorisées; mais voyant, dans toutes les souffrances cherchées, un prétexte de se soustraire aux souffrances imposées, et comme un passage souterrain par où le nouvel homme peut retourner vers les traditions de l'ancien, il en signale le danger plutôt qu'il n'en établit la légitimité et l'avantage; et ce que Jérémie, au nom de l'Éternel, avait dit d'un culte idolâtre, saint Paul semble ne pas craindre de l'affirmer de cette autre idolâtrie : « Je « n'ai point commandé cela, je n'en ai point « parlé, et je n'y ai jamais pensé. » (Jérémie, XIX, 5.) Saint Paul était bien placé, ce me semble, pour parler ainsi. Il en était de lui comme de ces braves qui, couverts d'honorables cica-

trices, peuvent refuser un cartel. Il pouvait crier à ses compagnons d'armes de réserver leur sang pour ces champs de bataille où lui-même avait répandu le sien. Il n'aurait pas eu bonne grâce, du sein d'une vie commode et lâche, à décrier ces pieux excès; il aurait eu tort en ayant raison. Mais de quelle autorité ne revêtait pas ces avertissements une vie toute consacrée à la lutte contre le péché, à la lutte contre le monde, une vie toute de sacrifices et toute de sacrifices utiles, une vie de fatigues, de privations, de périls, d'opprobres, d'amertumes, dont chacune avait eu sa raison et son but, un crucifiement perpétuel, non-seulement des convoitises du vieil homme, mais des affections qui ne sont pas interdites au nouveau, un douloureux enfantement du monde à l'Évangile, une mort de tous les jours, une croix de toutes les heures! Ah! que peu d'hommes, après lui, ont traité le même sujet avec la même autorité, et que c'est bien avec la rougeur sur le front que ceux qui lui succèdent dans le ministère viennent comme lui protester contre des excès dont ils ne sont que trop innocents! Il faut le faire néanmoins; mais il faut se dire à soi-même, et il faut dire à tous, que si une fausse mortification est dangereuse, le manque de mortification l'est bien davantage, et que si la

témérité est coupable, la lâcheté l'est bien plus encore.

Nous avons, mes frères, condamné la perfection fantastique de la vie chrétienne dans les principes sur lesquels elle se fonde. Mais elle a pris soin de se condamner elle-même en se montrant. Ses œuvres et ses effets parlent contre elle. L'histoire des diverses écoles qu'elle a créées se rattache étroitement à celle des épreuves les plus affligeantes et des plus sensibles affronts qu'ait subis l'Église chrétienne. Suivez à travers les âges ses pas destructeurs, et voyez de quelles ruines le terrain se couvre après elle.

Et d'abord, avec la prétention d'élever, si l'on peut dire ainsi, le christianisme au-dessus de lui-même, elle l'a toujours amoindri et dégradé. Cela devait être. Comme au delà de tout il n'y a rien, comme on ne saurait ajouter quelque chose à l'infini, il est inévitable que tout ce qu'on prétend ajouter à la vérité ne s'y unit point, mais s'y oppose, ne l'augmente point, mais la diminue. Car, de ce que la loi est complète, de ce que Dieu a commandé tout ce qui était digne de lui et bon à l'homme, il faut en conclure hardiment que tout ce qu'il n'a pas commandé il l'a défendu. Si la condamnation atteignait également sous l'ancienne alliance

quiconque retranchait quelque chose du commandement de Dieu et quiconque y ajoutait quelque chose (Deut., XII, 32), ceci n'était qu'un symbole et un avertissement pour les membres de la nouvelle alliance. L'erreur que nous combattons était prévue; le même principe qui portait à l'un de ses pôles l'imperfection de l'obéissance, devait porter à son autre pôle la perfection fantastique ou d'invention humaine; si cette perfection n'était pas selon la vérité, elle devait donc être contraire à la vérité; si elle n'ajoutait rien à la perfection vraie, elle ne pouvait que la diminuer; si elle ne complétait pas le christianisme, elle ne pouvait que le mutiler. Le principe étant un principe d'infidélité, les résultats devaient répondre et ressembler au principe, et une fausse perfection ouvrir la porte à de trop vraies imperfections. Et c'est ce qu'on a vu. Christ a été diminué de toutes les manières par cette ferveur infidèle; diminué dans sa nature, dans sa dignité, dans sa nécessité; diminué dans sa pureté et dans sa sainteté. Il n'est pas une de ces écoles qui, en tendant à l'excès certaines cordes qui devaient rester flottantes, n'ait relâché d'autant celles qui devaient être tendues. Il n'est pas une de ces écoles qui n'ait signalé son passage par la destruction ou l'affaiblissement de quelqu'une des vérités fondamentales de la

religion ou de la morale. En sorte que, quand il serait vrai que les partisans de ces écoles auraient, pour leur propre compte, trouvé dans leur perfection idéale la perfection vraie du christianisme, comme un plus petit cercle est enfermé dans un plus grand, comme le moins est compris dans le plus (et nous ne l'admettons point), toujours est-il que ce superflu dont ils jouissent aurait coûté à la multitude son nécessaire, et que leur luxe, comme celui des despotes avares, aurait été composé de la misère publique. Car s'il ne leur est pas possible d'entraîner le peuple dans la sublimité de leurs voies, il ne leur est que trop possible de lui faire accepter des erreurs qui s'accordent avec le relâchement aussi bien qu'avec l'exaltation; il ne leur est que trop facile d'accréditer des hérésies, qui, paraissant compatibles avec le plus haut degré de ferveur, le sont à plus forte raison avec la franche médiocrité où se réduit le commun des chrétiens. Oui, ces erreurs énervantes, assoupissantes, affadissantes, qui font peu à peu descendre le christianisme au niveau de la morale mondaine, ce sont, quoi qu'il en semble, ces exaltés, ces fervents, ces enthousiastes, qui les ont propagées : on s'est prévalu de leur zèle pour embrasser des erreurs commodes, mais quant à leur zèle, bien ou mal entendu, on le leur a

laissé ; on a su extraire de leur dévotion des doctrines de relâchement, mais content de s'être approprié un fruit empoisonné, on s'est gardé de prendre l'enveloppe.

Et ce ne sont pas seulement les vérités de l'Évangile que ces sectaires ont altérées : ils ont porté atteinte à des dogmes non moins sacrés, qui ne sont pas dans l'Évangile parce que l'Évangile les suppose, de même qu'on ne voit pas les fondements d'une maison précisément parce que ce sont les fondements et parce qu'ils soutiennent tout. Ces affections premières, ces éternels instincts de la nature, sans lesquels la vie n'est pas une vie humaine, sans lesquels l'homme n'est pas homme, et qui, propices à notre faiblesse, divisent, pour ainsi dire, en plusieurs espaces modérés l'échelle invisible par où notre âme s'élève à son suprême objet, ces affections, ces instincts, ils les ont niés, et, autant qu'il pouvait dépendre d'eux, ils les ont détruits. Que ceci soit un dommage immense apporté à la religion prise en elle-même, c'est ce dont ne peuvent douter les vrais philosophes, qui de tout temps ont reconnu deux vérités également importantes : l'une, que l'Évangile, et l'Évangile seul, nous ramène à la nature ; l'autre, que l'Évangile veut avoir affaire à des hommes véritables, complets, non à des fantômes sous le

nom d'hommes, qu'on ne peut être vraiment chrétien à moins d'être vraiment homme, et que la foi ne porte de vrais et de bons fruits que dans des âmes franchement humaines. Ce n'est donc pas rendre service au christianisme que de nier l'homme ou une partie de l'homme, comme le font ces théologies, car c'est l'altérer dans son essence; mais, de plus, c'est le décrier. Le monde, mes frères, n'a que trop de peine à accepter l'Évangile dans sa simplicité; mais enfin, quand on le lui montre tel qu'il est, il ne peut s'empêcher de le trouver beau, excellent, et convenir qu'il est beau, qu'il est excellent; c'est, involontairement, reconnaître qu'il est vrai. Combien donc ne sont-ils pas coupables ou malheureux, ceux dont les inventions arbitraires rendent confus un caractère si distinct, et qui, en défigurant la vérité, fournissent à ses adversaires un moyen de la méconnaître, et un prétexte pour la nier! Ne sera-t-il pas terrible, lorsqu'un jour on aura ouvert les yeux, d'avoir à se dire : « C'est à cause de moi que la voie de « la vérité a été blasphémée! » (II. Pierre, II, 2.) C'est parce qu'en la couvrant ou de ronces ou de fleurs, je l'ai effacée, qu'on ne l'a plus discernée, et qu'on a prétendu qu'elle n'existait point. C'est parce que l'ennemi a pu dire, en montrant au doigt les fantômes de mon imagination : Voilà

l'Évangile! que tant d'âmes simples se sont détournées de l'Évangile, et ont, les unes longtemps, les autres jusqu'à la fin, langui et dépéri loin du courant de cette eau vive. Est-ce là un résultat assez déplorable de ma présomption et de ma témérité? et si je trouve dans le cœur de Dieu assez de clémence pour effacer ma faute, trouverai-je dans mes yeux assez de larmes pour la pleurer?

Enfin, mes frères, il faut le dire, ces systèmes d'une perfection arbitraire ont parlé hautement contre eux-mêmes par les chutes de leurs sectateurs. « Il n'y a personne, dit saint Jacques, qui « ne bronche en plusieurs choses, » (Jacq., III, 2.) personne, pas même le chrétien, car jusqu'à la fin de ses jours il voyage en compagnie de l'ennemi; et si la marque indispensable de la vérité d'une doctrine était l'infaillibilité morale de ceux qui la professent, le christianisme lui-même ne serait pas vrai. Mais il est d'une éternelle vérité, comme d'une éternelle nécessité, que l'orgueil marche devant l'écrasement, et que plus quelqu'un s'élève, plus il sera abaissé. Que cette hauteur où s'élèvent ces esprits téméraires vous fasse mesurer d'avance la profondeur de leurs chutes. Le mondain peut tomber aussi bas, mais tombant de moins haut, il est moins entièrement brisé, et ces fractures connaissent des re-

mèdes. Le chrétien, qui ne veut pas être sage, comme dit saint Paul, au delà de ce qu'il faut être sage (Rom., XII, 3), tombe moins qu'il ne ploie, et il n'a pas encore touché la terre que la main paternelle l'a déjà relevé. Mais il n'en est pas ainsi de celui qui, s'obstinant à perfectionner la perfection même et faisant le procès à celui qui l'a formé, ose lui dire : « Que fais-tu? tu « n'as pas d'adresse à ton ouvrage; » de celui qui dit à son père : « Qu'engendres-tu? » et à sa mère : « Qu'as-tu enfanté? » (Ésaïe, XLV, 9,10.) Ce n'est pas sans y avoir pensé qu'on a prétendu que l'esprit du mal hante plus volontiers chez les amateurs de l'extraordinaire en religion, et qu'un premier esprit de ténèbres revient avec sept autres esprits plus méchants que lui dans ces maisons si pompeusement ornées. (Matth., XII, 44, 45.) Personne n'a jamais donné à l'Église de plus déplorables scandales que ces esprits subtils et altiers; aucune route n'a jamais abouti à des abîmes plus profonds; et cela est si vrai, mes chers frères, que la dignité de ce lieu et de cette chaire s'oppose absolument à ce que nous donnions à cette assertion toutes les preuves dont elle est susceptible, tant ces preuves sont accablantes, tant elles sont honteuses! Quel puissant motif d'apprécier et de respecter cette recommandation de l'apôtre:

« N'aspirez point aux choses élevées, mais mar-
« chez avec les humbles! » (Rom., XII, 16.)

Mais pour échapper aux périls d'une fausse élévation, comme pour répondre aux desseins et aux grâces de votre Créateur, pour ne tomber ni dans les piéges de la chair, ni dans les piéges de l'orgueil, aspirez à des choses plus élevées que toutes celles que le monde ou l'esprit de secte appellent injustement des choses élevées. Ni à droite, ni à gauche, enfants de la promesse! ni à droite, ni à gauche, mais en haut! en haut, c'est-à-dire dans la pratique de tous les devoirs que Dieu vous a donnés à remplir; en haut, c'est-à-dire dans un amour simple pour celui qui vous a aimés, et dans la recherche assidue de sa gloire au mépris de la vôtre; en haut, c'est-à-dire en bas, dans l'exactitude, non scrupuleuse et légale, mais tendre et zélée, de l'obéissance chrétienne, dans une humilité vraiment humble, dans cette simplicité d'enfant qui s'accorde si admirablement avec la raison de l'homme fait, dans l'acceptation intelligente mais docile des grâces que Dieu vous a faites et des vérités qu'il vous a enseignées! Ne cherchez pas un moyen terme entre deux excès, en déterminant la place de la vérité d'après la place de l'erreur; mais élevez-vous à cette hauteur d'où vous n'apercevez plus

de milieu, plus de distance entre deux erreurs qui ne sont plus à vos yeux qu'une même erreur, qu'un même péché sous deux formes différentes. Dominez-les l'une et l'autre de toute la hauteur de votre simplicité chrétienne. Et d'abord, demandez à Dieu cette inappréciable simplicité, dont les uns sont si éloignés, et dont tant de causes conspirent à éloigner les autres. Oh! qu'elle est belle, oh! qu'elle est rare et difficile cette simplicité! Oh! qu'elle doit être difficile en effet, puisqu'elle n'est pas autre chose que la fidélité, pas autre chose que la foi! Oh! qu'il nous faut la demander et la redemander à Dieu, afin que nous finissions par n'avoir, sur lui-même et sur nous, d'autres pensées que ses pensées. Puissions-nous du moins avoir la simplicité de demander, puisqu'il nous a été si solennellement promis qu'il sera donné à quiconque demande, et que tous ceux qui cherchent trouveront ce qu'ils ont cherché!

LES

PIERRES DU TEMPLE.

Est-ce là ce que vous regardez?
Luc, XXI, 6.

Cette parole, messieurs [1], est une parole de reproche, et pour n'avoir rien d'amer, elle n'en est que plus sérieuse et plus pénétrante. Les disciples sont entrés avec Jésus-Christ dans le temple, et frappés de la splendeur et de la majesté de cet édifice, dont l'aspect toutefois n'a rien de nouveau pour eux, ils ne se contentent pas de l'admirer en silence, ils interpellent leur Maître, ils l'avertissent d'admirer comme eux, en lui faisant remarquer que cette maison de prière est ornée de belles pierres et de beaux dons.—Pour toute réponse, Jésus leur dit: « Est-« ce là ce que vous regardez? » Les jours viendront qu'il sera démoli et qu'il n'en restera pas pierre sur pierre.

Si quelqu'un de vous était tenté d'excuser

(1) On a conservé ce mot là où il se trouve dans le manuscrit de l'auteur. Il peut servir à rappeler au lecteur que les discours où il est employé, ainsi que plusieurs autres de ce recueil, ont été composés par M. Vinet en vue de son enseignement.

les disciples, voici ce qu'il pourrait dire : Si ceux qui avaient construit ce temple et qui l'avaient orné de belles pierres et de beaux dons ne furent pas coupables, les disciples ne l'étaient pas davantage en admirant leur œuvre. La première question est de savoir s'il était convenable qu'un tel édifice fût beau, mais il est d'ailleurs bien certain que le beau est fait pour être senti ; c'est là une impression naturelle à laquelle, si l'on est bien organisé, on ne résiste point ; et les constructeurs de cet édifice n'avaient rien négligé pour que, dès le seuil de ce sanctuaire, le regard fût à la fois surpris et charmé. On pourrait aussi rappeler que ce temple, bâti par Hérode le Grand sur l'emplacement de celui de Zorobabel, surpassait en grandeur, sinon en magnificence et en gloire, le second et même le premier temple ; on pourrait nous le montrer assis sur la plus haute de trois terrasses, unies l'une à l'autre par de vastes degrés, et transformées en parvis par un double et triple rang de colonnes ; on pourrait montrer, au-dessus de ces péristyles dominés les uns par les autres, un dernier péristyle qui était proprement le parvis du sanctuaire ; on pourrait, à travers cette dernière forêt de colonnes, nous introduire dans le temple même, dont les murs hauts de cent coudées, et l'enceinte large d'au-

tant, étaient partout revêtus de marbres précieux et brillant de l'éclat d'un or pur; on nous ferait parcourir par la pensée ces constructions latérales, ces vastes dépendances, élevant leurs triples étages autour de l'enceinte sacrée, et reproduisant toute la distribution du premier temple dans des proportions agrandies, comme pour mieux dissimuler, dirai-je, ou pour rendre plus frappante la désolation du saint des saints, absolument nu, vide et sans mystère. Tant de grandeur, tant d'éclat, dont la seule description remue notre imagination, pouvait-elle être sans effet sur l'imagination des disciples? et ne les excuserons-nous pas lorsqu'ils s'écrient: Maître, voyez quelles pierres, quels dons, quelle magnificence?

Est-il personne, messieurs, je dis parmi les chrétiens les plus austères, qui, en entrant dans la nef de notre cathédrale, non pas pour la première fois, mais pour la vingtième, et laissant ses regards errer le long de cette avenue de colonnes, ou dans la profondeur, si mystérieuse jadis et encore aujourd'hui si touchante, de ce chœur lointain, ou vers ces cintres légers et hardis, qui, comme une puissante végétation de chaque pilier, élancent et entrelacent leurs jets au foyer de la voûte, est-il personne, je vous le demande, qui ne se soit dit: Que cela est

beau! que cela est harmonieux! quel concert entre toutes ces pierres! quel hymne que cette architecture! quel poëme que cet édifice! ceux qui l'élevèrent sont morts; mais quoique morts, ils nous parlent encore, et leur pensée, pleine d'adoration, leur pensée, qui était une prière, est tellement unie à leur œuvre qu'on croit la sentir et la respirer à mesure que l'on s'avance dans ces murs, qui la prolongent à travers les siècles! Voilà, messieurs, ce que l'on pense, et si l'on n'est pas seul, on ne peut guère s'empêcher de le dire; on fait donc comme les disciples lorsqu'ils s'écriaient : Voyez quelles belles pierres et quels beaux dons! et ne s'expose-t-on pas à s'entendre adresser par le Seigneur cette parole de reproche : Est-ce là ce que vous regardez?

Et pourquoi non, messieurs, si notre âme ne va pas plus loin que notre regard, si elle s'arrête où notre regard est obligé de s'arrêter, si les symboles, les apparences, les choses visibles la retiennent captive, et si ces magnificences de l'art enchaînent notre cœur à la terre au lieu de l'élever dans le ciel? C'est là ce que Jésus-Christ reproche à ses disciples. Il avait lu dans leur âme. Il y avait démêlé cette convoitise de la chair, cette convoitise des yeux et cet orgueil de la vie, qui sont les trois chaînes d'obscurité

par lesquelles l'ennemi de Dieu nous lie étroitement aux ténèbres du dehors. L'homme et le Juif s'étaient également révélés à lui dans cette exclamation involontaire; l'homme ébloui de tout ce qui paraît, plein de mépris pour ce qui ne paraît pas; le Juif, enorgueilli de la pompe extérieure d'un culte dont le sens profond, la pensée intime lui avaient depuis longtemps échappé, et se rattachant opiniâtrément à la loi, c'est-à-dire à une ombre, au moment même où cette loi était plus que jamais une ombre. Est-ce là ce que vous regardez? Quoi! ces quelques grains de poussière, qui ne sont grands que parce que vous êtes petits! Quoi! ces dons extorqués par la peur, par la vanité, par la coutume, à des âmes qui n'ont pas voulu commencer par se donner à Dieu! Quoi! le fastueux mensonge de ces marbres et de ces dorures, de tous ces ornements dont le sens pieux est depuis longtemps oublié! Est-ce là ce que vous regardez?

D'ailleurs, messieurs, une circonstance à laquelle j'ai à peine besoin de vous rendre attentifs donnait un à-propos tout particulier à cette parole de notre Seigneur. Lui aussi, en sortant du temple, avait regardé quelque chose, et l'avait fait remarquer à ses disciples, qui, sans cela, n'y auraient pas pris garde. Qu'était-ce,

messieurs, qui avait attiré les regards et fixé l'attention de notre Maître? C'était une pauvre femme, déposant une pite dans le tronc des aumônes, c'est-à-dire venant avec son nécessaire au secours des nécessiteux. Jésus-Christ avait fait remarquer à ses disciples cette libéralité, plus grande, à son jugement, que les aumônes les plus abondantes de la richesse; et c'est lorsqu'il venait de mettre sous leurs yeux un exemple si touchant de charité, et lorsque, par un mot aussi simple que frappant, il leur avait ouvert un si beau sujet de méditation, c'est alors, et comme pour répondre à un avertissement par un autre, que les disciples invitent leur Maître à admirer avec eux les magnificences du sanctuaire. Comme s'ils lui voulaient dire : Voilà ce que vous avez jugé digne de votre attention, et voici ce que nous jugeons digne de la nôtre. Vous regardez une âme simple qui se sacrifie, et nous, nous regardons des pierres. La grandeur et la beauté morales sont le spectacle que vous aimez; la grandeur et la beauté matérielles sont le spectacle qui nous plaît. Un seul acte de ce culte que vous avez appelé vous-même le culte en esprit et en vérité vous distrait des splendeurs du culte tout extérieur qui se célèbre dans cette enceinte; et nous, ces splendeurs visibles emportent nos regards bien loin du culte

en esprit et en vérité, le seul qui honore notre Père. Et non-seulement notre instinct nous attire d'un autre côté que vous, mais vos avertissements mêmes ne nous ramènent pas. Vous nous avez dit : Voilà ce qu'il faut admirer ; et nous disons, nous : Voilà ce que nous admirons.

A ces paroles, à ces pensées du moins, Jésus-Christ a répondu : Est-ce là ce que vous regardez ? Que n'aurait-il pas pu ajouter encore ? Par combien d'arguments, s'il l'eût jugé convenable, ne pouvait-il pas réprimander et la distraction des disciples et leur préoccupation ! Mais notre Seigneur était sobre de paroles et n'argumentait pas beaucoup. Un mot à l'ordinaire, un argument entre tous, lui suffisait, mais péremptoire, décisif, et atteignant, comme il a été dit de la parole divine en général, les dernières divisions de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles. Il ne dit donc qu'une seule chose, et la voici : Les jours viendront qu'il ne sera pas laissé de cette maison pierre sur pierre qui ne soit renversée.

Il s'agit évidemment d'une destruction instantanée, violente, furieuse, et non pas de celle que les années et les siècles consomment insensiblement. Cette destruction sera l'œuvre d'un ennemi plus impatient que le temps. Et comme il ne peut entrer dans la pensée de personne que

ce temple soit démoli par le peuple qui l'a élevé, qui en fait sa gloire et y voit le foyer de sa nationalité, c'est donc d'un autre peuple qu'il s'agit, c'est d'une invasion, d'une conquête ; ce seul mot ouvre donc à la pensée des disciples une perspective d'opprobre, de ruine et de désolation ; ce mot renferme peut-être la prophétie d'une totale extermination du peuple et du nom juif. Le divin prophète ne garde le silence que sur un point ; il ne dit pas quand ces choses arriveront : « Les jours viendront, » dit-il ; mais bientôt après, laissant un libre essor à la prophétie qui bouillonne dans son sein, il fait trop bien comprendre à leurs cœurs angoissés que cet avenir n'est pas loin, qu'ils y sont personnellement intéressés, et que ce temple, tout jeune encore parmi les monuments, puisqu'il est bâti depuis moins de cinquante ans, n'en verra pas cinquante autres encore.

Mais quand la destruction du temple ne supposerait pas la ruine du pays et l'extermination du peuple, et quand rien de tout cela ne serait imminent, la réponse de Jésus-Christ n'en serait pas moins pleine de sens et de force. Admettons encore que la destruction du temple doive être l'œuvre lente et silencieuse des années ; il n'en est pas moins vrai qu'en disant à ses auditeurs une chose que d'ailleurs ils savent

trop bien, c'est-à-dire qu'un jour il ne restera pas pierre sur pierre de ce magnifique édifice, notre Seigneur justifie pleinement cette réprehension aussi grave que douce : « Est-ce là ce « que vous regardez? »

Admirable argument, qui les renferme tous. L'éternité et la vérité sont inséparables, ainsi que l'erreur et la caducité. Tout ce qui est vrai est éternel, tout ce qui n'est pas éternel n'a de l'être que l'apparence et le nom. Dieu a fait tout ce qui paraît de ce qui ne paraissait point. L'esprit, dont le foyer est Dieu, existait avant la matière, sans la matière; la matière n'a été créée que pour servir d'instrument à l'esprit créé, de forme à sa vie, d'objet à son activité. Mais elle n'a point de valeur intrinsèque, absolue; elle tire toute celle qu'elle a de son but et de son emploi. L'esprit seul, issu de Dieu, semblable à Dieu, capable de s'unir à Dieu, l'esprit seul est immortel, parce qu'il est digne de l'être. Un seul esprit vaut tous les mondes; ou plutôt tous les mondes ensemble, actuels et possibles, ne peuvent se comparer, se mesurer à un seul esprit. L'esprit seul mérite par lui-même la principale attention de l'homme, puisqu'il a obtenu la principale attention de Dieu; et d'autant que l'esprit et tout ce qui tient à l'esprit est invisible, on peut dire avec vérité qu'il n'y a que les

choses invisibles qui méritent qu'on les regarde, et qu'il faut, dans un certain sens, être aveugle pour tout le reste.

Et c'est pourquoi la pite de cette femme, tombant sans bruit dans le tronc des aumônes, méritait plus d'attention que les pierres et les ornements du temple. Ce n'était pas une pite, c'était un mouvement invisible de l'esprit, rendu visible par cette aumône. C'était une grande chose que cette action, une chose plus grande que le temple avec ses degrés, ses péristyles, ses voûtes, ses murailles colossales. Et même, toute comparaison est injurieuse. Les disciples peuvent comparer, s'ils le veulent, la pensée qui a élevé ce temple à la pensée qui fait tomber cette obole des mains de la veuve; mais ils sont loin d'y songer; et quand ils y songeraient, messieurs, nous n'accepterions la comparaison que pour relever l'action de la veuve; car, entre le prince fastueux qui a bâti cette maison de la surabondance de son trésor ou de la sueur de ses sujets transformée lentement en or, et cette pauvre femme jetant furtivement dans le trésor de la charité le tribut qu'elle a levé sur sa misère, « tout ce qu'elle avait « pour vivre, » dit Jésus-Christ, quelle différence, messieurs! Que cette pauvre femme est grande, que ce grand monarque est petit!

Que ce soit dans l'âme de chaque individu qu'il faille chercher la juste mesure et le vrai nom de chacune de ses actions, ou, en d'autres termes, que les actions de l'âme soient les véritables actions, c'est une de ces idées vers lesquelles l'empire des objets sensibles ne nous permet de gravir qu'avec peine, et auxquelles toutefois il faut nous élever si nous voulons être au point de vue de la vérité et de Dieu. Nous appelons exclusivement du nom d'action tout emploi que fait notre volonté de nos forces ou de nos facultés corporelles pour accomplir quelque changement hors de nous; et nous n'appelons pas actions, mais pensées, sentiments, désirs, ce qui se passe dans notre âme, ou plutôt ce que fait notre âme sans le concours de nos facultés corporelles et sans qu'aucun changement en résulte dans le monde extérieur; tellement que, quand nous avons eu quelque intention bien déterminée, et que des obstacles tout à fait indépendants de notre volonté nous ont empêchés de la réaliser, nous ne croyons point avoir agi. Et cependant, non-seulement ces intentions-là sont des actions (preuve en soit le remords qu'elles nous causent quand elles ont été mauvaises), mais ce sont même les vraies actions; nos actes extérieurs n'en sont que le témoignage et la manifestation exté-

rieure, et ne sont aux yeux du juge des cœurs, à qui les changements extérieurs importent fort peu, que des gestes plus ou moins expressifs; ce n'est pas sur ce que nous aurons fait (à prendre ce mot dans son sens matériel), que nous serons jugés, mais sur ce que nous aurons voulu, ou autrement sur ce que nous aurons fait intérieurement, sur les actions de notre âme; car il n'est pas dit que nous recevrons selon ce que nous aurons fait *avec* notre corps, mais selon ce que nous aurons fait *étant dans* notre corps. Nos actions extérieures figureront alors comme des symboles, comme des témoignages; il ne sera pas indifférent d'avoir fait telle ou telle chose, car premièrement ce sera la preuve que nous avons voulu telle ou telle chose, et en second lieu, ces actions, nées de notre intérieur, auront réagi en bien ou en mal sur notre intérieur, en bien si elles étaient bonnes, en mal si elles étaient mauvaises; mais en tout cas, c'est l'action intérieure qui sera jugée, c'est le cœur qui sera sondé; autrement il faudrait admettre que celui qui, conservant ses facultés intérieures, aurait été privé de tout moyen d'action, ne serait pas sujet au jugement, et que quand quelqu'un n'aura pas fait tout le bien ou le mal qu'il a réellement voulu faire, ni ce bien ni ce mal ne lui seront portés en

compte ; supposition qui ne va pas à moins qu'à annuler toute responsabilité et anéantir toute morale. L'homme juge les actions du dehors, Dieu juge les actions du dedans, ce que l'on exprime ordinairement en disant que Dieu juge le cœur ou regarde au cœur; et nous-mêmes, pauvres humains, n'y regardons-nous pas autant que nous le pouvons, et ne nous est-il pas arrivé cent fois de réformer en nous-mêmes les jugements de la justice criminelle, en prononçant intérieurement que tel homme, convaincu d'un grave attentat, est réellement moins coupable, vu l'état de sa volonté, que tel autre, convaincu d'un simple délit? Ainsi donc, tout en continuant à appeler action ce que tout le monde appelle de ce nom, et à distinguer, dans le langage ordinaire, l'action et la pensée, nous sommes autorisés à dire que, dans le fond, nos pensées volontaires sont nos véritables actions, et que nos actions ne sont que des symboles.

Étendons cette idée : tout ce qui est extérieur, visible, matériel, n'est que symbole ; il n'y a de véritable action que les actes de l'esprit; l'esprit seul fait de véritables actions; et les changements qu'il produit au dehors de lui, dans le monde des sens, ne font que l'exprimer. Ce sont des actions encore, je le veux; ne leur ôtons pas ce titre ; mais ce sont des actions purement

symboliques, des signes de ce que nous sentons et de ce que nous voulons, ou aussi des moyens d'exercer notre homme intérieur, et c'est là que gît leur importance. Ce que nous disons de nos actions, il faut le dire de nos productions; elles ne nous font pas être ce que nous sommes, elles l'expriment seulement; elles le témoignent aux autres et à nous-mêmes; leur importance s'arrête là; mais afin que nous ne confondions pas le symbole avec la réalité, et le signe avec la chose signifiée, le temps détruit successivement tous ces symboles, quoi que ce soit d'ailleurs qu'ils aient exprimé; aucun n'est épargné; la matière subit les lois de la matière, la poudre retourne en poudre; et ce corps, qui n'est pas nous-mêmes, mais notre forme seulement, ce corps qui est pour nous la première partie du monde des phénomènes, le premier objet comme le premier instrument de notre action extérieure, ce corps change, dépérit, succombe, et nous rappelle à tout moment par ce caractère de défaillance continue, par cette mort incessante, qu'il n'a dans notre existence qu'un rang subordonné et qu'une importance relative.

Loin de nous le rêve insensé de ceux qui ont révoqué en doute l'existence de la matière et la réalité du monde extérieur; loin de nous de traiter de simples illusions les phénomènes de

l'univers ; mais pourtant il y a dans la conscience de l'homme quelque chose qui le contraint d'unir indissolublement l'idée de l'être et celle de l'immortalité ; « ce qui doit finir, a dit un grand orateur, est à peine sorti du néant ; » ce qui n'est pas fait pour durer toujours, de quelle manière, à quel titre existait-il ? L'Écriture s'est-elle trompée en disant que « l'homme chemine « parmi l'apparence ; » et vos prédicateurs, après elle, se trompent-ils lorsque, dirigeant vos regards vers le monde invisible, ils vous pressent de vous attacher aux seules réalités ?

Non, dans le sens religieux du mot, disons-le hardiment, il n'y a de réel que ce qui est éternel. Tout ce que nous voyons périr, crouler autour de nous, près de nous (et notre corps est une de ces choses qui sont près de nous), n'était pas absolument rien, puisqu'une ombre est encore quelque chose, mais après tout ce n'est qu'une ombre ; tout cela n'était pas absolument rien, puisqu'un symbole est quelque chose, mais enfin ce n'est qu'un symbole. Dieu ne veut pas que nous y soyons trompés, et c'est pourquoi la loi du changement ronge à petit bruit ou renverse avec éclat tous ces symboles ; les plus saints périssent à leur tour ; ce temple aussi, dont les disciples admiraient la masse et la splendeur, ce temple devait périr ; une dis-

pensation vengeresse ne faisait qu'accélérer l'inévitable catastrophe. Et comment ce temple élevé par la main des hommes aurait-il pu ne pas périr, lorsque Dieu destine à la destruction le temple qu'il a lui-même construit?

L'univers est le premier, le plus saint, le plus magnifique des temples. L'appeler ainsi, c'est lui rendre son nom, c'est donner une raison à son existence; car si l'univers n'est pas un temple, qu'est-il, je vous le demande? Or, ce temple dont Dieu lui-même est l'architecte et le fondateur, il doit périr, Dieu l'a dit. Profané comme il est, comment subsiste-t-il encore? Celui qui, nouveau Samson, mais avec toute la sainteté que Samson n'avait pas, tomba entre les mains sanguinaires des ennemis du peuple de Dieu, ne pouvait-il pas, de sa main divine, ébranler les piliers de cet édifice immense, et ne laisser son innocente vie que sous les ruines de l'univers? Il ne l'a pas fait; et après des symptômes passagers de destruction, destinés à avertir l'humanité que la terre elle-même avec ses habitants ne subsistait que par miséricorde, la terre et les cieux raffermis ont continué à voir, dans une imperturbable série, les jours succéder aux nuits et les nuits succéder aux jours, la mer se balancer sous la pression des astres, et les astres eux-mêmes accomplir dans les cieux leurs or-

bes accoutumés. Mais la sentence n'est que retardée; la terre, comme un malheureux navire qui brûle en pleine mer, doit, au milieu de sa navigation immense, disparaître dans la flamme et dans la tempête, devenir elle-même un cadavre et une cendre après avoir englouti tant de cadavres et de cendres, et ne subsister que comme un éternel et mélancolique souvenir dans la mémoire des célestes intelligences qui assistèrent à sa naissance et qui auront vu son trépas. Que dis-je? ce temple même, à l'architecture mobile, où la terre tient si peu de place, doit s'abîmer tout entier dans un océan de feu, afin qu'une catastrophe si facile et si rapide confirme à tous les esprits créés ce principe éternel du gouvernement divin: la matière pour l'esprit, l'esprit pour la vérité et pour Dieu.

Ainsi, de ce temple comme de l'autre, il ne restera pierre sur pierre. « Est-ce donc là ce que vous regardez? » Et en effet, s'il ne faut pas regarder ce qui doit périr, faut-il regarder, plus qu'autre chose, ce monde qui s'en va périr?

Patients investigateurs des mystères de la nature, prétendons-nous vous condamner? Non, certes, si c'est l'esprit que vous cherchez dans la matière, si, à travers le visible, c'est l'invisible que vous regardez, et dans cet univers l'auteur de

l'univers; mais s'il n'en est pas ainsi, Jésus-Christ vous dit à vous comme aux disciples : « Est-ce « là ce que vous regardez? » Je veux que votre admiration soit plus réfléchie et votre curiosité plus savante; mais qu'importe si votre curiosité s'arrête en chemin et si votre admiration se trompe d'objet? Je consens que vous regardiez ce que vous regardez; mais c'est d'en haut et non d'en bas qu'il faut le regarder, et l'on voit mal ou l'on voit inutilement tout ce qu'on ne voit pas en Dieu. Qu'admirez-vous dans toutes ces merveilles, si vous n'y admirez pas une pensée, et par conséquent une pensée de Dieu? Expliquez-vous; ne nous laissez pas dans le doute sur la droiture de votre sens. Jusque-là nous vous dirons toujours : « Est-ce là ce que « vous regardez? » Un bûcher funèbre, un tombeau mystérieux attendent pour l'engloutir le monde des astronomes, le monde des physiciens, le monde des géologues; au séjour de la réalité, aux sources de l'être, il ne sera plus question des phénomènes changeants; tout aura été consumé, hormis la pensée qui leur donna naissance et qui leur dicta des lois : si cette pensée n'a pas été l'objet de vos regards, qu'avez-vous regardé?

« Ce ne sont pas, dites-vous, des phénomènes, ce sont des lois que nous avons regardées, et une loi est une pensée. » C'est ici que nous vous

attendions. Dites-nous donc positivement que c'est la pensée de Dieu, sinon nous dirons que c'est la vôtre, votre sagacité, votre pénétration, votre esprit de découverte, et que, par conséquent, c'est vous-mêmes que vous avez regardés, en sorte que la nature entière n'a été qu'un miroir pour l'orgueil de votre intelligence. Digne objet de regard qu'une sagesse qui ne veut pas relever de Dieu! Digne sujet d'admiration que l'homme détaché de Dieu! Mais au fait, je me trompe, il y a bien de quoi regarder. Les monstres n'ont pas moins que les prodiges le droit de fixer, du moins pour un moment, nos regards épouvantés. Ainsi donc, après avoir regardé ce monde sans y voir Dieu, regardez ce regard lui-même. Il n'est pas moins digne de votre attention que les merveilles de l'univers. L'univers lui-même pourrait le regarder. La création, si elle avait une âme et une voix, se récrierait à la vue d'un si effrayant prodige. La nature, qui en renferme un si grand nombre, n'en a certainement point de pareil; car ses monstres mêmes réalisent quelque loi; mais le monstre dont nous parlons, l'horrible merveille de l'homme sans Dieu, aucune loi ne saurait l'expliquer.

Ceci, messieurs, nous conduit aussi près que possible d'une importante application des pa-

roles de Jésus-Christ. Il se trouve assez de gens qui méprisent la grandeur matérielle et l'éclat visible. Ils s'en piquent du moins, et c'est déjà quelque chose. Mais sur quoi tournent-ils leurs regards? Quel est l'objet de leur admiration? Si c'est l'intelligence, ou ce qu'on a trouvé à propos d'appeler l'*esprit*, c'est-à-dire la vie, le reproche de Jésus-Christ les poursuit encore: « Est-ce là, leur dit-il, ce que vous regardez? »

L'intelligence, quelle que soit sa dignité, n'est pas autant au-dessus de la matière qu'elle est au-dessous de la charité. En faisant ces distinctions et en mesurant ces distances, nous ne prétendons pas séparer ce que Dieu lui-même a uni. Nous savons que la sainteté, ou, comme quelques-uns la nommeraient plus volontiers, la moralité, ne saurait exister sans l'intelligence, et que l'être qui ne pense point n'est point un être moral. Nous devons croire pareillement que l'intelligence créée est nécessairement unie à des organes, puisqu'elle le sera dans le séjour même de la consommation; tellement que l'homme, dans l'intégrité de son idée, est un être à la fois physique, intellectuel et moral: réduit à un seul, ou même à deux de ces éléments, ce ne serait plus l'homme. Mais si, malgré l'intime union de l'intelligence et du corps, il est permis d'affirmer qu'il n'y a nulle

comparaison à faire entre le corps et l'intelligence, vous ne vous étonnerez pas que nous disions que le principe moral, quoique inséparable du principe intelligent, lui est supérieur de beaucoup. Un rapport se conçoit très bien entre le supérieur et l'inférieur ; seulement c'est un rapport ou une union de subordination. Or le rapport de l'intelligence à la moralité est le même que celui du corps à l'intelligence ; le corps est l'instrument de l'intelligence, et l'intelligence à son tour est l'instrument de la moralité ; à moins qu'on ne veuille dire (et pourquoi non?) que le corps et l'intelligence, inégaux entre eux, sont ensemble, et l'un par l'autre, les deux instruments de la moralité. Celle-ci est donc le but, ceux-là sont les moyens. Moyens nécessaires, je le veux, mais toutefois simples moyens. Je ne vais pas même, en parlant ainsi, aussi loin que va l'Écriture ; c'est elle qui a dit : « Craignez Dieu, et gardez les commandements, « car c'est là tout l'homme ; » si c'est là tout l'homme, qu'est-ce que tout le reste? Mais nous comprenons Salomon : tout l'homme, c'est toute sa destination, toute la raison de son existence, toute sa gloire devant Dieu.

Le prix qu'a payé pour notre salut le divin Amour devait sans doute racheter ou sauver notre intelligence en même temps que notre

cœur; mais quel a été le but de l'envoi du Sauveur? Est-il venu expier les erreurs de notre jugement ou les torts de notre volonté? Est-il venu nous apprendre à bien raisonner ou à bien agir? A-t-il voulu faire de nous des savants ou des saints? Ce seul fait établit assez la vérité que je vous propose; et sans ce fait, j'ose m'en assurer, votre conscience l'établissait. La gloire de l'homme est dans la rectitude et le bon emploi de sa volonté; et la gloire de l'intelligence est de servir au triomphe du principe moral.

Or, il n'est pas besoin, même aujourd'hui, d'établir à grands frais de raisonnement la supériorité de l'intelligence sur la matière, quoique la matière triomphe dans bien des cœurs et même dans bien des théories. Mais il est besoin peut-être de réprimer l'enthousiasme du savoir et l'orgueil de l'intelligence. Il est besoin de dire aux hommes que si leur asservissement à la matière est une dégradation, la subordination de la moralité à l'intelligence est une autre dégradation; que l'homme le plus intellectuel, s'il n'est rien de plus, n'est qu'une bête intelligente; que les triomphes d'une intelligence démoralisée ne sont point essentiellement différents des triomphes de la force brutale; et que l'excessive admiration du génie part du même principe que

cette *convoitise des yeux*, enveloppée par un apôtre dans la même condamnation que la convoitise de la chair et que l'orgueil de la vie.

Il est un fait, messieurs, qu'on ne peut ni contester ni absoudre, c'est qu'en tout pays, mais peut-être surtout dans certains pays, les talents de l'esprit ont obtenu grâce pour les torts les plus graves de la conduite, et que quand ces talents ont été supérieurs, transcendants, ils ont jeté sur tout le reste le voile le plus épais. Tel homme n'aurait compté dans la société que comme un misérable, s'il avait manqué d'esprit; mais avec beaucoup d'esprit on n'est point un misérable; tout le monde l'eût évité, mais il a de l'esprit, et tout le monde le recherche. On le voit du moins d'un autre œil que tel autre homme qui n'étale pourtant pas de plus mauvaises mœurs et qui n'affiche pas de pires maximes; on ira même jusqu'à dire qu'une certaine régularité morale est incompatible avec le génie, et qu'on aurait trop à faire d'avoir à la fois beaucoup de talent et beaucoup de vertu.

Il est un autre fait, messieurs, qu'on ne peut ni contester ni absoudre: c'est que la simplicité d'esprit, l'ignorance même involontaire, ou un certain travers dans le jugement, exposent un homme à un mépris quelquefois insultant, quelles que

soient la pureté de ses mœurs et la bonté de son caractère. On reconnaîtra peut-être ses bonnes qualités, et même on les mentionnera, mais comme des circonstances atténuantes. On conviendra peut-être que cet homme est un homme selon le cœur de Dieu, mais on ne cherchera pas à se réchauffer à son foyer, à emprunter de lui cette sagesse entre les parfaits, qui, selon l'Écriture, éclaire les plus simples, et que les plus simples enseignent aux plus savants. Il n'a pas d'esprit, ainsi donc il ne compte pas. Qu'il ne fût pas recherché pour sa conversation, c'est-à-dire qu'on ne lui demandât pas ce qu'il ne peut donner, cela irait sans dire; mais non, ce n'est pas tout; il a tort de n'avoir pas d'esprit, comme cet homme apparemment a tort de n'avoir pas ajouté une coudée à sa taille, comme cet autre, je le présume, a tort d'être pauvre... Vous vous récriez, messieurs; mais réfléchissez auparavant. Est-il vrai ou ne l'est-il pas que la pauvreté nous expose au mépris de certaines âmes, comme la richesse nous recommande à leurs respects? Cela est inconcevable, absurde, mais cela est; or le mépris de la pauvreté intellectuelle a-t-il quelque chose de plus absurde, de plus inconcevable que le mépris de l'autre? et si les âmes tout à fait vulgaires sont capables de mépriser l'homme dénué des biens matériels, d'autres âmes, plus

élevées d'un degré, ne seront-elles pas capables de vouer au mépris ou du moins au dédain les hommes dénués des avantages de l'intelligence?

L'idolâtrie moderne a élevé deux autels vers lesquels s'empresse une foule d'adorateurs; un de ces autels est celui de la matière, l'autre celui de l'intelligence. Sur l'un comme sur l'autre on offre des victimes humaines, car tous les cultes idolâtres sont des cultes meurtriers. L'adoration de l'esprit a sa barbarie comme l'adoration de la matière. L'homme d'esprit trouve son compte à ne rien épargner. Celui qui méprise le plus passe pour avoir le plus de sagacité. On a pu dire que le cœur a souvent de l'esprit, mais l'esprit n'a point de cœur. Dans les voluptés effrénées de l'esprit, comme dans les voluptés effrénées des sens, le cœur se dessèche, l'homme devient cruel. Il faut tout dire : il devient même stupide. Il y a tant de choses dont on ne peut juger qu'avec le cœur, que, le cœur venant à manquer, il faut de toute nécessité que la raison déraisonne. Pour connaître à quel degré le cœur rend intelligent, à quel degré aussi le culte de l'esprit abaisse l'intelligence, placez vis-à-vis d'un cas de conscience un homme d'esprit et un homme de piété. « Ta loi, ô mon « Dieu, donne de la sagesse aux plus simples; « t'a-t-on regardé, on en est illuminé! »

Et c'est pourquoi, dans nos jours, l'ivresse des triomphes intellectuels me fait presque autant de peur que l'entraînement si général vers les jouissances matérielles. Et c'est pourquoi je voudrais diriger vos regards avec les miens du même côté vers lequel notre divin Maître cherchait à tourner ceux de ses disciples. Pauvre veuve de l'Évangile, humble femme que mon Sauveur a d'un seul mot rendue à jamais célèbre, faites encore tomber votre pite, vos laborieuses sueurs mêlées peut-être de vos larmes, dans le tronc de la charité. Dites-nous, si votre humilité vous le permet, ou plutôt puisque notre intérêt l'exige, quel mouvement de votre âme a fait couler de votre indigente main vers d'autres indigents cette partie de votre nécessaire, ou, comme vous pourriez nous le dire, cette partie de votre chair. Nos yeux sont rassasiés des magnificences du sanctuaire symbolique : ouvrez-nous le sanctuaire de votre âme, et découvrez-nous d'autres magnificences. Montrez-nous vos souffrances se transformant en pitié, votre misère vous donnant des yeux pour voir la misère d'autrui; faites-nous lire dans cette âme généreuse, prenant pour elle des préceptes qui, pauvre comme vous êtes, ne vous regardaient peut-être pas; dites-nous quelle reconnaissance vous éprouvez de ce que

Dieu vous a donné une pite pour la donner; mettez-nous dans le secret du surcroît de labeur qui l'a gagnée, de la prière peut-être qui l'a obtenue, de toute cette vie, à la fois heureuse et douloureuse, de fatigues et de renoncement; admettez-nous en tiers dans ces communications glorieuses que vous entretenez, au sein de votre obscurité, avec le Dieu de toute consolation. Oh! j'ai besoin de reposer mes regards de tant d'éclat passager et mes oreilles de tant de bruit inutile; les pompes de la puissance, les pompes de l'esprit, autre puissance plus altière et plus tyrannique, m'étourdissent et me fatiguent; mon cœur vide et affamé a besoin de substance, de réalité, et la réalité, la substance sont là : chez vous, pauvre femme abandonnée des hommes et visitée de Dieu; mais chez vous surtout, ô mon divin Sauveur, en qui il n'y a ni forme ni éclat; chez vous qui avez dit : « Je suis « un ver et non pas un homme, » et qui n'en êtes pas moins le Seigneur à la gloire de Dieu le Père!

Car c'est là en effet, c'est en Jésus-Christ que triomphe l'esprit dans l'anéantissement de la chair, et que dans l'absence de toute grandeur, la vraie grandeur, la grandeur de l'esprit, paraît. « Il n'y a rien en lui, à le voir, qui nous le « fasse désirer; » mais qui parle de *voir?* il s'agit de *sentir*. Fermez les yeux du corps, ouvrez les

yeux de l'âme, et vous direz avec Pascal : « Oh ! « qu'il est venu en grande pompe et en une prodi- « gieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui « voient la sagesse ! » Voilà, pour le coup, voilà le vrai temple du vrai Dieu. Un temple de marbre, étincelant d'or, retient vos yeux loin du temple vivant, où réside la plénitude de la divinité. « Est-ce là ce que vous regardez ? » Pouvez-vous regarder autre chose quand la Charité est là ? Or la charité est la gloire de l'esprit ; elle est la gloire même de Dieu ; et celui en qui réside la suprême charité vous représente par là même la suprême grandeur. Voilà ce qu'il faut regarder, et regarder éternellement.

Ah ! messieurs, si vous ne les approuvez pas, vous les comprendrez du moins, ceux qui, ayant vu des yeux de la foi Jésus-Christ, la charité vivante et personnifiée, n'ont plus voulu regarder autre chose. Ils se trompaient, mais toutes les erreurs ne sont pas égales : entre celui qui regarde Jésus-Christ et ne regarde plus rien, et celui qui regarde tout excepté Jésus-Christ, qui de vous pourrait hésiter ? Mais ce que vous comprendrez et ce que vous approuverez, c'est qu'après avoir vu Jésus-Christ on prenne en pitié ceux qui ne le regardent pas ; c'est que l'on dise, comme lui-même, à ceux dont toutes les grandeurs périssables de la matière et de l'esprit enlèvent tour

à tour le regard : « Est-ce là ce que vous regar-« dez? » Du point de vue de l'éternité, l'herbe des champs est égale en durée, égale en grandeur, à tous ces monuments, et même à toutes les plus hautes conceptions de l'intelligence; car dans le naufrage universel, toutes choses périront qui ne se trouveront pas unies à Dieu, seul au-dessus de tous les naufrages; toutes choses, ai-je dit, et même vos pensées. Pyramides ou systèmes, n'importe; Alpes chenues, rêves plus élevés que les plus hautes montagnes, vous périrez ensemble ; Dieu seul est immortel, et ne communique son immortalité qu'à ce qui lui est conforme, à ce qui lui est uni. L'obéissance dans l'humilité, l'obéissance par l'amour, voilà ce qui ne périt jamais; les dons de la nature sont révocables, les dons de la grâce sont immortels.

C'est aussi dans ce sens, messieurs, que Jésus-Christ a mis en évidence la vie et l'immortalité, et la grandeur du christianisme est d'avoir réduit à leur valeur les choses visibles et remis dans leur rang les choses invisibles. Ce caractère est même si saillant que le christianisme ne semble pouvoir être compris et reçu que comme le règne de l'esprit et le triomphe de l'invisible. Mais le christianisme a pris une forme dans le monde; il est devenu visible; en traversant les siècles, en se propageant dans le monde,

il a pris place parmi les choses que le monde regarde; et outre cette grandeur d'espace et de durée, qui lui concilie de la part des plus indifférents une sorte de respect, il a, par sa grandeur intellectuelle, je veux dire par la grandeur des idées qu'il exprime et de celles qu'il fait naître, captivé les regards et l'admiration des penseurs. Le voilà grand à la façon du monde. Prenons garde de l'admirer surtout à cause de cette grandeur-là. Craignons que sa vraie grandeur ne nous échappe. Ne laissons pas nos regards s'égarer, et n'obligeons pas Jésus-Christ à nous dire encore : « Est-ce là « ce que vous regardez? » Quel serait notre malheur si nous n'étions entrés dans l'empire de l'invisible que pour nous enchaîner au visible avec plus de sécurité, et si dans le royaume de l'esprit nous n'avions su trouver que le monde? Quel malheur si, nous fiant à ces paroles vaines et creuses : « Le temple de l'Éternel! le temple «de l'Éternel! le temple de l'Éternel! » (Jér., VII, 4.) nous négligions, comme le dit le prophète au même lieu, « de corriger notre vie et nos « actions? » Regarder uniquement cette double grandeur, matérielle et intellectuelle du christianisme, c'est vraiment, comme les premiers compagnons de Jésus-Christ, attacher nos regards sur des pierres. Vastes pensées, traditions séculaires, éclatants souvenirs, ce sont des

pierres que tout cela, des matériaux froids, durs et morts. Il est d'autres pierres, il est des pierres vives, qui forment les unes avec les autres un édifice spirituel et un saint sacerdoce. (I. Pierre, II, 5.) Du nombre de ces pierres vives était probablement cette femme dont Jésus-Christ avait remarqué la généreuse aumône; de ce nombre sont toutes ces âmes sincères et humbles, que la pénitence a fait naître à une nouvelle vie, cachée avec Christ en Dieu; âmes dont quelques-unes peut-être n'ont rien pu donner à Dieu qu'elles-mêmes, mais se sont données franchement à lui. Voilà ces belles pierres et ces dons magnifiques qu'il faut que nous regardions; cherchons-les; cherchons, au-dessous de ce monde bruyant que la vanité emporte, comme au-dessous de la majesté extérieure du culte, au-dessous des formes peut-être imposantes de l'établissement religieux, cherchons ce monde secret, en quelque sorte souterrain, ces catacombes de l'humilité, où se célèbre, dans le silence, le culte en esprit et en vérité, et où se pratique la religion pure et sans tache. Là nous attend un spectacle spirituel dont la beauté ravira nos cœurs : l'humilité, le pardon, l'aumône, la patience, la prière, le dévouement à Dieu, la soif de la justice, le zèle pour la gloire divine, telles sont les magnifi-

cences de ce sanctuaire, magnificences que le contraste rend plus éclatantes encore, quand c'est un pauvre, un esclave, un ignorant, un enfant, que dis-je? un malfaiteur repentant, qui nous les montre en sa personne. Oh! qu'un sincère amour de la grandeur véritable est encore loin de notre cœur! que l'obscurité, la tristesse quelquefois, qui enveloppe cette beauté, nous rebute facilement! que nous restons volontiers là où est le bruit et l'orgueil! que nous sommes encore charnels! que nous sommes peu propres encore pour ce royaume de Dieu, qui est le royaume de l'esprit! que nous avons encore à changer, à grandir, si ce n'est pas à naître! Une puissance au-dessus de la nôtre, au-dessus de toute puissance humaine, peut seule nous soulever jusqu'au point de vue d'où tout ce qui est petit paraît petit, d'où tout ce qui est grand paraît grand. Mais ne pouvons-nous du moins demander dès à présent à celui qui dispose de cette puissance d'en disposer en notre faveur, et de nous donner enfin, comme il les a donnés à d'autres, « ces yeux du cœur qui « voient la sagesse? »

UN

PEUPLE ET L'HUMANITÉ

Le salut vient des Juifs.
JEAN, IV, 22.

Tout l'orgueil de la sagesse moderne peut se résumer en un mot, et ce mot, messieurs, bien différent de celui que je propose à votre méditation, est celui-ci : Le salut de l'humanité vient de l'humanité. On aime à se persuader, et l'on réussit à croire, à force de le répéter, que l'humanité tire tout de son propre fonds. De tout temps on l'a dit, mais on ne l'a pas toujours dit dans le même sens. L'humanité, autrefois, c'était chaque homme pris individuellement; chaque homme, par sa propre force et par son développement spontané, faisait lui-même son salut, ou, pour nous exprimer d'une manière encore plus conforme à l'orgueil humain, chaque homme pourvoyait à sa propre destinée, et s'assurait, dans ce monde et dans l'autre (au cas qu'il y ait un autre monde), la plus grande somme possible de félicité. Comment, de toutes

ces tentatives individuelles et indépendantes, pouvait résulter le salut collectif de l'humanité, l'accomplissement de ses destinées sur la terre, la réalisation même de l'idée d'humanité, c'est, messieurs, ce que l'on ne disait pas, et ce qu'on ne s'expliquait point. Le fait est qu'on n'y pensait guère. C'est bien tard, et sous des influences dont nous aurons à parler, que s'est formée la grande idée, si répandue aujourd'hui, de l'humanité considérée comme une personne ou du moins comme une société. L'idée même, le mot d'humanité existait à peine; c'est à peine si l'on parlait du genre humain; il ne faut donc pas s'imaginer qu'il pût être question de l'avenir, de la destinée, encore moins du salut de l'humanité.

Toutefois, messieurs, en aucun temps, et moins encore autrefois qu'aujourd'hui, l'homme n'a pu se renfermer dans l'individualité. Ni les faits ne le lui permettaient, ni ses forces n'y suffisaient en aucun cas; car l'homme vient au monde sous la loi de la solidarité, et la société est à l'homme ce que le sol est à la plante. Il y a plus : l'idée d'individualité, dans ce qu'elle a de moral et de sublime, était depuis longtemps au-dessus de sa portée. S'il ne concevait pas l'humanité, qui fait de tous les êtres humains un tout, une unité, et pour ainsi dire une per-

sonne, il n'était pas plus en état de concevoir l'individualité, en vertu de laquelle chacun s'appartient à soi-même, est une personne véritable, et ressortit à Dieu immédiatement; c'est-à-dire qu'il était également incapable de deux idées opposées, ou, pour parler plus exactement, incapable de réunir par la pensée les deux termes d'une seule et même idée, qui est celle de l'homme, idée qui n'est complète et même qui n'est juste qu'autant qu'elle embrasse et réunit les deux notions d'individualité et d'humanité. C'est dans l'entre-deux, sinon au milieu de ces deux pôles, que l'esprit humain chercha, et l'on peut même dire trouva, un point d'arrêt. Dans la double impossibilité d'être vraiment soi-même, et de s'unir de pensée et de cœur à l'humanité entière, la nationalité vint à son aide; la nationalité, idée vraie en tant qu'elle n'est pas exclusive, idée juste et bienfaisante quand nous la plaçons dans la ligne même qui réunit et fait aboutir l'une à l'autre les deux idées d'individualité et d'humanité. Mais non, la nationalité fut la négation de l'une et de l'autre. La première, l'individualité, vint s'y absorber, ou du moins s'y amortir; elle y perdit aussitôt son plus beau caractère et son application la plus excellente : je veux dire la religion personnelle, la communication immédiate avec

Dieu, la liberté intérieure de la conscience et de la pensée, parce que la nationalité, procédant par voie d'expropriation pour cause d'utilité publique, déclara bien national et fondit dans la communauté la religion des individus; si bien qu'il ne resta de l'individualité humaine, comme résidu impur, comme lie grossière, que l'égoïsme. Pour ce qui est de l'idée d'humanité, ancienne comme celle de l'individualité, et née, on peut le dire, le même jour que l'homme, elle était déjà presque entièrement effacée, et ce que fit la nationalité, cet égoïsme collectif, cette personnalité à mille têtes, ce fut d'en faire disparaître jusqu'aux moindres vestiges et jusqu'au dernier souvenir.

J'ose, messieurs, réclamer toute votre attention pour ce fait important qui domine toute l'histoire, ou plutôt dont les manifestations successives composent toute l'histoire. Ce qu'on appelle l'histoire n'est, en effet, au point de vue purement humain, que la chronique des nationalités. Et maintenant ce fait, vrai et légitime dans sa juste mesure, faux et funeste dans son exagération, comment est-ce que Dieu l'a traité? Dieu l'a-t-il repoussé, désavoué à cause de l'abus? Non, messieurs, Dieu l'a accepté, il l'a consacré, mais en le rectifiant, et il en a tiré le plus grand parti; car il l'a fait servir, chose admirable! à

la restauration des deux idées dont la conciliation et l'harmonie constituent la vraie notion de l'homme et la vérité de l'existence humaine. Dieu a fait servir la nationalité au triomphe double et simultané du principe de l'individualité et du principe de l'humanité.

Il est impossible qu'un chrétien ne consente pas à ce que nous disons, lorsque, avec nous, il jette les yeux sur cette parole du Christ : « Le « salut vient des Juifs. » Mais, messieurs, je ne puis répéter cette parole du Maître, sans penser tout aussitôt à l'impression qu'elle doit produire sur quiconque n'est pas chrétien. Permettez-moi de m'y arrêter un instant. Je laisserai volontiers ce qu'a d'étrange et de choquant pour une oreille non chrétienne le mot de *salut*. Tout le monde veut être heureux, nul ne veut être sauvé. Et encore nous passerait-on le mot, si nous consentions à lui donner un sens purement temporel, et s'il désignait, dans notre pensée, le triomphe, douloureusement obtenu, chèrement payé, de l'être humain sur tout ce que la création renferme d'éléments hostiles à son bonheur. Eh bien! pour le moment, qu'il en soit ainsi! Mais quel scandale de s'entendre déclarer que le salut, quelle qu'en soit la nature, vient des Juifs! Quelques-uns, qu'on n'étonnerait point en leur disant que le salut vient des Fran-

çais, et qui peut-être, en des termes différents, l'ont déclaré mille fois, s'indignent qu'on donne pour origine au bonheur du monde un malheureux peuple, courbé depuis des milliers d'années sous le poids d'un mépris universel. Mais d'autres, et c'est probablement le plus grand nombre, s'étonnent simplement qu'on prétende faire d'un peuple particulier le dépositaire et pour ainsi dire le dispensateur de la commune félicité. Chaque peuple, au moins chacun des grands peuples, se décernerait volontiers le titre emphatique d'*empire du milieu;* mais chacun le refuse obstinément à tous les autres. On ne veut avoir pour sauveur ni un individu, ni une nation. Tous les individus, dit-on, sont solidaires entre eux, toutes les nations sont solidaires entre elles. Il n'y a qu'une personnalité véritable, il n'y a qu'une pensée, c'est celle de tout le monde à la fois, sans distinguer personne dans l'ensemble. Les personnalités, individuelles ou nationales, ne sont que comme ces rides innombrables et passagères sur la surface de l'Océan remué dans ses profondeurs. Ce ne sont pas elles qui agitent sa masse, c'est lui qui les produit par son agitation. L'auteur du salut de l'humanité, c'est l'humanité elle-même, rien de plus et rien de moins que toute l'humanité. On ne l'a pourtant pas, ce me semble, convo-

quée pour en délibérer. Les nations jusqu'ici ont travaillé isolément, sans se concerter, sans se connaître, et chacune pour soi. Il y a bien une convocation, j'en suis persuadé, il y a une *assemblée des peuples* (Gen., XLIX, 10), mais silencieuse, mystérieuse et providentielle. Si quelque jour nous parvenons à nous concerter d'un bout du monde à l'autre, ce sera sans l'avoir voulu, sans l'avoir prévu. Nous ne nous assemblons point, on nous assemble; l'humanité, dont nous voudrions dès à présent raconter les exploits, en est encore à se créer lentement; elle se forme peu à peu, comme un fruit béni, dans les entrailles de la divine miséricorde. Nous assistons à sa naissance; laissons-la naître, nous pourrons ensuite conter ce qu'elle aura fait.

Mais quoi qu'il en soit, messieurs, et quelle que soit la diversité des opinions sur le salut du monde, personne ne veut qu'il vienne d'une nation (si ce n'est peut-être de la sienne), personne surtout qu'il vienne des Juifs. Je veux dire : personne excepté les chrétiens. Eux, sans doute, ils souscrivent respectueusement aux paroles que je vous propose : « Le salut vient des « Juifs; » mais tous peut-être ne se rendent pas compte du sens et de la valeur de ces expressions.

Sur le sens du premier de ces mots, point de division. Ce salut est le salut éternel, par con-

séquent le salut individuel, puisque ni les nations ni l'humanité ne sont éternelles. Tout au plus est-il nécessaire de faire observer que ce salut comprend aussi le bien de l'humanité comme telle et l'accomplissement de ses destinées, de quelque manière qu'on veuille l'entendre. S'il importe de ne pas renverser les termes, de ne pas faire du perfectionnement humanitaire le but même de l'œuvre évangélique et l'objet de la médiation du Christ, il importe aussi de reconnaître que l'un des biens entraîne l'autre à sa suite; que le plus, si l'on veut parler ainsi, emporte le moins; que, dans la création divine, qui est une et parfaite, il y a des rapports intimes et nécessaires entre le bien individuel et le bien public, entre la vérité religieuse et la vérité sociale, entre les intérêts du temps et les intérêts de l'éternité; que le bonheur de l'humanité dans ce monde, sa rédemption temporelle, est comme la contre-épreuve et le sceau de cette autre rédemption qui n'aura toute sa réalité que dans la société des élus et dans le séjour de toutes les consommations; enfin que, quand nous lisons que Jésus-Christ est venu chercher et sauver ce qui était perdu, il nous faut entendre qu'il est venu chercher et sauver non-seulement tout homme, mais aussi tout l'homme, par conséquent toutes ses facultés, toutes ses

aptitudes, l'homme de la terre comme celui du ciel, en d'autres termes l'*humanité* aussi bien que l'*homme*. L'Évangile est donc aussi, nous en convenons franchement, une œuvre humanitaire, mais parce qu'il est une œuvre humaine. L'Évangile a, dans tous les sens, les promesses de la vie présente, comme il a les promesses de la vie à venir.

Mais ce salut, quel qu'il soit, *vient des Juifs*. C'est-à-dire, messieurs, pour ne plus parler ici de bénédictions temporelles, d'avantages sociaux, d'*humanitarisme*, c'est-à-dire que la réconciliation de l'âme avec son divin auteur, le droit de l'appeler notre père, la régénération du cœur, la sanctification de la vie, le privilége de puiser librement dans les trésors de l'Esprit divin, la paix et l'espérance ici-bas, la gloire et l'immortalité dans le ciel, et, pour tout dire en un mot, la participation de l'homme à la nature divine (car c'est ainsi qu'un apôtre s'est exprimé), tout cela, pour chaque homme, pour tous les hommes, pour les hommes de tous les pays et de tous les temps, tout cela vient des Juifs. Personne assurément ne prendra le canal pour la source, et, à prendre les termes dans toute leur force, chacun répétera avec la multitude des rachetés au livre de l'Apocalypse, que « le salut vient de notre Dieu. » (Apoc., VII, 10.)

Mais enfin les Juifs sont le canal; si ce n'est pas d'eux proprement, c'est par eux que nous vient le salut; et le salut, c'est le ciel; le salut, c'est Dieu même.

Dans son ignorance naïve, l'antique poésie appelait certaines contrées le pays ou le berceau de l'aurore, comme si l'aurore s'arrêtait jamais, et comme si quelque lieu, dans l'univers, eût pu être témoin de sa naissance et de son départ. L'aurore n'a point de pays, l'Orient est partout, et les contrées d'où nous vient le soleil l'ont vu venir de quelque autre contrée, qui, elle aussi, l'a vu venir. Mais oui, dans le monde de la vérité et de la grâce, il y a un pays de l'aurore, et toute contrée n'est pas un Orient. Le salut vient des Juifs. Oui, terre déshéritée, où la fumée ardente du courroux de Dieu éclaire seule d'effroyables ténèbres, tu fus le pays de l'aurore; oui, peuple infortuné, postérité d'un autre Cam, race tellement humiliée que les plus méprisables se croient le droit de te mépriser, peuple abîmé dans la honte, notre gloire nous vient de toi; nous sommes des nouveaux venus, couverts de tes dépouilles et riches de ton opulence. Le salut vient de toi. Oh! puisse le salut retourner à toi, et cet Occident, que tu as éclairé, devenir à son tour un Orient pour toi!

« Le salut vient des Juifs. » Mais comment?

Est-ce uniquement parce que le Sauveur des hommes et le pasteur de l'humanité naquit au milieu de ce peuple, et, dans sa merveilleuse enfance, puisa la vie aux mamelles d'une Juive? Est-ce encore parce que les trente-trois années de son existence terrestre s'écoulèrent au sein de la Judée? parce que l'éternelle vérité s'exprima par sa bouche dans le langage des descendants de Jacob? parce que les premiers disciples du maître par excellence appartenaient eux-mêmes à ce peuple extraordinaire? parce que le premier germe de l'Église chrétienne et du monde moderne fut jeté dans cette poussière que le sang de Jésus allait détremper et rendre féconde? Est-ce parce que Gethsémané est juif, parce que le Calvaire est juif, et parce qu'un arbre de la Judée a fourni le bois maudit où fut cloué le divin combattant de l'humanité? Est-ce enfin, ô douleur! parce que les fils d'Abraham ont planté de leurs mains cet arbre de la mort, ont attaché à ses horribles rameaux les mains bienfaisantes du Christ, et ont placé sous le sang qui en découlait goutte à goutte leurs têtes et celles de leurs enfants? Est-ce uniquement dans ce sens que le salut vient des Juifs? Voilà la question qui se présente, et à laquelle nous essayons de répondre.

Je l'ai déjà dit, messieurs, mais j'y reviens à

dessein : si « le salut vient des Juifs, » ce n'est pas, ce ne peut pas être dans le même sens que « le salut vient de notre Dieu; » car deux déclarations de l'Évangile ne sauraient se contredire, et les élus parlant dans le ciel ne peuvent démentir Jésus-Christ parlant sur la terre. Le salut vient des Juifs, comme l'onde d'un fleuve vient d'un bassin creusé dans le roc au sommet d'une montagne. C'est là que l'eau s'est amassée et c'est de là qu'elle s'écoule. Le peuple juif est ce bassin, ce réservoir, cette coupe immense, où les eaux vives du salut se sont peu à peu rassemblées. Mais ces eaux sont les eaux du ciel, qui les a lentement distillées dans cette coupe ou dans ce bassin. Nous nous entendons là-dessus : il faut passer plus loin.

Cette vérité mise à l'abri, et le mot *venir* étant réduit à son vrai sens, nous pourrions commencer par nous prévaloir d'une idée assez généralement répandue, et que notre siècle se fait honneur d'avoir découverte : c'est que chaque peuple est le porteur ou le représentant d'une idée, et que chaque idée, pour s'établir dans le monde, pour devenir, dans la suite des temps, le bien de l'humanité, a besoin d'un peuple. La part individuelle de quelque personnage éminent, prophète, capitaine ou législateur, se discerne, il est vrai, dans l'histoire de chaque idée,

et souvent même c'est à tel point que cette idée prend un nom d'homme. Mais il ne faut pas s'y tromper : l'individu n'a pas inventé, il a trouvé; il a moins enseigné son peuple qu'il n'en a été enseigné; tous deviennent ses disciples, mais il a commencé par être le disciple de tous; c'est leur propre pensée qu'il leur a révélée; ce qui lui est propre, c'est d'avoir prononcé le verbe magique, et, en donnant à ses contemporains la conscience de leurs instincts, de leur avoir donné une volonté : don immense, car donner une volonté, c'est donner la vie, c'est engendrer, c'est devenir père; mais enfin il en est de cette génération comme de toute autre; s'il y a un père, il y a une mère; le père, c'est la pensée d'un seul; la mère, c'est l'instinct de tous; la pensée a fait de l'instinct une volonté déterminée, un ferme propos, et de ce moment la nation a vécu.

Quoi qu'il en soit, chaque peuple a trouvé son idée, et chaque idée a trouvé son peuple; c'est-à-dire que toujours il s'est rencontré, pour cultiver et mener à parfaite croissance une idée qui partout ailleurs restait à l'état de germe, un peuple, une race, et, dans cette race ou dans ce peuple, un individu. Les peuples, en communiquant, ont échangé entre eux leurs idées comme les produits de leur sol; aucun peuple

ne produit toutes les idées comme aucun sol ne produit toutes les plantes; chacun, on oserait le dire, n'en mène à bien qu'une seule; et aussi longtemps qu'elle en est à se former et à s'asseoir, elle n'en souffre à côté d'elle aucune autre; elle est intolérante, exclusive; la faiblesse humaine semble l'exiger ainsi, et devient force par là.

Or, sans doute, une idée exclusive, ou seulement une idée exagérée, est une erreur. Dans un certain point de vue, c'est donc à cultiver une erreur que chaque peuple semble voué. Déplorable conclusion, mais trop véritable. Ne méconnaissons pas toutefois que l'erreur, en fait d'idées, n'est jamais, ne peut jamais être qu'un lambeau de vérité; et, nous plaçant dans un autre point de vue, disons que chaque peuple cultive une vérité aux dépens de toutes les autres; mais c'est toujours à un peuple qu'est confiée l'administration de cette vérité; en sorte que, à le considérer dans l'ensemble de l'humanité, chaque peuple est un chef d'école, et, pour ainsi dire, un système.

Telle est la loi constante. Et maintenant si chaque vérité partielle a eu, dans le monde, un peuple pour la représenter, la vérité totale, la vérité qui renferme toutes les vérités, et par qui seule, à le bien prendre, elles sont vraies, ne pourra-t-elle pas aussi, conformément à

cette grande loi, avoir un peuple pour apôtre? Voilà la question.

Ce peuple apôtre, prophète, pontife, ce peuple docteur de tous les peuples et de l'humanité, les uns nous l'accorderont sans trop de peine, les autres nous le refuseront absolument. Je dis que les uns nous l'accorderont. Ce seront ceux qui, regardant la vérité comme le résultat d'une juxtaposition ou d'une combinaison judicieuse de toutes les vérités partielles, estimeront possible, et même inévitable dans le progrès des âges, la concentration définitive de tous les éléments dont, à leur jugement, la vérité se compose. De savoir si cette concentration est déjà effectuée, si le moment est venu de clore les comptes, c'est une question de *fait;* mais, pour eux, le *principe* n'est pas en question; et ils nous accordent, nous le verrons tout à l'heure, au delà de ce que nous leur demandons. Au reste, il est dans le monde un corps puissant et nombreux pour qui, depuis longtemps, la question de fait est résolue. Ce qu'on appelle abusivement *l'Église* et ce qu'on devrait appeler *la hiérarchie* romaine, qu'est-ce autre chose qu'un peuple, ou du moins une tribu, qui prétend posséder la vérité, et s'arroge exclusivement le droit de la distribuer? Or, posséder la vérité, c'est posséder le salut, au cas qu'il y ait un salut.

J'ai dit que d'autres nous refuseront absolument ce que ceux-ci nous accordent. Ils diront que la vérité n'est pas la juxtaposition successive de toutes les vérités partielles. Ils diront que la vérité, semblable à la robe sans couture de notre Seigneur, est une et indivisible. Ils diront qu'on ne saurait l'obtenir en cousant l'une à l'autre toutes les vérités. Ils diront que, pour les coudre ensemble, il faudrait les avoir, et qu'on ne les a pas, tant qu'on n'a pas la vérité suprême dont elles procèdent. Ils diront que ce qui rend une nation propre à cultiver une vérité exclusive, la rend impropre à cultiver toutes les vérités à la fois, ou, ce qui revient au même, la vérité des vérités, attendu que c'est précisément de cet exclusisme que résulte le caractère d'un peuple, la détermination et conséquemment la force de sa volonté. Ainsi tombe la supposition en vertu de laquelle une nation pourrait avoir en dépôt la vérité suprême. Il n'y a donc, selon la nature des choses, rien de commun entre la nationalité et la vérité; et quoiqu'on ait pu dire avec raison que chaque grand peuple a été le représentant et, si l'on veut, le prophète d'une idée, on ne peut dire d'aucun peuple qu'il est ni qu'il sera le peuple prophète, au sens absolu du mot. Aucun peuple, comme peuple, n'est donc le peuple de la

vérité, et, par conséquent, le salut, étroitement uni à la vérité, ne peut venir d'aucun peuple.

Notre opinion, messieurs, se place entre ces deux opinions extrêmes, ou plutôt se rattache à la seconde, en la modifiant. Nous ne voyons, nous aussi, rien de commun entre un peuple, comme tel, et la vérité. La vérité ne peut se poser, ne peut habiter que dans l'individu, en ce sens que l'individu est seul organisé, je ne dis pas pour créer, mais pour percevoir la vérité. La nationalité, abandonnée à elle-même, n'est point qualifiée pour le rôle qu'on veut lui faire jouer. Mais je n'en dis pas autant de la nationalité placée, par une dispensation extraordinaire, dans des conditions extraordinaires. Telle mesure peut communiquer à un peuple, non pas la nature et les attributs d'une personne individuelle, mais l'aptitude à recevoir, à conserver et à transmettre le dépôt de la vérité. Dieu prend ce peuple à lui, il en fait son peuple, dans la plus stricte acception de ce terme; et d'abord il le tire de la boue, comme il en tira le premier homme, il le crée, il le façonne, il se l'approprie, dans un sens tout spécial et d'une manière authentique; il lui parle comme un homme parle à un autre homme; il lui fait à chaque instant sentir sa présence; il la constate par des signes miraculeux; il le gouverne et le

dirige immédiatement : disons tout en un mot, il remplace, pour ce peuple, la conviction par l'évidence, et je dirais même la foi par la vue, si une telle substitution pouvait avoir lieu d'une manière absolue sans anéantir la moralité humaine avec la foi, qui, dans tous les cas et dans tous les sens, en est le principe. C'est ce régime extraordinaire qu'on appelle la théocratie, ou le gouvernement personnel de Dieu. Toutes les nations primitives l'ont affecté. La théocratie est la prétention universelle des nationalités antiques. Elle se retrouve à la base de toutes les formes de gouvernement. Chimère sans doute, mais qui, une fois du moins, a pu être une réalité. Un peuple a pu être le peuple de Dieu, entendre distinctement, et sans pouvoir s'y tromper, la voix même de Dieu, devenir ainsi le dépositaire de ses oracles divins, et réaliser dans ses institutions, dans ses lois, la vérité suprême.

Remarquez qu'il suffit qu'il ait entendu la voix de Dieu, et qu'il soit, le sachant bien, le peuple de Dieu. Cette idée ne laisse point de place aux idées plus particulières. Elle devient nécessairement l'idée caractéristique de ce peuple. La théocratie est nécessairement la pensée dominante et directrice d'un peuple théocratique ; et vous verrez que là où Dieu règne personnellement, là où le peuple existe non-seule-

ment par lui, mais pour lui, là enfin où sa volonté est la raison et sa gloire le but de toutes choses, où la vie civile n'est légalement qu'un culte de tous les instants et sous toutes les formes, aucune idée ne fait saillie entre toutes les autres; tous les éléments dont peut se composer, dans des proportions très diverses, la vie morale d'un peuple, se font équilibre les uns aux autres sous l'empire d'un principe suprême qui met chaque chose à sa place, et ordonne tout en dominant tout.

Remarquez encore, messieurs, que, dans le fait qui vient d'être supposé, rien n'est propre à consacrer le faux et dangereux principe qui met arbitrairement en rapport la nationalité et la vérité. Nous n'avons pas, en effet, ici une nation qui conçoit une idée, mais une nation qui la reçoit; la nation ne peut pas même, dans ce cas, être assimilée à une mère, qui peut dire de l'enfant qu'elle a mis au monde : Cette créature est une partie de moi-même; non, la nation est ici complétement passive, comme le bassin qui reçoit les eaux du ciel, ou comme le canal par où elles s'écoulent. C'est un lieu pour la vérité, un port, un asile; et encore cet asile est-il temporaire. Ce régime de la théocratie, vrai et le seul vrai si l'on ne regarde qu'à l'idée dont il est le symbole, le droit souverain de Dieu, n'est pour-

tant, si l'on regarde à l'application et au détail, qu'un régime symbolique et préparatoire, puisque l'homme ne s'élève à toute sa dignité que par la liberté, et que le régime de la théocratie la restreint et la suspend.

Mais encore, direz-vous, pourquoi la restreindre, pourquoi la suspendre? On nous prouve qu'un peuple peut devenir le dépositaire de la vérité; Dieu peut l'en rendre capable; mais tout ce que Dieu peut, le fera-t-il? Pourquoi cette halte de la vérité dans la nationalité? Pourquoi, au lieu de ces préliminaires et de ces délais, ne pas arriver tout de suite au culte en esprit et en vérité, qui cesse d'attacher la vérité à un lieu et de l'enfermer dans une nation? Fallait-il donc que la vérité se dépouillât de ses ailes, et que, renonçant à arriver à chaque âme comme un rayon à travers l'espace, elle s'engageât humblement dans nos routes poudreuses et suivît le chemin qu'a frayé la pensée humaine? En deux mots, pourquoi fallait-il que la vérité fût d'abord nationale, affaire de peuple, de race ou de tribu?

On fait encore une autre objection : on demande si c'est en effet la vérité suprême, toute la vérité, qui a été confiée au peuple juif, et non pas plutôt une vérité particulière, une partie de la vérité.

On demande enfin si le salut ne se résout pas dans la libre et franche acceptation du salut, si le salut n'est pas renfermé tout entier dans la personne et dans l'œuvre de Jésus-Christ, si, par conséquent, le peuple juif n'est pas ici un véritable hors-d'œuvre, et comment donc Jésus-Christ lui-même a pu dire que « le salut vient des Juifs. »

Nous ne reprendrons pas les objections dans l'ordre où elles se sont naturellement offertes à notre esprit. L'examen de la dernière enveloppera peu à peu celui des deux premières.

Le salut, nous dit-on, n'est autre chose que Jésus-Christ reçu dans l'âme. Que Jésus-Christ et l'âme se rencontrent, de ce seul fait vient le salut. Qu'a donc à faire le peuple juif dans un fait si simple et tout individuel? et comment peut-on dire que le salut vient des Juifs?

Oui, vous dites bien : que Jésus-Christ et l'âme se rencontrent, il suffit; mais comment, mais à quel prix votre âme a-t-elle fait cette rencontre? Je soupçonne que vous ne le savez pas.

Lorsque, vers le midi d'une journée brûlante, quand votre force, et même votre vie s'enfuit dans les ardeurs de la soif, vous venez à rencontrer une rivière, et qu'un peu de son eau, une goutte peut-être, vous restaure et vous fait revivre, vous bénissez la goutte d'eau; car c'est elle qui vous a rafraîchi, non le fleuve; vous

n'avez pas bu le fleuve ; mais le fleuve ne vous a-t-il pas apporté la goutte d'eau, et sans le fleuve l'auriez-vous bue? où serait-elle, sinon dans le sable, qui l'aurait absorbée, à vingt lieues peut-être de vous? Il fallait cette masse d'eau que vous ne boirez pas pour rouler jusqu'à vous la goutte que vous avez bue : ainsi, tout considéré, c'est le fleuve qui vous a sauvé.

De même, en un sens spirituel, c'est l'Église qui vous sauve, parce que c'est elle qui vous donne Jésus-Christ. Loin d'ici l'erreur catholique, d'après laquelle c'est l'Église qui croit à Dieu, et chaque chrétien à l'Église. Nous maintenons avec joie que les rapports du fidèle avec l'eau vive, qui est Christ, sont immédiats; mais l'Église, c'est-à-dire la communauté chrétienne dans la succession des âges, est le torrent ou le fleuve qui porte jusqu'à vous le nom, la connaissance de Jésus-Christ, et, pour ainsi dire, Jésus-Christ lui-même. Sans l Église, point de christianisme et point de chrétiens. Si toutes ces larmes du ciel ne trouvent pas un lit qui les rassemble, si toutes ces gouttes d'eau vive ne deviennent pas un fleuve, le terrain les absorbe, les retient, et la vérité ne vient point jusqu'à vous. Le livre même qui les contient s'altère, s'oublie ou périt; et à moins d'une révélation toute nouvelle, d'un miracle incessamment ré-

pété, vous demeurez dans l'ignorance et dans la mort. L'Église, par sa masse et par son poids, forme un courant qui coule jusqu'à vous, et porte à chacun de vous ce mot, ce nom, cet invisible élément, qui va, s'incorporant à vous, renouveler tout votre être. Et à quelles conditions s'est-il formé, ce courant? L'ignorez-vous, messieurs? Regardez bien ces flots, rouges de sang humain et troublés par la cendre des bûchers. La perpétuité de la vérité, mille combats l'ont payée; ce sont les souffrances qui préviennent la prescription : la douleur est le ciment de cet immortel édifice. Vous dites : Un mot chrétien prononcé par une bouche amie, un seul passage de la Bible, moins que cela peut-être, c'est ce qui m'a converti; mais qu'est-ce qui avait formé autour de vous cette atmosphère chrétienne que vous n'avez pu vous empêcher de respirer? qu'est-ce qui a créé dans votre cœur ces besoins spirituels dont, avant l'Évangile, on n'avait pas l'idée? qu'est-ce qui a préparé, pour cette heure de silence et de recueillement, cette action mystérieuse, cette influence occulte, à laquelle vous avez cédé? A votre insu, c'est l'Église; et si vous me croyez, vous comprendrez, pour la première fois peut-être, l'importance que les apôtres et Jésus-Christ lui-même attachent à l'idée de l'Église, cette personnifi-

cation vive et continuelle de l'ensemble des croyants, et la remarquable préoccupation qui porte si souvent les auteurs sacrés à parler de l'Église là où vous auriez parlé seulement de l'âme. Au fait, votre christianisme, si individuel qu'il puisse être (et il ne le sera à mon gré jamais assez), est extrait, s'exprime pour ainsi dire du christianisme de soixante générations; le chrétien, aussi bien que l'homme physique, porte dans ses veines le sang de mille et mille personnes, dont les alliances successives et combinées aboutissent et se terminent à lui. Les siècles et les peuples ont travaillé pour chacun de vous; chacun de vous est l'héritier de l'antiquité et l'œuvre de tout un monde.

Ceci, messieurs, nous prépare à entendre sans étonnement cette parole de mon texte : « Le sa-« lut vient des Juifs. » Pourquoi, lorsque chacun de nous procède de l'Église, l'Église elle-même ne procèderait-elle pas des Juifs? Pourquoi l'Église, par qui chacun de nous a été lentement préparé, n'aurait-elle pas été préparée? Si ce n'est pas trop d'un monde entier pour enfanter un élu, serait-ce trop d'un peuple pour enfanter le peuple des élus ou la masse dont les élus sont tirés? Mais, chose admirable! comme tout aboutit à l'individu, tout part de l'individu; car si, en attendant le jour d'être spirituellement enfanté, chacun de

nous est dans les entrailles de l'Église, et l'Église elle-même dans les entrailles de la nation juive, cette nation tout entière était dans les reins ou plutôt dans le cœur du père des croyants. Abraham est notre père à tous.

Oui, j'en conviens, l'œuvre du salut se résout en un fait strictement individuel, et ce fait, multiplié par la divine miséricorde, est proprement l'objet de la rédemption; car, encore que les justes doivent former une société dans le ciel, l'excellence de cette société consiste dans la sainteté individuelle de ses membres et n'a pas d'autre mesure; mais si l'œuvre du salut est un fait strictement individuel, il dépend de causes générales, il se rattache à un vaste ensemble de faits, en telle façon que chaque individu qui croit avoir reçu le don du salut peut et doit se dire : Mon salut vient des Juifs.

Le salut consiste, dit-on, dans l'acceptation d'un pardon inconditionnel. Il faudrait dire plutôt qu'il s'y résume ou s'y termine, de même que les lignes qui partent des quatre angles de la base immense d'une pyramide se confondent à son sommet en un seul point indivisible. Le salut, après tout, renferme et suppose bien des choses diverses; et c'est ainsi que vient prendre place, dans l'œuvre du salut individuel, l'antique postérité de Jacob.

Cette thèse, messieurs, serait trop facile à défendre si nous pouvions dire, comme plusieurs le diraient peut-être, que l'auteur du salut, Jésus-Christ, n'est que la dernière expression et le point culminant de la sagesse du peuple juif, en sorte que ce peuple serait lui-même notre sauveur dans la personne de son représentant le plus parfait, du Juif par excellence, du Juif idéal. Mais nous ne parlerons point ainsi. Ce n'est point par la sagesse de son peuple, ni même pas sa sagesse personnelle, que Jésus-Christ est le sauveur de ceux qui s'attachent à lui. Il l'est par lui-même individuellement et par toute sa personne. Il l'est, non parce qu'il est Juif, mais parce qu'il est Dieu manifesté en chair, le Verbe devenu homme, l'unité ineffable de la nature humaine et de l'essence divine. Sa sagesse est à lui; et bien loin qu'il ait été enseigné par son peuple, c'est lui-même, c'est le Verbe divin qui, de tout temps, a enseigné ce peuple par la bouche des prophètes. Et cependant, messieurs, il est impossible de méconnaître l'esprit du gouvernement de Dieu. Sa méthode, constamment la même, n'est pas de rien brusquer, de laisser des lacunes dans l'histoire, de supprimer les intermèdes et les préparations. Ses miracles même, quand il en a opéré, n'ont jamais fait qu'élargir une voie déjà ouverte. Jésus-Christ,

qui agissait par l'esprit de Dieu, en est une preuve, lui qui ne fit des miracles que pour encourager la foi, et qui n'en fit que peu là où il trouva peu de foi. (Mathieu, XIII, 58.) Quoique, dans un sens, rien ne puisse servir de préparation à l'incarnation du Verbe éternel, l'enseignement contenu dans les livres de l'ancienne alliance n'en est pas moins un enseignement progressif, qui, d'époque en époque, fait un pas de plus vers l'Évangile. A la loi prise dans sa lettre, vous voyez succéder la loi prise dans son esprit, au culte des rites la religion du cœur, à la législation la prophétie, à la justice l'amour, à la servitude la liberté, à l'idée du salut par les œuvres l'idée du salut par la foi. Qui ne voit, d'un prophète à un autre, l'horizon blanchir, l'orient s'enflammer, et les premières étincelles de l'astre des jours jaillir de derrière la montagne? Le sacrifice, pour qui n'y voit pas un symbole de l'avenir, est comme aboli dans les esprits avant d'être aboli en lui même. Moïse, survenant, avait pour ainsi dire interrompu Abraham; Abraham reparaît; l'esprit d'Abraham se fait jour à travers les anathèmes de la loi; et la loi elle-même, en faisant abonder le péché, a pu préparer les esprits à désirer et à recevoir la grâce. L'objet seul de la grâce est encore absent; mais il est

déjà désigné, caractérisé par la prophétie ; on ne nomme point encore par son nom ce nouveau prophète ; on n'articule pas distinctement toutes les circonstances de son avénement, ni toutes les clauses de son alliance ; mais enfin c'est le prophète de la grâce, de l'amour et du franc vouloir ; c'est le libérateur ; c'est le fondateur du culte en esprit et en vérité ; c'est plus que l'envoyé, c'est le Fils de Dieu ; c'est l'héritier tout ensemble des misères de l'homme et de la charité de Dieu. La religion de l'amour est déjà pressentie ; on respire déjà l'air de la liberté ; l'abîme des miséricordes s'entr'ouvre, et le cœur humain s'entr'ouvre lui-même à des espérances inconnues. Tout est lié, tout est logique, tout est gradué dans ces révélations successives ; la marche de l'opinion chez un peuple livré à lui-même ne le serait pas davantage, le serait moins peut-être ; et quand arrive le roi, un peuple est déjà là pour le recevoir et le proclamer ; il est né dans la pourpre et règne dès le berceau.

Ce peuple qui attend le Sauveur, qui lui rend témoignage, et qui sera les prémices du grand peuple qu'il veut se former de toute tribu, langue et nation, ne pouvait s'extraire que du sein du peuple juif ; il en est l'élite, la pure essence ; il est le peuple juif idéal, l'Israël de Dieu. L'Israël selon la chair est à cet Israël se-

lon l'esprit ce que l'arbre est aux rameaux bénis qu'une greffe divine lui ajoutera. Où donc, si ce n'est sur l'arbre, insérera-t-on les rameaux? Et qu'avec soin, qu'avec une sage lenteur ce peuple a été préparé! Que sa formation, sa croissance, sont naturelles en même temps que miraculeuses! Quel travail dans les esprits concurremment avec le travail de Dieu dans sa parole! Comme, à travers toutes les dispensations, toutes les vicissitudes dont se compose l'histoire du peuple juif, la pensée religieuse du peuple d'élite se mûrit, s'affermit et s'épure! Que la Providence divine s'est bien gardée de rien précipiter, et qu'elle a bien mesuré son pas sur celui de l'esprit humain! Qu'elle laisse bien chaque expérience achever son cours, chaque idée faire son temps, et chaque erreur s'épuiser! Que l'ancienne économie est bien morte quand la nouvelle commence, et que le cercle qu'il fallait parcourir est bien tout entier parcouru lorsqu'on arrive à Jésus-Christ!

Mais ne parlons pas seulement de ce peuple spirituel en qui, dès les plus anciens jours, Jésus-Christ a reconnu son Église. Le peuple juif, dans son ensemble, a reçu de Dieu l'éducation nécessaire pour être, parmi les nations, l'avant-garde de Jésus-Christ. Une fatale division va sans doute éclater dans son sein à l'apparition

du Sauveur; les pensées du cœur de plusieurs vont être manifestées; on connaîtra ceux qui, sous le titre d'amis de Dieu, n'étaient, au fond du cœur, que les ennemis du genre humain; ils crucifieront l'ami du genre humain : comme d'autres, plus tard, tourneront en dissolution la grâce de Dieu, c'est la loi de Dieu que ceux-ci tournent en dissolution; l'un des faits n'est ni plus ni moins étonnant que l'autre; mais n'importe, ce peuple à qui furent confiés les oracles de Dieu, porte dans sa pensée, solennise dans ses rites, réfléchit dans ses mœurs les idées élémentaires sur lesquelles l'Évangile est fondé; seul entre tous les peuples, il croit d'une manière sérieuse et effective que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent; ces vérités, qui sont le patrimoine de ce peuple, il les a, dans ses différentes dispersions, dispersées avec lui dans le monde; il les a semées dans le terrain du paganisme; il a su, tout méprisé qu'il était, accoutumer les peuples à l'idée inouïe d'un Dieu unique, vivant et saint; c'était, sous un rapport essentiel, les préparer pour Jésus-Christ; et quand le christianisme, après avoir ramassé dans la Judée tout ce qui lui appartenait, après y avoir convoqué autour de lui l'élite du peuple juif, ou plutôt le vrai peuple juif, s'apprête à conquérir l'Europe en

commençant par l'antique royaume de cet Alexandre qui conquit l'Asie, il trouva, par tout le monde romain, des postes avancés, des citadelles, des camps retranchés dans ces fractions d'Israël, dans ces colonies juives, que la Providence divine avait jetées çà et là sur la terre, et qui deviennent partout les premières églises chrétiennes. Ainsi, dans toute la vérité de l'expression, le peuple juif, même sans compter les apôtres, qui tous étaient Juifs, devient le peuple prophète, et annonce dans le monde les vertus de Celui qui l'a appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière. Juifs légaux, pharisiens, johannites, tous deviennent la première conquête de Jésus-Christ, et les premiers conquérants, au nom de Jésus-Christ, du monde qui lui est livré.

Mais ce n'est pas assez qu'ils portent dans l'univers le nom de Celui que leurs frères ont percé, ils font beaucoup encore en y portant leur histoire. Cette histoire est l'héritage et le trésor du genre humain. Elle est la première de deux révélations, dont Jésus-Christ est la seconde. Que l'homme converti à Jésus-Christ ne voie, ne connaisse durant un temps que la seconde révélation; qu'il ne sache, en quelque sorte, que faire de la première, cela se peut concevoir; mais il n'en reste pas moins vrai que la seconde révélation est incomplète sans

la première. Non pas seulement, messieurs, parce que la première révélation renferme les titres de la seconde; parce que les types et les oracles de l'Ancien Testament parlent clairement de Jésus-Christ; parce que tout un peuple et toute une histoire le prophétisent à voix haute; parce que, dans les dispensations dont ce peuple est l'objet, tout converge, aspire, aboutit à lui : tout cela, quoique important, ne suffit pas à rendre compte de toute l'histoire de ce peuple. Mais si jamais Dieu n'avait pris à lui un peuple comme il a pris le peuple juif; si jamais il n'avait réalisé dans une société humaine l'idée de sa souveraineté absolue, directe, exclusive; si une fois du moins, si du moins en un lieu, l'empire de Dieu, la loi de Dieu, la providence de Dieu, n'avaient pu se déployer sans entraves et se manifester sans nuage, en d'autres termes, si, possédant le Nouveau Testament, nous n'avions pas l'Ancien, Jésus-Christ, présent, quoi qu'on en dise, dans l'ancienne alliance comme dans la nouvelle, Jésus-Christ, le Verbe des deux économies, ne nous apprendrait pas tout ce qu'il nous apprend. L'Ancien Testament est le premier chapitre de l'histoire de l'homme et de l'histoire de Dieu. L'expérience des Juifs est notre expérience. C'est pour nous que, tour à tour, nous voyons ce peuple recueilli

et abandonné, flagellé et béni. Non qu'il ne soit aimé pour lui-même et à cause des pères, comme dit saint Paul ; mais dans la merveilleuse direction de ce peuple, Dieu préparait au genre humain tout entier une leçon immortelle. Ce n'est pas seulement la doctrine prêchée au peuple juif, c'est son histoire surtout qui est le trésor de tous les siècles et de tous les peuples, parce que, comme histoire, elle n'*enseigne* pas seulement, elle *constate* ce qu'est Dieu, ce qu'est l'homme, à quel point le droit de Dieu est absolu et sa loi sacrée, et enfin de quelle manière active, déterminante et paternelle il intervient constamment dans les affaires humaines. On ne niera pas que la connaissance de la vérité ne soit un élément du salut ; or les vérités que je viens de rappeler sont à la base de la vérité évangélique ; elles en font partie ; la vérité chrétienne forme un ensemble comme l'histoire biblique forme un tout ; ni l'une ni l'autre ne se divisent : il faut tout prendre ou tout laisser ; et lorsqu'une fois on aura compris que les Juifs sont le type de l'humanité, qu'ils ont été pris, comme une plante est prise d'entre les plantes, pour faire connaître la nature, la condition et les lois de l'espèce entière ; quand chacun de nous regardera comme ayant été fait à lui-même ce qui a été fait au peuple juif ; quand il saura

se voir lui-même, dans la personne d'Israël, arraché de l'Égypte à main forte, franchissant la mer Rouge, miraculeusement nourri dans le désert, introduit de force dans Canaan, rebelle tour à tour et repentant, humilié et relevé, aux prises avec toute l'inflexibilité d'une loi parfaite et l'objet en même temps d'une sollicitude ineffable, il ne pourra plus croire que ce peuple ait existé en vain, ni qu'il ne doive rien à ce peuple, ni qu'il ait pu s'en passer; et alors, rassemblant dans son esprit tant de vérités à la fois, se disant à lui-même : L'histoire de ce peuple est mon histoire, l'histoire de ce peuple est l'histoire de Dieu, ce peuple portait dans son sein, comme une mère porte son fruit, cet autre peuple choisi et béni que Jésus-Christ, en venant au monde, a trouvé prêt à le recevoir; le peuple juif a prophétisé les grandes vérités qui disposent à recevoir la vérité évangélique; le peuple juif a été le premier et nécessaire propagateur de l'Évangile; le peuple juif, dans les commencements du christianisme, a pu seul attester Jésus-Christ; le peuple juif, le voulant ou ne le voulant pas, est l'immortel témoin du Sauveur..... Je dis, messieurs, qu'un chrétien, après avoir considéré toutes ces choses, ne répugnera pas à répéter : Le salut, mon propre salut vient des Juifs.

Peuple déicide, s'écrie quelquefois une douloureuse indignation; peuple prophète, disons-nous plus volontiers; peuple symbolique destiné à consacrer, même en y résistant, les principes du gouvernement divin, et à conserver, en les concentrant, en les rapprochant les uns des autres, les germes bénis d'où devait sortir le bonheur du monde! La sagesse de Dieu est infiniment diverse, mais son œuvre est une, et, parce qu'elle est divine, elle ne renferme rien que de nécessaire et d'essentiel. Il fallait, pour que cet individu, perdu, à ce qu'il semble, dans l'abîme des temps et dans la masse de l'humanité, connût, adorât, servît Jésus-Christ, et pour que, dans une existence obscure et peut-être imperceptible, il concourût à la gloire de son Créateur, il fallait qu'il y eût un peuple juif. Sans ce peuple, les eaux de la grâce, répandues au hasard sur la terre et partout absorbées et perdues, n'auraient jamais formé ce courant profond, limpide et irrésistible, qui plus tard, coulant dans un nouveau lit, a formé le courant de l'Église chrétienne; le premier peuple était nécessaire pour former le second, dont vous faites partie, et sans lequel vous n'existeriez point. Ainsi tout s'enchaîne; ainsi tour à tour le grand procède du petit et le petit du grand, le général du particulier et le particulier du général; ainsi de

l'individu est né le peuple, et du peuple à son tour naîtra l'individu. Au point de départ Abraham, au terme vous-même, et entre Abraham et vous, comme pour vous rejoindre à votre origine, une nation et une église, le peuple juif et le peuple chrétien. Telle est la providence de ce Dieu qui voit du ciel, comme dit le Psalmiste, les choses les plus élevées et les choses les plus basses, l'atome et l'univers, tous et chacun, les mondes et moi.

Ici, messieurs, je ne puis m'empêcher de détourner votre attention sur un autre texte des Écritures : « Leur diminution, » dit saint Paul en parlant des Juifs, « a fait la richesse des nations. » (Rom., xi, 12.) S'il y a un scandale dans ces paroles, il est aisé à lever. En qualité de peuple, c'est-à-dire de société politique ou de race, les Juifs ne pouvaient pas devenir le nouveau peuple, le peuple tout spirituel. Sous le régime de la complète liberté, qui est celui de la vérité complète, l'individu reprenant ses droits, la nationalité perd son privilége. L'économie nouvelle devait s'ouvrir par un appel à l'individualité, et cet appel devait avoir pour suite une *diminution*, hélas! une diminution si considérable, que saint Paul, au même endroit, l'appelle une chute du peuple juif. Si cette diminution n'est pas en elle-même la cause de la richesse

du monde, elle en est du moins l'inévitable condition ; le nouveau peuple ne pouvait s'agrandir et même se former qu'au prix de la diminution de l'ancien ; le monde ne pouvait s'enrichir que de la pauvreté d'Israël. Dès lors le peuple prophète m'apparaît comme le peuple victime. Mais il ne l'est pas à toujours ; il doit être de nouveau convoqué ; il l'est tous les jours ; mais il l'est à la manière du peuple nouveau, selon le principe de l'individualité et selon la loi de la liberté. Cette race illustre, à qui ont appartenu l'adoption, la gloire, les alliances, l'ordonnance de la loi, le service divin et les promesses, cette race de laquelle est descendu le Christ (Rom., IX, 4, 5), n'est pas destinée à être éternellement, parmi les nations, un déplorable monument de la colère divine ; après avoir vu sa diminution, le monde verra son abondance ; et si sa diminution, dit l'apôtre, est notre richesse, que ne sera point son abondance ? Quand la plénitude d'Israël sera revenue au bercail, Israël ne sera-t-il pas de nouveau un peuple prophète ? l'accomplissement de cette promesse ne sera-t-il pas à lui seul, comme témoignage de la fidélité divine, une semonce à tous les peuples, et pour tous un puissant appel à la foi et à l'obéissance ? et dans sa restauration, aussi merveilleuse que sa déchéance, ce peuple ne sera-t-il pas de nou-

veau, et plus que jamais, un énergique levain dans la masse de l'humanité? Son abondance, en tout cas, sera notre joie et notre consolation. Nul de nous ne s'est résigné à la pensée que Dieu ait rejeté pour jamais l'instrument de la délivrance du monde, et nous entrons sans difficulté dans l'esprit de ces oracles, aussi expressifs que nombreux, où, longtemps avant la chute et la diminution, l'abondance est prophétisée, et dans lesquels le Dieu d'Abraham répand sur les descendants d'Abraham tous les trésors de son immortelle tendresse. Le sens de la prophétie demeure voilé encore à la triste postérité de Jacob; mais le temps viendra où, le voile tombant enfin, tout sera lumière pour eux comme pour nous dans ces touchantes paroles : « Voici, je t'ai gravée sur les paumes de mes « mains, tes murs sont continuellement devant « moi. Tes enfants viendront à grande hâte..... « Je suis vivant, dit l'Éternel, que tu te revêti- « ras de ceux-ci comme d'un ornement, et tu t'en « orneras comme une épouse. Car tes déserts, « et tes lieux désolés, et ton pays dévasté, sera « maintenant trop étroit pour ses habitants, « et ceux qui t'engloutissent s'éloigneront. » (Ésaïe, XLIX, 16-19.)

L'UTILITARISME

CHRÉTIEN.

La bonté et la vérité se sont rencontrées.
PSAUME, LXXXV, 11.

Parmi les reproches qu'on a faits au christianisme (et quels reproches ne lui a-t-on pas faits!) il en est un sur lequel notre époque semble insister particulièrement : c'est celui de faire trop exclusivement appel à l'amour du bonheur, et de conspirer ouvertement avec l'égoïsme du cœur humain. Aucun reproche ne saurait être plus grave, puisque, s'il est juste, il dépouille le christianisme du premier mérite auquel toute religion prétend, savoir, de nous rendre meilleurs, ce qui ne peut avoir lieu qu'en nous détachant de nous-mêmes. Le christianisme aurait donc aggravé le mal qu'il devait guérir; et ce ne serait pas assez de dire qu'il ne répond pas à son but, il faudrait dire qu'il va à l'encontre du but qu'il annonce, du but même de toute religion, et qu'il n'y a pas de morale purement humaine qui ne mérite de lui être préférée, puisque toute morale humaine, je dis la plus élé-

mentaire, la moins élevée, *veut* tout au moins ce que le christianisme n'a pas voulu.

Il faut remarquer encore que les hommes qui font ce reproche au christianisme ne sont pas en général des incrédules de bas étage ni des êtres vulgaires. Quelques-uns paraissent des hommes graves; la plupart sont des hommes habitués à réfléchir; et la nature même de leur objection semble un préjugé en faveur de leur caractère. Le gros des incrédules élève contre le christianisme de tout autres griefs; et l'on se sent, avant toute discussion, disposé à donner la préférence à ceux à qui le christianisme ne paraît pas assez spirituel et assez désintéressé sur ceux dont il ne satisfait pas le sens charnel et les inclinations mondaines.

Mais enfin, mes frères, quel que soit le caractère des uns et des autres, et quelque inégalement que se partage entre eux notre estime, il n'en est pas moins surprenant que le christianisme se soit attiré deux reproches aussi opposés; celui d'exiger trop de renoncement et celui d'en exiger trop peu. Ne serions-nous pas en droit de répondre au grief des seconds par la plainte des premiers, par cette vieille plainte, qui a commencé avec le christianisme lui-même, et n'a dès lors cessé de retentir? Et ne pourrions-nous pas nous prévaloir ensuite contre les

premiers de la plainte des seconds, c'est-à-dire demander à ceux qui reprochent à la religion ses dures exigences, comment donc il se fait qu'on lui reproche, d'un autre côté, sa complicité ou sa connivence avec nos penchants égoïstes ? N'est-il pas très probable qu'une religion en butte à deux reproches contradictoires n'en mérite réellement aucun, et que ces reproches eux-mêmes, par leur contradiction, ne prouvent qu'une chose, c'est que le christianisme s'est arrêté, dans ses exigences ou dans ses concessions, au point où il fallait s'arrêter ? Ce serait raisonner et conclure comme tout le monde, en pareil cas, raisonne et conclut. Quand nous entendons adresser à un homme deux reproches qui se contredisent, notre premier mouvement est de juger qu'il ne mérite ni l'un ni l'autre, et qu'il se tient à une égale distance des deux excès dont on l'accuse. A bien plus forte raison pourrions-nous juger ainsi du christianisme. Car, après tout, le même homme peut, en des temps différents et avec des personnes différentes, se montrer prodigue ou avare, apathique ou passionné, et mériter tour à tour les reproches qu'il n'a pu mériter à la fois. Mais le christianisme n'est pas un homme qui peut, d'un temps à l'autre, différer de lui-même : c'est une doctrine qui ne change point avec les temps, ou, pour

mieux dire, c'est un fait accompli une fois pour toutes, et qui ne saurait, d'époque en époque, revêtir un caractère différent. En sorte que, toujours semblable à lui-même, il n'a pu hier mériter un reproche, et aujourd'hui le reproche contraire. Si donc on les lui adresse l'un et l'autre, il faut croire de deux choses l'une : ou qu'une institution, composée de deux principes qui se nient et se détruisent, peut subsister longtemps et prospérer, contre l'évidence de cette vieille maxime : « Que tout royaume di- « visé contre lui-même sera réduit en désert » (Matthieu, XII, 25); ou que les deux accusations dont le christianisme est l'objet sont également mal fondées, et qu'entre les deux excès qu'on lui impute il a su garder un juste milieu. Vous jugerez, mes frères, laquelle de ces deux suppositions est la plus raisonnable.

Mais nous en tiendrons-nous à cette réponse? et même en ferons-nous usage? Non, mes frères; car bien loin de repousser, au nom du christianisme, les deux reproches dont nous venons de parler, nous les acceptons, en son nom, l'un et l'autre. Nous enchérissons même sur tous deux. A notre sens, ce n'est pas assez de dire que le christianisme accorde trop à l'intérêt, ou que le christianisme donne trop au devoir. Trop, un peu trop, beaucoup trop, sont des termes

vagues, auxquels nous en substituons d'absolus. Nous disons, parce que cela est vrai, que le christianisme accorde tout à l'intérêt, et qu'il accorde tout au devoir. Et nous disons que cela doit être, parce que le christianisme, s'il est vrai, doit correspondre à la nature humaine, en ce qu'elle a d'essentiel et d'ineffaçable. C'est sur cette nature qu'il eût fallu d'abord diriger les reproches qu'on dirige contre lui. Car c'est bien elle dont on peut dire qu'elle renferme deux principes opposés dont chacun est absolu, dont chacun prétend à occuper toute l'âme. C'est bien elle qui veut, toujours et à tout moment, deux choses contraires. Remarquez bien que nous ne parlons pas ici de l'homme, de tel ou tel homme, mais de la nature humaine. Hélas! combien d'hommes qui ne semblent jamais vouloir qu'une chose, leur intérêt! combien peu qui veuillent à la fois, et même qui conçoivent réunies, ces deux choses si différentes en apparence, leur intérêt et l'intérêt de Dieu! Mais ce que l'individu ne veut pas à l'ordinaire, universellement et constamment, la nature humaine le veut, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose en l'homme qui le presse également et de chercher son bonheur et de se sacrifier; quelque chose qui lui dit à la fois qu'il est créé pour être heureux et qu'il est créé pour être

saint; qu'il existe pour lui-même et qu'il n'est point à lui-même. Il n'est personne qui, plus ou moins distinctement, ne trouve ces deux sentiments au fond de son cœur. Qui est-ce qui veut être heureux à moitié? Qui est-ce qui croit pouvoir obéir à moitié? Qui est-ce qui ne porte pas en soi une soif inextinguible de bonheur et une loi inexorable de perfection? Et comment peut-on appartenir également aux deux principes, c'est-à-dire tout entier à soi-même et tout entier au devoir?

Mes frères, si l'on voulait s'étonner ou se scandaliser de quelque chose, ce serait de cela tout d'abord. Cependant nul ne songe à reprocher cette contradiction à la nature humaine, parce que cette nature est un fait auquel on ne peut rien changer, et qu'il faut bien accepter tel qu'il est. Mais alors pourquoi s'étonner que ce qui est dans l'homme se retrouve dans la religion? Comment une religion nous serait-elle suspecte en reproduisant ce phénomène, et non pas plutôt en ne le reproduisant point? Comment ce fait, au lieu de nous la faire juger fausse, ne nous fait-il pas présumer qu'elle est vraie? Sans doute qu'elle ne doit pas se contenter de reproduire la contradiction; sans doute qu'elle doit la résoudre; mais pour la résoudre, il faut la reconnaître; et quand vous la voyez, bien loin

de dissimuler ces deux traits ineffaçables de notre nature, le besoin du bonheur et la loi du sacrifice, les avouer, au contraire, si hardiment et si hautement, combien n'est-il pas probable qu'elle a trouvé le secret de les concilier, sans les affaiblir ni l'un ni l'autre, et même sans leur porter la plus légère atteinte?

Une religion fausse se débarrasserait du problème en le niant; la religion vraie doit le reconnaître et l'avouer. Sa tâche, son triomphe, sa gloire, ce n'est pas d'obscurcir les termes du problème, c'est de les réduire à l'unité, c'est de faire un même sentiment en nous de ces deux sentiments jusqu'alors divers et contradictoires. Toutes les couleurs s'accordent dans les ténèbres, qui les détruisent toutes; mais toutes les couleurs aussi se fondent dans la pure lumière, qui n'est que la réunion de toutes les couleurs, sans être elle-même une couleur; car toute couleur particulière est un commencement de ténèbres, et toute couleur poussée à l'excès arrive au noir parfait. Eh bien! il en est des deux faits que nous avons signalés dans la nature humaine comme de deux couleurs que la religion se charge de fondre en une seule et pure lumière. Si la religion est vraie, nous verrons, sous son influence, le second de ces éléments absorber le premier, comme le premier

absorber le second, la sainteté se résoudre en bonheur, le désir du bonheur se satisfaire par la sainteté, les deux principes devenir un même principe, les deux hommes qui sont en chacun de nous n'être plus qu'un seul homme. Car c'est un même être qui, dans chacun de nous, aspire à ces deux choses, ne consent pas à être divisé par elles, et veut, dans les deux objets de sa poursuite, se retrouver *un*, *entier* et *lui-même*. Ce ne sont pas deux besoins, mais deux noms d'un même besoin, qui, lors de notre chute, se dédoublant, pour ainsi dire, nous a dédoublés nous-mêmes, a créé en chacun de nous deux hommes différents, et a donné à notre vie un caractère faux, parce que le changement de notre volonté n'a pas pu changer le caractère des choses, parce que tout, dans ce qui est hors de nous, a été calculé sur notre premier état et non sur le second, et que le changement qui a eu lieu en nous n'a pas pu faire que nous trouvions le bonheur autre part que dans la sainteté.

Ainsi donc, mes frères, entendons-nous bien : la religion trouve en nous l'amour du bonheur et le principe du devoir séparés; et sa mission, son chef-d'œuvre est de les réunir. Il n'y a que la religion, c'est-à-dire qu'il n'y a que Dieu qui puisse le faire; mais nous ne disons pas qu'il n'y a que la religion qui puisse en concevoir ou

nous en faire concevoir l'idée. Cette idée n'est pas au-dessus des forces de notre raison.

La loi, vous le savez, s'accomplit dans l'amour. L'homme est ce qu'il doit être, il a rempli sa destination quand il aime. Or, partant de ce point, que la loi s'accomplit dans l'amour, nous demandons si l'amour de nous-mêmes ou du bonheur est essentiellement opposé à l'amour, et par conséquent à la loi. Comment le serait-il, puisqu'il est la condition et le point de départ de tout amour? Comment aimer autrui, si l'on ne s'aimait soi-même? Comment être sensible à ce qui le touche, si rien ne nous touchait? Comment comprendre sa situation, ses vœux, ses espérances, si toute situation nous était à nous-mêmes indifférente, et si nous n'étions capables, pour notre compte, de former aucun vœu, ni de concevoir aucune espérance? Comment y aurait-il lieu au dévouement et au sacrifice, si nous ne tenions à rien, et qu'il nous fût égal de posséder ou de ne posséder pas? Comment désirer le bonheur d'autrui, si le désir du bonheur était étranger à notre nature? Comment jouir du bonheur d'autrui, si nous ne savions ce que c'est que jouir? Comment, enfin, nous séparer de nous-mêmes, ce qui est le propre de l'amour, si d'abord nous n'étions unis à nous-mêmes? Comment, en d'autres

termes, vivre en autrui, ce qui est le propre de l'amour, si d'abord nous ne vivions pas en nous? Vous voyez donc que cet amour de nous-mêmes, si profond, si indestructible, tellement inséparable de nous-mêmes que sans lui nous ne serions pas nous-mêmes et qu'on ne saurait le détruire sans nous détruire, est aussi le point d'appui de tous nos sentiments et se trouve à la base de toutes nos affections. Mais c'est trop peu dire : il n'est pas seulement à la base de nos affections, il se mêle avec elles, il les pénètre, elles sont pleines de lui. Comment ferez-vous pour que l'amour, le plus généreux même et le plus pur, ne soit pas un intérêt et un attrait? Et l'attrait ne suppose-t-il pas quelque source de plaisir ou de bonheur dans l'objet vers lequel on se sent attiré? Ne trouve-t-on pas nécessairement le bonheur dans ce qu'on aime, par cela seul qu'on l'aime? Ces deux idées ne sont-elles pas tellement correspondantes, qu'il est impossible de concevoir l'amour sans bonheur, puisque, si un objet ne nous donnait aucune sorte de bonheur, il nous serait impossible de l'aimer? Il est très vrai, d'un autre côté, qu'il y a contradiction entre la recherche préméditée de notre bien et l'amour; aimer par intérêt, ce n'est pas aimer, et ces mots refusent même de s'allier; mais n'importe, ce bonheur qu'on n'a

pas cherché, on le rencontre; que dis-je? on l'avait d'avance; on le portait en soi : le bonheur n'est pas la récompense de l'amour; le bonheur est dans l'amour même; l'amour est plein de bonheur; l'amour est un bonheur. Et si maintenant vous supposez l'âme affectionnée, non à quelque objet particulier et passager, qui peut lui donner un bonheur particulier et passager, mais attachée à sa *loi* (qui d'ailleurs, aimée ou non aimée, n'en serait pas moins et éternellement sa loi); si vous supposez l'âme aimant son devoir, aimant la sainteté, aimant Dieu, qui renferme en soi tout cela ensemble; si vous faites que ce qui était sa loi devienne son amour, n'aurez-vous pas fait que ce qui était sa loi devienne son bonheur? n'aurez-vous pas terminé la guerre entre les deux éléments de sa nature? n'aurez-vous pas réconcilié l'amour de soi-même avec l'amour du bien, et le bonheur avec la sainteté? Et cette pure supposition ne vous fait-elle pas comprendre qu'entre l'amour de nous-mêmes, pris en général, et la loi intérieure du devoir, il n'y a aucune contradiction essentielle, et qu'il n'y a aucune nécessité de détruire ni même de restreindre l'un des deux éléments pour faire place à l'autre, puisqu'ils sont propres et destinés à former dans notre âme un seul et même sentiment?

Ce que nous disons de l'amour de nous-mêmes, nous ne le disons pas de cette autre affection qui, dérivant de l'amour de soi, n'en est que l'abus et la corruption; nous voulons, mes frères, parler de l'égoïsme. Ce sentiment a pour caractère distinctif de chercher sa satisfaction dans l'isolement de l'individu. Et en effet, l'amour de nous-mêmes, dans sa pureté, ne nous empêche pas de nous unir au reste de la création sensible; l'égoïsme nous en sépare; le premier nous répand, le second nous resserre; le premier nous laisse aboutir à tous les êtres de l'univers, le second les fait tous aboutir à nous seuls; le premier nous permet de multiplier notre existence par la sympathie, le second nous réduit à notre vie individuelle, qui, ainsi réduite, est une mort; le premier est une harmonie, le second est un faux ton dans l'universel concert; le premier est vérité, le second est mensonge; le second, pour tout dire, est un avortement du premier. Tel est, mes frères, l'égoïsme, pour qui tout est instrument, et rien n'est but que lui-même. Ce fils bâtard de l'amour de soi est le père d'une nombreuse et abominable famille La vanité, l'avarice, la volupté, toutes les passions qui nous retournent sur nous-mêmes, qui nous emprisonnent et nous ensevelissent en nous-mêmes, sont les détes-

tables aînés de cette race impure. Mais ce n'est pas là seulement que l'égoïsme se reproduit et se multiplie. Il est présent dans toutes nos affections purement naturelles ; il y domine aisément ; souvent il y est seul. Hélas! l'affection qui, sur la terre, est devenue le type de l'amour même, l'amour maternel, n'est pas toujours sans égoïsme, et son égoïsme est quelquefois cruel!

Mes frères, après ces considérations nous ne pouvons plus mettre en question s'il est permis à la religion de rendre l'homme heureux. Il est clair que non-seulement elle le peut, mais qu'elle le doit ; qu'elle ne peut pas, si elle est vraie, ne pas donner le bonheur, et que c'est là un des caractères principaux de sa vérité. Mais en lui accordant ce résultat, comme inévitable, plusieurs demanderont si elle doit l'annoncer, et s'il est digne d'elle de commencer par l'offrir. N'est-ce pas, disent-ils, faire appel à la partie la moins noble de notre nature, et attirer nos regards précisément sur le point d'où il faudrait les détourner? N'est-ce pas de sainteté qu'il faut parler d'abord, et laisser le bonheur venir avec la sainteté?

Ceux qui parlent ainsi, mes frères, oublient ce dont ils viennent de convenir ; c'est que le bonheur est nécessairement uni à la sainteté ; c'est que depuis longtemps l'arbre a porté ses

fruits; que la vie de mille et mille chrétiens a vérifié cette parole du Sauveur: « Heureux ceux « qui ont faim et soif de la justice! » et que ce bonheur, cette paix du moins, dont jouissent les vrais chrétiens, a conduit bien des âmes vers cet Évangile qui devait les conduire vers les mêmes expériences. En sorte que quand l'Évangile ne parlerait pas de bonheur, le bonheur des chrétiens en parlerait.

Mais ces chrétiens eux-mêmes, dont le bonheur nous fait envie, et qui le sont devenus sans avoir vu ou sans avoir entendu d'autres chrétiens, n'a-t-il pas fallu que la religion leur parlât de bonheur? Nous savons qu'il n'est que trop ordinaire aux hommes, quand ils font des théories, ou morales ou politiques, de partir de l'homme tel qu'il devrait être, plutôt que de l'homme tel qu'il est. Il nous semble, mes frères, qu'on doit attendre quelque chose de mieux de la religion, et que, si quelqu'un a du bon sens, ce doit être Dieu. Or, qu'est-ce qui caractérise notre état actuel? C'est d'avoir perdu le goût de la sainteté, mais non pas certes d'avoir perdu le goût du bonheur; c'est de ne point sentir assez vivement, assez distinctement que le bonheur est inséparable de la sainteté, mais non pas certes de ne pas sentir assez vivement ni assez distinctement le profond, l'inaltérable besoin

d'être heureux. Ce n'est pas là un sentiment que notre chute ait affaibli; c'est là qu'on est sûr de nous trouver, c'est par là qu'on est sûr de pouvoir nous prendre. La sainteté est le terme; est-ce du terme que la religion doit partir? Cette pensée est absurde. Mais par quoi donc faut-il qu'elle attire l'homme, et par quoi se l'attachera-t-elle, si elle ne lui annonce pas le bonheur? Remarquez bien de quoi nous parlons quand nous parlons de religion. Nous n'entendons pas par là une connaissance ou un sentiment que l'homme reçoit avec la vie et qu'il apporte en naissant; nous entendons une alliance de Dieu avec l'homme, survenant plus tard pour réparer le vice ou l'imperfection de notre état naturel, et pour combler un vide dans notre existence. Mais comment un vide que Dieu seul peut combler ne serait-il pas senti? et comment ce sentiment ne serait-il pas une peine? Comment donc la religion ne s'annoncerait-elle pas comme une réparation ou comme un remède? Et si elle est une manifestation de la charité de Dieu à notre égard, et un moyen de cette charité, comment supposer qu'avec un tel dessein, Dieu s'adresse de préférence à la partie la moins accessible de notre être, et frappe de préférence à la porte que nous lui ouvrirons le plus difficilement? N'est-il

pas bien plus probable que sa bonté lui fera choisir, pour pénétrer jusqu'à notre cœur, cette porte incessamment et largement ouverte dont nous vous avons parlé, le besoin et l'amour du bonheur?

Faire un crime à la religion de cet innocent attrait, serait véritablement étrange. Vaudrait-il mieux peut-être qu'elle n'usât pas du seul moyen dont elle dispose, et que, pour se ménager des suffrages tout à fait purs, elle prît soin de cacher tout ce qu'elle a d'aimable et de touchant? Je ne sais, en vérité, si vous seriez ici plus sévères envers l'homme ou envers Dieu même. Envers l'homme à qui vous semblez dire : « Peu importe que tu aies besoin d'être consolé! Peu importe que toute la création, dont tu fais partie, et dont toutes les douleurs retentissent dans ton sein, soit dans le deuil et soupire! Peu importe que tu te sentes privé de la vraie paix et pour jamais incapable de toute véritable joie! Tes besoins ne sont rien, et tes devoirs sont tout. Reçois d'abord la loi; que le reste, ensuite, vienne ou ne vienne pas; la religion n'a point à s'en inquiéter. » Sévères envers Dieu même, à qui vous semblez dire : « O infinie charité! réprimez-vous! contraignez-vous! Vous ne demandez qu'à vous répandre : sachez vous resserrer! Vous vouliez parler à

l'homme de votre amour : parlez-lui seulement de vos droits. Vous vouliez le gagner par la miséricorde : ne le gagnez pas. Vous pouviez l'enlacer dans les réseaux de la compassion : laissez-le s'échapper. Vous vouliez le toucher : ne le touchez point. Ne lui offrez pas ce qu'il demande : offrez-lui ce qu'il ne demande pas. Bonté infinie, soyez seulement la sainteté infinie! Amour, ne soyez pas amour! »

Mais, mes chers auditeurs, si la religion ne dit pas à l'humanité cette parole de consolation que l'humanité attend, que lui dira-t-elle donc? Qu'est-ce, en effet, qu'une religion, qu'est-ce que la religion? C'est une consolation. Le recueil le plus complet des préceptes moraux les plus élevés n'est pas une religion. La morale ne devient une religion que par l'espérance. Nous donner une morale, fût-ce la plus parfaite des morales, ce n'est pas nous donner une religion. La religion, sans doute, doit renfermer une morale, et une morale parfaite; mais la morale, prise en elle-même, réduite à elle-même, plus elle est parfaite, moins elle est une religion. Nous faire connaître mieux les préceptes de la loi, c'est seulement aggraver notre responsabilité, et porter au comble notre détresse. Ainsi donc, Dieu n'aurait parlé que pour nous désespérer! et ce n'est pas assez que la

religion n'exerce pas d'attrait; il faut de plus qu'elle inspire l'épouvante! En effet, il est nécessaire que vous en veniez jusque-là; vous ne sauriez vous arrêter à mi-chemin; et, ne l'ayant pas voulue aimable, il faut que vous la fassiez terrible!

Approfondissez davantage encore la situation du genre humain. Ce n'est pas seulement d'être consolé qu'il a besoin : il a besoin d'être rassuré. Vous ne l'ignorez pas, le malheur de l'homme n'est pas uniquement de se sentir inférieur de beaucoup à l'idée qu'il se fait de sa destination; son malheur encore, et qui tient au premier, c'est de se sentir justement et irrévocablement privé de la bienveillance du Dieu qu'il a offensé; c'est d'être obligé de se représenter, sous différentes formes, (et qu'importent ici des formes, des images et des mots!) son Dieu comme un Dieu irrité, aliéné de lui; c'est de s'avouer qu'avec Dieu, le souverain bien, la véritable vie, l'éternité lui échappera; c'est de se sentir, vivant, la proie de la mort; c'est d'éprouver, dès ici-bas, les atteintes du ver qui ne meurt point et du feu qui ne s'éteint point. Voilà la situation qu'on a beau se déguiser, se pallier, et dans l'horrible vérité de laquelle la conscience nous replace incessamment. Voilà le sujet de la première question que tout homme

adresse à toute religion; et, pour ne pas tromper cette attente, il faut qu'une religion soit tout d'abord une offre ou une promesse de réconciliation. Nous disons qu'il le faut, mes frères, et qu'une religion qui ne fait pas cela, qui ne commence pas par là, n'est pas une religion. Nous disons qu'il serait inutile d'annoncer à l'homme, en supposant qu'il ne la connût pas, la vérité sur sa destination et sur ses devoirs, sans l'avoir préalablement assuré que Dieu le reçoit en grâce, que sa vie sera jugée par la tendresse d'un père, et que les péchés de ses jours passés, et les faiblesses qui resteront attachées à toutes ses œuvres, ne frapperont pas de stérilité ses efforts et son zèle. Une religion vraie doit donc être une bonne nouvelle, un Évangile; toutes les religions, plus ou moins, ont prétendu l'être.

Mes frères, nous avons parlé hardiment au nom de tous; nous avons supposé ce sentiment de condamnation et ce besoin de réconciliation présent dans le cœur de tous ceux qui nous écoutent. Maintenant nous convenons que, s'il en est qui aient la conscience de n'avoir jamais été séparés de Dieu, d'avoir toujours aimé ce qu'il aime et voulu ce qu'il veut; s'il en est qui n'aient jamais été en arrière avec Dieu, et, que sais-je? avec qui Dieu, au contraire, soit

en reste; s'il est ici, en un mot, des hommes qui ne soient pas des hommes, des hommes d'une autre race que celle d'Adam, l'argument que nous venons d'employer ne les regarde pas, et il est naturel qu'ils n'en soient pas touchés. Mais si leur inaltérable sécurité ne les a pas rendus insensibles à une situation qui n'est pas la leur, nous osons les sommer eux-mêmes de nous dire si cette religion, qui ne peut être la leur, n'est pas telle qu'il la faut au reste des hommes, et si, dans la touchante condescendance qu'elle révèle en Dieu, ils trouvent rien qui soit indigne de Dieu et qui soit indigne de l'homme. Indigne de l'homme? Ah! j'en conviens; si la perspective ouverte à l'homme par la religion était celle d'un bonheur terrestre; si Dieu l'attirait, oserai-je dire l'alléchait, par l'appât des jouissances de la chair et de la vanité; s'il lui garantissait dans ce monde, je ne dirai pas des voluptés et des trésors, mais une existence paisible, douce et honorée; si même, en renvoyant au delà du tombeau l'effet de ses promesses, il remplissait l'éternité d'un bonheur mondain, et transportait la terre dans le ciel, un tel système serait tellement indigne de l'homme, écoutez bien, mes frères, que l'homme n'en voudrait point. Il n'y a du moins que des hommes et des peuples avilis qui puissent, à ce

point, laisser tromper leurs besoins et matérialiser leurs espérances. Le malheur de l'homme est un malheur sublime, et sa douleur a quelque chose de saint. Ce qu'il cherche dans la religion, c'est le ciel et l'éternité, et sous le nom du ciel et de l'éternité, c'est Dieu. C'est Dieu qui manque à son cœur et à sa vie, c'est de Dieu qu'il se sent affamé; mais quand ce besoin du ciel et de l'éternité serait beaucoup moins spirituel que nous ne le faisons, quand il se réduirait, comme il semble se réduire chez beaucoup d'hommes, au besoin de l'immortalité et à la crainte de tomber, au sortir de ce monde, dans les mains d'un Dieu irrité, trouvez-vous que ce besoin même soit indigne de l'homme? croyez-vous que son désintéressement doive aller jusqu'à ne se soucier point d'une éternelle réprobation? Quand vous lui imposez une pareille abnégation, n'en faites-vous pas plus ou moins qu'un homme, n'en faites-vous pas un dieu ou un démon? n'est-il pas même probable que celui qui renoncerait de gaieté de cœur à toute prétention à l'éternité, et à toute perspective de posséder Dieu, serait un démon plutôt qu'un dieu? et en êtes-vous venus à ce point de faire un crime à l'homme, non plus de s'aimer trop, mais en général de s'aimer?

Ce qui serait indigne de l'homme, ce ne serait

pas d'accepter ces conditions, ce serait de les repousser. Il n'y a pas de mérite, je le veux, à s'emparer d'une grâce offerte, et il ne semble pas qu'il faille un grand effort pour cela; mais si ce consentement ne mérite aucune louange, croit-on que ce refus ne soit digne d'aucun blâme? Toute la question est de savoir si le pardon est réellement offert. S'il l'est, nous ne sommes pas seulement insensés, nous sommes coupables de ne pas l'accepter. Repousser une grâce offerte par Dieu lui-même, lui dire par ce refus ou que nous pouvons nous passer de lui, ou que nous sommes assez forts pour supporter sa colère; lui dire que nous ne voulons de lui ni pour maître, ni pour père, ni pour guide, ni pour lumière; lui dire, quand il nous offre l'unique moyen de nous unir à lui, que nous ne faisons nul cas de cette union ni de lui; qu'est-ce donc, mes frères, si ce n'est pas un crime et le plus funeste des crimes? Dites donc tout ce qu'il vous plaira du début égoïste de la vie chrétienne : comment ce début serait-il indigne de l'homme, si le parti contraire en est si profondément indigne[1]?

(1) « Art thou under the tyranny of sin? a slave to vicious habits? « at enmity with God, and a skulking fugitive from thy own con- « science? O, how idle the dispute, whether the listening to the dic- « tates of *prudence* from prudential and self-interested motives be « virtue or merit, when the *not* listening is guilt, misery, madness

Mais s'il n'y a, dans l'offre de la réconciliation, rien qui soit indigne de l'homme, comment s'y trouverait-il quelque chose qui fût indigne de Dieu? Toutefois, mes frères, abordons la seconde question comme si elle n'était pas d'avance absorbée dans la solution de la première.

Il faut sans doute, pour que cette offre soit digne de Dieu, que le bonheur qui nous est offert en son nom soit propre à nous unir à lui, qu'il ne nous concentre pas en nous-mêmes, mais qu'il nous répande et nous communique; en un mot, que notre bonheur soit propre à contribuer au bonheur de tous et à la gloire de Dieu. Notre bonheur serait injuste, je dis plus, il serait faux, précaire et ruineux, s'il ne nous sortait pas de nous-mêmes, s'il ne nous apprenait pas à nous donner à tous, s'il ne nous faisait pas, en quelque sorte, la proie de tous, en un mot s'il ne devenait pas amour, et si, de cet amour rallumé dans notre âme, Dieu n'était pas le premier objet. Car si nous n'aimions pas Dieu, seul être digne absolument et par lui-même d'être aimé, nous ne pourrions aimer personne d'un amour véritable, d'un amour de charité.

« and despair! The best, the most *christianlike* pity thou canst « show, is to take pity on thy own soul. The best and most acceptable « service thou canst render, is to do justice and show mercy to *thyself*. »
COLERIDGE. *Aids to Reflection.*

Si nous n'aimions pas Dieu, nous n'aimerions pas, entre les hommes, ceux qu'il nous est impossible d'aimer autrement qu'en Dieu et à cause de Dieu. C'est ce que saint Jean a bien exprimé lorsqu'il a dit : « Nous connaissons à « ceci que nous aimons les enfants de Dieu lors- « que nous aimons Dieu ; » (I. Jean, v, 2.) c'est-à-dire que nous ne sommes sûrs d'aimer véritablement nos frères, et même nos plus proches amis, que lorsque nous aimons Dieu ; ou plutôt que nous sommes très sûrs de ne point aimer véritablement nos frères, et même nos plus proches amis, lorsque nous n'aimons point Dieu. Enfin, si nous n'aimions pas Dieu, qui est la sainteté même, nous n'aimerions pas la sainteté, nous n'aimerions pas la loi de Dieu ; puisque l'amour de Dieu n'a point de sens et n'est qu'un vain mot, si l'on n'aime pas ce qui est essentiel à Dieu, et ce qui fait qu'il est Dieu. C'est donc une condition irrémissible du bonheur que donne la religion, de nous disposer à l'amour et à la sainteté ; car s'il ne nous y disposait pas, ce serait, nous le répétons, un bonheur injuste et un faux bonheur : un bonheur injuste, attendu qu'il n'est pas juste que nous soyons heureux hors de l'ordre ; un faux bonheur, attendu que l'homme ne saurait, hors de l'ordre, pour lequel il a été créé et organisé,

être heureux autrement qu'en apparence et pour un temps.

Or, que peut-on redouter, ou plutôt que ne doit-on pas espérer, pour la sainteté de l'homme, et par conséquent pour la gloire de Dieu, d'une religion qui lui montre Dieu aussi saint qu'il est aimable, aussi aimable qu'il est saint, et qui, en lui exposant la loi dans toute sa pureté et dans toute sa beauté, n'ôte à cette loi que ce qu'elle a de redoutable et d'accablant? Sans doute la promesse du salut ne fait pas tout, et ne peut pas tout faire; mais quand cette promesse vient de ce même Dieu de qui nous n'avions à attendre qu'une sentence de condamnation, quand un bienfait, immense et immérité, nous lie par la reconnaissance à un Être dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, cette reconnaissance, pour peu que nous en soyons capables, n'aura-t-elle rien de sanctifiant? Et s'il y avait en nous, au milieu même de nos péchés, quelque besoin de pureté et de vertu, qui se soulevât de temps en temps dans notre cœur et retombât sans cesse faute d'être soutenu par l'espérance; si une crainte servile et glaçante avait jusqu'alors comprimé au dedans de nous les élans de notre âme vers le monde spirituel et vers les choses de Dieu, la suppression de cette crainte par la promesse de la grâce ne

pourra-t-elle pas creuser dans l'âme de nouveaux sillons et y déposer, comme une semence bénie, l'amour avec la joie? L'âme, ainsi ensemencée et labourée par les consolations d'en haut, ne deviendra-t-elle pas une terre féconde, où toute plante divine croîtra désormais à souhait et comme d'elle-même? Ah! mes frères, s'il en est ainsi, la promesse du salut fait entrer dans notre âme un bonheur innocent et saint; ce bonheur est digne de Dieu; cette bonne nouvelle est plus que le préliminaire de la vérité, elle en est une partie essentielle; et le reste, je veux dire la règle de la sanctification, quoique bien importante et bien digne d'une étude continuelle, en découle comme de soi-même, en procède comme les rameaux du tronc qui les porte et qui les nourrit.

Sous quels traits, d'ailleurs, nous est présenté ce salut dont la bonne nouvelle a donné son nom à l'Évangile? Nous trouvons bien dans l'Évangile quelques images sensibles du malheur des réprouvés; mais y trouvons-nous, sur le bonheur des élus, rien qui le fasse ressembler aux grossières félicités du temps présent? Par delà le retranchement des afflictions de la terre, exercice temporaire qui prend fin parce que l'épreuve est accomplie, que trouvez-vous dans ce bonheur du ciel? de quoi se compose-t-il?

quel en est l'élément principal et le caractère essentiel? N'est-ce pas la communion avec Dieu? n'est-ce pas la libre vie de l'esprit? n'est-ce pas l'amour? Et n'est-ce pas sous ces traits immatériels que tous les vrais chrétiens se le représentent? n'est-ce pas avec ce caractère qu'ils le désirent et qu'ils l'espèrent? n'est-ce pas de posséder Dieu qu'ils se réjouissent? ambitionnent-ils, prétendent-ils autre chose? et déjà, dans leur espérance, le ciel est-il autre chose que l'amour? Que serait, en effet, tout le reste? Que peut désirer l'être qui, soustrait pour jamais aux peines et aux besoins de la vie, se sait uni pour jamais à Dieu par le lien d'une mutuelle communion? Or, tel étant, au point de vue chrétien, le caractère du bonheur céleste ou du salut, ce bonheur étant l'amour même, l'amour étant ainsi donné pour perspective et pour espérance à l'amour, comment pourrait-on reprocher à l'Évangile d'avoir compromis la dignité de Dieu en nous parlant de bonheur?

Après tout cela, mes frères, nous voulons bien qu'on ne trouve pas dans ces caractères de l'Évangile une garantie suffisante, qu'on tienne pour nuls et non avenus tous nos raisonnements, et qu'on nous demande des faits. Mais, de notre côté, ne pourrons-nous pas exiger de ceux qui ne tiennent aucun compte du raisonne-

abstraite, et de n'avoir tenu aucun compte des faits extérieurs qui sont les conséquences de la doctrine. N'est-il pas juste, mes frères, que nous laissions les premiers réfuter les seconds, et ceux-ci à leur tour réfuter les premiers? N'est-il pas juste, en particulier, que ceux que scandalise le principe égoïste de la religion chrétienne, soient invités à s'expliquer à eux-mêmes, et à nous expliquer ensuite, pourquoi une clameur si ancienne et si générale reproche à la religion chrétienne le contraire précisément de ce qu'ils lui reprochent? Quand ils auront résolu cette difficulté, nous serons, j'en conviens, tenus de leur répondre.

Mais si les effets étant reconnus, si la présence de l'amour dans le cœur et dans la vie des disciples de Jésus-Christ étant constatée, si le caractère généreux et tendre du christianisme étant mis hors de question, on insistait encore, si l'on continuait à reprocher au christianisme d'avoir recouru, pour produire ces effets glorieux et touchants, à ce mobile du bonheur ou de l'intérêt personnel, si la scrupuleuse pureté, nous dirions volontiers le puritanisme de ceux avec qui nous discutons, en était encore honteux et scandalisé, que nous resterait-il, sinon de les renvoyer à mieux faire? que leur resterait-il à eux-mêmes, sinon de l'essayer?

C'est donc une entreprise vaine que de vouloir séparer le bonheur de la vertu, ou, ce qui revient au même, de vouloir exclure de la religion l'élément du bonheur! Quoi que nous fassions, il y trouvera une place, et la seule question est de savoir quelle place il occupera; s'il viendra à la suite de l'obéissance, ou s'il la précédera. Il n'y a pas d'autre alternative. Entendez-le bien, mes frères : obéirez-vous à Dieu pour qu'il vous aime? ou lui obéirez-vous parce qu'il vous aime? Obéirez-vous afin d'être sauvés? ou obéirez-vous parce que vous êtes sauvés?

Ce choix, Dieu ne nous l'a pas laissé. Il savait bien que, si nous devions être sauvés par l'obéissance, nous ne serions jamais sauvés. C'est pourquoi, sans regarder à nos désobéissances passées, et sans attendre que nous soyons devenus obéissants, il nous a aimés le premier, il est venu à nous, il a dit : « Paix sur la terre, » il nous a remis à tous des lettres de grâce, après avoir prononcé sur tous la sentence de condamnation; il nous a tous enveloppés dans la rébellion, pour nous faire miséricorde à tous. Christ, le messager de cette bonne nouvelle, en a été aussi le garant; son incarnation, ses souffrances, l'effusion de son sang innocent, l'ont muni d'un sceau immortel: Une race avilie, qui de génération en génération se transmettait l'ana-

thème et ne se perpétuait sur la terre que pour y perpétuer le désordre et la rébellion, une race qui ne semblait avoir conservé quelques traits de sa dignité primitive et quelques restes de son empire sur la création que pour corrompre les desseins de Dieu, pour troubler par sa présence et par ses actions l'universelle harmonie, cette race malheureuse a vu s'étendre vers elle, dans le ténébreux désert de son exil, la main paternelle de Dieu. Sur son horizon sans soleil s'est levé un astre lumineux et pur; un second Adam a été donné pour chef à une seconde humanité, afin que, comme tous meurent en Adam, tous revivent par Jésus-Christ; le Médiateur, dont la lointaine espérance avait consolé sur le chemin de la tombe les hommes des anciens jours, est venu dans la consommation des temps accomplir sa mystérieuse mission et réclamer du haut de la croix l'effet de cette divine promesse: «Demande-moi, et je te «donnerai pour héritage les nations, et pour ta «possession les bouts de la terre.» (Psaume II, 8.) Elles sont à lui les nations, elle est à lui l'humanité; il en est le prince et le pasteur; car son sceptre est une houlette, et ses sujets sont des brebis qu'il nourrit et réchauffe sur son sein avec autant de tendresse qu'il les défend avec puissance et les gouverne avec autorité. Son

règne est un règne de persuasion et d'amour; il ne veut que des sujets libres, il ne veut régner que sur les cœurs; il ne reconnaît pour ses sujets que ceux qui lui sont unis par la foi et ne veulent devoir qu'à lui la paix, la consolation, la joie et la force. Il ne reconnaît pour ses sujets que ceux qui, se reconnaissant eux-mêmes pécheurs, privés de toute gloire devant Dieu, et incapables de rentrer par leurs propres forces et leurs propres mérites dans la communion du Père des esprits, crient grâce et merci au pied de sa croix, et n'attendent rien sur la terre et rien dans le ciel que de sa puissante médiation.

Je conviens très volontiers que l'homme n'eût pas inventé ce système, et qu'il est en dehors de toutes les combinaisons que nous aurions pu imaginer; mais après tout, mes frères, le système dans lequel, en abandonnant celui-ci, nous sommes forcés de retomber toujours, je veux dire le salut par l'obéissance, ce système si raisonnable, n'est-il pas au-dessus de l'humanité et de chaque homme en particulier? Est-il un seul individu de notre espèce qui puisse l'embrasser sérieusement sans embrasser la condamnation, le suivre jusqu'au bout sans arriver au désespoir? Et au contraire, cet autre système, si insensé que saint Paul l'a appelé sans

détour une folie, mais la folie de Dieu, ne donne-t-il pas à l'homme, avec la joie et la paix, des forces qui lui étaient inconnues; ne crée-t-il pas dans son cœur ce qu'il y cherchait en vain et ce qui fait toute sa force, ce qui est l'œuvre par excellence, ce qui renferme en soi toutes les œuvres, je veux dire la confiance en Dieu et l'amour de Dieu? Cette folie, qui inspire la sainteté, n'est-elle pas la raison même? et en revanche, cette raison qui ne produit ni la sainteté ni la paix, n'est-elle pas une folie? Et si l'élément du bonheur surabonde dans le christianisme, qu'importe, si cette surabondance de bonheur produit une surabondance d'amour? Et qu'est-ce, en définitive, qui est le plus noble, le plus généreux, de travailler en vue d'une récompense, comme dans le système de la religion naturelle, ou de travailler en retour d'une grâce obtenue, c'est-à-dire par reconnaissance, comme dans le système de cette religion surnaturelle, que nous appelons l'Évangile?

Et si l'on nous disait que bien peu de gens acceptent ces étranges et sublimes conditions, que bien peu de gens obéissent par reconnaissance, hélas! nous nous le sommes dit à nous-mêmes; mais enfin ceux-là obéissent, ils obéissent en esprit et en vérité; et où sont ceux qu'un autre principe, soit le devoir, soit la crainte, ait

élevés à l'obéissance du cœur? Qui est-ce qui obéit, sinon celui qui aime? Qui est-ce qui aime, sinon celui qui se croit aimé? Le nombre ne fait pas la vérité, et n'y eût-il qu'un seul homme sur la terre qui eût accepté l'Évangile, il faudrait voir dans cet homme l'humanité restaurée, le parti de la vérité, la race de Dieu. La question n'est pas de savoir si les conditions du salut sont acceptées, mais si ce sont en effet des conditions de salut, et s'il y a quelque autre nom sur la terre, quelque autre principe, quelque autre système, par lequel les hommes puissent être sauvés. Laissons donc à Dieu le mystère de ses voies et le secret de ses conseils; ne doutons pas plus de son amour que de sa sainteté; adorons d'avance, et sans les connaître, des desseins dont le grand jour nous révélera toute l'excellence; et contentons-nous d'accepter et de bénir une dispensation qui, si elle n'est pas utile à tous, était destinée à l'être; qui, dans l'intention de Dieu, est « salutaire à tous les hommes, » et à qui, pour l'être en réalité comme en principe, rien n'aura manqué que la volonté de ceux-là mêmes en faveur desquels Dieu l'a conçue et mise à exécution.

Il faut maintenant, mes frères, que nous le disions, si toute cette discussion qui eût pu paraître oiseuse et vaine en d'autres temps, nous a semblé

aujourd'hui de saison, ce n'est pas seulement parce que quelques adversaires du christianisme, ou, pour mieux dire, quelques hommes qui ne le comprennent pas, élèvent aujourd'hui contre lui le grief que nous avons tâché de réfuter; c'est aussi parce que la conduite et les discours de plusieurs chrétiens de nos jours ne donnent que trop d'apparence et de force à l'objection que nous avons combattue. Oui, mes frères, nous le disons avec douleur, il s'est élevé peu à peu, à l'ombre même des doctrines vitales de l'Évangile, et sous la forme d'une orthodoxie sévère et vigilante, un christianisme qui n'est qu'une théorie de bonheur et un système de sûreté personnelle. Il est des chrétiens qui ont pris, dans le christianisme, le point de départ pour le terme et le moyen pour le but, et qui, au lieu d'aller du bonheur à l'amour, s'arrêtent dans le bonheur, interprétant au déshonneur du christianisme et à leur propre honte cette déclaration de Jésus-Christ : « que l'œuvre de Dieu (ou « l'œuvre selon Dieu), c'est de croire en celui qu'il « a envoyé. » Ce sont eux dont l'injuste bonheur et l'insolente paix scandalisent les faibles, enhardissent les adversaires du christianisme, et donnent une couleur au reproche le plus injuste et le plus téméraire qu'on ait jamais pu adresser à cette sainte religion.

Nous n'avons pas voulu que cette déplorable théologie, cet utilitarisme déguisé en religion, tournât à la confusion du christianisme ; et c'est pourquoi, autant que nous l'avons pu, nous avons montré, d'un côté, que l'élément de bonheur renfermé dans l'Évangile n'a rien de contraire à l'amour, qui est, selon l'expression de saint Jacques, « la fin ou la somme du com-« mandement, » et, d'un autre côté, que le christianisme, en développant dans le cœur humain des trésors d'amour, a bien prouvé qu'il portait en soi, à côté du bonheur, et dans le bonheur même, un principe fécond de bienveillance et de charité. Disons, répétons, prouvons, tant que nous le pourrons, cette grande vérité : montrons, dans le christianisme, le bonheur et l'amour réunis et d'accord ; mais que notre exemple ne nuise pas à nos discours ; qu'on sente que, même dans le deuil extérieur et dans les larmes, ceux qui parlent du bonheur que donne le christianisme l'ont réellement goûté ; qu'on sente surtout que ce bonheur est religieux, qu'il est spirituel, qu'il est sans égoïsme, qu'il est tout pénétré d'amour ; qu'on sente qu'un premier bonheur en a produit en nous un second, que le bonheur de la délivrance a donné naissance à celui de la charité, qu'ils se sont fondus l'un dans l'autre, en sorte qu'aujourd'hui l'on

ne saurait discerner si nous sommes heureux d'avoir échappé à la colère à venir ou d'être entrés en communion avec ce grand Dieu notre Père, qui est à la fois tout bonheur et tout amour. Amen.

JÉSUS INVISIBLE.

Il vous est avantageux que je m'en aille; car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.

JEAN, VXI, 7.

A la pensée des persécutions et des souffrances dont Jésus vient de leur ouvrir la perspective sans fin, le cœur des disciples se resserre; l'épouvante le ferme à l'amour; tout pleins d'eux-mêmes, ils ne pensent plus à leur Maître; il faut que lui-même, lui présent et tout près de chacun d'eux, se rappelle à leur souvenir, et que, leur mettant dans la bouche une question qu'ils devaient lui faire d'eux-mêmes, il leur dise : « Nul de vous ne me demande : Où « vas-tu? » Et alors, devançant ou suivant leur pensée, il répond lui-même à la question que lui-même leur a prêtée, ou plutôt à une autre question qu'il découvre sous la première. « Où « vas-tu? » signifie sans doute aussi : « Pourquoi « t'en vas-tu? Pourquoi ne restes-tu pas au mi- « lieu de nous? Pourquoi nous laisses-tu seuls « sur la terre? » Question pleine de trouble et d'anxiété, mes frères, question qui nous paraî-

tra bien naturelle si nous savons nous mettre à la place des disciples, et à laquelle notre Seigneur répond avant même de l'avoir entendue, et sans y mêler, à ce qu'il nous semble, ni reproche ni étonnement.

Les disciples n'étaient point alors ce qu'ils devinrent plus tard. Jésus-Christ les avait contraints, pour ainsi dire, à croire à sa mort sanglante comme à un événement certain, nécessaire et prochain. Mais Jésus-Christ devait sortir du tombeau, reparaître parmi les vivants; et pourquoi, rentré en possession de la vie, n'en prolongerait-il pas le cours au milieu d'eux, au sein de son Église? et comment cette Église pourrait-elle se passer de lui? et que deviendrait-elle, ou plutôt dans quel néant n'allait-elle pas retomber en l'absence de son Chef? Ils ne trouvent en eux-mêmes aucune réponse à de telles questions. Disons mieux : ils y trouvent, ils trouvent dans le sentiment de leur faiblesse et de leur incrédulité, la plus accablante des réponses; et ils sont obligés de se dire que si l'avenir de l'Église dépend uniquement d'eux, roseaux fragiles et tremblants, l'Église n'a point d'avenir.

Telle était leur faiblesse, que Jésus Christ ne pouvait pas même, à cette heure du moins et de sa propre bouche, résoudre pleinement la diffi-

culté qui s'élève dans leurs esprits. Sa réponse, si complète en elle-même, pour eux nécessairement est incomplète et provisoire. Elle les calme, les rassure plutôt qu'elle ne les réjouit et ne les édifie. Le Maître a parlé, c'est quelque chose; le Maître a fait entendre qu'un grand avantage devait résulter de son départ; c'est beaucoup, s'ils ont égard à l'autorité de celui qui leur parle; mais c'est peu pour des esprits dans la condition des leurs; et, chose remarquable, avant d'avoir reçu, d'avoir goûté la compensation qui leur est promise, l'envoi du Consolateur, ils ne sont en état ni d'apprécier cette compensation, ni de s'en faire une idée; c'est au Consolateur lui-même à leur faire connaître le Consolateur; c'est au bienfait promis à leur donner, une fois accordé, sa propre mesure. La parole de Jésus est précieuse sans doute, précieuse comme enseignement, précieuse comme une prophétie dont l'accomplissement fera glorieusement éclater l'infaillibilité du divin prophète; mais c'est plus tard qu'on sentira tout ce qu'elle valait; à l'heure où elle est prononcée, elle n'est pour les disciples, ainsi que tant d'autres prophéties, rien de plus « qu'une lampe qui luit dans un lieu obscur. »

Rendons-nous justice, mes frères : nous aurions tous, comme eux, demandé à Jésus :

« Pourquoi, Seigneur, t'en vas-tu? Reste avec « nous, Seigneur! car sans toi nous ne sommes « rien, et loin de toi nous périssons! » Et que sais-je si aujourd'hui même nous ne sommes pas tentés de le dire, si l'absence de Jésus, et de tout signe visible de son invisible présence, n'étonne pas notre foi, et si ce besoin de *voir* qui soulevait dans le cœur des disciples cette question douloureuse: « Pourquoi t'en vas-tu? » si ce besoin ne nous agite pas nous-mêmes, et ne nous dicte pas, en des occasions diverses, bien des objections, bien des murmures peut-être, analogues à la question des apôtres?

Que ce soit donc, par supposition, de nous que la question vienne, à nous que s'adresse la réponse. Seulement, nous ne disons plus, comme les apôtres: « Pourquoi t'en vas-tu, Seigneur? » mais: « Seigneur, pourquoi t'en es-tu allé? et « pourquoi ne demeures-tu pas au milieu de « nous jusqu'à la fin des temps? » Écoutons la réponse de Jésus.

Mais non; avant la sienne, écoutons la nôtre. Lui seul nous dira toute la vérité, et ce que nous-mêmes nous pourrions dire, nous vient aussi de lui; nous ne sommes sages que de sa sagesse; il ne peut être question de lui rien dérober, mais seulement de voir si, avant de connaître la propre réponse de Jésus-Christ à la

question de ses disciples, nous n'avons pas, et eux aussi, quelque moyen de nous expliquer le départ et la disparition de Jésus-Christ.

Supposons donc que le Fils de l'homme, condescendant à la faiblesse de ses disciples et au vœu secret de la nôtre, eût consenti, après sa résurrection, à demeurer sur la terre jusqu'au dernier jour du dernier des siècles réservés à l'humanité. Il n'y pouvait demeurer que pour y mourir sans cesse ou pour y triompher à jamais. A laquelle de ces deux alternatives faut-il nous arrêter? Vous le savez trop bien, mes frères. Jésus-Christ, toujours également aimable, serait toujours également haï. La même soif de son sang s'allumerait partout et en tout temps, et si Jésus apparaissait successivement en différentes contrées, chacune à son tour serait humectée de ce précieux sang. Chose horrible à penser, horrible à dire! Jésus ne renaîtrait chaque fois du sein de la terre, devenue sa mère, que pour livrer aux méchants sa chair innocente et sanctifiée; toutes les formes du dernier supplice seraient tour à tour essayées sur ce corps adorable; toute l'effroyable variété de la corruption humaine s'exercerait et s'épuiserait, s'il était possible, dans ce parricide éternel, et l'Église, appelée, selon la parole de saint Paul, à compléter ce qui manque aux souf-

frances de son Chef, c'est-à-dire à le représenter et à le continuer dans cette partie de son œuvre, l'Église souffrirait avec lui, si plutôt, comme l'exemple des premiers disciples doit nous le faire pressentir, elle ne s'enfuyait loin de sa croix, y laissant tout au plus quelque saint Jean, à qui Jésus, plus isolé que jadis sur la terre, n'aurait point à confier une autre Marie.

S'il est selon la piété de croire que le Fils de Dieu est mort une fois, lui juste pour nous injustes, si cela même est la base et le fond du mystère de piété, il est impie de croire que le Fils de Dieu a dû, plus d'une fois, revêtir une chair mortelle, et que, plus d'une fois, la postérité bénie de la femme devait laisser briser son talon par l'ange des ténèbres. Hâtons-nous donc de repousser cette première alternative, quoique la plus probable, quoique la seule admissible, et Jésus, dans notre supposition, continuant à honorer la terre de sa présence, remplaçons la perspective d'une éternelle passion par celle d'un triomphe éternel.

Il a vaincu, lui vivant et revêtu de notre humanité, il a vaincu l'incrédulité générale. L'hosanna de quelques centaines d'Israélites sur le chemin de Jérusalem est devenu le cri de tous les peuples. Jésus règne ; il est le roi de toute la terre, il est le roi de tous les rois. Sa domina-

tion paisible est une domination absolue. Il n'a plus d'ennemis, il n'a point de rivaux ; et ce qui a été dit emphatiquement d'un roi de la terre dans un livre juif est exactement vrai de Jésus : « La terre se tait devant lui. » Son règne, quoi qu'il ait pu dire, est de ce monde ; mais ce règne, si glorieux qu'il paraisse, ne laisse pas d'être un exil ; car si l'humanité, avant d'avoir été glorifiée dans les lieux célestes, est un exil pour les justes, combien plus le doit-elle être pour le prince des justes ? Jésus-Christ n'est pas où il doit être, et il me semble, comme aux jours de son ministère, l'entendre s'écrier encore : « Jusqu'à quand serai-je avec vous ? » Les sujets de ce roi du monde ont même un avantage sur lui ; et il se trouve, en dépit des paroles mêmes de Jésus, que le serviteur est plus que son maître ; car, une fois du moins, Jésus-Christ a souffert ; et que peuvent avoir à souffrir ceux qui l'environnent ? Un seul de ses regards les couronne de gloire ; avoir été vu, remarqué par lui, avoir reçu de sa part un ordre, une question, un signe seulement, c'est assez pour être aux yeux du reste des humains quelque chose de plus qu'un roi ; la fidélité, toujours récompensée, toujours sûre d'être applaudie, ne coûte plus rien ; l'idée et jusqu'au nom de la désobéissance ayant disparu de tous les esprits,

il n'y a plus, de la part des amis de Jésus, ni difficulté à surmonter ni lutte à soutenir; ce n'est plus à travers le feu qu'on est sauvé ni par beaucoup d'afflictions qu'on arrive à la gloire. La victime n'est plus salée de feu; ou plutôt il n'y a plus de victime, la religion n'est plus un sacrifice; la bénédiction de la voie étroite et le royaume céleste ravi par les violents ne sont désormais que de vains mots; et après s'être demandé ce que fait Jésus ici-bas, il ne reste plus qu'à se demander ce que ses disciples y font eux-mêmes, et pourquoi, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la terre n'est pas déjà transportée dans le ciel.

Telles sont les réponses que suggère à tout le monde la connaissance la plus superficielle de l'Évangile. Écoutons maintenant Jésus-Christ. Sa réponse est seule complète, va seule au fond de la question; sa réponse est la seule qui réponde. Car la question des disciples se rapportait à eux. Pourquoi t'en vas-tu? signifiait: Pourquoi nous laisses-tu seuls? que deviendrons-nous sans toi? et nous avons, jusqu'ici, répondu à tout, excepté à cela. Nous avons négligé de nous placer au point de vue des disciples; Jésus-Christ, lui, s'y place tout d'abord; les premiers mots de sa réponse le font bien voir: «Il vous est, leur dit-il, avantageux que je

« m'en aille. » Voyons en quoi consiste cet avantage, qui n'est pas uniquement celui des premiers disciples, mais le nôtre.

« Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra « point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'en « verrai. »

« Reste avec nous, Seigneur, et nous serons consolés. » Ainsi, peut-être, eussions-nous répondu, mes frères. Car nous sentons bien un besoin général de consolation ; hélas ! dans leurs plus mauvais moments, c'est de vivre, c'est d'être, que plusieurs voudraient être consolés ! Mais qui peut mieux consoler que Jésus ? Jésus absent n'est qu'un malheur de plus ; et qui nous consolera de l'absence de Jésus ?

Jésus eût pu répondre : Êtes-vous consolés ? Ma présence vous suffit-elle ? Le vide de votre cœur est-il comblé ? L'inquiétude de vos esprits est-elle calmée ? Avez-vous la paix ? Non ; et pourtant je suis au milieu de vous ; vous pouvez tous les jours me voir, me parler et m'entendre ; à votre manière vous m'aimez : à quoi tient-il donc que quelque chose en vous, moi vivant, moi présent, crie encore après la paix, après la consolation ? Vous avez donc encore à demander, à recevoir le *Consolateur*.

Il ne faut pas d'ailleurs (et les paroles qui suivent notre texte nous en avertissent) donner un

sens étroit à ce mot de *Consolateur*. La consolation dont il s'agit n'est pas seulement celle qui dédommage d'un bien perdu ou qui le fait oublier : c'est celle qui fait cesser la solitude de l'âme ; c'est celle qui l'unit à son objet et à sa fin ; c'est celle qui la met en possession de son vrai bien ; c'est toute la lumière, la force et la vie dont elle est susceptible ; ce sont de nouveaux yeux, un nouveau cœur, une seconde naissance ; c'est toute la puissance de Dieu dans la faiblesse de l'homme. Le Consolateur, c'est le Saint-Esprit de Dieu.

Les signes ou les effets de sa présence sont nombreux et divers. Mais comme il s'agit de prouver que le départ de Jésus est la condition de cette grâce suprême, et qu'il faut, chose étrange ! qu'*il s'en aille* pour faire place au Saint-Esprit, remontons des grâces plus particulières, qui peuvent sembler compatibles avec la présence personnelle de Jésus-Christ, aux grâces plus générales qui sont le principe et la source de toutes les autres ; nous n'aurons pas de peine à comprendre que celles-ci, et par conséquent toutes les autres, ne pouvaient naître et se développer qu'après le départ du Fils de l'homme ; et nous conclurons en disant à ce divin Ami : « Oui, Seigneur, ton départ était nécessaire ; il nous a été bon que tu t'en sois allé ! »

Deux *consolations* du Consolateur, deux grâces du Saint-Esprit, composent tout l'homme nouveau : l'une est la foi, l'autre est cette affection selon l'Esprit, dont saint Paul a dit qu'elle produit la vie. Jésus-Christ est l'objet de l'une et de l'autre, mais à condition de devenir invisible pour nous.

La première des grâces de la nouvelle alliance est la foi. Le propre de la foi est de s'attacher, avant tout et après tout, à ce que Dieu a dit, commandement, enseignement, ou promesse, et soit qu'il l'ait écrit sur quelque substance matérielle, soit qu'il l'ait gravé dans le fond de notre cœur. Croire, c'est se reposer entièrement sur l'infaillibilité et sur la fidélité de Dieu; c'est mettre au-dessus de toute certitude et de toute garantie celles qui naissent de son témoignage; c'est tenir chaque mot sorti de sa bouche comme plus substantiel et plus réel que la réalité même; c'est, dans la pratique, regarder le devoir, tel que Dieu l'a imposé, comme plus évident et plus fort que tout; c'est par conséquent aller, les yeux fermés, au devant des événements, comme au devant de Dieu même; c'est ne demander point à voir, mais considérer la vue ou comme la récompense définitive de la foi, ou comme un miséricordieux soulagement que Dieu pourra, quand il le jugera nécessaire,

accorder à notre faiblesse ; c'est, plus généralement encore, vivre de l'esprit, qui est la meilleure partie de nous-mêmes, nous dérober à la tyrannie des sens, nous attacher en toutes choses au fond, à l'essence même de la vérité, non à des accidents extérieurs ou à des signes ; préférer l'invisible, qui est éternel, au visible, qui est passager, et la possession du bien suprême aux marques sensibles de sa présence ; enfin, pour ce qui concerne particulièrement Jésus-Christ, bénir Dieu de ce que la Parole a été faite chair, et de ce que la sagesse éternelle a conversé avec les enfants des hommes, mais ne pas voir en Jésus-Christ, bien qu'il soit homme dans un sens parfait, un individu ordinaire, dont la présence est indissolublement attachée au corps qui le figure, en telle sorte qu'il serait moins présent, moins proche et moins uni à nous lorsque nos yeux cesseraient de le voir. Or, telle était la disposition des disciples, et telle est, en général, mes frères, la nature humaine, que, Jésus-Christ demeurant sur la terre, la foi, ce divin principe d'une nouvelle vie, fût restée éternellement à l'état d'enfance ; il en eût été comme d'un jeune oiseau à qui sa mère ne permet pas d'essayer ses ailes ; on se fût reposé sur la présence corporelle de Jésus, non sur sa présence spirituelle, qui est sa vraie

présence ; même avec un Jésus-Christ pauvre et humilié, on eût marché par la vue ; l'homme en Jésus eût obscurci le Dieu ; l'idée pure ne se fût jamais entièrement dégagée du fait extérieur ; toutes les pensées du chrétien seraient demeurées étroites et temporelles ; jamais il ne se fût élevé à cette glorieuse liberté de l'esprit, qui devait être la gloire de l'économie évangélique. Enfin, la faiblesse naturelle des disciples serait, à tout moment, retombée de tout son poids sur ce Jésus visible et présent, qui devait, comme tel, suffire à tous nos besoins, et dont la présence devait donc éterniser notre état de minorité ; aujourd'hui encore, ce n'est pas nous qui croirions, mais lui qui croirait pour nous, lui qui vivrait pour nous, lui qui serait chrétien à la place des chrétiens ; les magnifiques développements de l'Église chrétienne se trouveraient ainsi supprimés avant leur naissance ; ou, pour mieux dire, il n'y aurait point d'Église chrétienne, l'Église étant l'assemblée de ceux qui marchent par la foi et vivent de l'Esprit.

J'ai nommé, après la foi, l'affection selon l'Esprit. C'est le second caractère de l'homme nouveau. Il aime, et ce n'est pas en cela qu'il diffère absolument du reste des hommes, mais en ce qu'il aime spirituellement. Toute affection humaine est charnelle dans son principe. L'*âme*,

qui est de la terre, est le siége de cet amour; il ne passe point jusqu'à l'*esprit*, qui est le sens des choses divines. Aimer spirituellement, c'est aimer comme Dieu aime et comme Dieu veut être aimé. Tout ce qui, dans l'amour, n'est que nature, instinct, goût, complaisance pour soi-même, tout ce qui, dans l'amour, est fait à l'image du monde et du temps, disparaît ou se subordonne. L'amour, épuré et divinisé, s'élève et s'attache à ce qui est invisible et immortel; il devient à la fois plus tendre et plus saint, plus intime et plus respectueux; il aime Dieu en toute âme, il aime toute âme en Dieu : le fidèle, qui voit toutes choses avec l'œil même de Dieu, aime, si l'on ose s'exprimer ainsi, avec le cœur même de Dieu. Et pour citer un exemple qui nous rapproche de notre sujet, presque tout le monde aime Jésus; les ennemis mêmes du christianisme ont une espèce d'amour pour Jésus. Et comment voulez-vous qu'on n'aime pas celui qui fut doux et humble de cœur, qui aima les petits et les pauvres, qui voulut vivre de leur vie, n'usa de sa puissance que pour secourir et bénir; celui, enfin, dont le doux nom, depuis dix-huit siècles qu'on le prononce, éveille dans tous les esprits des idées de clémence et de paix, de justice et de miséricorde? Mais aucun de ces hommes du monde qui, à leur

manière, aiment Jésus-Christ, ne saurait avoir pour lui plus d'amour que le fils de Jona ; et ne savons-nous pas que Jésus ne voulait point être aimé comme il l'était de Simon-Pierre; que, touché sans doute de cet attachement naïf, il le repoussa cependant, que du moins il en réprima l'essor, et s'indigna contre ce disciple, qui ne voulait pas que son maître goutât la mort? L'affection de Pierre n'était pas spirituelle; celle du monde pour Jésus l'est, s'il se peut, moins encore. C'est un attachement humain, qui ne suffit pas à Jésus et qu'il ne peut accepter; car cet attachement ne renferme aucun des principes de cette vie nouvelle qu'il est venu répandre dans l'humanité, aucune étincelle de ce feu qu'il lui tardait d'allumer sur la terre. Cet attachement ne conduit point à Dieu. Et comment y conduirait-il ceux que, dans le jour de la colère et du pardon célestes, il ne put conduire au pied de la croix? Mais cet attachement demeurait humain aussi longtemps que Jésus lui-même demeurait dans une condition humaine; il ne pouvait prendre des ailes et s'envoler dans le ciel qu'après que Jésus y serait monté. Jusque-là Christ n'était qu'une personne, et non point encore le chemin, la vérité et la vie. On ne l'aimait pas comme on aime le chemin, la vérité et la vie, mais comme

on aime une personne. La personne visible, corporelle, bornée, devait disparaître pour faire place à l'idée qu'elle représentait et qu'en même temps elle voilait. Il fallait que l'amour des disciples ne pût, en aucune manière, ou se partager ou prendre le change, et qu'en un mot dans le Christ ils aimassent véritablement le Christ. La faiblesse humaine demandait en quelque sorte cette salutaire privation, semblable à celle qui refuse à l'enfant le doux lait de sa mère pour l'accoutumer à une nourriture plus solide. Les disciples ne comprirent point d'abord cette nécessité; et comment l'auraient-ils comprise? mais elle leur apparut, un peu plus tard, toute lumineuse d'évidence. « Je ne « connais plus personne selon la chair, s'écrie « l'apôtre des gentils; et si jamais j'ai connu « Christ selon la chair, je ne le connais plus de « cette manière. » L'entendez-vous? Il s'en félicite, il s'en vante. Un autre se fût vanté d'avoir vu le Christ; saint Paul, qui probablement l'avait vu, ne daigne pas même s'en expliquer; il lui importe beaucoup plus de nous apprendre qu'il ne le connaît pas selon la chair, afin, sans doute, de nous apprendre à nous-mêmes à ne le point connaître, à ne le point aimer de cette manière, mais spirituellement.

Si la foi et l'affection spirituelle sont la vie de

l'Église, il était donc avantageux à l'Église, non que Jésus restât au milieu d'elle, mais que Jésus s'en allât. Les faits l'ont bien prouvé. Où était l'Église avant le départ de Jésus? Nulle part; non pas même au sein de ce collége d'apôtres, qui, nous avons lieu de le croire, connaissaient moins bien Jésus et l'aimaient moins à son gré que ne le connaît et ne l'aime aujourd'hui une pauvre servante chrétienne. Si, comme nous sommes trop naturellement portés à le croire, la présence corporelle est très importante et l'emporte sur le souvenir, les apôtres, ayant Jésus au milieu d'eux, devaient être plus forts que les apôtres séparés de Jésus. Et n'oubliez pas que l'Esprit, puisqu'il est question de l'Esprit, n'avait point été donné à Jésus par mesure, et qu'il est bien le maître de prendre de ce qui est à lui pour le donner à ses amis. Pourquoi ne le fit-il pas? Pourquoi ses enseignements furent-ils moins puissants sur ses apôtres que ne le furent, après lui, ceux de ses apôtres eux-mêmes? Pourquoi sa seule présence ne fut-elle pas pour eux une abondante et perpétuelle effusion des dons du Consolateur? Pourquoi peut-on dire de Jésus ce qui, plus tard, fut dit de saint Paul : « Sa présence est méprisable; ce « sont ses lettres qui sont fortes? » Car enfin

ce sont là des faits. Avant le départ de Jésus-Christ il n'y a point d'Église ; il y en a une après qu'il a disparu. Ces hommes qui, après avoir passé un si long temps avec leur Maître, lui font des questions et lui proposent des doutes dont nous nous sentons humiliés pour eux, sont, après qu'il les a quittés, des hommes éclairés, intelligents, résolus. Cette Église, où il n'a laissé que son souvenir, et où les signes visibles de sa puissance n'ont duré que bien peu de temps, elle subsiste encore, et aujourd'hui, dans le déclin de toutes les croyances et la déroute de tous les systèmes, elle est la seule chose qui ait de la force, de la vie et de l'avenir. Il est du moins évident que l'existence de l'Église ne tenait pas à la présence visible de son chef, et Jésus savait bien ce qu'il disait lorsqu'il déclarait à ses disciples qu'il était avantageux, qu'il leur était avantageux qu'il s'en allât. « Eh quoi! souffrirons-nous moins? serons-nous moins méprisés? notre tâche en sera-t-elle plus facile? » Il me semble leur entendre faire ces questions. Jésus y avait répondu d'avance. Bien loin de souffrir moins, ils devaient souffrir bien plus ; mais ils devaient souffrir avec joie ; tel est l'*avantage* que leur apporterait le départ de leur Maître. Or les faits nous prouvent que cette

prévision divine s'est merveilleusement justifiée, et que, dans un sens spirituel et sublime, le départ de Jésus leur fut *avantageux*.

Mais nous supprimons, va-t-on dire, le miracle de la Pentecôte. — Nous ne le supprimons pas. — Nous méconnaissons, va-t-on dire, le sens de ces paroles de Jésus-Christ : « Je vous « enverrai le Consolateur. » — Nous ne le méconnaissons point. Nous n'avons point prétendu que Dieu ne soit pas le maître de ses dons, qu'il ne puisse les retenir, et que celui-ci n'ait une date. Nous croyons que la manifestation de la puissance divine, le jour de la Pentecôte, était nécessaire, et qu'il ne s'y est rien mêlé de superflu; car la prodigieuse magnificence de Dieu est toujours contenue entre les bornes du nécessaire. Mais nous avons une observation importante à présenter : c'est que Dieu ne force rien, n'attente jamais à notre liberté, et que sa grâce n'est autre chose qu'une éloquence toute divine, un esprit parlant à un esprit, l'Esprit de Dieu à l'esprit de l'homme. Il frappe à la porte, mais il ne l'enfonce pas; il sait trop bien l'art de se la faire ouvrir. Tout est mystérieux, rien n'est magique dans l'œuvre de la conversion ; les lois de notre nature y sont observées, et nous ne cessons pas un instant d'être hommes. Nous appliquons ceci à la grande révolution qui se fit dans le cœur

des disciples. Elle fut l'œuvre de Dieu ; mais cette œuvre de Dieu, Dieu lui-même l'avait préparée, Dieu l'avait rendue naturellement possible en retirant son Fils de la terre, et en réduisant les disciples à la foi nue et à la nue charité. C'est de lui seul qu'ils pouvaient recevoir ce qu'ils en reçurent en effet ; mais ils ne pouvaient pas le recevoir avant que leur Maître eût échangé le séjour de la terre contre les demeures du ciel : alors seulement leur confiance humaine pouvait devenir de la foi, leur affection humaine une affection selon l'esprit. C'est tout ce que nous avons voulu établir, et nous pensons qu'il en valait la peine.

La vue de Jésus-Christ ressuscité était décisive également pour la vocation et pour l'avenir des disciples. Sans cette vue, rien n'est possible, et la tombe du Seigneur, vide à l'insu de ses amis, ensevelit à jamais et leur espoir et l'Église. Cet événement peut suffire à nous expliquer leur joie, leur première ardeur et leur dévouement. Mais ne perdons pas de vue les idées qui nous ont occupés. Qu'est-ce que le christianisme réalisé dans un cœur d'homme, sinon le triomphe de l'invisible sur le visible et le règne de la foi? Qu'est-ce que la nouvelle vie qui se rattache à ce principe, sinon un amour supérieur, par sa pureté et par son caractère spiri-

tuel, à tous les amours de la terre? La seule question est de savoir si le germe de ces deux vertus, qui sont tout le christianisme, eût pu se développer dans une Église où, jusqu'à la fin des siècles, Jésus aurait été personnellement présent? Nous avons cherché à montrer le contraire. Et il ne nous reste plus qu'à demander: Que signifient, si elles n'ont pas cette signification, les paroles de Jésus-Christ? Comment comprendre, en dehors de ces idées, qu'il pût être avantageux aux disciples de voir leur Maître s'éloigner, et qu'il puisse nous être avantageux à nous-mêmes d'être privés de sa présence? Sans compter que la terre ne pouvait pas retenir Jésus-Christ au delà du terme fixé par l'éternelle prescience, ne comprend-on pas que sa présence prolongée, nous entendons sa présence corporelle, pouvait être un obstacle à quelques-uns des buts de sa venue en chair? Son départ n'était-il pas le signal naturel de l'avénement du Saint-Esprit? Et n'était-ce pas lorsque la terre possèderait les hommes spirituels, qui sont le peuple de la nouvelle économie, lorsque les œuvres de l'Esprit seraient manifestes et ses fruits abondants sur la terre, que ce même Esprit, selon la déclaration du Sauveur, pourrait, avec puissance, « convaincre « le monde de péché, de justice et de jugement? »

Nous vous laissons, mes frères, répondre à ces questions, impatients que nous sommes d'arriver aux instructions pratiques qui découlent, comme d'elle-mêmes, de notre texte.

Oserions-nous prétendre, mes frères, qu'il a été bon aux apôtres que Jésus-Christ s'en allât, et que ce qui leur fut nécessaire et avantageux nous est, à nous-mêmes, inutile et mauvais? Nul de nous, certes, ne le dira. Il est trop évident que la situation, que les besoins sont encore les mêmes, et que nous ne saurions nous passer mieux que les apôtres de la douloureuse privation que leur Maître leur imposa.

Aucun chrétien, cependant, n'y consent volontiers. On s'y résout à mesure qu'on est plus spirituel, c'est-à-dire à mesure qu'on possède mieux Jésus-Christ dans le cœur, et qu'on le voit plus distinctement des yeux de la foi. Mais il n'est rien de plus universel ni de plus naturel que le regret de n'avoir pas vu Jésus-Christ, le désir de le voir un jour, je dirai presque un sentiment d'envie à l'égard des mortels privilégiés qui contemplèrent le Fils de l'homme sous sa forme de serviteur. Oubliant combien ces hommes étaient faibles du vivant de leur Maître, et que toute leur force date d'une époque où ce divin Chef n'était plus présent sur la terre que par son Esprit, on s'imagine qu'on pourrait

tout avec Jésus-Christ si Jésus-Christ se rendait visible, qu'on n'aurait plus ni doute ni frayeur, et qu'on serait, dès lors, tout ardeur pour le service d'un si grand maître. Que, dans un premier mouvement, l'on pense et l'on parle ainsi, cela se conçoit et cela peut se pardonner; mais comment, après réflexion, peut-on tenir un tel langage? Et qu'on est loin, quand on peut le tenir, d'une pleine intelligence de l'Évangile!

Qu'est-ce que le corps de l'homme? Une statue vivante. Le corps est une image, un signe commémoratif de l'existence et de la présence d'un être moral, auquel, à travers le corps, pour ainsi dire, s'adressent tous les sentiments que cet être peut nous inspirer. Que l'âme ne soit jamais sans le corps, et que leur union indissoluble soit une condition essentielle, un caractère éternellement ineffaçable de la nature humaine, nous n'en faisons nul doute, et nous en avons pour garant l'Évangile lui-même, qui ne parle point de l'immortalité de l'âme, comme font les philosophes, mais de la résurrection de la chair. Cette chair toutefois, cette organisation, nécessaires à l'homme pour se manifester et pour remplir sa destinée, ne sont point l'homme; nous l'avouons tous lorsque nous refusons de chercher la valeur d'un homme dans son corps ni dans rien de ce qui nous pa-

raît tenir à son corps, et la mettons tout entière dans son intelligence et dans sa volonté; or, l'élément dont nous ne tenons aucun compte dans cette évaluation serait-il l'homme lui-même et tout l'homme? Et, en revanche, l'homme, tout l'homme n'est-il pas dans cette intelligence et dans cette volonté que nous faisons, toutes seules, entrer en ligne de compte?

Plus, dans nos attachements, nous nous mettons au-dessus des impressions que le corps peut faire sur le corps, plus nous nous élevons (qu'il me soit permis de parler ainsi) de la statue à l'homme qu'elle représente, plus nous sommes contents de nous-mêmes. Une affection sur laquelle ni la décadence extérieure de l'objet aimé, ni son absence, ni la mort, n'exerceraient aucun pouvoir, une telle affection serait à bon droit la plus honorée; ce ne serait pas encore, je l'avoue, une affection selon l'Esprit, dans le sens de l'Évangile; mais rien n'y ressemblerait davantage; rien ne serait plus propre à en donner l'idée, et même à en faire naître, selon les circonstances, ou le désir ou le pressentiment.

Si quelque être doit être aimé purement, c'est sans doute le Fils de Dieu. Le culte en esprit, qu'il a recommandé et rendu possible, n'est autre chose que l'adoration de l'esprit adressée à l'Esprit. Si le Fils de Dieu a paru en

chair, ce n'est pas pour nous faire adorer sa chair ou sa présence corporelle; c'est pour habiter parmi nous, pour être homme comme nous, pour vivre de la vie humaine, et pour goûter la mort. Il a donné ce point d'appui à notre amour; mais notre amour doit s'attacher à ce qui est en lui pensée, volonté, amour, et si nous n'aimons pas, en Jésus-Christ, l'éternelle vérité et le Dieu éternel, nous ne l'aimons point encore comme il veut être aimé.

Mais, puisqu'il s'agit moins, en ce moment, des principes que des conséquences, répondons à ceux qui s'écrient : « Oh ! que nous serions forts si nous pouvions voir Jésus-Christ ! » Hélas ! combien d'autres l'ont vu, combien l'ont vu tout à loisir et sont demeurés faibles ! De même en serait-il de vous, mes frères, si Jésus-Christ vous apparaissait et conversait avec vous, à moins toutefois qu'il ne vous communiquât cet Esprit, qu'il n'accorda à ses premiers disciples, vous le savez bien, que sous la condition de sa propre absence. Sans doute c'est une grande gloire, comme une grande douceur, que d'avoir vu le Fils de l'homme sous cette forme de serviteur qui est le fondement de sa propre gloire; les premiers apôtres l'avaient vu; il fallait l'avoir vu pour exercer l'apostolat, et nous entendons saint Paul, méconnu par une partie de la

primitive Église, s'écrier : « Et moi aussi, n'ai-je pas vu Jésus-Christ? » Mais cela ne fait rien, absolument rien à la question qui nous occupe. Cette question la voici : L'Esprit a pu remplacer Jésus-Christ et compléter son œuvre : Jésus-Christ, par sa présence, peut-il remplacer le Saint-Esprit? Sa présence peut-elle produire en nous ce que le Saint-Esprit n'y aurait pas produit ou n'y produirait pas? Rien, absolument rien ne nous autorise à le croire. Toute analogie serait trompeuse. Le seul aspect d'un grand personnage, le seul bruit de sa présence, ont pu, dans des conjonctures graves, exercer une influence décisive ; mais, quelque grands que fussent les résultats, ils étaient humains; le moyen et l'effet n'étaient pas disproportionnés entre eux. Mais des effets spirituels veulent une cause spirituelle. Tel n'est point, à le prendre en lui-même, le fait de la présence corporelle de Jésus-Christ. Il n'a rien de spirituel. S'il n'exclut pas, absolument, l'action de l'Esprit, il n'en saurait tenir lieu. Et nous avons pu nous convaincre que l'établissement du règne de l'Esprit, dans l'Église, a pour condition la présence de Jésus-Christ à la droite de son Père, et non sa présence au milieu de nous.

On veut voir dans cette absence du Christ visible et corporel une diminution, une perte.

Mais c'est la chair elle-même, c'est le charme de la vie présente qui nous en font juger ainsi. Jésus-Christ absent n'est point diminué, ou plutôt Jésus-Christ absent n'est point absent. Son Esprit c'est lui-même. Il est présent tout entier dans la présence de son Esprit. On a dit d'un grand capitaine que son ombre eût pu encore gagner des batailles; mais l'Esprit saint n'est pas l'ombre de Jésus-Christ; ce n'est point son portrait que Jésus-Christ nous a laissé en nous laissant le Consolateur; et si, comme il est vrai, un éternel train de guerre est ordonné à Jésus-Christ sur la terre; si, comme nous n'en doutons pas, il livre à jamais des batailles, ce n'est pas son ombre, c'est lui-même qui les livre et qui les gagne. En nous donnant son Esprit, il fait plus que de prendre de ce qui est à Lui pour nous le donner, il se donne lui-même; oui, tout aussi personnellement, tout aussi effectivement que dans la nuit mémorable où le soleil s'éteignit dans les cieux; il se donne encore, mais sans effusion de sang, mais dans la gloire et dans la puissance, invisible aux yeux de la chair, mais visible aux yeux de l'âme, et immédiatement, personnellement saisi par la foi.

C'est quelque chose, à la vérité, que l'espérance du *retour* de Jésus-Christ; et quelle que

soit la forme de ce retour, de quelque manière que Jésus-Christ se manifeste en cette grande journée, elle a été promise à notre foi, et sans doute elle différera de celle dont les rapides heures composent le temps de notre pèlerinage. Il y aura une manifestation, une vue. La vue a toujours été la récompense, l'encouragement de la foi. Mais il a fallu croire d'abord. Jésus-Christ faisait peu de miracles, c'est-à-dire accordait peu à la vue, là où il rencontrait beaucoup d'incrédulité. Après tout, la foi c'est la vie. La vue est une royauté. Mais pour régner, mais avant de régner, il faut vivre; et la vue n'est une gloire et une félicité que pour celui à qui, longtemps avant de voir, il a été donné de croire.

« C'en est assez, dites-vous, c'en est trop peut-être. Nul de nous n'a la pensée, encore moins l'espoir, d'arracher le Fils de l'homme à la bienheureuse lumière des cieux pour le faire habiter une seconde fois dans les tristes ténèbres de cette vie. » Je le veux croire, mes frères; mais n'avez-vous point quelque autre prétention toute pareille à celle que vous désavouez?

Si vous n'osez prétendre que Jésus soit personnellement visible, vous voulez qu'il le soit de quelque autre manière; en d'autres termes, vous voulez des signes visibles de la présence invisible du Seigneur.

Si les signes que vous réclamez ne sont autre chose que ces fruits de l'Esprit, ces bonnes œuvres, cette activité sainte qui constitue et qui manifeste le christianisme du cœur, assurément vous avez raison. Il faut de ces signes, il en faut beaucoup, et nous n'avons là-dessus qu'une observation à vous faire : ces signes de la présence de Jésus-Christ, c'est à vous-mêmes, d'abord, que vous devez les demander.

Mais ce saint désir n'est pas celui dont nous parlons. Il en est un autre moins pur; c'est celui qui inspirait aux Israélites cette requête téméraire : « Fais-nous des dieux qui marchent « devant nous. » Il n'est pas un homme qui ne demande, du fond du cœur, des dieux qui marchent devant lui, et pas un chrétien qui, dans de certains moments, n'en demandât, s'il l'osait, de pareils.

Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, quelque chose comme le veau d'or; ce n'est pas même l'arche du Dieu vivant; ce n'est pas même la nuée. Nous n'en sommes plus là. Qu'est-ce donc? Nous allons vous le dire.

C'est, en général, tout ce qui donne une forme distincte et un corps palpable au règne spirituel que Jésus-Christ est venu fonder sur la terre.

Au premier rang sont les institutions et les

usages que le temps a consacrés au sein de l'Église chrétienne. Ces circonstances tout extérieures, qui ne sont point l'Église elle-même, nous les apprécions jusqu'à les prendre pour l'Église ; si de certains murs, de certains mots, de certains sons viennent à nous manquer, c'est l'Église elle-même qui nous manque ; il semble que la force de notre communion, il semble que Jésus-Christ lui-même soient comme attachés à ces moyens ou à ces images, et que l'événement qui leur a substitué d'autres images et d'autres moyens ait emporté, du même coup, et cette communion spirituelle dont le siége est dans le cœur, et Jésus-Christ lui-même qui n'est présent au milieu de nous qu'autant qu'il habite dans notre cœur. Nous nous trouvons alors comme ensevelis dans la nuit et comme perdus dans le vide. Nous ne savons plus où nous prendre ; la terre manque sous nos pas ; notre cœur se fond au dedans de nous ; et il faut que nous soyons bien gardés pour ne pas nous écrier avec cette femme : « On a enlevé mon « Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. »

Quelquefois nous donnons pour représentants à Jésus-Christ des hommes voués à son service et que nous jugeons pénétrés de son Esprit. Tout chrétien, dans un certain sens, représente Jésus-Christ et le représente d'autant

mieux qu'il lui est plus soumis. L'erreur est de vouer à un simple homme des sentiments qui ne sont dus qu'au Seigneur, et de regarder comme nécessaire un instrument, quel qu'il soit. Cette erreur est commune, et détourne de Jésus-Christ, tout en paraissant les lui adresser, des hommages dont il doit être l'unique objet. Combien de fois, de cette manière, notre adoration se déplace et s'égare! Combien de fois ne faisons-nous pas de l'autel du Dieu vivant le piédestal d'une idole! Et quand la juste main de Dieu renverse et brise cette idole, quand cet homme nécessaire a disparu, tout a disparu avec lui. Il était « le Dieu qui marchait devant « nous »; ses inspirations étaient toute notre sagesse; sa voix, malgré nous peut-être, avait fait taire en nous la voix de l'Esprit : nous a-t-il quittés? le silence est complet, la nuit profonde; il était, à notre insu, devenu pour nous Jésus présent, Jésus visible; et la mort, ou l'absence, ou quelque autre dispensation, en nous enlevant cet homme, nous a laissés seuls avec nous-mêmes, encore que nous eussions pris pour nous cette parole du Christ : « Je suis avec « vous jusqu'à la fin du monde. »

Les succès, la prospérité extérieure du christianisme sont encore, pour nous, une espèce de Jésus visible. Nous voulons bien ne pas le croire

absent tant que nous voyons sa religion honorée, la foule abonder dans ses temples, la société le reconnaître, au moins tacitement, pour son chef, l'incrédulité ne s'avouer qu'en rougissant, et la haine (car nous ne pouvons ignorer qu'il a des ennemis) chercher l'ombre pour le maudire. Notre foi se fortifie dans cette vue; hélas! cette vue fait toute la foi du grand nombre! Quelle ruine de nos espérances et même quel ébranlement de nos croyances, quel écroulement intérieur lorsque de grands changements survenus dans l'état social enhardissent l'inimitié, et que tout à coup « les pensées du « cœur de plusieurs sont manifestées. » Rien de nouveau toutefois; Jésus-Christ n'a pas plus d'ennemis; ceux qui le sont aujourd'hui l'étaient hier : tout ce qu'il y a de plus qu'hier, c'est qu'on les connaît et qu'ils se connaissent; mais parce qu'on croit que Jésus a plus d'ennemis, par cela seul il a moins d'amis; que dis-je? il semble que cette foule d'ennemis ait emporté Jésus-Christ; car, ainsi qu'Enoch, « il ne paraît « plus; » il semble qu'il n'ait jamais paru, qu'il n'ait jamais été, et que, chose horrible à dire, il y ait de moins sur la terre, non pas un être, mais un nom! Tout ce qu'on avait entendu et répété, que le règne de Dieu ne vient point avec éclat, que le règne de Jésus n'est point de ce

monde, que l'Eglise n'est point le monde, que la doctrine de la croix est, au sens naturel, une folie, que la vérité ne perd jamais son amertume, que, jusqu'à la fin, les vrais croyants seront une élite peu nombreuse, que l'humiliation et les mépris sont l'héritage de l'Église sur la terre, tout cela s'en va de la mémoire, et il paraît bien qu'on l'avait dit, jusqu'alors, sans le comprendre et sans le croire. Tous ne sont pas ébranlés à ce point; mais les plus fermes sentent leurs genoux ployer, et plus d'un, qui croit encore, parce que la foi véritable ne peut mourir, plus d'un crie à Jésus, comme autrefois les disciples : « Demeure avec nous, car le soir « commence à venir, et le jour est sur son dé- « clin! » (Luc, XXIV, 29.)

Mais Jésus-Christ, qui ne peut souffrir ni que nous le servions comme une idole, ni qu'à sa place nous mettions des idoles, ni que nous cherchions ailleurs qu'en nous-mêmes le témoignage irrécusable de sa présence, Jésus-Christ, comme en ce jour où la multitude égarée voulait le couronner roi, « se retire sur « la montagne. » Il éteint, par cette nouvelle retraite, les brillantes clartés qu'il avait allumées; il nous oblige à le chercher sur la montagne, c'est-à-dire dans notre foi, et nous contraint à le regarder avec d'autres yeux que ceux

de la chair. Ces jours, si pareils à des nuits, sont des jours d'épreuve, mais par là même des jours de bénédiction. La véritable foi s'étonne alors, nous en convenons, mais elle se reprend à elle-même, ou, pour mieux dire, au Christ invisible, loin duquel elle s'était laissé entraîner vers des reflets et des symboles. Un jour semblable nous a été donné. Les ténèbres s'épaississent. Les flambeaux s'éteignent. Le monde est, plus franchement que jamais, le monde; et les chrétiens, de nouveau, sont à ses yeux « ces gens-là. » Ce n'est pas le fond, c'est l'aspect des choses, qui est changé; les quantités respectives de la foi et de l'incrédulité ont sans doute peu varié; mais l'incrédulité, chez plusieurs, a changé de caractère: elle est sérieuse, elle affirme, elle croit, elle soulève des montagnes. Ces montagnes l'écraseront, car elle n'est forte que pour nier, et elle provoque, en s'élevant à l'affirmation, l'unanime et accablant démenti des faits et de la nature entière. Mais, quoi qu'il en soit, que de raisons n'avons-nous pas de dire aux puissances du mensonge : « C'est ici votre heure et la puissance des té-« nèbres!» (Luc, XXII, 53.) C'est un de ces soirs, un de ces soirs funèbres, où l'Église a besoin, pour s'éclairer, de la lumière qu'elle porte en elle; mais c'est aussi un de ces soirs dont l'obs-

curité éveille, pour ainsi dire, mille feux dans le ciel de l'Église. Ne les voyez-vous pas, l'un après l'autre, poindre et se multiplier dans l'ombre? Ne voyez-vous pas, de tous côtés, la vie et le mouvement renaître, l'intérêt se ranimer pour les œuvres dont la gloire de Jésus-Christ est l'objet, l'esprit d'entreprise et de conquête redevenir l'esprit de ce peuple chrétien si longtemps étranger à cette divine impatience qui fait voir aux uns toutes blanches ces mêmes campagnes qui pour tous les autres sont encore à trois mois de la moisson? Qui est-ce qui oserait dire que l'Église, la véritable Église, se meurt? Personne, non pas même ses plus fiers ennemis. Qu'importe que la flamme brûle à l'écart et sur un étroit foyer? Qu'importe si elle est aussi pure, aussi vive, aussi dévorante que jamais?

Résistons, mes frères, avec toute la force que le Dieu fort nous aura donnée, aux dangereuses tentations de cette « convoitise des yeux » que nous portons, charnels que nous sommes, jusque dans la plus pure des religions. Majesté de la puissance, antiquité des souvenirs, prestige de l'étendue et du nombre, éclat des actions, charme du talent, ce sont tout autant de manières dont nous voulons que Jésus-Christ se rende visible à nos yeux. C'est une chair mor-

telle dont, après son ascension glorieuse, nous prétendons le revêtir, afin de pouvoir connaître selon la chair Celui qui ne veut être connu et ne veut être aimé que selon l'Esprit. Nous le revêtons d'une chair mortelle, et par là nous le faisons mortel. Oui, nous le rendons, une seconde fois et toujours, capable de mourir, et quand il vient à mourir en effet dans cette chair dont nous l'avons enveloppé malgré lui, combien, hélas! n'est-il pas à craindre qu'il ne meure aussi dans nos cœurs! Chrétiens bibliques, nous regardons en pitié les sectateurs de la *présence réelle*, et c'est par la forme seulement que nous différons d'eux; puisque, comme eux, nous évoquons un Jésus-Christ en chair, pour le faire, plus sûrement encore, mourir sur l'autel de nos cœurs. Le goût, l'amour, le culte de l'invisible est rare chez ces mêmes hommes qui répètent tous les jours qu'il faut s'affectionner aux choses invisibles qui sont éternelles, et que leur véritable vie est cachée avec Christ dans le sein de Dieu. Mes frères, nous avons tous, à cet égard, de grands progrès à faire. Puissions-nous les désirer! Puissions-nous les demander! Ce sera presque les avoir faits....

LA GRACE ET LA FOI

Vous êtes sauvés par grâce, par la foi.
EPHÉSIENS, II, 8.

C'est aux Éphésiens, naguère idolâtres, sans Dieu et sans espérance dans le monde, que saint Paul adresse les paroles de notre texte. Il n'était besoin d'aucune circonstance particulière pour le déterminer à leur tenir ce langage. Leur parler ainsi, c'était tout simplement leur annoncer l'Évangile, dont la doctrine, quelque vaste qu'elle soit, se résume tout entière dans les paroles que nous vous avons lues. Il est probable toutefois que ces paroles ont, dans cet endroit, une intention particulière. Environnés de Juifs, mêlés à des Juifs, les nouveaux chrétiens avaient à craindre, même de la part des Juifs qui avaient comme eux embrassé le christianisme, les plus funestes influences. Les Juifs, avec leurs traditions et leur esprit tout légal, pouvaient leur intercepter les rayons, quelques rayons du moins, de la lumière évangélique. Car, même

en acceptant Jésus-Christ, les anciens disciples de Moïse voulaient devoir quelque chose à leurs œuvres, et, jusqu'à un certain point, être sauvés par leurs œuvres. A peine proclamée, la bonne nouvelle allait donc être altérée, dénaturée. C'est à ce péril, ou peut-être à ce mal déjà flagrant, que saint Paul oppose l'autorité de sa parole. Quoi qu'on vous dise, semble-t-il crier aux Éphésiens, quoi qu'on vous allègue, sachez-le bien, vous êtes sauvés, non par vos mérites, mais par pure grâce, non par vos œuvres, mais par le moyen de la foi. Cette même voix de saint Paul gourmande, à toutes les époques, ces Juifs, non de naissance, mais de cœur, qui s'obstinent sans cesse à parler de justice où il ne peut être question que de grâce, à se prévaloir des œuvres au lieu de s'appuyer sur la foi. Car, dans l'erreur des Juifs, l'apôtre a découvert deux erreurs, auxquelles il oppose deux vérités. Les Juifs prétendent se sauver eux-mêmes, ce qui signifie, à le bien prendre, qu'ils prétendent n'avoir pas besoin d'être sauvés; leur salut, que paieront leurs mérites, est, à leurs yeux, affaire de droit rigoureux et de justice pure; on leur répond : Non, mais la grâce toute seule fera les frais de votre salut. Les Juifs se reposent sur leurs œuvres, c'est-à-dire sur des actions proprement dites, sur un dé-

ploiement extérieur de leurs forces; non, leur dit saint Paul, vos œuvres, quelles qu'elles soient, vos œuvres comme œuvres, ne vous seront pas imputées : on ne vous imputera que votre foi. C'est par grâce et par la foi que vous pouvez être sauvés. Est-ce à dire, mes frères, qu'il y ait deux moyens de salut? La grâce fait-elle une moitié de l'œuvre et la foi l'autre moitié? Les expressions mêmes de saint Paul nous défendent de le penser; elles rapportent évidemment tout notre salut à la grâce ou à Dieu; vous êtes sauvés par grâce, dit-il, et il ajoute même un peu plus bas : Cela ne vient point de vous. Et pourtant l'apôtre dit aussi : Vous êtes sauvés par la foi. Que vient faire ici la foi? Dans quel rapport se trouve-t-elle avec la grâce? Comment la laisse-t-elle subsister tout entière? Comment l'homme peut-il être sauvé par sa foi (car assurément *la* foi c'est *sa* foi) et devoir néanmoins tout son salut à la grâce? C'est, mes frères, ce que nous voudrions éclaircir. En général, il importe à chaque chrétien, et à chaque homme, de bien entendre cette partie de la théologie qui traite de la grâce et de la foi. Que ce qui est impénétrable reste impénétrable; mais que ce qui est fait pour être compris soit bien compris. Prenons garde de n'avoir, entre nos mains, au lieu d'idées, que de vains mots.

Ayons la clef de notre trésor, et osons l'ouvrir. Apprenons de l'Évangile et de l'expérience quels sont les rapports vrais, naturels, inévitables, de la foi avec la grâce; sauvons-nous ainsi de ces malentendus qui glacent le cœur ou l'irritent, et qui, à l'ordinaire, font l'un et l'autre.

Vous êtes sauvés, dit l'apôtre : par conséquent vous étiez perdus. Cette dernière idée n'est pas une idée simple. La perdition de l'homme se compose de deux éléments, ou se présente sous deux aspects. L'homme est condamné, l'homme est mort dans ses fautes et dans ses péchés. Mais ces deux faits ne font-ils que s'ajouter l'un à l'autre? N'ont-ils pas de rapport plus intime? Ils en ont un si intime, mes chers frères, que la vraie difficulté n'est pas de les lier, mais de les distinguer. En quoi consiste la condamnation? quelle en est pour ainsi dire la matière et l'étoffe? N'est-ce pas, avant tout, par-dessus tout, notre séparation spirituelle d'avec Dieu? A quoi de plus rigoureux que l'interruption de toute relation avec Dieu pouvait être condamné un être qui est fait pour Dieu, et qui n'est pas plus propre à vivre hors de Dieu que l'oiseau à vivre hors de l'air et le poisson à vivre hors de l'eau? Or, cette asphyxie perpétuelle de l'être moral n'est pas autre chose que cette mort dont nous parlions tout à l'heure

d'après saint Paul, cette mort spirituelle dans laquelle le péché nous a précipités, et à laquelle nous nous sommes condamnés nous-mêmes avant que Dieu nous y condamnât. La condamnation peut renfermer autre chose, mais à coup sûr elle renferme cette mort, et cette mort nécessairement est la partie principale, le fond même de la condamnation. Toutefois, mes frères, sous un certain rapport, la condamnation et la mort sont bien réellement deux, comme Dieu et l'homme sont deux. Si dans le fait de la perdition nous considérons la justice de Dieu, la perdition est condamnation; si nous regardons à l'homme, nous voyons surtout la mort. L'homme est perdu dans deux sens : en ce que Dieu le renie et en ce qu'il renie Dieu; ce double renoncement, cette répulsion réciproque, cette fuite, si on l'osait dire, du Créateur loin de la créature dont la méchanceté offense ses divins regards, et de la créature loin du Créateur, dont la seule pensée lui cause un effroi mêlé de haine, une haine remplie d'effroi. — Voilà ce qui s'appelle la perdition de l'homme, voilà de quel abîme Paul a vu sortir les Éphésiens lorsqu'il leur dit : Vous êtes sauvés.

Vous étiez perdus. Ces mots ne signifient-ils que ceci : dangereusement exposés, gravement compromis, éclipsés et non pas éteints? Non;

ces mots signifient, pour ce qui est de la peine: condamnés en dernière instance, sans appel et sans recours, et pour ce qui est de la déchéance morale : morts ; ce mot en dit assez. Quand vous aurez vu un arbre déraciné et jeté loin de son lieu, y retourner, s'y replanter, s'y redresser de lui-même, vous pourrez croire, sans le comprendre néanmoins, que l'homme, également déraciné, puisse par lui-même se planter de nouveau dans le terrain de la réconciliation et de la vie, et reprendre dans le jardin de Dieu son ancienne place et ses anciens honneurs. Le mot *perdu* a donc dans cet endroit un sens complet, absolu, irrévocable. Il n'y a plus de ressource, hormis celles qu'il n'est donné à personne d'imaginer ni de prévoir.

Et maintenant, dit l'apôtre, vous qui étiez perdus, vous êtes sauvés. Je ne m'arrête pas à chercher si, aux yeux de saint Paul, les Éphésiens étaient en état ou en voie de salut au moment où il leur dit: Vous êtes sauvés; ce que ces paroles signifient certainement, c'est que tous les frais de leur salut avaient été payés, que tout ce qui pouvait se faire sans eux avait été fait, en un mot qu'il ne tenait qu'à eux d'être sauvés; mais nous n'insistons pas même sur cette signification si probable de la déclaration apostolique, et nous n'y voulons trouver qu'une

seule pensée, que chacun assurément y trouvera ainsi que nous : il y a un salut, un moyen d'échapper à la condamnation et de se sortir de la mort; ce moyen s'appelle la grâce, ce moyen s'appelle aussi la foi.

Mais non, mes frères; nous nous exprimons mal. Le moyen, en toutes choses, c'est ce qui se trouve entre la cause et l'effet, et ce qui les lie. Or, pour que la grâce fût un moyen, il faudrait qu'il y eût quelque chose en deçà, quelque chose plus haut, et certainement il n'y a rien. La grâce n'est donc pas le moyen de notre salut; elle en est le principe, la source, la raison, la cause. Notre salut sort tout entier de la grâce ou de la volonté miséricordieuse du Père des esprits, comme l'oiseau sort tout entier de l'œuf, comme le fruit sort tout entier du rameau, quoiqu'il ait fallu la chaleur pour faire éclore l'œuf et la main pour cueillir le fruit. La grâce est donc la cause, la source du salut; la foi n'est que le moyen, ou, si vous le voulez, il y a deux grâces, celle qui s'accomplit hors de nous, et que l'apôtre appelle simplement la grâce, et une autre qui s'accomplit en nous, et que l'apôtre appelle la foi. En principe, la grâce est une, mais elle a divers moments, divers lieux, diverses formes. Il y a plusieurs dons, mais tout est don. Grâce hors de nous, grâce en nous, voilà l'Évangile.

Ainsi donc les termes du texte ne désignent ni deux moyens, puisque la grâce n'est pas un moyen, ni deux moitiés d'un tout, puisque la grâce est tout. La grâce est le tout, dont la foi est une partie. Vous êtes sauvés par grâce, voilà la vérité générale ; vous êtes sauvés par la foi, voilà la vérité particulière. En d'autres termes, il faut, pour que le salut se consomme, que la grâce produise la foi.

Mais puisqu'il est évident que, dans la grâce, tout n'est pas foi, il est naturel de nous demander : En avant et indépendamment de la foi, lorsque la foi n'est pas encore, qu'y a-t-il? Ou autrement, avant de nous donner la foi, qu'est-ce que Dieu nous a donné? qu'est-ce que Dieu a fait pour nous?

Il a pardonné. Ici les termes, les conceptions mêmes nous manquent; car le Dieu éternel a pardonné de toute éternité. Il a remis la dette avant qu'elle fût contractée ; il s'est apaisé avant de frapper. Baissons les yeux devant ce mystère, et parlons librement le langage que Dieu nous permet de parler. Dieu a pardonné. Ce mot ne semble pas avoir besoin d'explication. Tout le monde entend que pardonner c'est remettre la peine qu'une offense avait méritée, c'est remettre l'offenseur dans la position où il était avant d'avoir offensé. Telle est l'intention du pardon;

et si nous ne considérons le pardon que dans son intention, l'idée d'un homme qui pardonne est suffisante pour nous faire concevoir l'idée d'un Dieu qui pardonne; et, à vrai dire, c'est par la première seulement que nous pouvons nous élever à la seconde. Mais si nous regardons au pardon comme fait accompli, au pardon effectué, une grande différence se présente. Un souverain qui fait grâce, un particulier qui renonce à la vengeance, n'en ont pas moins conféré une grâce effective et pleine, encore que l'objet de leur clémence reste le même absolument ou le même à leur égard, ou encore qu'il éprouve l'effet de leur générosité sans en connaître la source. Changé ou non changé, il n'en est pas moins gracié. C'est ainsi qu'il en va dans l'ordre temporel. Mais nous n'avons pas déjà oublié ce que c'est, pour l'homme, que d'être perdu. Être perdu, ce n'est pas seulement être condamné, c'est être mort dans ses fautes et dans ses péchés, et cette mort spirituelle suffit à sa condamnation. Rester dans cette mort, c'est rester dans la condamnation : la condamnation, sans cette mort, ne serait plus possible, ou ne serait plus la condamnation; car il n'y a plus de condamnation réelle pour celui qui jouit de cette communion de volonté et de pensée avec Dieu, laquelle est la vie de notre âme comme la sé-

paration en est la mort. D'après cela, vous comprenez sans doute que ce changement de cœur, dont l'absence ne réduit pas à rien le pardon accordé par un homme à un autre homme, est essentiel dans l'œuvre de clémence de notre céleste roi. Ce changement n'est pas la condition préalable du pardon divin ou de la grâce, dont le caractère, au contraire, est d'être inconditionnel ; ce changement du cœur, des pensées, de la vie, ce changement de tout l'homme, cette nouvelle naissance, est la réalisation, et, comme on pourrait parler, la substance même du pardon, de même que la mort spirituelle est l'étoffe de la condamnation. Et c'est dans ce sens qu'un apôtre a exprimé en ces termes le fait de la rédemption : « Vous avez été rachetés de la vaine « manière de vivre que vous aviez apprise de vos « pères, » (I. Pierre, I, 18.) et qu'un autre apôtre, exposant aux regards de ses disciples la récompense finale de leur fidélité et l'accomplissement des promesses de Dieu, leur dit que « Dieu les a « prédestinés à être conformes à l'image de son « Fils. » (Romains, VIII, 28.)

Les deux idées de pardon et de régénération sont donc unies aussi étroitement que les deux idées de condamnation et de mort spirituelle. Je ne dis pas, remarquez-le bien, que cette mort spirituelle, cette mort vivante, soit *toute* la con-

damnation, ni que cette régénération ou cette nouvelle vie de l'âme soit *tout* l'effet du pardon; je dis seulement que la mort spirituelle est le principal élément de la condamnation, et que la régénération du cœur est la consommation de la grâce et le fond même du salut.

Cela ne nous oblige pas à confondre ce qui est distinct, ce qui veut être distingué. La rémission des péchés, l'abolition de notre dette, le dessein arrêté de traiter l'homme pécheur comme innocent, le pardon, en un mot, scellé et garanti par le plus grand des sacrifices, tout cela est autre chose que la grâce de la nouvelle naissance; mais, après ces réserves faites, une supposition nous est permise. Supposons que le décret miséricordieux de notre Créateur soit demeuré enseveli dans son sein, ou plutôt supposons que l'amnistie soit restée un secret entre le Père éternel et le Fils éternel; supposons que, pour procurer ce pardon, pour faire entériner ces lettres de grâce, le bien-aimé du Père ait répandu son sang, ou dans quelque autre monde bien loin de nos yeux, ou sur la terre, si l'on veut, mais à notre insu. Tout est consommé; seulement nous n'en savons rien; nous ne savons pas même que quelque chose ait été projeté. Serons-nous sauvés? Vous pourrez me dire qu'en vertu de ces grandes mesures, bien qu'elles

nous soient inconnues, nous ne trouverons pas dans l'autre monde, au sortir de celui-ci, les peines dont nous pensions être menacés. J'y consens, mais je demande encore : Serons-nous sauvés? Serons-nous sauvés, à moins qu'alors notre ignorance ne cesse, et que la bonne volonté de Dieu ne nous soit alors révélée, en un mot, que l'Évangile ne soit annoncé aux morts? Quand l'Évangile ne vous aurait donné sur ce point aucune lumière, vous répondriez : Non, nous ne pouvons être sauvés par une grâce qui ne nous change point, et nous ne saurions être changés par une grâce qui ne nous a point été révélée.

Aucun de vous, je le crois, ne me démentira: aucun même ne me demandera la preuve de ce que j'avance. Je suppose pour un moment que tous mes auditeurs ne soient pas chrétiens, mais que tous respectent sincèrement les principes de la loi morale. J'aurai donc deux classes d'auditeurs, et j'aurai l'assentiment de l'une et de l'autre. Ce ne seront pas les chrétiens qui pourront prétendre que le vrai bonheur, par conséquent le bonheur éternel (car il n'est éternel que parce qu'il est vrai), puisse être le partage de créatures dont le cœur est encore séparé de Dieu, hostile à Dieu. Ils savent, ils sentent le contraire; et si leur foi leur défend de faire

d'aucun mérite humain la condition légale du salut, ils sont bien convaincus que la sainteté est une partie essentielle et intégrante du salut. Et quant aux autres, aux *moralistes* (s'ils permettent qu'on les appelle ainsi), ce serait renier leurs principes et les renier gratuitement que de supposer possible un bonheur auprès de Dieu qui ne serait pas en même temps un bonheur selon Dieu. Au jugement des uns et des autres, il se pourrait bien que l'amnistie dont on parle eût écarté quelques peines matérielles ; mais cette amnistie, ignorée, et par là même sans action sur le cœur, dans lequel elle aurait laissé subsister une hostilité impie, ne pourrait assurer la béatitude céleste; elle ne pourrait empêcher que l'homme, restant le même, ne fût inexprimablement et éternellement malheureux. Et si l'on parvenait à leur prouver le contraire, on leur aurait prouvé tout d'un temps que Dieu n'est pas saint, que Dieu n'est pas Dieu.

Or, une fois qu'il est convenu que l'œuvre rédemptrice est illusoire si elle ne nous est révélée et que « mon serviteur juste, » ainsi que parle Ésaïe, n'en justifiera plusieurs que par la connaissance qu'ils auront de lui (Ésaïe, LIII, 11), nous n'avons plus qu'un pas à faire pour établir la nécessité et pour déterminer le rôle de la foi. Il y a ceci de commun entre celui à

qui le pardon n'a pas été révélé et celui qui ne croit pas au pardon : tous deux *ignorent;* l'incrédule est un ignorant comme l'autre; ne croyant pas, il ne connaît pas; et tous les avantages spirituels qui peuvent résulter de la connaissance sont perdus pour lui comme pour le simple ignorant; et d'autant que le bonheur suprême est attaché à ces avantages spirituels, qui, à vrai dire, sont la base et le fond même de ce bonheur, ni l'ignorant ni l'incrédule ne sont aptes à le goûter, ou, comme s'exprime le Maître, ni l'un ni l'autre ne sont propres pour le royaume de Dieu.

Mais ce n'est que sous un rapport, et provisoirement, que nous avons pu placer sur la même ligne l'incrédule et le simple ignorant. Le premier, à qui le pardon fut offert et qui l'a repoussé, est assurément dans une position pire. Aucun homme n'a droit à l'amnistie; mais on peut en être doublement indigne, et c'est son cas puisqu'il l'a refusée. Quelle sera définitivement la condition de l'ignorance involontaire, je ne le sais pas, et je puis me passer de le savoir; mais ce que je sais bien, c'est que, tout comme celui qui aura connu la volonté de son maître et ne l'aura pas faite sera frappé de plus de coups, de même en sera-t-il de celui qui aura connu la bonne volonté du Père et ne

l'aura pas acceptée. En tant que l'amnistie qui invite les coupables à se pourvoir de leurs lettres de grâce dans un certain terme aura été clairement et régulièrement promulguée, en tant que celui qui ne s'en sera pas prévalu ne pourra prétexter ignorance, l'amnistie, pour ce qui le concerne, tombe de plein droit et le laisse rentrer dans la condition malheureuse où il était avant cette promulgation. On ne l'a pas exclu du pardon, mais il s'en est exclu lui-même; il est *relaps;* sa dernière condition est pire que la première; il y a pardon pour tous les pécheurs, il n'y en a point pour le pécheur impénitent.

Mais, mes frères, ne nous écartons pas, et réduisons-nous à considérer, au point de vue positif, les rapports de la foi avec la grâce. En soi, disons-le bien, la grâce est complète; c'est la porte de la maison paternelle rouverte à deux battants, et les richesses de cette demeure livrées à discrétion à quiconque voudra entrer. La grâce, c'est le coupable considéré comme innocent. La grâce, c'est tout le passé aboli, et un nouveau point de départ donné à la vie humaine et à l'humanité. La grâce, ce sont des enfants qui retrouvent leur père, et un père qui retrouve ses enfants. Mais on a beau faire, il faut, pour que cette grâce se réalise, que celui

qui la donne en donne aussi la connaissance. Il le faut, à moins qu'on ne veuille que le bonheur des cieux soit tout matériel, auquel cas la connaissance préalable serait sans doute inutile, le cœur de l'homme n'ayant pas besoin d'être changé pour goûter un bonheur matériel; mais un bonheur de cette espèce serait indigne de Dieu, et même, s'il faut tout dire, serait indigne de l'homme. Or, quel est le bonheur des cieux? Un bonheur spirituel; il n'y a qu'à voir de quel nom l'Écriture le nomme: voir Dieu, le voir tel qu'il est, lui être conforme, connaître comme on a été connu, posséder l'héritage des saints dans la lumière; la paix extérieure de cet état nouveau, où il n'y aura plus ni pleurs, ni cri, ni travail, ne fait que compléter l'idée de cette félicité et ne la constitue pas. Or, qui peut goûter ce bonheur, sinon celui dont le cœur a été changé? et quels cœurs pourront être changés, sinon ceux qui auront connu déjà sur la terre à quel point le Seigneur les a aimés et de quelle manière il leur a certifié son amour? Et voilà pourquoi la foi fait partie de la grâce qui sauve, et pourquoi saint Paul dit aux Éphésiens : Vous êtes sauvés par grâce, par le moyen de la foi. La foi est la main avec laquelle nous saisissons le pardon, les promesses, l'amour du Père; et c'est à nous pourvoir de cette main

spirituelle que consiste le second acte de la divine charité, le second miracle de la grâce. La foi est la mystérieuse insertion qui nous fait être autant de sarments du cep qui est Jésus-Christ, duquel, étant unis à lui, nous tirons désormais toute notre séve, et dont la vie devient la nôtre. Il suffit de le savoir pour comprendre que la foi sauve.

Il est vrai, mes chers frères, que j'ai parlé jusqu'ici de la connaissance plutôt que de la foi, ou que je ne les ai pas distinguées l'une de l'autre. C'est que la *foi* est *connaissance,* et c'est sous ce point de vue d'abord que je voulais vous présenter la foi. Mais si la connaissance et la foi se ressemblent, en ce que la connaissance est comprise dans la foi, il importe pourtant de les distinguer. Toute connaissance ne sauve pas; l'on pourrait même dire que ce n'est pas la connaissance qui sauve, mais la foi, et qu'il faut, pour opérer notre salut, que la connaissance devienne de la foi. Deux choses sont nécessaires : la connaissance elle-même, et une certaine manière de connaître. Combien de gens qui connaissent et qui ne sont pas dans la voie du salut! C'est que leur connaissance est une connaissance passive et inerte, où la volonté, la moralité, l'âme n'entrent pour rien; c'est qu'ils ont *vu* et n'ont pas goûté combien le

Seigneur est bon; c'est qu'ils ont trop peu mesuré leur misère pour pouvoir bien mesurer son amour; c'est qu'ils ont accepté sans répugnance comme sans attrait cette croyance comme ils eussent accepté la première venue; c'est qu'ils n'ont employé à l'acquisition de ce trésor que les moindres parties et la surface de leur âme; c'est qu'ils ont parcouru, portés sur les épaules de ces esclaves qu'on appelle le préjugé, l'autorité, l'habitude, ou dans ce char commode et roulant qu'on appelle la logique, un chemin qu'il faut faire à pied, pieds nus, à genoux plutôt, à travers les cailloux tranchants, les épines et les ronces. Dans d'autres voyages, c'est le terme qui importe; ici c'est la route. Quand on ne connaît la vérité que comme ils la connaissent, véritablement on ne la connaît pas. On ne peut palper une substance délicate avec une main de fer ou de bois. La mort ne peut pas s'approprier la vie. L'acte destiné à nous mettre en communion de pensées, de volonté, d'habitude avec Jésus-Christ doit être un acte moral. La foi est un désir, la foi est un hommage, la foi est une promesse, la foi est presque un amour. Elle est à la fois tout cela, et elle est en même temps tout ce qu'il y a de plus simple : un regard du cœur vers le Dieu de miséricorde, « une sérieuse et véhémente considé-

« ration de Jésus-Christ crucifié, » l'abandon de tous nos intérêts entre ses mains divines, le repos de l'esprit et la paix du cœur dans la certitude de son amour et de sa puissance, notre main placée enfantinement dans sa main comme dans celle d'un protecteur et d'un guide : telle est la foi. Elle peut avoir pour point de départ une certitude historique; mais cette certitude n'est pas la foi; elle peut prendre la forme d'une théorie philosophique, mais cette théorie n'est pas la foi; elle peut rester à l'état d'opinion, mais cette opinion n'est pas la foi; elle peut se réduire à un préjugé populaire, mais ce préjugé n'est pas la foi. Croire, c'est se confier; croire, c'est compter sur Dieu. Ainsi crut Abraham, et c'est cette foi, cette foi seule qui lui fut imputée à justice. Qui ne comprendra qu'une telle manière de connaître est le principe, le germe impérissable d'une nouvelle vie, et que nous sommes en effet sauvés par la connaissance ?

Le christianisme a exclu les œuvres en tant que fondement de notre assurance : j'entends les œuvres extérieures; car saint Jacques apparemment n'avait pas cessé de marcher de droit pied quand il disait « que nous sommes « justifiés par les œuvres et non par la foi seu- « lement. » Eh! qui ne voit en effet qu'il faudra

bien qu'au dernier jour nous puissions produire des œuvres comme témoignage de notre foi, et qu'en ce sens au moins les œuvres nous justifient? Aussi est-il écrit : « Heureux ceux qui « meurent au Seigneur; car ils se reposent de « leurs travaux et leurs œuvres les suivent! » Mais si l'on a pu dire avec raison : Quelle foi que celle qui ne produit point d'œuvres! est-ce avec moins de raison qu'on a dit : Quelles œuvres que celles qui n'ont pas la foi pour principe! Quelles œuvres que celles de l'incrédulité! Quelles œuvres que celles d'un pécheur orgueilleux et impénitent! Quelles œuvres que celles d'un être qui a repoussé l'amour de Dieu! Quelles œuvres que celles qu'on n'offre pas à Dieu! La foi véritable produira donc des œuvres, et les œuvres de la foi seront de véritables œuvres. Mais il me semble, en vérité, que ceux qui réclament à grands cris les œuvres, et les œuvres à l'exclusion de la foi, sont bien difficiles en œuvres s'ils ne reconnaissent pas dans cette foi même, qui renferme tant d'efforts, qui suppose tant de luttes, qui emploie tant de forces, une œuvre aussi, la première des œuvres, l'œuvre des œuvres pour ainsi dire, l'acte le plus profond, le plus riche, le plus multiple, le plus fécond dont un être humain soit capable, un acte qui contient tous ceux qu'il faut faire,

qui exclut tous ceux dont il faut s'abstenir, et qui prépare l'âme humaine à la rencontre de toutes les difficultés et à l'accomplissement de tous les devoirs. Ils sont bien difficiles en œuvres ! Celle qu'ils méprisent, qu'ils repoussent, dévorera un jour en présence de Dieu toutes les œuvres dont ils se vantent, comme le serpent de Moïse dévora tous ceux des magiciens.

Vous avoir représenté la foi comme une vie de l'âme, c'est vous avoir dit d'avance que la foi peut avoir des degrés. Entre croire et ne pas croire, c'est-à-dire entre posséder et ne pas posséder Dieu, il y a sans doute un abîme, comme entre la vie et la mort; aussi ne peut-on pas être plus ou moins sauvé; mais si l'on ne peut être plus ou moins mort, on peut être plus ou moins vivant. On peut croire plus ou moins, comme on peut savoir plus ou moins, sentir plus ou moins, jouir plus ou moins, se porter plus ou moins bien. Il y a des progrès dans la vie de la foi comme dans toute vie, et ces progrès sont même la condition et le signe de la vie. La foi peut gagner en certitude, en clarté, en vivacité, en énergie. C'est tout cela probablement que les disciples demandaient à Jésus-Christ en lui disant : Augmente-nous la foi. C'est sous l'un ou l'autre de ces rapports, ou peut-être à tous ces égards, que saint Paul

désirait d'ajouter ce qui manquait encore à la foi des Thessaloniciens. Ce sont tous ces progrès que saint Pierre avait en vue lorsqu'il écrivait aux fidèles : «Croissez dans la connais-«sance;» car, en matière de religion, croire et savoir ne sont qu'un. La mesure de la foi est, pour chacun, la mesure de la paix, de la charité, de la liberté, de la vie. Il n'est pas permis de n'en pas désirer toujours au delà de ce qu'on en possède; et l'on pourrait dire de quiconque ne se soucie pas de la mesure de sa foi, c'est-à-dire de son union avec Dieu, qu'il ne se soucie pas du salut, et qu'il n'a pas même encore, selon l'énergique expression de saint Paul, saisi la vie éternelle.

C'est ainsi, mes bien-aimés frères, que nous concevons les rapports de la grâce et de la foi. La grâce est l'objet de la foi, la foi est le complément de la grâce. Mais arriverons-nous au terme sans rencontrer aucune objection? Ne se trouvera-t-il personne pour nous dire : L'objet de la foi, ce n'est point un fait impersonnel, c'est une personne, c'est Jésus-Christ, et ce n'est pas une partie de Jésus-Christ ou de son œuvre, c'est Jésus-Christ tout entier? La question que les premiers prédicateurs de l'Évangile adressaient à leurs néophytes était celle-ci : Croyez-vous en Jésus-Christ? et quiconque ré-

pondait affirmativement, dès l'instant même passait pour chrétien. Nous sentons le poids de cette objection, et nous en admettons le principe. A Dieu ne plaise que nous divisions Jésus-Christ! Oui, c'est bien Jésus-Christ et Jésus-Christ tout entier qui est l'objet de la foi, et nous n'oublions pas qu'il nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption, toutes ces choses ensemble, aucune séparément. Mais tout cela ensemble, c'est la grâce, et c'est de la grâce tout entière que nous avons fait l'objet de la foi. Avoir la foi, c'est croire à toutes ces choses, dont le foyer, le centre, la source est Jésus-Christ crucifié. La foi qui ne croirait pas à toutes ces choses et ne les recevrait pas toutes ensemble comme grâce, la foi qui diviserait, ou qui diminuerait Jésus-Christ, ne serait pas la foi ; et pour n'avoir pas voulu embrasser tout son objet, on peut dire en toute vérité qu'elle n'en aurait point. Nous avons assez montré que qui croirait à la grâce du pardon sans croire à la grâce de la régénération, ne croirait réellement pas au pardon, qui est illusoire sans la régénération. La foi complète embrasse la conviction que Celui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, nous donnera avec lui tout le reste, ce qui est dire en d'autres termes qu'il

ne se repentira point de son premier don et qu'il ne le retirera point. Sous le nom de grâce, c'est donc bien Jésus-Christ et Jésus-Christ tout entier que nous avons proposé comme l'objet de la foi, et non-seulement le Dieu, mais l'homme, ni seulement sa mort, mais sa vie; ni seulement sa doctrine, mais son exemple; ni seulement son sacrifice, mais sa gloire; car c'est par toutes ces choses réunies, sans en excepter aucune, sans en diminuer aucune, que Jésus-Christ est notre sauveur. Mais parce que le pardon est à la tête de cette œuvre, parce que cette œuvre tout entière n'est que le développement du pardon, parce que c'est sous l'aspect et sous le nom du pardon que cette œuvre, une et indivisible, se présente à nos premiers regards, parce que le pardon est la séve qui circule dans tous les rameaux de cet arbre immense, la saveur partout répandue jusque dans les plus petites miettes de ce pain de vie, nous avons pu dire, et nous disons bien encore, que le pardon, avec toutes ses conséquences, avec tout son développement, est l'objet de la foi chrétienne. Ce n'est pas détourner les regards de Jésus-Christ qui nous garantit le pardon, qui nous le confère lui-même, (Matthieu, IX, 6.) et qui le consomme.

Je ne sais, mes frères, si, après tout ce que

nous avons dit, il restera encore quelque scrupule dans l'esprit de ces respectables adorateurs de la grâce divine, qui s'alarment à la seule pensée de lui voir enlever quelque chose. En tout cas, ce ne serait pas contre saint Paul qu'ils s'élèveraient, mais contre nous, qui l'aurions mal interprété. Saint Paul, en effet, veut que nous soyons sauvés par la foi, ou par le moyen de la foi. Qu'avons-nous dit de plus? Et comment aurions-nous pu même dire quelque chose de plus? Rien n'est plus net, plus précis; rien ne se laisse moins étendre ni resserrer que cette parole : Vous êtes sauvés par la foi. C'est la plus claire de l'Évangile. On peut l'approfondir plus ou moins, on ne peut pas lui donner plus d'un sens. Comme qu'on s'y prenne, la foi n'est pas la cause du salut, et la foi est la condition. Pour avoir part au bénéfice du pardon, aux fruits du dévouement de Jésus-Christ, il faut croire, et la foi est un fait moral qui se passe dans l'homme. Nous avons dit tout cela, mais nous n'avons dit que cela, et nous ne voyons pas comment on pourrait entamer notre exposition sans entamer saint Paul. Que serait-ce si nous avions dit que ce qui manque à la grâce, la foi le supplée? Eh bien! saint Paul a dit quelque chose de tout pareil : «Ce qui manque, dit-il, « aux afflictions de Christ, j'achève de le souf-

« frir en ma chair pour son corps qui est l'Église. » (Colossiens, I, 24.) Eh bien! dans le même sens, quelque chose manque à la grâce, tant que nous n'avons pas la foi, c'est-à-dire que Dieu n'a pas encore fait tout ce qu'il veut faire pour nous. De même que les afflictions de Christ continuent dans chacun de ses membres qui ne font qu'un corps avec lui, de même la grâce de Dieu continue dans chaque fidèle par la foi qui est encore la grâce. Christ est dans chacun de ses membres qui souffrent; la grâce est dans l'âme de chaque pécheur qui croit. Pourquoi la foi, qui est une œuvre de l'homme, ne serait-elle pas en même temps une œuvre de Dieu? Pourquoi celui qui a accordé le pardon ne pourrait-il pas donner la foi? Comment tout ce qui conduit à Dieu ne viendrait-il pas de Dieu? Où est la difficulté de l'admettre, et comment ces zélateurs de la grâce ne voient-ils pas qu'ils lui rendraient plus entièrement gloire, en ne s'obstinant pas à voir dans la foi une œuvre purement humaine, au lieu d'en faire hommage, comme de tout le reste, à la libéralité divine? Sous cette réserve, qui met à l'abri l'honneur de la grâce, ils peuvent convenir franchement de la nécessité de la foi, l'appeler sans crainte une condition du salut, la reconnaître comme une œuvre et comme une œuvre morale, penser, en

un mot, au sujet de la foi tout ce qu'il est impossible de n'en pas penser.

Non, mes frères, il n'y a dans tout ce divin système ni difficulté, ni obscurité, ni piége, ni scandale; il n'y a que fermeté, harmonie et lumineuse clarté. Mais à Dieu ne plaise que ce ne soit qu'un système pour nous et même un système divin! A Dieu ne plaise que nous en restions toujours à l'admiration! Avertissons-nous mutuellement du danger de tourner en spéculation ce qui nous fut donné pour vivre, et, pour ainsi dire, de piller la vérité au profit de notre curiosité. Admirons, mais bénissons; admirons, mais humilions-nous; admirons, mais demandons, par-dessus la science, l'amour qui édifie. Mais ne laissons pas de nous dire et de proclamer en tout lieu que l'Évangile est divinement raisonnable, qu'il est une sagesse entre les parfaits, et qu'il est également propre à donner la sagesse aux simples et la simplicité aux sages.

LA COLÈRE ET LA PRIÈRE

Je veux que les hommes prient en tout lieu, levant au ciel des mains pures, sans colère et sans contestations.
(I. Timothée, II, 8.)

La prière est représentée dans l'Évangile comme un acte saint et solennel, que nous ne saurions entourer de trop de précautions pour empêcher que rien de profane et de mondain ne trouble la respectueuse intimité de cet entretien de la créature avec son Créateur. Si la prière nous est le plus souvent présentée par les auteurs sacrés comme le moyen de la vie chrétienne, on dirait quelquefois, à les entendre, que la prière en est le but, et qu'il faut tour à tour prier pour pouvoir vivre chrétiennement, et vivre chrétiennement pour pouvoir prier. La prière prépare aux actes d'abnégation, de courage et de charité; et, à leur tour, les actes de charité, de courage et d'abnégation préparent à la prière. Ce double rapport de la prière avec la vie ne doit étonner personne. N'est-il pas naturel qu'on se retire auprès de Dieu pour se retremper dans le sentiment de sa

présence, pour puiser dans ces trésors de lumière et de force qu'il ouvre à tout cœur qui l'implore, et pour retourner ensuite dans la vie active, mieux approvisionné d'amour et de sagesse? D'un autre côté, n'est-il pas naturel qu'on se prépare par une conduite pure à élever à Dieu des mains pures, et qu'on éloigne avec soin tout ce qui pourrait nous rendre ou difficile, ou redoutable, ou inutile, un acte si important et si nécessaire? Cependant, mes frères, quoiqu'il ne soit guère possible d'avoir une de ces persuasions sans avoir aussi l'autre, on peut dire que la première de ces vérités est moins sentie que la seconde, et que se faire de la prière un but, et régler sa vie en vue de ce moment solennel, suppose un progrès dans les voies de la piété, et une délicatesse de sentiment chrétien à laquelle on n'arrive que par degrés. Toutefois, quand le besoin de prier est devenu une habitude, et qu'on s'est prescrit de se trouver seul à seul avec Dieu à certains moments de la journée, la perspective prochaine d'une rencontre toujours redoutable, même dans sa plus grande douceur, est bien propre à exercer la vigilance, et à réprimer, à mesure qu'ils s'élèvent dans l'âme, les mouvements de la passion ou de la convoitise; et à moins que cet acte

de la prière n'ait dégénéré en observance pharisaïque, rien n'est plus propre sans doute à discipliner doucement toute notre vie jusque dans ses moindres détails. C'est dans cette conviction, et probablement d'après cette expérience, que l'excellent apôtre saint Pierre recommande aux pères de famille la douceur et l'indulgence dans leurs relations domestiques, afin, dit-il, que leurs prières ne soient point troublées; et quand saint Paul, dans notre texte, veut que les hommes, en tout lieu, lèvent au ciel des mains pures, sans colère et sans contestations, certainement il ne veut pas dire que la colère et la contestation ne doivent pas se mêler à l'acte de la prière; car cela est trop évident; mais il entend qu'une disposition qui est trop naturelle à tout le monde, trop habituelle à certains hommes, et que les contrariétés du dehors tendent toujours à réveiller chez les esprits même les plus modérés et les plus calmes, que la disposition à la colère et à la contestation doit être surveillée et réprimée avec le plus grand soin, afin que, quand le moment de la prière arrivera, nous puissions élever au ciel des mains pures.

Mais, mes chers frères, nous ne pouvons nous empêcher de voir dans la pensée de l'apôtre davantage encore; et ces quelques mots qui arri-

vent à la fin du verset d'une manière si inattendue, et qui excitent chez tous les lecteurs, nous le croyons, un moment de surprise, ces deux mots : « sans colère ni contestations, » renferment une allusion bien sensible et bien touchante à la situation où se trouvaient alors les chrétiens. Il faudrait peut-être nous trouver dans une situation semblable à la leur pour sentir toute la force et la beauté de la recommandation que les apôtres font sans cesse à leurs disciples, de prier pour tous les hommes et principalement pour les puissants de la terre, c'est-à-dire pour leurs ennemis naturels. Quand saint Paul dit aux Philippiens : « Que votre dou-« ceur soit connue de tous les hommes, » (IV, 5.) il donne un précepte de charité que les malveillants peuvent prendre, s'il vient à être connu d'eux, pour un conseil de prudence. Mais si, le secret de la correspondance apostolique leur étant livré, ils y trouvent ces paroles : « Je re-« commande avant toutes choses qu'on fasse des « requêtes, des prières, des supplications, » (voyez comme l'apôtre se répète ici par abondance de charité,) « et des actions de grâces pour « tous les hommes, » (rien n'est oublié : il faut remercier Dieu des grâces qu'il leur fait comme si c'était à nous qu'elles fussent accordées,) « pour les rois et pour tous ceux qui sont consti-

« tués en dignité, afin que nous menions une « vie paisible et tranquille en toute piété et « toute honnêteté; » si, à la suite de ce motif si raisonnable et si pur, ils trouvent cet autre motif, si élevé, si touchant : « Car cela est bon et « agréable à Dieu notre Seigneur, qui veut que « tous les hommes soient sauvés et parviennent « à la connaissance de la vérité; car il y a un « seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et « les hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est « donné lui-même en rançon pour tous;.... » si ces hommes reconnaissent à ces nobles paroles que les chrétiens ne savent plus voir dans tous les hommes, et même dans leurs persécuteurs, que des frères, dont il faut encourager les pas sur le chemin du ciel, et qu'il faut entraîner avec nous, par l'effort et la sainte violence de nos prières, jusqu'aux pieds de notre Père, qui veut être aussi le leur; s'ils voient que, dans cette lutte terrible que les disciples du Crucifié ont engagée avec le monde, leur règle suprême de conduite c'est la charité, le plus haut secret de leur politique c'est l'intercession,.... oh! mes frères, que diront-ils? que pourront-ils dire? Ils pourront encore les accuser de folie; mais voilà tout; et quel éloge ou plutôt quel hommage qu'une semblable accusation! Or, mes bien-aimés, cette grande idée,

l'intercession pour les ennemis et les persécuteurs, c'est celle qui occupe saint Paul en cet endroit, c'est celle dont il est encore tout plein, lorsqu'il dit à Timothée dans notre texte : « Je « veux que les hommes prient en tout lieu, le- « vant au ciel des mains pures, sans colère ni con- « testations. « Nous devons comprendre maintenant l'intention de ces derniers mots ; ils sont pleins de prudence et de délicatesse. L'apôtre n'a pas dit que ces rois, ces puissants, et en général tous ces hommes non convertis au christianisme, seront et sont déjà pour les chrétiens des ennemis et des persécuteurs; il ne se plaît pas à élargir, à envenimer la plaie ; c'est même à peine s'il l'indique; et au lieu de nommer les causes de contestations et de colère que les fidèles peuvent rencontrer dans l'opposition du monde, c'est de cette colère seulement et de ces contestations qu'il parle; c'est à ces dispositions uniquement qu'il semble faire attention et qu'il s'attaque ; son affaire principale n'est pas de juger ceux qui troublent l'âme des chrétiens : c'est ce trouble qu'il condamne, quelle qu'en soit la cause ou le prétexte; et supprimant ou négligeant des explications superflues, il semble dire à ses disciples : « Tout ce que vous pouvez éprouver de la part des hommes peut produire en vous, selon que vous avez ou que vous

n'avez pas l'Esprit de Dieu, deux effets bien différents : ou vous irriter et vous disposer à la contestation, ou vous exciter à la prière; allumer en vous la flamme de la haine ou celle de la charité; donner des aliments au vieil homme ou un sujet d'exercice au nouveau; vous faire avancer ou vous faire reculer dans la voie où Dieu vous a fait entrer. Cette question vous est de nouveau posée à chaque nouvelle attaque de vos ennemis, c'est-à-dire que chaque nouvelle attaque vous tentera nécessairement à la colère et à la contestation, puisque vous êtes hommes, si elle ne vous pousse à la prière puisque vous êtes chrétiens. Vous ne pouvez vous sauver de la colère que par la prière, de la haine que par l'amour; et pour ne pas être meurtrier, puisque la haine est un meurtre, il faut, autant qu'il est en vous, donner la vie à celui à qui vous vouliez donner la mort; il faut du moins la demander pour lui; il faut, par vos prières, l'enfanter à une nouvelle existence; il faut, dans tous les cas, en priant pour lui, vous exercer à l'aimer. Il faut que la colère et la contestation s'éteignent et meurent dans la prière. »

Mes frères, appliquant à vos circonstances, quelles qu'elles soient, le précepte que Paul adressait aux premiers chrétiens dans des cir-

constances qui ne sont pas celles de nous tous, je viens, d'après les paroles de ce saint apôtre, insister sur l'obligation où nous sommes tous, quelle que soit notre situation, dans quelques rapports que nous vivions, de remplacer les contestations et la colère par la prière d'intercession. Je tâcherai de prouver, selon l'expression de saint Paul, que cela est bon et agréable à Dieu notre Seigneur.

Deux sortes d'hommes peuvent nous donner matière de colère et de contestations. Les premiers sont les ennemis de nos personnes; ce sont ceux qui, par intérêt, par envie ou par vengeance, sont opposés à notre bonheur; et plus généralement tous ceux qui nous ont fait tort ou dont nous croyons avoir à nous plaindre. Les autres se trouvent nos ennemis par l'opposition de leurs vues et de leurs opinions aux nôtres, ou de leur conduite à nos vœux. Les uns et les autres sont pour nous des occasions de colère et de contestations. L'Évangile veut qu'ils soient pour nous des occasions de prière.

Quant aux premiers, je veux dire nos ennemis personnels, je pourrais me borner à vous dire que Dieu ne les connaît pas comme nos ennemis. Dieu n'entre pas dans nos passions et n'épouse pas nos ressentiments. Il sanctionne et approuve toutes les relations qu'il a créées

lui-même, celles de fils à père, d'épouse à époux, de sujet à souverain; mais la relation impie d'ennemi à ennemi est tout entière notre œuvre, ou plutôt celle du démon : Dieu ne peut la connaître que pour la maudire. Du reste, tous les hommes ensemble ne sont à ses yeux que des hommes, et, les uns par rapport aux autres, que des frères. Il n'a donc point d'oreilles pour nos distinctions téméraires, lorsque nous disons ou semblons dire : Celui-ci est mon ami, je prierai pour lui; celui-là est mon ennemi, il n'aura point de part à mes prières. Il ne voit dans vos ennemis que vos frères, et vous n'avez pas le droit de voir en eux autre chose. N'a-t-il pas dit par la bouche de son apôtre, (II, 1.) qu'il faut faire des supplications pour toutes sortes de personnes, et pensez-vous qu'il en ait excepté vos ennemis? Ne croyez-vous pas que si l'apôtre eût développé sa pensée, et énuméré toutes les sortes de personnes pour qui vous devez prier, il eût, dans ce dénombrement, donné à vos ennemis une des premières places? Ne l'a-t-il pas fait sans le dire, lorsqu'il a recommandé à l'intercession des premiers chrétiens les personnes précisément qu'ils avaient le plus de sujet de redouter et le plus de raisons de haïr? Enfin, et cela suffit sans doute, cela vaut tous les arguments, Jésus-Christ lui-même ne vous a-t-il pas

recommandé de prier pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, et ne vous en a-t-il pas donné l'exemple? Vous voudriez distinguer pourtant et rester dans la voie ordinaire; mais c'est l'extraordinaire qui fait loi dans le royaume de Dieu. Vous voudriez ne prier que pour vos amis seuls; mais cette prière elle-même vous est interdite, et vous demeure impossible, si vous ne l'étendez pas à vos ennemis. Et si vous persistiez à les exclure de vos prières, soyez sûrs que Dieu n'accepterait pas même celles que vous lui adressez en faveur des personnes que vous aimez. Vos supplications seraient repoussées; la fumée de votre offrande retomberait sur votre offrande; vos vœux ne parviendraient point à ce cœur paternel qui s'ouvre à tous les vœux. Que dis-je? pourriez-vous même prier? Serait-ce d'un cœur endurci et resserré par la haine que pourraient s'échapper ces ardents soupirs dont parle le poëte, ces soupirs qui,

. . . . . Sacrés pour Dieu lui-même,
Vont fléchir dans le ciel la charité suprême (1)?

Ah! la charité seule peut se faire entendre de la charité; il n'y a point de communication entre la haine et l'amour! Aimez, aimez, et vous pourrez prier.

(1) M. Manuel.

Mais il y a bien plus, mes frères; non-seulement nous devons prier pour nos ennemis *quoiqu'ils* soient nos ennemis; mais nous devons prier pour eux *parce qu'ils* sont nos ennemis. Dès qu'ils sont redevenus pour nous comme le reste des hommes, une autre distinction se prononce, et un droit nouveau naît en leur faveur. Ils ne se confondent un instant avec la masse de nos semblables que pour en ressortir bientôt comme des êtres privilégiés et avec un titre particulier à nos prières. Un ennemi? N'est-ce donc rien pour le chrétien qu'un ennemi? Lui est-il permis de le confondre avec le reste du monde? et ne lui doit-il rien de plus qu'à un inconnu? Qu'est-ce que notre ennemi, sinon un homme misérable comme nous, mais dont nous connaissons mieux la misère que celle de tout autre homme? Loin de nous faire une illusion favorable sur son état, nous nous en exagérons probablement le danger. Ses défauts se grossissent à nos yeux de tout le mal qu'il nous a fait, de tout le mal qu'il nous veut. Et à ce titre, cet homme, dont nous connaissons si bien la misère et les besoins, n'est-il pas un des premiers que nous devions recommander à l'amour du Père céleste? Plus il nous a nui, plus il doit nous sembler à plaindre, et par conséquent plus il doit exciter d'intérêt dans notre cœur, plus il

doit prendre de place dans nos prières. Pensez-y bien; et vous verrez que ceci n'est pas un jeu d'esprit, mais la vérité. Vous avouez que le chrétien ne peut haïr personne; comment, après cela, ne reconnaîtriez-vous pas qu'un ennemi n'est pour lui qu'un frère dont la misère lui est mieux connue, et a par là même un droit particulier à ses secours?

Lorsque nous rencontrons une opposition qui nous impatiente et nous irrite, la prudence chrétienne nous conseille de prier pour que cette tentation s'éloigne de nous, et, en particulier, pour que notre amour-propre et notre sensibilité blessée n'affaiblissent pas dans notre âme la charité pour le prochain. Mais si elle ne nous conseille rien de plus, cette prudence, mes chers frères, n'est point assez prudente. Si le même mouvement qui nous porte à prier ne nous porte pas à prier pour nos adversaires ou nos contradicteurs, il est difficile de croire que ce soit un mouvement de charité. La charité ne s'arrête pas ainsi. Il est dans sa nature de surmonter le mal par le bien, ce qui veut dire, non-seulement qu'elle ne rend pas le mal pour le mal, mais qu'elle rend le bien en échange du mal. Elle ne serait pas la charité si elle faisait moins. D'un premier pas elle franchit cette limite imaginaire, qu'elle ne voit même pas, qu'elle ne con-

naît pas. Car elle ne se borne pas à ne point haïr, elle aime. Elle ne ferait point assez, si elle ne faisait trop. Il faut, pour pardonner véritablement, faire plus que pardonner. Il faut que le mal soit surmonté par le bien, et que, selon l'exemple de Dieu lui-même, là où l'offense a abondé, la grâce surabonde. N'est-ce pas dire, mes frères, que pardonner, épargner, aimer, tous ces devoirs ne sont en sûreté dans l'âme offensée que quand elle prie pour l'offenseur? Peut-on admettre qu'une âme soit véritablement pressée de la charité de Christ, qu'elle ait pardonné dans un esprit de vraie charité, et que le noble besoin qu'elle éprouve ne cherche pas à se satisfaire par le moyen le plus à sa portée, le plus sûr et le plus parfait? que, pouvant parler à Dieu, elle ne lui parle pas de cet ennemi qu'elle plaint et qu'elle aime; que ce mouvement ne se confonde pas, pour ainsi dire, avec le premier mouvement de sa charité, et que, de peur de retomber dans le ressentiment et dans la haine, elle ne se hâte de se rendre à elle-même son ennemi sacré en le recommandant à Dieu, et de s'attacher à lui par ce nouveau et sublime rapport? Peut-on retourner à haïr celui pour qui on a prié? Chaque vœu, chaque demande, que nous élevons à Dieu pour lui, ne nous le rend-il pas plus cher? Chacune de nos

prières ne le met-elle pas davantage au-dessus de l'atteinte de nos passions? Et si nous faisions moins, pourrions-nous jamais nous répondre de ne pas retomber dans la haine? Non, mes frères, l'œuvre de la miséricorde n'est accomplie qu'alors, et l'on ne peut se rendre le témoignage d'avoir pardonné à un adversaire qu'après qu'on a prié pour lui.

Je me demande après cela ce qui pourrait retenir captive ou refouler dans notre cœur cette prière d'intercession sans laquelle nous ne sommes pas sûrs d'avoir pardonné à notre prochain, ou plutôt sans laquelle nous sommes sûrs de ne lui avoir point pardonné. Car d'alléguer la gravité, la profondeur de l'offense que nous avons reçue, il n'y a pas d'apparence : si nous avons pu prendre sur nous de pardonner à celui qui l'a commise, nous pourrons bien prendre sur nous de prier pour lui, et si nous ne pouvons prier pour lui, nous ne lui avons point pardonné. Une offense! Mais pensez-y bien, pouvons-nous réellement être offensés? Ce mot est trop fier et trop grand pour nous. L'offense a pu, en passant, affecter très péniblement notre sensibilité ou froisser nos intérêts; mais elle est allée plus haut. Quelque injustice qui nous ait été faite, quelque droit que nous ayons de nous en plaindre, ce n'est pas là qu'est le vrai mal : quel mal

y a-t-il, absolument, à ce que notre foi ait été éprouvée et notre patience exercée? Parce que notre fortune a été entamée, notre réputation compromise, nos affections froissées, l'univers en va-t-il plus mal? Aucunement. Le mal, le seul mal réel, c'est le péché de cette âme, c'est l'infraction de la loi éternelle, c'est l'atteinte portée à l'ordre divin; et si quelque autre mal peut s'ajouter à celui-là, ce sont nos murmures qui l'ajouteront, puisque, quand nous aurons murmuré et contesté, au lieu d'un pécheur, il y en aura deux. Cherchiez-vous donc une raison pour refuser à vos adversaires votre intercession, et par conséquent aussi votre pardon? La voilà trouvée; voilà un digne sujet de ressentiment : Dieu votre père insulté dans l'insulte que vous venez d'essuyer. Mais montrez-moi, je vous en prie, cet homme extraordinaire qui, tout prêt à pardonner pour son compte, ne peut se résoudre à pardonner pour le compte de Dieu! Ah! cet homme ne s'est jamais rencontré et ne se rencontrera jamais! car s'il est en état de prier Dieu pour un ennemi, il connaît Dieu; et s'il connaît Dieu, il sait que la vengeance lui appartient, et qu'il n'est pas plus permis aux hommes de s'irriter pour son compte que pour le leur. Si nous connaissons Dieu, nous nous connaissons nous-mêmes; et nous

sommes trop pénétrés du sentiment de notre indignité, nous avons un trop récent souvenir d'avoir été les ennemis de Dieu, pour avoir, à l'égard d'autres ennemis ou d'autres enfants rebelles de Dieu, un autre sentiment que celui de la pitié. Il peut appartenir à Dieu d'être irrité contre eux : il ne nous convient, à nous, que de les plaindre, et de les plaindre d'autant plus qu'ils ont plus gravement offensé Dieu. Ce Dieu, d'ailleurs, qui nous a exhortés, qui nous a appris à pardonner, est sans doute un Dieu qui pardonne; le châtiment est son œuvre étrange; sa colère toute divine n'ôte rien à sa charité; il prierait, s'il était homme, pour ces mêmes ennemis de sa volonté; Jésus-Christ, son fils, que le zèle de la maison de son père dévorait sans doute, a prié pour les ennemis de son père; bien loin donc que Dieu nous défende l'intercession, c'est lui-même dont l'esprit crée au dedans de nous, en faveur de ses ennemis, des soupirs qui ne se peuvent exprimer. Ainsi, mes frères, si, dans un certain sens, nous disons avec David : « Éternel! ne haïrais-je pas ceux qui te « haïssent? » (Psaume CXXXIX, 21.) comme David aussi, « nous prions pour eux. » (Psaume CIX, 4.) Ah! bien loin que la vue de Dieu offensé dans notre propre offense étouffe dans notre cœur l'intercession naissante, plus au contraire cette

douleur sainte nous distraira de notre douleur égoïste et charnelle, je veux dire, mes frères, plus nos ressentiments personnels s'effaceront dans la tristesse de voir notre Père offensé, les petits scandalisés, la semence du péché multipliée, l'empire des ténèbres étendu, plus notre cœur sera libre de pardonner, d'aimer et de prier. Quand le premier cri de la nature aura été refoulé en nous par le gémissement de cette douleur qui faisait dire au prophète : « Mes yeux « se sont fondus en ruisseaux d'eau parce qu'on « n'observe pas ta loi; mon zèle m'a miné parce « que tes ennemis ont oublié tes paroles, » (Psaume CXIX, 136, 139.) alors nous sentirons d'autant mieux le malheur de cet ennemi que Dieu nous a appris à aimer, et qu'il aime lui-même; alors, notre premier besoin, après avoir crié à Dieu : « Non point à nous, non point à « nous, Seigneur, mais à ton nom donne gloire, » (Psaume CXV, 1.) sera de nous écrier, à l'exemple de saint Étienne : « Que ce péché ne leur soit « point imputé ! » (Actes, VII, 60.) et à l'exemple du divin Crucifié : « Père, pardonne-leur, « car ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc, XXIII, 34.)

Mais hélas ! (et veuillez ici nous bien écouter, mes frères,) au lieu de ne voir dans l'injure que l'on nous fait que l'injure faite à Dieu, nous nous appliquons insolemment jusqu'aux offen-

ses dont il est le seul objet, nous nous sentons blessés dans ce qui le blesse, nous nous irritons en conséquence, au lieu de nous affliger : heureux si, au lieu de prier, nous n'avons pas maudit ! Oui, cette religion à laquelle Dieu a daigné nous attacher, nous en faisons notre bien, le sujet de notre amour-propre, notre héritage terrestre ; c'est une opinion que nous avons épousée, une position que nous avons prise : nous devions être à elle, elle est à nous ; et quand nous la voyons insultée ou menacée, ce n'est pas tant notre piété qui s'afflige que notre amour-propre qui se révolte et notre colère qui s'allume. La certitude même de notre foi ne sert qu'à mettre nos passions plus à l'aise ; nous nous sentons heureux de pouvoir nous indigner à coup sûr et de donner essor à notre haine ou à notre orgueil sous le couvert de notre zèle. Nous allons jusqu'à nous réjouir de l'injustice, non pas parce que nous avons été jugés dignes de souffrir pour la cause de Dieu, mais parce que c'est de l'injustice, et une injustice dont nous sommes exempts. Une injustice, grand Dieu ! Et la nôtre ! Qu'en penserons-nous si un jour nous la voyons telle qu'elle est ou telle qu'elle fut ? Que penserons-nous de tous ces jugements précipités et téméraires, de cet empressement à croire le mal, de ces refus de toute

explication, de ces anathèmes mal déguisés sous des expressions de pitié, de cette coupable industrie que nous avons mise à attiser le feu que peut-être nous ne pouvions pas éteindre, mais que nous pouvions ne pas entretenir? Que penserons-nous de tout cela quand nos yeux seront ouverts? Et quelle position nous paraîtra pire, de celle des infortunés qui attaquaient la vérité, ou de celle des hommes qui la défendaient avec des armes empoisonnées? Ah! si les attaques des adversaires de la religion n'étaient pas un signal à notre charité aussi bien qu'un appel à notre zèle, si nous ne sentions pas alors la charité de Christ nous presser, si notre compatissante affection ne redoublait pas pour les malheureux adversaires de la vérité, si nous ne sentions pas le sincère besoin de voir leur conduite sous le jour le moins défavorable et de nous les excuser à nous-mêmes; si ces mêmes hommes, de qui peut-être jusqu'alors nous n'avions pas fait mention dans nos prières, n'en devenaient pas dès ce moment les objets particuliers et privilégiés, certes il serait temps de faire un retour sur nous-mêmes, de nous demander si jusqu'alors nous avons véritablement cru, et si, sous le nom de religion, nous avons eu autre chose qu'un système ou une opinion.

Ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, suf-

fit pour établir le devoir que nous avons en vue. Mais à la considération du devoir se joint celle d'un intérêt prochain et sensible. Même lorsque nous ne haïssons pas, la pensée d'un ennemi nous remplit d'amertume; et soit qu'il nous inspire ou non de la crainte, c'est un odieux souvenir que celui de ses offenses passées, une odieuse idée que celle des offenses qu'il nous prépare. Nous avons un tel besoin d'amour et d'estime que la pensée d'un seul être qui nous les refuse est pour notre âme un ver rongeur comparable à celui du remords. Mais quand nous avons prié pour lui, ce n'est plus pour nous le même homme; ce n'est plus notre ennemi, c'est notre protégé; et comme il est naturel de s'attacher au bien qu'on a fait, la pensée de cet homme nous occupe dorénavant comme une douce pensée; nous nous plaisons à cultiver ce premier bienfait et à le consolider par de nouvelles prières. Cette pensée nous relève sans nous enorgueillir; elle nous donne la force de supporter sans murmure et sans ressentiment les nouvelles atteintes de sa haine; elle nous inspire dans nos rapports avec lui, si nous sommes forcés d'en avoir, une douceur et des ménagements auxquels peut-être il finira par être sensible. Elle nous dispose à reconnaître nos torts, si nous en avons eu, à les avouer avec candeur,

à les réparer; et si une telle conduite n'adoucit pas toujours son amertume, combien ne contribuera-t-elle pas à mettre notre âme en repos!

Comparez à ces résultats de la prière les fruits ordinaires de la colère et des contestations. En vous y livrant, non-seulement vous vous mettez en opposition avec la sainte loi de Dieu, mais vous détruisez la paix de votre vie et celle de votre âme; vous empirez une situation déjà déplorable; vous attisez la haine dans le cœur de votre ennemi; vous rendez, de son côté comme du vôtre, la réconciliation toujours plus difficile; vous courez de péché en péché pour assouvir votre orgueil; et cet orgueil lui-même ne vous donne que des jouissances amères, empoisonnées et criminelles. Combien donc la prière ne vaut-elle pas mieux que la colère et les contestations?

Mais ce ne sont pas seulement nos ennemis personnels qui sont pour nous une occasion de colère et de contestations. Ce sont encore, ainsi que nous l'avons dit, tous ceux dont les opinions, les vues et la conduite sont en opposition avec nos intérêts ou nos principes. Combien l'impatience qu'ils nous causent diffère peu de la haine! Nos ennemis personnels nous en inspirent souvent une moins vive. Voyez l'exaspération mutuelle des partis et des sectes.

Voyez ces guerres d'opinion, les plus cruelles de toutes, et que la mort seule apaise. Certes, si ce n'est pas là de la haine, si ce ne sont pas là des ennemis, il n'y a dans le monde ni haine ni ennemis.

A l'égard de tels ennemis, notre méthode la plus ordinaire est de haïr en silence, si nous nous sentons faibles, ou de contester opiniâtrément, si nous nous croyons forts. L'Évangile nous propose une autre méthode. Il n'approuve ni la haine ni les contestations. Non pas qu'il autorise une lâche indifférence; non pas que l'indignation ne soit aussi séante au chrétien qu'à Jésus lui-même lorsque les terribles épithètes d'*hypocrites* et d'*insensés* sortaient de sa bouche divine; non point qu'il ne faille prendre hautement la défense de la vérité et de la justice, et devenir spirituellement l'ennemi de leurs ennemis. Agir autrement ce serait désavouer nos pères, condamner les apôtres, renier Jésus. Mais la colère de l'homme et l'esprit de contestation que souffle l'orgueil n'ont rien à faire dans ces nobles combats. Le zèle, le courage, la persévérance, l'indignation même, tout doit être pénétré de charité, ou plutôt tout doit être de la charité; d'une même source doit jaillir l'indignation et la prière : la première, de l'amour de Dieu; la seconde, de l'amour des

hommes : ainsi, toutes les deux de l'amour.

Qu'il y a loin de cette conduite à celle qu'on tient communément dans le monde! Qu'un gouvernement commette une erreur, on la relève avec empressement, on la commente avec amertume; et c'est tout ce qu'on sait faire. Qu'un chef de doctrine professe un système qu'on juge dangereux, on s'empare de ses moindres paroles, on les isole de manière à les dénaturer, on explique hardiment sa vie par ses opinions, ou ses opinions par sa vie, et l'on ne va pas plus loin. Qu'un particulier sur qui sa position et sa manière de penser ont fixé les regards hasarde une démarche imprudente, mais imprudente peut-être à force de candeur, on sonne l'alarme à grand bruit, on étourdit le public de clameurs injurieuses, on ameute toutes les passions contre un fait insignifiant, souvent contre un mot, on place devant tous les yeux le microscope de la haine, et l'on s'en tient là. Et dans ce déchaînement de l'indignation publique, celui-là passe pour modéré et clément, qui remplace la colère par une dérision insultante et froide. Qu'un de nos parents, ou seulement une de nos connaissances, faisant trop peu de cas de nos conseils ou de nos exemples, suive dans l'éducation de ses enfants, ou dans la conduite de ses affaires, ou dans les habitudes

de sa vie, un autre système que celui dont nous lui avons fait valoir les avantages, qu'il ose penser, parler, agir autrement que nous, c'est souvent bien assez pour qu'il nous devienne plus odieux que tel homme qui nous a directement et volontairement offensés : faiblesse humiliante et plus commune qu'on ne croit, source cachée et profonde des haines les plus amères. On la nourrit en silence, on s'enivre en secret de ce mortel poison ; on devient malheureux, mais non par compassion, de l'erreur d'autrui ; on la hait, non comme erreur, mais comme opinion opposée à la nôtre ; fût-elle vérité, on la haïrait de même et par la même raison ; c'est tout ce que l'on ressent, c'est tout ce que l'on sait faire pour ce frère que pourtant on croit bien à plaindre. Son sort faisait appel à la charité, et c'est l'amour-propre qui a répondu. Ainsi dans les torts de nos frères, qui sont pourtant des malheurs, tout devient un aliment à l'esprit de colère et au besoin de contestation. Mais de prier, mes frères, mais de supplier le Seigneur de répandre son esprit de lumière sur ce gouvernement, sur ce chef de doctrine, sur ce particulier ; mais de combattre pour eux devant la divine miséricorde... ah ! c'est à quoi l'on ne songe guère. Et comment le ferait-on si l'on n'aime pas ? comment le ferait-on si l'on

se réjouit plutôt de l'injustice que de la vérité; si cet abus, ce vice, cette erreur, contre lesquels on semble irrité, ne sont dans le fond qu'une mine qu'on se plaît à exploiter; si, bien loin d'en hâter la guérison, on aimerait à les entretenir comme une source intarissable de plaintes et de déclamations?

Où sont-ils ces amis de la sainteté divine, que tout désordre contraire à la loi de Dieu fait souffrir? Où sont-ils ces cœurs charitables que les péchés de leurs frères affligent sérieusement, et qui, avec la même bonne foi et la même sollicitude qu'ils prieraient pour eux-mêmes, exposent à leur Père céleste les misères et les besoins de leurs ennemis? Il en est sans doute, grâces à Dieu, il en est qui, dans le silence et dans la modestie, remplissent tous les jours cet office de la charité. Bienfaiteurs inconnus du monde, ce sont eux qui obtiennent du Dieu bon ce baume immortel qui calme les ressentiments, adoucit les haines, éteint la colère. C'est à eux que la société doit, sans le savoir, la réparation de mainte injustice, la correction de mainte erreur, le triomphe de mainte vérité. Ce sont eux dont les bras, tendus vers le ciel, protégent contre sa colère un monde qui les méconnaît peut-être ou tout au moins les ignore. C'est par eux que le règne de Dieu, entravé par tant d'ob-

stacles, fait peu à peu son chemin sur la terre, qu'un jour il doit tout entière envahir. C'est à cette puissance obscure, à ce crédit ignoré que sont dus tant de biens dont une activité inquiète et turbulente s'attribue exclusivement la gloire. Tel homme qui poursuit utilement une carrière d'abord épineuse, tel autre loin de qui de pénibles tentations se sont soudainement écartées, tel autre que la vérité et la paix semblaient fuir et qui les a trouvées, le doivent à l'intervention obscure d'un homme qu'ils n'ont jamais vu, ou qu'ils rencontrent sans prendre garde à lui et sans se douter qu'il prend garde à eux, d'un homme tellement chétif qu'il leur paraît impossible de lui devoir jamais quelque chose. Tel est le crédit de la prière; et si le nombre de ces bienfaisants solliciteurs augmentait, que de maux seraient détruits sur la terre, que d'erreurs déracinées, que d'abus se corrigeraient d'eux-mêmes!

Mes frères, je n'ai rien dit de trop; vous m'en êtes témoins. Ou la prière n'est rien, ou elle est, sans exception, tout ce que je viens de dire. Et si, jetant les yeux sur le monde, et en appelant à l'expérience, vous nous dites : Mais où est donc cette puissance, où sont tous ces effets? nous vous répondrons en vous disant : Mais où sont ceux qui prient? Je vois dans le monde assez de gens qui contestent, qui murmurent

qui accusent : mais où sont ceux qui prient ? Et pour ne point porter nos regards trop loin, où sont, dans cet auditoire, ceux qui prient habituellement pour leurs adversaires? Où sont ceux, non pas qui se font une règle littérale et une formule d'ajouter à leurs actes de dévotion un mot banal pour leurs ennemis, mais ceux qui, émus d'une tendre compassion, tremblent pour le sort de leurs frères égarés, les recommandent avec amour aux bontés du Père des lumières? Où sont ceux qu'une bienveillante sollicitude prosterne aux pieds du Roi des mondes, et qui lui demandent de sauver encore ceux-ci qui ne le connaissent pas? O esprit de prière et d'amour! où êtes-vous? où vous trouver? où vous reconnaître? Savons-nous qui sont ceux qui prient pour leurs ennemis? Mais, hélas! nous savons qui sont ceux qui ne prient pas. Comment, en effet, d'une même source pourraient jaillir l'eau douce et l'eau amère? Comment croire que ceux qui maudissent devant les hommes puissent bénir devant Dieu? Que ceux dont la bouche est sans cesse ouverte aux expressions de la colère puissent trouver dans le secret du cabinet de douces paroles pour recommander à Dieu ceux que, hors de leur cabinet, ils se plaisent à condamner?

Ah! qu'il faut bien, mes frères, que le divin Intercesseur ait profondément établi sa demeure

dans nos âmes pour que l'esprit d'intercession y habite ! Chacun de nous se flatte de sentir tout ce qu'a de touchant ce ministère de Jésus-Christ, qui, avant sa venue en chair, qui, dans Gethsémané, qui, sur la croix, qui, dans le ciel, présente incessamment à Dieu l'humanité qu'il a rachetée. Oui, chacun de nous se flatte de le sentir ! Mais ne vous y trompez pas : Jésus-Christ, et avec lui la compassion généreuse, l'amour infatigable, la charité universelle, ne se *forme*, selon l'expression de saint Paul, que peu à peu et laborieusement au dedans de nous. Jésus-Christ sauveur entre tout à la fois dans l'âme et la remplit tout entière ; Jésus-Christ amour, le véritable homme nouveau, y grandit lentement et péniblement. Nous pouvons bien nous imaginer que nous aimons comme nous croyons, parce que, en effet, nous commençons d'aimer en commençant de croire ; et tant que notre amour n'est pas mis à ces difficiles épreuves, nous le jugeons aussi grand que notre foi. Mais comme nous serons bientôt détrompés si nous sommes sincères et si nous consentons à nous connaître ! Que le vieux levain a de peine à perdre son ancienne aigreur ! Que de semences de haine, que de germes homicides dans ce cœur qui a reçu Jésus-Christ ! Qu'il y a encore du Caïn dans ce prétendu Abel ! Et qu'importe que nous croyions beaucoup, si nous aimons peu ! ou que

nous croyions, si nous n'aimons pas! Et véritablement qu'avons-nous cru, à qui avons-nous cru, si nous n'aimons pas? A Jésus-Christ, dites-vous? Mais à quel Jésus-Christ? Ce n'est pas, certes, à celui de Bethléem, de Béthanie, de Sichar, de Gethsémané, du Calvaire. C'est à un Jésus-Christ fantastique et qui n'a du vrai Jésus-Christ que le nom. C'est à un Jésus-Christ qui n'a pas aimé, qui n'a pas prié, qui n'est pas mort. C'est à un nom, ce n'est pas à un être. C'est à un fantôme, non pas à un homme et à un Dieu. Dans notre empressement d'être sauvés, nous n'avons embrassé qu'une ombre. O Dieu! rends-nous le Jésus-Christ réel et vivant. C'est le seul qui sauve, puisque c'est le seul qu'on aime et qui enseigne à aimer. O Dieu! unis toujours plus étroitement, non notre esprit à un nom, mais notre âme à une âme, à cette âme de Jésus-Christ ton fils et le fils de l'homme, notre Dieu et notre frère! et que, dans cette intime et vivante union, cette âme devienne peu à peu notre âme, et que nous apprenions de lui, à force de vivre avec lui, à aimer comme il a aimé, à bénir comme il a béni, à prier comme il a prié! AMEN.

FIN.